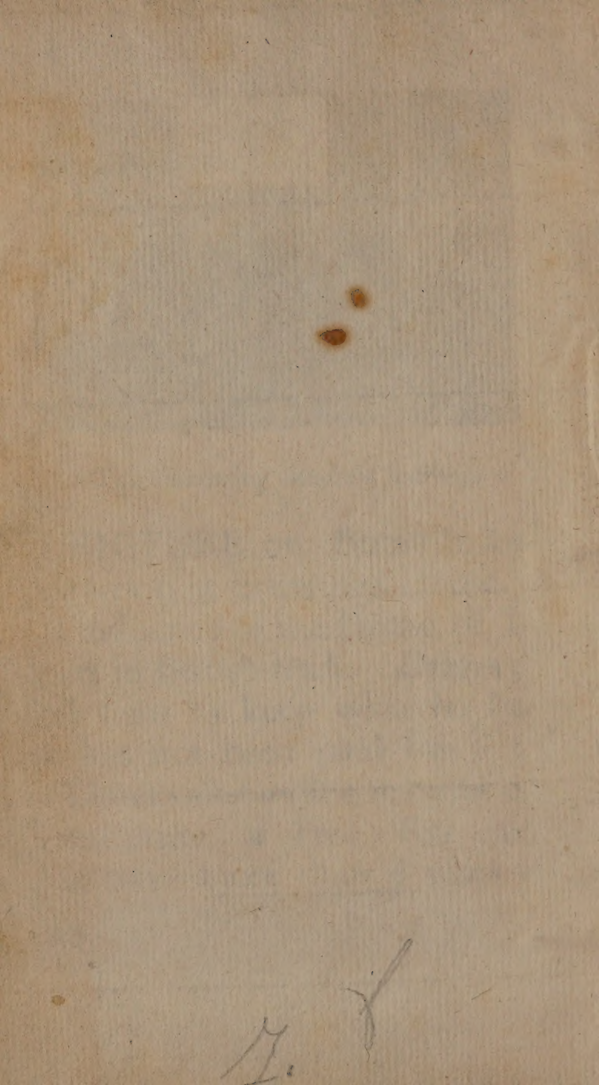





VOYAGE
AU TOUR
DU MONDE
A AMSTERDAM,
CHEZ la VEUVE de PAUL MARRET 1711.

NOUVEAU VOYAGE AUTOUR DU MONDE,

Où l'on décrit en particulier l'Isthme de l'Amerique, plusieurs Côtes & Isles des Indes Occidentales, les Isles du Cap Verd, le passage par la Terre del Fuego, les Côtes Meridionales du Chili, du Perou, & du Mexique; l'Isle de *Guam*, *Mindanao*, & des autres Philippines; les Isles Orientales qui sont près de Cambodie; de la Chine; Formosa, Luçon, Celebes, &c. la Nouvelle Hollande, les Isles de *Sumatra*, de Nicobar, & de Sainte Helene & le Cap de bonne Esperance.

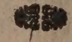
Où l'on traite des differens Terroirs de tous ces Pays, de leurs Ports, des Plantes, des Fruits, & des Animaux qu'on y trouve: de leurs Habitans, de leurs Coûtumes, de leur Religion, de leur Gouvernement, de leur Negoce, &c.

Par GUILLAUME DAMPIER.

Troisiéme Edition revûe, corrigée & augmentée d'un Volume.

TOME PREMIER.

Enrichi de Cartes & de Figures.



A AMSTERDAM,
Chez la Veuve de PAUL MARRET, Marchand Libraire dans le Beurs-straat à la Renommée.

M DCC XI.

PRÉFACE.

AVant que le Lecteur aille plus loin, je dois par avance l'exhorter à la patience, & commencer par lui dire, que ce livre eſt compoſé de deſcriptions de lieux & de relations d'évenemens, & qu'on a ſuivi l'ordre du tems où les choſes ſont arrivées. On a pour cet effet tenu journal de ce qui s'eſt paſſé chaque jour.

En faiſant la deſcription des lieux, des productions du pays &c. j'ai tâché de donner à mes compatriotes la ſatisfaction qu'il m'a été poſſible. Mais ſi en parlant de choſes qui peuvent avoir été décrites par d'autres avec plus d'élegance qu'elles ne le ſont ici, je ſuis entré, pour ne rien oublier, dans un détail qui pourroit paroître inutile aux Lecteurs intelligens, j'ai crû que je devois avoir en vûe l'inſtruction de ceux qui ne ſont ni moins ſenſez ni moins curieux, quoique moins ſavans & experimentez. Pour cet effet mon principal ſoin a été d'entrer dans le détail autant qu'a pû me le permettre la brieveté avec laquelle je m'étois propoſé de mettre mes remarques ſur le papier. Je ne me ſuis pas donné beaucoup de peine depuis mon retour à comparer mes découvertes avec celles des autres. S'il arrive que j'aye décrit des lieux & des choſes que d'autres ont décrits avec moi,

 les

les Lecteurs y gagneront plûtôt que d'y perdre, parce qu'il eſt difficile que des mains differentes faſſent la deſcription des mêmes choſes ſans que chacun les mette dans un nouveau jour, & leur donne un nouveau degré d'évidence. Mais après tout conſiderant que ce voyage traite principalement des Indes Orientales & Occidentales, où il y a certains pays que les Anglois viſitent fort rarement, & d'autres encore que les Européens ne frequentent pas moins rarement, j'ai crû que je pouvois ſans vanité promettre au Lecteur, qu'il trouveroit ici des choſes toutes nouvelles, & pluſieurs deſcriptions plus amples & plus complettes que celles qu'il peut avoir vûes ailleurs. Non ſeulement ce voyage qui a été de pluſieurs années, m'a mis en état de tenir ce que je promets, mais auſſi divers autres que j'ai faits autrefois dans des pays éloignez.

Quant aux actions de ceux avec leſquels j'ai fait la plus conſiderable partie de ce voyage, je n'en parle point pour égayer les matieres aux dépens des Acteurs, & beaucoup moins encore pour avoir le plaiſir de les raconter: Mais je le fais pour l'ordre, & pour contenter les Lecteurs qui ne ſeroient pas ſi ſatisfaits des deſcriptions des Places &c. qu'ils trouveront ici, ſi je ne les informois en même-

tems

tems des voyages que j'y ai faits, dont ils ſe défieroient peut-être ſi je n'entrois dans le détail des circonſtances qui s'en ſont enſuivies. D'ailleurs je ferois tort à la verité & à la ſincerité de ma relation, ſi j'oubliois la moindre choſe. Quant à mes voyages mêmes ils ſont avantageux aux Lecteurs, quoi qu'ils me le ſoient peu, puiſqu'ils m'ont mis en état de mieux contenter leur curioſité. En effet un homme qui va par-ci par-là dans un pays peut d'ordinaire en mieux parler, qu'un voiturier qui ſans jamais ſortir de ſon chemin gagne pays à petit pas pour ſe rendre à ſon auberge.

Pour le ſtile, on ne doit pas eſperer qu'un homme de mer ſe pique de politeſſe. Quand je ſerois capable d'écrire poliment, je ne me ſoucierois guere de le faire dans un ouvrage de cette nature. A la verité j'ai ſouvent évité de parler marine en faveur de ceux à qui ces termes pourroient être inconnus ou paroître choquans; & c'eſt une choſe que les gens du mêtier auront de la peine à me pardonner. Avec tout cela, les premiers trouveront peut-être que je n'ai pas eu aſſez de complaiſance pour eux, puiſque je n'ai pas laiſſé de retenir pluſieurs termes de marine. J'avoue que je n'ai du tout point été ſcrupuleux en cela ni par rapport aux uns, ni par rapport aux au-

tres ; perſuadé que je ſuis que ſi je parle intelligiblement, il n'importe guere de quelle maniere je m'exprime.

C'eſt pour cela même que je ne me ſuis pas fait une affaire d'épeler par maniere de dire, les noms des lieux, des plantes, des animaux, &c. que les voyageurs impoſent dans ces païs éloignez à leur gré, & ſuivant leurs differens caprices. Je ne me ſuis point renfermé non plus aux noms qui ont été donnez par des Auteurs fameux, & il y en a même pluſieurs que je ne me ſuis pas ſeulement mis en peine de chercher. J'écris pour mes compatriotes, j'ai dû par conſéquent me ſervir des noms qui ſont familiers à nos Matelots Anglois, & à ceux que nous avons dans les Colonies des pays étrangers, ſans negliger néanmoins les autres qui ſe ſont preſentez. Il ſuffit que j'aye donné les noms & les deſcriptions que j'ai pû. Je laiſſe à ceux qui ont plus de loiſir & de commodité que moi la peine de comparer les choſes dont je parle avec celles dont d'autres Auteurs ont fait mention.

A meſure que le Lecteur avancera, il trouvera des choſes que je renvoye au Suplément que j'avois réſolu de faire à cet Ouvrage, & où je m'étois propoſé de faire un Chapitre à part de la difference des vents dans les differentes parties du monde ; de décrire la Baye

de

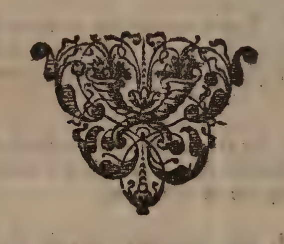
de Campêche dans les Indes Occidentales, où je demeurai long tems durant mon voyage précedent; de faire enfin une description Chorographique particuliere de la côte Meridionale de l'Amerique, tirée en partie de manuscrits Espagnols, & de celles des autres voyageurs, sans compter celles qui sont contenues dans ce livre: Mais un suplément de cette nature auroit trop grossi ce volume. Et c'est ce qui m'a déterminé à donner ce suplément à part dans quelque tems, si le public trouve goût à ce que je lui donne aujourd'hui. Je dois dire la même chose du voyage que je fis d'Achin à Sumatra, à Tonquin, à Malacca, &c. que j'aurois dû mettre ici comme faisant partie de mes voyages en general; mais cela auroit été trop long. Laissant donc tout cela pour le present, j'ai conduit mon Lecteur par le plus court de l'Isle de Sumatra en Angleterre; & ainsi j'ai fait le tour du monde, comme porte le titre.

Pour mieux comprendre le cours de ce voyage & la situation des lieux dont il est parlé, j'ai fait graver plusieurs Cartes, & divers plans particuliers de ma façon. Il y a entr'autres dans la Carte de l'Isthme de l'Amerique un nouveau plan de la Baye de Panama & des Isles circonvoisines; ce qui paroîtra superflu à quelques-uns après ce

qu'en

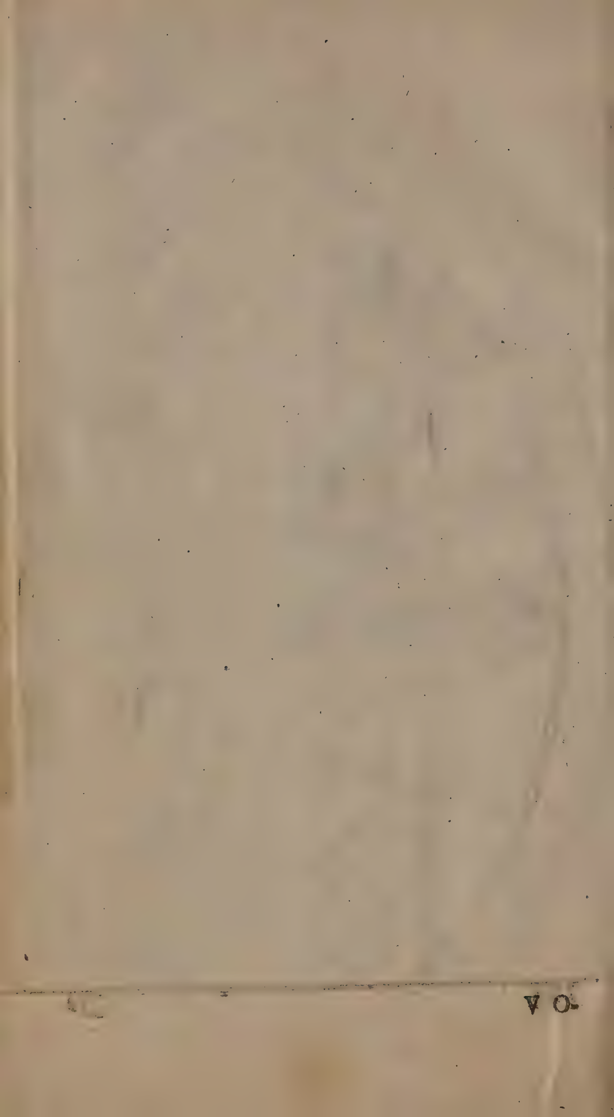
qu'en a publié Mr. Ringrose dans son histoire des Boucaniers, & qu'il donne comme un plan très-exact. Je ne lui dispute point aussi que tous ceux qui auront occasion d'examiner ce que je donne ici, ne le trouvent plus conforme à la nature de cette Baye, puisque c'est l'extrait d'une plus grande Carte que j'ai faite sur divers lieux de la Baye même. Le Lecteur peut juger si j'ai pû le faire avec succès, par les differens voyages que j'ai faits aux environs de cette Baye, & dont il est parlé dans ce livre; entr'autres ceux que j'ai circonstanciez dans le chapitre VII. & que j'ai fait marquer par une ligne. Comme le cours de mon voyage est géneralement dans toutes les Cartes, aussi le Lecteur peut-il le suivre plus aisément. Je puis même l'assurer que cette troisiéme Edition est beaucoup plus exacte, & beaucoup plus correcte que la premiere.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce Premier Volume.



VO-


MAPPE — MONDE
Tome 1 Pag. I
AMERIQUE
SEPTENTRION.
MER DE
NORD
MER PACIFIQUE, ou,
DE SUD
Ligne Ecliptique
Ligne Equinoctiale
Tropique du Cancer
Tropique du Capricorne
Cercle Polaire Arctique
Cercle Polaire Antarctique
Virginie
Floride
Bermudes
Bahama I.
Caribes I.
TERRE FERME
Surinam
AMAZONES
BRESIL
AMERIQUE
MERIDION.
PARAGUAY
Terre de Davis
Coquimbo
Chili
I. Chiloe
R. de la Plate
Terre Magellanique
C. Horn
N. Zelande
Iapon
Terre de la Compagnie
N. Mexique
Isles des Larons
I. Guam
Acapulco
C. Corrientes
Panama
Lima
Arica
Caribes I.
Acores ou Acores I.
N. Zemble
MOSCOVIE
EUROPE
TARTARIE
ASIE
PERSE
CHINE
Barbarie
Natolie
Mediterranée
BILEDULGERID
AFRIQUE
GUINEE
Sierra Liona
Congo
Angola
MER D'ETHIOPIE
MER DES
INDES
OCEAN MERIDIONAL
C. de Bonne Esperance
Madagascar
Mer d'Arabie
Maldives
Ceylan
Isles Philipines
I. des Larons
Mindanao
Nouvelle Hollande
I. de Diemens
Cercle Antarctique
Canaries
C. Verd
Irlande
Espagne
Formosa
Iapon
OCEAN
Tropique du Capricorne





VOYAGE AUTOUR DU MONDE.

L'Auteur part d'Angleterre, & arrive à la Jamaique. Il traverse pour la premiere fois l'Isthme de l'Amerique, & va dans les Mers du Sud. Il cotoye le Perou & le Chili, & revient. Il quitte le Capitaine Charp près de l'Isle de Plata dans le dessein de s'en retourner par terre.



E partis d'Angleterre, au commencement de l'année 1679. sur le Loyal Marchand de Londres, chargé pour la Jamaïque, & commandé par le Capitaine Knapman. J'étois en qualité de passager, resolu quand je serois à la Jamaïque, d'aller de là à la Baye de Campeche dans le Golfe de Mexique, pour y couper du bois de teinture. J'avois travaillé à cela près de trois

ans en mon Voyage précedent; ainsi j'étois également bien instruit & du lieu & de l'ouvrage.

Nous eumes toûjours bon vent, & il ne nous arriva pendant nôtre voyage rien de remarquable, si ce n'est qu'étant à la vûë de l'Isle Hispaniola que nous côtoyames du côté du Sud, & terre à terre des Isles de la Vache, je remarquai le Capitaine Knapman plus vigilant qu'à l'ordinaire, & se tenant à bonne distance des terres, de peur d'approcher trop de ces petites Isles basses, comme il fit l'an 1673, en venant d'Angleterre: car il y perdit son vaisseau par la negligence de ses Contre-maîtres. Nous eumes plus de bonheur, & arrivames heureusement à Port-Royal dans la Jamaïque.

J'avois apporté d'Angleterre, quelques Marchandises que je voulois vendre là, pour y acheter des boissons fortes, du sucre, des scies, des haches, des chapeaux, des bas, des souliés, & autres Marchandises que je savois être de bon débit parmi les coupeurs de bois de Campeche. Je vendis donc à Port-Royal, mes Marchandises d'Angleterre: Mais après avoir mieux pensé à mon Voyage de Campeche, je changeai de dessein, & passai toute l'année à la Jamaïque dans l'esperance de prendre quelqu'autre parti.

Je ne fatiguerai point le Lecteur, des remarques que je fis dans une Isle si bien connuë aux Anglois, non plus que des avantures particulieres qui m'arriverent pendant le sejour que j'y fis. Je dirai seulement qu'ayant acheté un petit bien dans la province de Dorset, près du pays de Sommerset, qui est celui de ma naissance, d'un homme de qui je savois qu'on pouvoit acheter bien seurement, j'étois prêt à m'embarquer pour repasser en Angleterre, vers les fêtes de Noël, lorsqu'un nommé Hobby vint me solliciter de ne pas m'en retourner sans faire auparavant un Voyage de commerce dans le pays des Moskites, dont je parlerai dans mon prémier Chapitre. J'étois bien aise de gagner quelque argent avant que de m'en re-

tourner, parce que j'avois entierement vuidé ma bourse dans la Jamaïque. J'envoyai donc le contrat de ma nouvelle aquisition, par les mêmes amis que je devois accompagner en Angleterre, & m'embarquai avec Hobby.

Nous n'eumes pas plûtôt mis à la voile, que nous revînmes moüiller dans la Baye de Negril, qui est à l'Occident de la Jamaïque: Mais comme nous y trouvames les Capitaines Coxon, Sauwkins, Charp, & autres Avanturiers, les gens d'Hobby l'abandonnérent tous pour avoir part à une expedition que ces Avanturiers avoient concertée. Me voyant ainsi seul je demeurai encore trois ou quatre jours avec Hobby; mais enfin il n'y eut pas de peine à me faire prendre le parti des autres.

Nous mimes à la voile un peu après Noël. Nôtre premiere expedition fut sur Porto-Bello. Celle-là étant faite il fut resolu de traverser l'Isthme de Darien, sur l'avis qu'on eut de certaines nouvelles Avantures qui s'étoient passées dans les Mers du Sud. Suivant cette resolution nous fimes descente le 5. d'Avril 1680. près de l'Isle dorée, qui est une des Isles Sambales, au nombre de trois à quatre cents Hommes. Nous portions avec nous les provisions & les curiosités necessaires, pour nous rendre favorables les Indiens, par le pays desquels nous avions à passer. Après environ neuf jours de marche nous arrivames à Sainte Marie, que nous primes. Nous y sejournames environ trois jours, & continuames ensuite nôtre voyage, vers les côtes de la Mer du Sud, où nous nous embarquames dans les Canots, que les Indiens qui étoient de nos amis nous fournirent. Le vingt-troisiéme d'Avril nous fûmes à la vûe de Panama: Et après avoir vainement attaqué *Peubla Nova*, devant laquelle Sawkins, qui nous commandoit alors en chef, & quelques autres perdirent la vie, nous fimes quelque sejour aux Isles voisines de Quibo.

Nous changeames là de dessein, & fimes route au

Sud pour gagner la côte du Perou. Nous quittames donc les Isles de Quibo le sixiéme de Juin, & passames le reste de l'année à ce voyage. Après avoir touché aux Isles de Gorgone & de Plata nous vînmes à *Ylo*, petite ville sur la côte du Perou, que nous primes. Nous arrivames environ Noël à l'Isle de *Jean Fernando*, où nous bornames nôtre course du côté du Sud.

Après Noël nous reprimes la route du Nord, parce que nous avions dessein sur *Arica*, place forte, & avantageusement située dans une anse qui tourne vers la côte du Perou. Mais nous y fumes repoussez avec beaucoup de perte; ce qui nous obligea de continuer nôtre route du côté du Nord. Nous arrivames vers la mi-Avril à la vûe de l'Isle de Plata, qui est un peu au Nord de la Ligne équinoctiale.

J'ai rapporté sommairement & brievement, cette partie de mon voyage, tant parce qu'il en a déja été parlé dans les relations que Monsr. Ringrose & autres ont données de l'expedition du Capitaine Charp, qui commandoit en chef lors que Sawkins fut tué, qu'à cause que je serai obligé dans la suite de parler des mêmes choses à l'occasion du second voyage que je fis dans les Mers du Sud. Je ferai alors une ample Description de l'Amerique Septentrionale & Meridionale, à mesure que j'aurai occasion de parler de l'une ou de l'autre. Ainsi pour éviter les repetitions inutiles, & passer au plûtôt aux particularitez qui ne sont pas venues jusqu'ici à la connoissance du public, j'ai abregé cette partie de mon voyage, & dit ce que je viens de dire comme une introduction necessaire pour la suite. Par ce moyen le Lecteur pourra mieux connoître où je me suis proposé d'entrer dans le détail.

Je n'ai rien à ajoûter à cette introduction, si ce n'est que durant le sejour que nous fimes à l'Isle de *Jean Fernando*, le Capitaine Charp fut dépoüillé du commandement par un consentement unanime; & cela parce qu'on étoit mal satisfait & de sa bravoure & de

sa


Coste de l'Isthme de l'Ameriqū depuis Portobelo vers l'Ouest
Milles d'Italie
NICA-RAGUA
R. de Nicaragua
Costa Rica
Carpenters R.
Riviere Bleuë
Bocca del Drago
Bocca del Toro
MER DE NORD
Portobelo
I. Scuda
VERAGUA
R. Chagre
Coste de l'Isthme de l'Amerique depuis Panama vers l'Ouest
Milles d'Italie
Panama
I. Perico
I. Tabago
Nata
I. Otoque
Puebla Nova
La Cle ou le Passage de Caude
Larelia
Banc
MER DE SUD
Quibo ou Round I.
Quicaro I.
I. Cantarras
I. Roncheria
I. Quibo
Moro de Porcos
Quicaro ou de Cobaya
CARTE DE L'ISTHME DE DARIEN ET DU GOLFE DE PANAMA
I. Bastimentos
MER DE NORD
Fort
Nombre de Dios
Port Scrivan
Isles Samballas
Pointe Samballas
Clé ou Passage des Sauteurs
Clé ou Passage de la Sonde
Samballas
R. Chagre
Portobelo
ISTHME
R. de la Concepcion
Venta de Cruzes
Cheapo
R. di Cheapo
DE
I. de Pines
I. d'Or
Milles d'Italie
Vieux Panama
Panama
DARIEN
Embouchure de la Riviere de Darien
I. Perica
I. Chepelio
I. Tabogilla
Banc
GOLFE DE PANAMA
I. Tabago
Pacheque
Nata
Isles Royales
Punta Mala
I. Otoque
I. Chuche
ou des Perles
Banc
I. S. Paul
Suchadero
R. de Sta Maria
Sta Maria
Caret-Baye
C. S. Lorenz
Golfe de S. Michel
Riviere et Mines d'Or
I. Gallera
Pointe Garachina
R. de Congo
MER DE SUD

sa conduite. Le Capitaine Watling fut mis en sa place, & tué bien-tôt après devant *Arica*: Ainsi nous fumes sans Commandant jusques à nôtre retour à *Plata*. Après la mort de Watling un grand nombre des moins considerables ne furent pas moins échaufez à faire rétablir Charp, qu'ils l'avoient été à le faire casser. D'un autre côté les gens d'une plus grande distinction & experience, étant tout-à fait mécontens de la conduite que Charp avoit tenue par le passé, ne vouloient aucunement donner les mains à son rétablissement. Nous arrivames enfin disputans toûjours, à la vûe de l'Isle de *Plata*; & les contestations s'échaufétent si fort, qu'il fut resolu de se separer. On convint d'abord, qu'on recueilleroit les voix; & que ceux qui en auroient le plus demeureroient maîtres du Vaisseau, & les autres de la barque longue & des Canots: Que les derniers s'en retourneroient par l'Isthme, ou iroient chercher leur fortune où bon leur sembleroit.

Nous nous en rapportames donc à la pluralité des voix, qui fut pour le parti de Charp. Moi qui n'avois jamais été content de sa conduite, quoique je n'en eusse rien dit, je me declarai alors contre lui. Nous primes donc suivant la convention nôtre part des choses qui nous étoient nécessaires pour nous en aller par terre, & nous nous preparames au depart.

CHAPITRE PREMIER.

Relation du retour de l'Auteur de son voyage des Mers du Sud, jusques au tems qu'il vint à terre près du Cap St. Laurens dans l'Isthme de Darien. Description des Moskites Indiens.

Le 17. d'Avril 1681. sur les dix heures du matin, à douze lieuës & au Nord-Oüest de l'Isle de Plata, nous quittames le Capitaine Charp & ceux qui vou-

loient demeurer avec lui, & nous nous embarquames sur nôtre barque longue & sur nos Canots, en vûe de gagner la Riviere de sainte Marie dans le Golfe de saint Michel, qui est environ à deux cents lieuës de Plata. Nous étions quarante-quatre Européens portans armes, un Indien Espagnol portant armes aussi, & deux Moskites qui sont toûjours armez avec les Flibustiers, dont ils sont fort estimez à cause de leur habileté à prendre le poisson, la Tortuë, & la vache marine. Nous avions de plus cinq Esclaves que nous avions pris dans les Mers du Sud, & qui nous étoient tombez en partage.

Nous nous embarquames sur une barque longue, un Canot, & un autre Canot qui avoit été scié par le milieu pour en faire des Vaisseaux à eau, si nous eussions demeuré sur le Vaisseau. Nous rejoignimes ce Canot, & fimes provision de voiles en cas de besoin. Durant trois jours avant nôtre départ nous sassames autant de farine que nous pouvions en emporter, & empaquetames vingt ou trente livres de Chocolate avec du sucre pour le rendre plus doux. Après que nous eumes mis pied à terre les esclaves portoient tout cela sur leur dos avec une Chaudiere que nous avions. Comme il y en avoit qui vouloient nous suivre, & que nous savions n'être pas en état de marcher, nous declarames que ceux qui manqueroient de forces pour achever le voyage par terre, devoient s'attendre à être tuez. Nous savions que les Espagnols seroient bien-tôt à nos trousses, & qu'un des nôtres tombant entre leurs mains, auroit été la cause de nôtre perte, parce qu'il les auroit informez de nôtre état & de nos forces. Cependant cela ne fut pas capable de les empêcher de nous suivre.

Nous n'avions qu'un petit vent lors que nous partimes; Mais avant Midi nous en eumes un si violent, qu'il pensa nous accabler avant que nous pussions gagner la terre. Pour donc nous mettre à couvert nous coupames une vieille peau que nous avions, & en

en-

entourames la barque pour empêcher que l'eau n'y entrât. Sur les dix heures de nuit nous fumes à vent contraire environ à ſept lieuës du Cap *Paſſao* ſous la ligne; & alors nous eumes calme: auſſi nous nous couchames & abandonnames le vaiſſeau à lui-même toute la nuit, fatiguez des peines du jour précedent. Le dix-huitiéme nous eumes peu de vent jusqu'après midi que nous mimes à la voile, faiſant route le long de la côte le cap au Nord. Le vent étoit Sud-Sud-Oüeſt, & le tems beau.

A ſept heures nous arrivames au Cap *Paſſao*, & trouvames dans une petite Baye que le Cap mettoit à couvert du vent, une petite barque à l'ancre, que nous primes, nos bateaux étant trop petits pour nous tranſporter. Nous la primes preciſément ſous la ligne équinoctiale. Non ſeulement elle nous ſervit; mais auſſi cette capture fut cauſe que nous ne fumes pas découverts. Nôtre deſſein en partant n'étoit pas de rien entreprendre, & nous aurions même été bien aiſes de ne rien voir ſi nous avions pû l'empêcher. La barque venoit de *Galleo* où elle avoit chargé de bois de Charpente, qu'elle portoit à Guiaquil.

Le dix-neuviéme au matin nous vinmes moüiller à environ douze lieües du Cap ſaint François du côté du Sud, en vûe de radouber nôtre nouvelle barque. La choſe fut faite en trois ou quatre heures de tems, puis nous remimes à la voile, faiſans route le long de la côté par un vent de Sud-Sud-Oüeſt, dans le deſſein de toucher à Gorgone.

Pendant que nous fumes au Nord du Cap ſaint François, nous eumes fort beau tems: Et le vent continuant nous arrivames à Gorgone le vingt-quatriéme au matin avant le jour. Nous craignions d'en approcher de jour ne doutant pas que les Eſpagnols n'y fuſſent en embuſcade, parce que c'étoit là où nous avions la derniere fois carené nôtre vaiſſeau, & où ils pouvoient nous attendre.

Quand nous fumes à terre il ſe trouva que les Eſ-

pagnols nous y étoient venus chercher ; & ce qui nous le fit connoître fut la maison qu'ils y avoient bâtie, & où ils avoient cent hommes entretenus: Mais nous n'en doutames plus après que nous eumes vû une grande Croix devant la porte. Nous demandames à nos prisonniers s'ils en savoient quelque chose. Ils avoüerent qu'ils avoient entendu parler d'un grand Canot à quatorze rames qu'on tenoit sur le gravier dans la Riviere, & qui tous les deux ou trois jours venoit une fois à Gorgone pour nous découvrir, & qu'après nous avoir découverts, son ordre étoit de revenir promptement avec cette nouvelle à Panama, où il y avoit trois vaisseaux prêts à nous donner la chasse.

Nous passames là toute la journée, & nettoyames nôtre nouvelle barque, afin de pouvoir mieux échaper si nous étions poursuivis. Nous primes de l'eau, & partimes sur le soir par un vent frais de Sud-Oüest.

Le 25. nous eumes beaucoup de vent & de pluye, & nous perdimes le canot qui avoit été coupé & rejoint. Nous aurions été bien aises de conserver tous nos Canots pour passer la Riviere, parce que nôtre barque n'étoit pas si commode pour cela.

Le 27. nous partimes avec un assez bon vent de Sud-Oüest, & l'après-midi nous eumes une fort grosse pluye.

Toute la matinée du 28. fut fort pluvieuse. Le tems s'éclaircit entre dix & onze heures, & nous vimes deux gros vaisseaux à environ une lieuë & demi de nôtre Oüest. Nous n'étions qu'à deux lieües de terre, & environ dix de la pointe meridionale de Garrachine. Ces vaisseaux avoient croisé six mois entre Gorgone & le Golfe: Mais je ne saurois dire si nos prisonniers en avoient quelque connoissance.

Nous ferlames incontinent nos voiles, & ramames terre à terre ne doutant pas que ce ne fût des vaisseaux qui croisoient; Car s'ils eussent été chargez pour Panama, le vent qui soufloit alors les y auroit portez;

&

& les vaisseaux chargez à Panama ne prennent point ce côté de la Baye, mais font route au Nord jusques aux Isles de Quibo du côté de l'Oüest: S'ils sont destinez pour le Sud ils prennent la Mer, & peuvent gagner Galleo, ou entre Galleo & le Cap Saint François.

Le beau tems ne fut pas de longue durée. La pluye revint, & nous empêcha de nous voir les uns les autres: Mais s'ils nous avoient vûs, & qu'ils nous eussent donné la chasse, nous étions resolus de mener à terre nôtre barque & nos Canots, de gagner les montagnes, & de faire le voyage par terre. Car nous étions bien informez que les Indiens qui habitoient en ces lieux-là n'avoient jamais eu aucun commerce avec les Espagnols: Ainsi nous aurions sauvé nôtre vie.

Le 29. à neuf heures du matin nous vinmes mouiller à la pointe de Garrachine qui est à environ sept lieües du Golfe de saint Michel, lieu par où nous entrames la premiere fois dans les Mers du Sud; & le chemin que nous avions resolu de prendre pour revenir.

Nous fumes là toute la journée, allames à terre, sechames nos habits & nos munitions, nettoyames nos fusils, & nous nous preparames à recevoir l'ennemi en cas qu'il nous vînt attaquer: Car nous nous étions attendus que nous trouverions de l'opposition à nôtre descente. Nous fimes aussi garde tout le jour pour n'être pas surpris par les deux vaisseaux que nous avions vûs le jour precedent.

Le 30. à huit heures du matin nous vinmes à l'embouchure du Golfe de saint Michel; Car nous étions partis dès le soir de la pointe de Garrachine, en vûe de gagner avant le jour les Isles du Golfe; & cela pour mieux executer le dessein que nous avions concerté contre nos ennemis, en cas que nous eussions trouvé quelque obstacle à nôtre passage.

Environ les neuf heures nous vinmes moüiller à un mile d'une grande Isle, à côté de nous, située à quatre miles de l'embouchure de la riviere. Nous avions près de nous d'autres petites Isles, & nous aurions pû

entrer dans la riviere parce que le flux étoit grand & favorable : Mais avant que de nous exposer davantage, nous jugeames à propos de bien reconnoitre les lieux.

Nous envoyames incontinent un Canot dans l'Isle, où nous vimes ce que nous avions toûjours apprehendé, c'est à dire un vaisseau à l'embouchure de la Riviere, caché près de terre, & près de là une grande tente. Nous vimes par là que nous aurions bien de la peine à échaper ce danger.

Le Canot de retour à bord avec cette nouvelle, quelques-uns de nos gens se trouverent un peu découragez; quoiqu'au fond il n'y eût rien là à quoi nous ne nous fussions toûjours attendus.

Nous ne songeames alors qu'à nous sauver à terre, parce que nous étions en lieu où nous ne pouvions pas débarquer comme nous aurions souhaité. Profitans donc de ce qui restoit de Marée, nous équipames nôtre Canot, & ramames du côté de l'Isle, pour découvrir si l'ennemi faisoit quelque mouvement. Etant à terre nous nous dispersames par l'Isle, pour empêcher que les ennemis ne vinssent nous reconnoître. L'eau ne fut pas plûtôt haute, que nous vimes un petit Canot qui venoit du vaisseau à l'Isle où nous étions. Cela nous obligea tous à regagner nôtre Canot, pour y attendre celui qui venoit à nous. Nous demeurames clos & couverts jusques à ce qu'il fut à la portée du pistolet, alors étant prêts nous sautames dehors, & le primes. Il y avoit un Blanc & deux Indiens. Interrogez ils nous dirent, que le vaisseau que nous avions vû à l'embouchure de la Riviere, y étoit depuis six mois pour garder la Riviere; qu'il avoit douze canons, & cent cinquante hommes tant Matelots que Soldats: que tous les Matelots étoient à bord, mais que les Soldats étoient à terre dans leur tente. Qu'il y avoit trois cents Hommes aux mines, tous legerement armez, & auxquels il ne falloit que deux Marées pour se rendre à bord. Ils nous dirent aussi qu'il y avoit deux vaisseaux qui croisoient dans la Baye entre ce lieu & Gorgone:

Que

Que le plus grand étoit armé de vingt pieces de Canon & de deux cents Hommes ; & l'autre de dix & de cent cinquante Hommes. Ils nous dirent de plus que les Indiens du païs n'étoient pas de nos amis ; ce qui de toutes les nouvelles que nous aprimes fut pour nous la plus fâcheuse. Tout cela n'empêcha pas néanmoins que nous ne menassions sur le champ les prisonniers à bord, & ne missions à la voile pour nous tirer avec la marée d'un lieu où il n'étoit pas seur de faire un plus long sejour.

Nous ne fumes pas long temps à deliberer sur ce que nous avions à faire. Nous resolumes d'aller à terre dès la nuit prochaine, ou le jour suivant de bon matin, ne doutans pas ou de nous mettre bien avec les Indiens à la faveur des curiosités que nous avions apportées exprès, ou de nous ouvrir un passage par leur païs les armes à la main, malgré toute leur resistance, ne nous mettans guere en peine de ce que les Espagnols pourroient nous faire en cas qu'ils nous suivissent par terre. Nous avions un gros vent de Sud qui nous étoit directement contraire ; & comme la marée étoit presque sur sa fin il nous fut impossible de sortir.

Mon avis étoit de gagner la Riviere de Congo, qui est une Riviere large à environ trois lieües des isles où nous étions ; ce que nous aurions pû faire avec un vent de Sud : Et après avoir monté aussi haut que fait le flux, nous aurions pû aller à terre. Mais tout ce que je pûs dire ne fut pas capable de les convaincre que nous avions près de nous une si grande Riviere. Ils vouloient bien gagner la terre, mais ils ne savoient ni comment, ni où, ni quand ils devoient le faire.

Après avoir ramé contre le vent toute la nuit, nous nous trouvames le matin au Cap *Lorenzo* : Nous fimes encore environ quatre miles du côté de l'Oüest, & nous nous jettames dans une petite anse entre deux clefs ou isles. Nous ramames jusques à la pointe de l'anse qui avoit environ un mile de long, & y débarquames le premier de Mai 1681.

Nous primes nos provisions & nos habits, & puis nous coulames nôtre vaisseau à fond.

Pendant que nous débarquions & attachions nos havre-sacs pour marcher, nôtre Moskite Indien prit un grand plat de poisson que nous accommodames & mangeames incontinent.

Puis qu'on a parlé des Moskites Indiens, il ne sera pas mal à propos de finir ce chapitre par une courte relation de ces peuples. Ils sont grands, bien faits, peu chargez de graisse, vigoureux, forts, & vont bien du pied. Ils ont le visage long, les cheveux noirs & lis, un air rude, & un teint bazané. Ils ne sont qu'une petite nation qui ne fait pas le nombre de cent. Ils habitent du côté du Nord près du Cap *Gratia Dios*, entre le Cap Honduras & Nicarague. Ils sont fort adroits à jetter la Lance, le Harpon, ou autre sorte de Dard. Ils y sont élevez dès leur enfance, & les enfans imitans leurs parens, ne sortent jamais que la lance à la main, qu'ils jettent presque incessamment contre toute sorte de buts qu'ils se font eux-mêmes jusques à ce que l'usage les ait rendus maîtres. Alors ils apprennent à parer la Lance, la Flêche, ou le Dard; & voici de quelle maniere. Deux enfans s'éloignent un peu l'un de l'autre, & se dardent mutuellement un bâton: chacun tient à la main droite une petite baguete avec laquelle il pare ce qui a été dardé contre lui. A mesure qu'ils avancent en âge ils deviennent plus adroits & plus courageux, & alors ils ne font point dificulté de servir de but à tous ceux qui veulent leur tirer des fleches, qu'ils parent avec une petite verge aussi deliée que la baguete d'un Fusil. Quand ils sont hommes faits ils se garantissent des flêches quelque dru qu'on les leur tire, pourvû qu'elles ne viennent pas deux à la fois. Ils ont la vûe extraordinairement bonne, découvrent un vaisseau de bien plus loin que nous, & voyent bien mieux que nous toute sorte d'objets. Leur principale occupation dans leur pays est de darder du poisson, de la Tortue, ou de la vache

che marine. Je dis dans le Chapitre suivant de quelle maniere ils s'y prennent. Leur habileté à la pêche les fait estimer & souhaiter de tous les Avanturiers; & ce n'est pas sans raison, car un ou deux de ces gens-là sur un vaisseau fera subsister cent Hommes. Aussi quand nous faisons carener nos vaisseaux, nous choisissons ordinairement des lieux où il y ait force Tortues ou vaches marines, afin que les Moskites puissent exercer leur savoir faire. Il est bien rare de trouver des Avanturiers sans un ou plusieurs de ces Moskites, sur tout lors que le Commandant ou la plûpart de l'équipage est Anglois: Mais ils n'aiment pas les François, & haïssent mortellement les Espagnols. Quand ils viennent avec les Avanturiers ils apprennent à se servir des armes à feu, & se rendent fort bons tireurs. Ils sont fort braves dans le combat, ne lachent jamais le pied, persuadez que les Blancs savent mieux qu'eux le tems où il est le plus à propos de combatre. Quelque desavantage qu'ayent ceux de leur parti, ils ne se rendront jamais, ni ne tourneront le dos tant qu'ils verront un des leurs faire ferme. Je n'ai jamais remarqué en eux ni Religion, ni ceremonies, ni superstitions. Ils sont toûjours prêts à nous imiter en tout ce qu'ils nous voient faire. Il semble seulement qu'ils craignent le Diable qu'ils appellent *Wallesaw*. Ils disent qu'il aparoit souvent à quelques-uns de ceux que les nôtres apellent communément leurs Prêtres, lors qu'ils veulent lui parler pour quelque affaire pressante. Pour les autres ils ne savent ce que c'est que le Diable, ni comme il aparoit, & ne savent que ce que leurs Prêtres leur en disent. Cependant ils s'accordent tous à dire qu'ils ne doivent pas l'irriter de peur d'en être batus; & qu'il n'emporte quelquefois leurs Prêtres. C'est ce que j'ai entendu dire à quelques-uns de ces gens-là qui parloient fort bon Anglois.

Ils ne se marient qu'à une femme, de laquelle il n'y a que la mort qui les separe. Ils ne font pas plû-

tôt ensemble, que le mari fait une très-petite plantation. Ils ont assez de terre, & ils peuvent choisir l'endroit qui leur revient le mieux. Mais ils préferent le voisinage de la mer, ou de quelque riviere à cause de la pêche qui est leur occupation favorite.

Plus avant dans le païs il y a d'autres Indiens contre lesquels ils ont une guerre continuelle. Après que l'homme a défriché & planté un morceau de terre, il n'y songe que rarement, en laisse le ménagement à sa femme, & s'occupe entierement à la pêche. Quelquefois il n'en veut qu'au poisson, & quelquefois à la Tortue, ou à la vache marine: Mais tout ce qu'il prend il le porte à sa femme, & ne songe à prendre rien de plus que le tout ne soit mangé. Quand il commence à sentir la faim, il prend son Canot & se met derechef en mer pour prendre du poisson, ou va dans les bois chasser des Pecaris, & des Warris, qui sont une espece de Sangliers. Il est rare qu'ils reviennent les mains vuides: Mais tant que cela dure ils ne cherchent pas autre chose. Leurs plantations sont si petites, qu'ils ne sauroient subsister de ce qu'elles produisent; Car les plus grandes n'ont pas plus de vingt ou trente arbres de plantains, une couche de Yames & de Patates, un petit poivrier des Indes, & un petit coin de pommes sauvages. Ils aiment sur tout ce dernier fruit, dont ils font une boisson qui est une espece de Cidre fort estimé des Moskites. Ils s'en regalent les uns les autres; & font aussi provision de poisson & de chair. Tous ceux qui font de cette liqueur traitent leurs voisins, & chaque fois ils en font un petit Canot plein, c'est à dire assez pour les enivrer tous. Ces sortes de regales se font rarement sans que ceux qui les font ayent quelque dessein, soit de se venger de l'outrage qu'on leur a fait, soit de discuter les demêlez survenus entr'eux & leurs voisins, & d'en examiner la verité. Cependant ils ne parlent

lent jamais de leurs griefs qu'ils ne ſoient échauffez par la liqueur. Les femmes qui ſavent d'ordinaire les deſſeins de leurs maris, les empêchent de s'inſulter les uns les autres, & cachent leurs Lances, Harpons, Arcs & Fleches, ou autres Armes qu'ils ont.

Les Moskites ſont en general fort civils & honnêtes aux Anglois, auxquels ils rendent de grandes déferences ſoit ſur leurs vaiſſeaux, ou à terre, ſoit à la Jamaïque, ou ailleurs, où ils viennent ſouvent avec les Matelots. Nous les traitons toûjours bien. Ils ont la liberté d'aller où ils veulent, & de s'en retourner chez eux quand il leur plait. Ils pêchent comme ils l'entendent & ſe ſervent de leurs Canots, où les nôtres ne peuvent aller ſans courre riſque de ſe renverſer. Auſſi ne ſoufriroient-ils pas un Blanc dans leur Canot ; Car ils veulent être libres d'y pêcher à leur fantaiſie : Et nous leur permettons tout cela : Car ſi l'on ne le faiſoit pas, ſupoſé qu'ils viſſent une infinité de poiſſons, ils n'en prendroient aucun, & jetteroient leurs Harpons ſans rien faire. Ils n'ont aucune forme de Gouvernement ; mais ils reconnoiſſent le Roi d'Angleterre pour leur Souverain. Ils apprennent nôtre langue ; & regardent le Gouverneur de la Jamaïque comme le plus grand Prince du monde.

Pendant qu'ils ſont avec les Anglois ils portent de bons habits, & prennent plaiſir à être propres. Mais ils ne ſont pas plûtôt de retour dans leur païs, qu'ils quittent leurs habits, & s'habillent à leur maniere, qui eſt de porter une ſimple toile attachée au milieu du corps, & qui leur pend juſqu'aux genoux.

CHAPITRE II.

Voyage de l'Auteur de la mer du Sud à la mer du Nord par la terre ferme, ou l'Isthme de Darien.

APrès être venus à terre le 1. de Mai, nous commençames à marcher environ les trois heures après midi, reglant nôtre voyage par nos compas de poche, & tirant au Nord-Est. Ayant fait environ deux milles nous arrivames au pied d'une montagne, où nous bâtimes des Hutes, & y passames la nuit, pendant laquelle nous eumes à essuyer une grosse pluye qui dura jusqu'à douze heures.

Le lendemain le beau tems étant revenu ; nous montames la montagne, & trouvames un petit sentier que nous suivimes jusques à ce que nous nous apperçûmes qu'il baissoit trop vers l'Orient. Craignans donc qu'il ne nous détournât de nôtre route, nous grimpames sur quelques-uns des plus hauts arbres de la montagne, qui en avoit d'aussi gros & d'aussi grands que j'en eusse jamais vûs. Nous découvrimes enfin des maisons dans le valon au Nord de la montagne: Mais comme elle étoit escarpée de ce côté-là, il ne nous fut pas possible d'y descendre. Nous suivimes un petit chemin qui nous conduisit au bas de la montagne du côté de l'Orient, où nous trouvames incontinent plusieurs autres maisons d'Indiens. Dans la premiere où nous allames au pied de la Montagne nous ne trouvames que des femmes qui ne parloient point Espagnol, mais qui donnerent à chacun de nous une bonne calebace pleine de boisson de grain. Nous trouvames des hommes dans les autres maisons, mais il n'y en avoit aucun qui parlât Espagnol. Cependant nous fimes tant que nous achêtames les provisions de bouche que leurs plantations produisoient. Nous les accommodames & les mangeames tous ensemble, toutes les provisions

étant

étant en commun, & personne ne devant faire meilleure chere que les autres, ni payer les choses plus qu'elles ne valent. Nous fimes ce jour-là six milles.

Les maris de ces femmes vinrent le soir, & nous dirent en méchant Espagnol, qu'ils avoient été à bord du vaisseau, qui nous avoit fait fuir deux jours auparavant; que nous n'étions pas à plus de trois milles de la riviére de Congo, & qu'on pouvoit aller de-là au vaisseau en une demi Marée.

Nous fimes dès le soir, bonne provision d'oiseaux & de sangliers que nous achêtames des Indiens. Comme nous avions assez de Yames, de Patates, & de Plantains, nous nous en servimes au lieu de pain.

Après soupé nous fimes marché avec un de ces Indiens pour nous guider pendant un jour dans le pays du côté du Nord. Nous devions lui donner une hache pour ses peines, & il devoit nous mener à l'habitation de certains Indiens qui parloient Espagnol, esperans qu'ils nous donneroient plus de satisfaction sur nôtre voyage.

Le 3. jour nous commençames de bon matin, à nous mettre en mouvement, & partant entre six & sept, nous passames par plusieurs Plantations vieilles & ruinées. Ce matin-là un des nôtres étant las se déroba de nous. A midi nous avions fait huit milles, & étions déja arrivez chez un Indien, qui demeuroit sur les bords de la riviere de Congo, & parloit fort bon Espagnol. Nous lui dimes le sujet de nôtre visite.

Il parut d'abord qu'il ne se soucioit guere d'entrer en conversation avec nous, & répondit avec beaucoup d'impertinence aux questions que nous lui fimes. Il nous dit qu'il ne savoit aucun chemin du côté du Nord du païs, mais qu'il pouvoit nous mener à *Cheapo* ou à *Sainte Marie*, où il savoit qu'il y avoit Garnison Espagnole. L'une de ces places étoit à nôtre Orient, & l'autre à nôtre Occident: Mais l'une & l'autre étoit à vingt milles pour le moins de nôtre chemin. Il ne fut pas possible d'avoir d'autre réponse de

lui,

lui, & il nous parla toûjours d'une maniere si chagrine, que c'étoit nous dire franchement qu'il n'étoit pas de nos amis. Quoi qu'il en soit nous nous fimes violence, pour faire, comme on dit, de nécessité vertu, & pour le ménager ; car ce n'étoit ni le tems ni le lieu de se gendarmer contre les Indiens qui étoient les maîtres de nos vies.

Nous nous trouvames alors dans un grand embaras, ne sachans quel parti prendre. Nous lui ofrimes des lits, de l'argent, des haches, des Machets ou grands couteaux ; mais rien de tout cela ne pût le tenter, ni faire aucune impression sur lui. Un des nôtres enfin ayant tiré de sa valise une Jupe d'un bleu celeste, la fit prendre à sa femme. Ce present lui fut si agreable, que commençant d'abord à parler avec son mari, elle le rendit bien-tôt de meilleure humeur. Il nous dit alors qu'il savoit le chemin du Nord ; & qu'il seroit volontiers nôtre guide ; Mais que s'étant coupé au pied deux jours auparavant, il n'étoit pas en état de nous rendre ce service : Que cependant il feroit en sorte que nous ne manquerions pas de guide. En effet il loüa l'Indien qui nous avoit conduit chez lui, & l'obligea de nous conduire encore deux jours pour une autre hache. Le bon homme auroit bien voulu que nous eussions passé là toute la journée, parce qu'il pleuvoit extrémement : Mais comme nous n'étions pas éloignez de l'ennemi nous avions besoin de faire diligence. Nous allames donc trois miles plus loin, & puis bâtimes des hutes où nous passames la nuit. Il plût tout l'après-midi & la plus grande partie de la nuit.

Le quatriéme jour nous nous remimes en marche de bon matin, les avant-midi étant d'ordinaire aussi beaux, que les après midi étoient pluvieux. A la verité il nous étoit assez indiférent qu'il plût ou qu'il fît beau. Je croi de bonne foi que nous passames des rivieres ce jour-là plus de trente fois. Les Indiens n'ayant point de chemins pour aller d'un lieu à l'autre, sont obligez par consequent de se guider par les rivie-

res.

res. Nous fimes ce jour-là douze miles ; ensuite nous bâtimes des hutes, & nous nous couchames pour dormir. Nous avions toûjours deux hommes en sentinelle, autrement nos esclaves nous auroient joué quelque mauvais tour pendant que nous dormions. Il pleut extrémement tout l'aprés-midi, & la plus grande partie de la nuit. Nous eumes beaucoup de peine à allumer du feu ce soir-là. Nos hutes étoient fort mediocres, & comme nôtre feu étoit fort petit, bien loin de pouvoir secher nos habits, nous eumes de la peine à pouvoir nous échaufer ; & par dessus tout cela nous n'avions pas la moindre provision de bouche. J'avoüe que tant d'incommodités nous firent entierement oublier les ennemis : Car ayant été déja quatre jours dans le païs, nous commençames à n'avoir guere d'autres soins que d'avoir des guides & de la nourriture, ne songeans guere aux Espagnols.

Le cinquiéme jour nous partimes de bon matin, & après avoir fait sept miles dans les bois, & toûjours à travers champ, nous arrivames sur les dix heures chez un jeune Indien Espagnol, qui avoit demeuré autrefois avec l'Evêque de Panama. Cet Indien étoit fort éveillé, parloit fort bon Espagnol, & nous reçut le plus honnêtement du monde. Nous trouvames là force provisions, c'est à dire des Yames & des Patates, mais point de chair, à la reserve de deux singes gras que nous tuames, & dont nous donnames partie à quelques-uns de nos gens foibles & indisposez. Pour les autres, on leur donna des œufs, & d'autres rafraichissemens qui se trouverent chez l'Indien ; car on avoit toûjours soin des malades. Nous avions avec nous un Indien Espagnol, qui avoit pris les armes avec le Capitaine Sawkins, & qui depuis sa mort avoit toûjours été avec nous. Le Maître de la maison lui persuada de n'aller pas plus loin, & pour l'y mieux resoudre, il lui promit sa sœur en mariage, & de l'aider à défricher une plantation ; Mais nous ne voulumes pas lui donner son congé de peur

peur de quelque trahison. Cependant nous lui promimes de le laisser aller dans deux ou trois jours, parce que nous devions alors être entierement à couvert des insultes de nos ennemis. Nous passames-là l'après midi, sechames nos habits & nos munitions, nettoyames nos fusils, & nous nous preparames à marcher le lendemain.

Il arriva-là un malheur à Monsr. Wafer nôtre Chirurgien. Comme il sechoit sa poudre, un drôle sans y prendre garde passa près de lui la pipe allumée, & mit le feu à sa poudre. Il en eut un genou brûlé, & n'étoit aucunement en état de marcher. Nous lui donnames un Esclave pour porter son bagage, & nous primes d'autant plus de part à la disgrace qui lui étoit arrivée, que la même chose pouvoit arriver à chacun de nous à tout moment, & que c'étoit le seul homme que nous avions qui pût avoir soin de nous. La plantation de cet Indien étoit située sur les bords de la riviere de Congo, dans un terroir fort gras. Ainsi nous aurions pû entrer dans nôtre Canot, si j'avois pû le persuader à nos gens.

Le sixiéme nous partimes encore après avoir pris un autre guide. Nous commençames par passer la riviere de Congo dans un Canot, ayant été depuis nôtre premier débarquement à l'Occident de la riviere. Après que nous l'eumes passée, nous marchames deux milles du côté de l'Orient, & vinmes à une autre riviere que nous passames plusieurs fois, quoi qu'elle fût fort creuse. Deux de nos gens ne pûrent nous accompagner, mais ils nous suivirent le mieux qu'il leur fut possible. La derniere fois que nous passames la riviere, elle étoit si profonde, que nos plus grands hommes se mirent au plus creux, & donnerent la main aux malades, aux foibles, & aux petits. Par ce moyen nous passames tous heureusement, à la reserve de deux qui étoient demeurez derriere. Comme je prévis que nous aurions souvent des rivieres à passer dans nôtre marche, j'eus la précaution avant que de quitter le vais-

eau, de prendre une grande boite de Bambo, que je ouchai par les deux bouts, & fermai bien avec de a cire en sorte que l'eau ne pouvoit y entrer. A la fa-eur de cette boite je conservai mon journal & mes au-res papiers, quoique je fusse souvent obligé de nager. Quand nous eumes passé cette riviere, nous nous re-osames pour attendre ceux que nous avions laissez erriere, & qui vinrent en une demi heure. Mais pen-ant ce tems-là la riviere devint si haute, qu'il ne leur ut pas possible de passer, ni à nous de leur aider. Nous es exhortames à prendre courage, & attendimes que es eaux eussent baissé. Nous fimes deux milles de plus our le long de la riviere, & bâtimes des hutes ayant ait ce jour-là six milles. A peine avions-nous achevé os hutes, que la riviere grossit encore, & venant à eborder elle nous obligea de reculer nos hutes, & de es porter sur un lieu plus élevé: Mais la nuit vint vant que nous en pussions bâtir d'autres, si bien que ous errames dans les bois nous mettant à couvert l'un ous un arbre, l'autre sous un autre, à mesure que nous ouvions nôtre commodité. Cela auroit été pour ous une petite consolation si le tems avoit été beau: Mais nous eûmes une pluye extraordinaire durant la lus grande partie de la nuit, avec des éclairs & des onnerres horribles. Ces fatigues & incommoditez ous firent negliger tout le reste, & nous ne fimes au-une garde, quoi qu'à la verité je croi que personne ne ormit. Nos esclaves profitans de l'occasion s'en al-rent durant la nuit. Il ne nous en resta qu'un qui s'é-oit caché dans un trou, soit qu'il ne sût pas le des-in des autres, ou qu'il se fût endormi. Les Deser-urs emporterent le fusil de nôtre Chirurgien, & tout n argent.

Le lendemain huitiéme nous allames à la riviere, & ouvames que les eaux avoient beaucoup baissé. Nôtre uide voulut nous la faire repasser, mais comme elle oit profonde & le Courant rapide, il ne nous fut pas ossible de le faire. Nous nous avisames de passer à la

nage

nage ceux qui ne savoient pas nager, resolus de leur aider autant que nous pourrions: Mais la chose ne se trouva pas pratiquable, parce que nous ne pouvions pas passer tout nôtre bagage. Nous nous determinames enfin à faire passer un des nôtres avec une corde, de commencer par passer nos nipes sur la rive opposée, & de tirer ensuite les hommes. Tout le monde étant demeuré d'accord de cet expedient, un nommé George Gayny prit le bout d'une corde, se l'attacha au cou, & laissa l'autre bout de nôtre côté, pendant qu'un autre de nos gens se tenoit près de la corde pour l'éloigner de celui qui passoit. Quand Gayny fut au milieu de l'eau, il arriva qu'en tirant la corde elle vint à s'embarasser. Celui qui la tenoit pour débarasser le passage, la retint, & renversa Gayny sur le dos. Le premier qui avoit la corde à la main pour rendre le passage libre, la jetta dans la riviere croyant que Gayny pourroit se sauver: Mais comme le courant étoit extrémement rapide, & qu'il avoit trois cents écus d'Allemagne sur lui, il s'enfonça, & nous ne l'avons pas vû depuis. Les deux hommes que nous avions laissez le jour précedent, nous dirent quelques jours après, qu'ils l'avoient trouvé mort dans une anse, où le reflux l'avoit jetté sur le sec avec l'argent qu'il portoit: mais ils n'y toucherent pas, ne songeans qu'à se tirer d'un païs sauvage & inconnu. Cet accident fit avorter nôtre expedient que nous ne poussâmes pas plus loin. Ce fut le quatriéme homme que nous perdimes dans ce voyage. Pour les deux que nous avions laissés derriere, ils ne nous rejoignirent que dans les Mers du Nord: Ainsi nous les regardames comme des gens perdus. N'ayant donc pû traverser la riviere de ce côté-là, nous cherchames un arbre, que nous pûssions faire tomber en le coupant par le travers de la riviere. Nous en trouvames enfin un, que nous coupames, & qui fut justement de la longueur qu'il falloit. Nous passames de l'autre côté sur cette nouvelle planche, & trouvames un petit champ de plantain qui fut bien-tôt enlevé.

Pen-

Pendant que nous étions occupez à amasser des plantains nôtre Guide s'en alla, mais il revint en moins de deux heures, & amena un vieux Indien qu'il mit en sa place. Nous lui donnames une hache & le congediames, nous mettant sous la conduite de nôtre nouveau Guide. Il nous fit d'abord traverser une autre riviere, & entrer dans un grand valon du terroir, le plus grand que j'aye jamais vû. Les arbres n'en étoient pas extrémement gros, mais c'étoit les plus larges que j'eusse vû dans tous mes voyages. Nous vimes de grandes traces de Pecaris qui sont comme nous avons déja dit, une espece de Sangliers, sans voir néanmoins aucunes de ces bêtes. Nous marchames dans cet agréable païs jusqu'à trois heures après midi. Nous fimes en tout environ quatre miles, & puis nous arrivames à la Maison de Campagne de nôtre bon homme, qui n'étoit qu'une simple habitation pour la chasse. Il y avoit un petit Champ de Plantain, quelques Yames. & des Patates. Nous y primes nos quartiers pour ce jour-là, nous nous refraichimes de ce que le lieu pût nous fournir, & sechames nos habits & nos munitions. Nôtre jeune Indien Espagnol se prepara là à nous quitter, car alors nous nous croyions hors de danger. C'étoit celui qu'on avoit solicité de demeurer à la derniere maison d'où nous étions partis, pour le marier à la sœur du maître du logis: Aussi le renvoyames-nous comme nous le lui avions promis.

Le neuviéme le bon homme nous mena à son habitation. Nous fimes environ cinq miles dans ce valon; ensuite nous montames une montagne, & fimes encore environ cinq miles au travers de deux ou trois petites montagnes, avant que d'arriver à aucun établissement. A demi mile avant que de venir aux plantations, nous vimes un petit sentier qui nous mena aux habitations des Indiens. Nous vimes plusieurs croix de bois plantées dans le chemin, qui nous firent soupçonner qu'il y avoit là des Espagnols. Nous amorçames donc nos fusils de nouveau, & nous nous pre-

preparames à recevoir l'ennemi : Mais étant entrez dans le lieu nous n'y trouvames que des Indiens, qui s'étoient assemblez dans une grande maison pour nous recevoir : Car le bon homme avoit envoyé un petit garçon qu'il avoit pour les avertir de nôtre venuë.

Ils nous reçûrent le mieux qu'ils pûrent, c'est-à-dire fort mediocrement ; car c'étoit de nouvelles plantations, & le bled n'étoit pas encore en épi. Il n'y avoit de Patates, de Yames, & de Plantations que ce qu'ils en avoient aporté de leurs anciennes plantations. Aucun d'eux ne parloit Espagnol. Il y avoit deux jeunes hommes qui le parloient un peu ; cela fut cause qu'ils se firent plus remarquer que les autres. Nous fimes un present à ces deux-là, & les priames de nous faire trouver un guide qui nous conduisît jusqu'au Nord, ou du moins durant une partie du chemin ; ce qu'ils promirent de faire eux-mêmes, si nous voulions les recompenser, ajoûtant qu'il ne falloit partir que le lendemain. Mais comme nous nous imaginions d'être plus proches de la mer du Nord que nous n'étions, nous nous proposames d'aller sans Guide plûtôt que de demeurer là un jour entier. Cependant quelques-uns de nos gens fatiguez se déterminerent à demeurer, & Monsr. Wafer nôtre Chirurgien qui ne marchoit qu'avec beaucoup de peine depuis son genou brûlé, se resolut à demeurer avec eux.

Nous laissames donc là le Chirurgien & deux autres, & marchames, suivant nos guides, du côté de l'Orient. Nous regardions souvent nos compas de poche, & faisions voir à nos guides comme ils manquoient le chemin par où nous voulions aller. Cela leur faisoit branler la tête, & dire que c'étoit bien de jolies choses, mais qu'elles n'étoient pas trop bonnes pour nous. Après que nous fumes descendus de la montagne sur laquelle la place etoit située, nous vinmes dans un valon, & nous nous guidames par la riviere, que nous passames trente deux fois. Après avoit fait neuf milles, nous bâtimes des hutes, & y pas-

paſſames la nuit. Ce ſoir-là je tuai un Quaum, qui eſt un grand oiſeau auſſi gros qu'un coq d'Inde, dont nous regalames nos guides ; car nous n'avions porté aucunes proviſions. Le ſeul Eſclave qui nous reſtoit s'enfuit cette nuit.

Le onziéme jour nous fimes dix milles de plus, & batimes des hutes la nuit ; mais nous nous couchames ſans ſouper.

Le douziéme au matin nous paſſames une riviere creuſe ſur un arbre, & fimes ſept milles ſur une terre baſſe, nous vinmes enſuite au bord d'une grande & profonde riviere ; mais nous ne pûmes la paſſer. Nous fimes des hutes ſur le rivage, & paſſames-là la nuit ſur nos Barbecus ou formes de batons élevez de terre d'environ trois pieds.

Le treiziéme jour la riviere fut tellement débordée, que nous avions deux pieds d'eau dans nos hutes Nos guides nous quitterent ce jour là ſans nous dire leur deſſein, ce qui nous fit croire qu'ils s'en étoient retournez. Ce fut alors que nous commençames à nous repentir de la précipitation, avec laquelle nous étions partis des dernieres habitations, car depuis que nous les avions quittez nous n'avions eu rien à manger. Nous trouvames en ce lieu-là une eſpece de Meures dont nous nous accommodames le mieux qu'il nous fut poſſible.

Nos guides revinrent le quatorziéme au matin, & les eaux s'étant retirées ils nous menerent à un arbre qui croît ſur le bord de la riviere, & nous dirent que ſi nous pouvions l'abatre, & faire en ſorte qu'il tombât au travers de la riviere nous pourrions la paſſer ; mais qu'autrement nous ne pouvions aller plus loin. Nous y fimes donc travailler deux des meilleurs hommes que nous euſſions. Ils couperent l'arbre qui tomba à ſouhait, les branches portant préciſement ſur l'autre rivage : ainſi nous paſſames heureuſement. Enſuite nous traverſames trois fois une autre riviere avec beaucoup de difficulté. A trois heures après midi nous arrivames à une habitation d'Indiens,

où nous trouvames un troupeau de Singes dont j'en tuai quatre. Nous passames là la nuit ayant fait six milles ce jour-là. Les plantains ne nous y manquerent pas, & nous y fumes bien reçus de l'Indien qui y demeuroit tout seul avec un petit garçon pour le servir.

Lors que nous partimes le lendemain quinziéme, le bon Indien & son garçon, entrerent avec nous dans un Canot, & nous firent passer des endroits que nous n'aurions pû passer à gué. Après que nous eumes traversé ces grandes rivieres, & qu'il nous eut rendu ses bons offices durant deux milles pour le moins, il s'en retourna chez lui. Nous fimes encore cinq milles, & étant venus à des champs de Plantains, nous y plantames le piquet pour cette nuit-là. Nous y mangeames à souhait des plantains & mûrs & verds, & nous eumes beau tems tout le jour & toute la nuit. Je croi que c'étoit les plus beaux champs de Plantains, & les plus gros Plantains qu'on ait jamais vûs; mais il n'y avoit point de maisons. Nous en cueillimes autant que nous voulumes par ordre de nos guides.

Le seiziéme jour nous fimes trois milles, & vinmes à un établissement de grande étenduë où nous demeurames tout le jour. Il n'y avoit aucun de nous qui ne souhaitât être à la fin de son voyage, car nous avions des ampoules aux pieds, & nos cuisses étoient écorchées à force de traverser des rivieres, le chemin n'étant que des rivieres perpetuelles, & des bois où l'on ne voyoit pas le moindre sentier. Cinq de nos gens allerent à la chasse l'après-midi, & tuerent trois singes que nous apprêtames pour soupé. Ce fut là où nous commençames à avoir beau tems, qui dura jusques à ce que nous arrivames à la mer du Nord.

Le dix-huitiéme nous partimes à dix heures, & les Indiens nous porterent dans cinq Canots une lieüe en montant une riviere. Après avoir mis pied à terre les obligeans Indiens nous accompagnerent, & porterent nos paquets. Nous avançames encore trois milles,

&

& puis bâtimes nos hutes à six milles des dernieres plantations.

Le dix-neuviéme nos guides s'égarerent, & nous ne fimes pas plus de deux milles.

Le vingtieme nous arrivames à la riviere de Chepo. Les rivieres que nous traversames jusques-là se jettent toutes dans les mers du Sud; & celle de Chepo fut la derniere que nous rencontrames qui coule de ce côté-là. Un vieillard qui venoit des dernieres habitations d'où nous étions partis, nous distribua là ce qu'il portoit de Plantains, prit congé de nous & s'en retourna chez lui. Nous passames ensuite la riviere, & nous nous rendimes au pied d'une fort haute montagne, où nous passames la nuit. Nous fimes ce jour-là environ neuf milles.

Le vingt-&-uniéme quelques Indiens revinrent sur leurs pas, & nous grimpames une fort haute montagne. Nous fimes quelques milles sur le sommet de cette montagne escarpée de tous les côtez: Ensuite nous descendimes un peu, & vinmes à une belle fontaine où nous passames la nuit, ayant fait ce jour-là environ neuf milles, le tems étant toûjours fort beau & fort clair.

Le vingt-deuxiéme nous traversames une autre fort haute montagne, sur le sommet de laquelle nous fimes cinq milles. Arrivez au bout du Nord nous vimes la mer avec beaucoup de joie. Nous descendimes, nous nous partageames en trois bandes, & couchames sur le bord d'une riviere qui fut la premiere que nous rencontrames qui se jette dans la mer du Nord.

Le vingt-troisiéme nous traversames plusieurs champs d'une fort large étenduë, & à dix heures nous arrivames à l'habitation d'un Indien, qui n'étoit pas éloignée de la mer du Nord. Nous primes des canots pour descendre la riviere de la *Conception*, jusqu'à la mer, ayant fait ce jour-là environ sept milles. Nous trouvames quantité d'Indiens à l'embouchure de cette ri-

riviere. Ils s'y étoient établis à cause de l'avantage qu'ils tiroient du commerce qu'ils avoient avec les Avanturiers, & leurs Marchandises étoient des Yames, des plantains, du sucre, des canes, des Oiseaux, & des œufs.

Ces Indiens nous dirent, que plusieurs Vaisseaux Anglois & François avoient été là, & qu'ils étoient tous partis à la reserve d'un Avanturier François qui montoit une barque longue, & qui étoit encore à la Clef ou l'Isle de la Sonde. Cette Isle est à environ trois lieuës de l'embouchure de la riviere de la *Conception*, & est une des Isles Sambales qui ont environ vingt lieuës de circuit, & qui s'étendent depuis la pointe de Sambalas jusques à l'Isle d'or du côté d'Orient. Ces Isles ou clefs, comme nous les appellons, étoient le rendez-vous des Pirates en l'an 1679. & fort commodes pour y carener les vaisseaux. Les Capitaines Corsaires ont donné le nom à quelques-unes, & entre autres à l'Isle de la Sonde.

Ainsi finit nôtre voyage de la mer du Sud à la mer du Nord après vingt trois jours, & pendant ce temps je compte que nous fimes cent dix milles, traversant de fort hautes montagnes. Mais nous marchions d'ordinaire dans des valées entre des rivieres dangereuses & profondes. D'abord que nous eumes mis pied à terre dans ce pays, on nous dit que les Indiens étoient nos ennemis. Nous savions que les rivieres étoient profondes, & que la saison pluvieuse approchoit; cependant à la reserve de ceux que nous laissâmes derriere, nous ne perdimes qu'un seul homme, qui se noya comme je l'ai dit. Le lieu où nous débarquames la premiere fois sur la côte du Sud étoit très desavantageux; car nous fimes pour le moins cinquante milles plus que nous n'aurions fait, si nous avions pû monter la riviere de *Chepo* ou celle de *Sainte Marie.* D'un de ces lieux à l'autre un homme peut passer aisément en trois jours d'une mer à l'autre. Je ne puis m'empêcher de confesser, que les Indiens nous

nous furent d'un grand ſecours; & je doute que ſans eux nous euſſions jamais pû achever nôtre voyage, parce que de tems en tems ils nous menoient à leurs plantations, où nous trouvions toûjours quelques proviſions, qui ſans cela nous auroient manqué. Mais ſi un parti de cinq ou ſix cents hommes vouloit aller de la mer du Nord à la mer du Sud, ils le pourroient faire ſans demander permiſſion aux Indiens, quoi qu'il vaille beaucoup mieux n'être point brouillé avec eux.

Après avoir couché une nuit à l'embouchure de la riviere, nous allames tous le vingt-quatriéme de Mai à bord de l'Avanturier, qui étoit à la clef de la Sonde. C'étoit un Vaiſſeau François commandé par le Capitaine Triſtian. La premiere choſe què nous fimes fut de trouver dequoi faire des préſens aux Indiens, nos guides; car nous étions reſolus de les recompenſer à leur diſcretion. Nous le fimes en leur donnant des lits, des couteaux, des ciſeaux, & des miroirs que nous achetames de l'équipage de l'Avanturier. Nous donnames à chacun un écu d'Allemagne que nous aurions été bien aiſes de leur donner auſſi en marchandiſes; mais nous ne pûmes en avoir. Ils furent ſi contens de leurs nipes, qu'ils allerent rejoindre leurs amis avec joie; & traiterent fort honnêtement ceux des nôtres qui avoient demeuré derriere, comme Monſieur Wafer nôtre Chirurgien & les autres nous le dirent à leur retour qui fut quelques mois après, ainſi que je le dirai dans la ſuite.

J'aurois pû faire une relation plus ample de diverſes choſes de ce pays, ſi peu connu aux Européens. Mais je laiſſe cela à Monſieur Wafer qui y a fait plus de ſejour que moi, & qui eſt plus capable de le faire qu'homme que je connoiſſe. Auſſi travaille-t-il à une deſcription particuliere de ces pays, qu'il promet de donner au public.

CHAPITRE III.

L'Auteur croise avec les Armateurs dans les mers du Nord sur la côte de l'Inde occidentale. Ils vont à l'Isle de Saint André. Des cedres qui y sont. Des Isles du bled & de leurs habitans. De la riviere de Blewfield, des vaches marines qui s'y trouvent, & de la maniere que les Indiens tuent la vache marine, Tortue &c. Du Maho arbre. Des sauvages de Bocca-toro. *Il touche à la pointe de* Sambalas, *& de ses Isles. Des bois de Sapadille qui y sont, de l'insecte appellé Soldat, & de l'arbre de Manchanel. De la riviere de Darien, & des Indiens de son voisinage. Du monastere de* Madre de Popa, *de* Rio Grande, *Sainte Marthevile, & des hautes montagnes de ces pays-là; de* Rio de la Hache, ville Rancheries, *& la pêche des perles qui s'y fait: des habitans Indiens & du pays. De l'Isle de Curaçao &c. Malheureuse expedition du Comte d'Etrées dans ce pays-là. De l'Isle de bon Air d'Aves. Des Boubies, & de l'Oiseau vaisseau de guerre. Naufrage de la flote du Comte d'Etrées. Avanture du Capitaine Payne. De la petite Isle d'Aves. Des petites Isles de* Roca. *De l'oiseau du Tropique, eau minerale, l'œuf de l'oiseau. De certains arbres apellez* Mangles, *noirs, rouges, & blancs. Isle de la Tortue & ses Salines. Isle de* Blanco. *Animal nommé* Guano, *sa varieté, & les meilleures Tortues marines. Nouveaux changemens arrivez dans les Indes Occidentales. La côte de* Caraccos, *ce qu'elle a de remarquable. Des meilleures noix de Cacao. Ample description du Cacao, & la maniere de le ménager. De la ville de* Caraccos, la Guiare,

le

le fort, & le havre. De la ville de Comana, Verine, *son fameux tabac. Riche commerce de la côte de* Caraccos. *De la Remore. Arrivée de l'Auteur à la Virginie.*

L'Avanturier, à bord duquel nous étions allez, étant prêt, & nos guides Indiens contens & debarquez, nous mimes à la voile deux jours après pour l'Isle de *Springer*, autre Isle des Sambales, située à environ sept ou huit lieües de l'Isle de la Sonde. Nous trouvames là huit autres vaisseaux Avanturiers, savoir,

Capitaines & vaisseaux Anglois.

Le Capitaine Coxon, 10. Canons, 100. hommes.
Le Capitaine Payne, 10. Canons, 100. hommes.
Le Capitaine Wright, qui commandoit une barque longue de 4. Canons, & de 40. hommes d'équipage
Le Capitaine Yanky, une barque longue. 4 Canons, & environ 60 hommes Anglois, Hollandois, & François. Yanki étoit Hollandois.

Capitaines François.

Le Capitaine Archembaut, 8 Canons, 40 hommes.
Le Capitaine Tuquer, 6. Canons, 70. hommes.
Le Capitaine Rose commandant une barque longue.

Une heure avant que nous fussions à la flote, le Capitaine Wright qui avoit été envoyé dans la riviere de *Chagra* arriva à l'Isle de Springer avec un Canot chargé de farine qu'il y avoit pris. Quelques-uns de ceux qui furent pris avec le Canot n'étoient venus de *Panama* que depuis six jours, & avoient apporté nouvelles que nous venions par terre. Ils avoient aussi rapporté l'etat & les forces de *Panama*, chose

qu'on vouloit principalement ſavoir: Auſſi le Capitaine Wright n'avoit été détaché qu'en vûe de faire quelque priſonnier qui pût nous informer des forces de cette ville, parce que les Avanturiers avoient deſſein de joindre leurs forces, & d'aller enſuite par terre à *Panama* avec le ſecours des Indiens qui leur avoient promis de les guider. Le ſeul moyen de faire des priſonniers, étoit de ſe cacher entre *Chagre* & *Porto-bello*, parce que c'eſt par-là qu'on voiture beaucoup de marchandiſes de *Panama*, & ſur tout quand la flote eſt à *Porto-bello*. Tous les Commandans étoient à bord du Capitaine Wright quand nous arrivames à la flote, fort occupez à queſtionner les priſonniers pour s'aſſeurer de la verité de ce qu'ils diſoient de nous. Mais auſſi-tôt qu'ils ſûrent que nous étions arrivez, ils vinrent à bord du Capitaine Triſtian, fort ravis de nous voir; car il y avoit environ un an que le Capitaine Coxon & pluſieurs autres nous avoient laiſſes dans les mers du Sud, & n'avoient ſû depuis ce que nous étions devenus. Ils nous demanderent ce que nous faiſions-là, comment nous vivions; juſqu'où nous avions été, & quelles découvertes nous avions faites dans ces mers. Après avoir répondu à ces queſtions generales, ils commencerent à nous en faire de plus particulieres, ſur le ſujet de nôtre voyage par terre, en quittant les mers du Sud. Nous leur racontames le tout ſans oublier les fatigues de nôtre marche, & les incommodités que nous avions ſouffertes de la pluye; en ſorte que le portrait que nous leur en fimes les détourna entierement d'un pareil deſſein.

Enſuite ils propoſerent divers autres lieux où une troupe comme la nôtre pourroit aller: Mais les objections qui furent faites de part & d'autre empêcherent de prendre alors aucune reſolution. Il eſt bon de dire ici que les Avanturiers ont un état de la plûpart des villes maritimes ou éloignées de la mer de vingt lieuës depuis la côte de *Trinidado* juſqu'à la *Vera crux*, &

& que par consequent ils peuvent juger à peu près de leurs forces & de leurs richesses. Ils se font une affaire capitale d'examiner les prisonniers qui tombent entre leurs mains ; sur leur pays, leur bourg, ou leur ville, & de leur demander s'ils y sont nez, ou depuis combien de tems ils connoissent les lieux en question. Combien il y a de familles ; si la plûpart des habitans sont Espagnols, ou si le plus grand nombre ne sont pas bazanez, comme les Mulatres, les Mestis, ou les Indiens : & quelles sont leurs manufactures : Si le pays est fortifié : combien il y a de canons, & de petites armes : combien de sentinelles : Car les Espagnols en ont toûjours ; & comment ces sentinelles sont placées. S'il n'y a point quelque riviere proche, ou quelque entrée où l'on puisse commodément débarquer ; & une infinité d'autres questions que la curiosité leur fait faire. Si d'autres prisonniers leur ont déja fait la description de ces lieux, ils comparent relation à relation, & voient ensuite si quelqu'un de ces prisonniers est capable d'y conduire un parti ; sinon ils s'informent où l'on pourroit prendre quelqu'un qui pût le faire. Et sur cela ils font des plans pour s'en servir dans la suite à l'execution de toutes les entreprises qu'ils forment.

Sept ou huit jours se passerent avant qu'on prît aucune resolution, quoi qu'on deliberât tous les jours. Les François témoignoient un empressement extrême d'aller où les Anglois proposoient, parce que le Gouverneur du petit Guave de qui les Avanturiers prennent des commissions, avoit recommandé un Gentilhomme nouvellement venu de France pour lui faire donner le commandement de l'expedition ; & avoit mandé par le Capitaine Tuquer avec lequel ce Gentilhomme étoit venu, qu'avant le retour on fît, s'il étoit possible, quelque entreprise sur quelque place. Quand les Anglois étoient avec les François ils faisoient semblant d'approuver ce qu'ils disoient ; mais pour le Commandant ils ne l'ont jamais re-

gardé comme un homme capable de cette charge.

Il fut enfin conclu d'aller à une place dont le nom m'est échapé. Elle est fort avant dans le pays: Mais du lieu où nous étions on y va plus commodément qu'on ne va à *Panama*. Nôtre chemin pour y aller étoit la riviere du *Charpentier*, qui est environ à soixante lieües vers l'Occident de *Porto-bello*. Le plus grand obstacle à ce dessein étoit que nous manquions de bâteaux. Cela nous fit prendre la resolution d'aller avec toute nôtre flote à Saint André, petite Isle inhabitée, située près de l'Isle de la Providence du côté de l'Occident 13. degrez 15. minutes de latit. Septentrionale, & éloignée de *Porto-bello* du côté du Nord-Nord-Oüest d'environ soixanre-dix lieües; où nous ne serions qu'à peu de distance de la riviere du Charpentier. D'ailleurs nous pouvions bâtir des Canots à l'Isle de Saint André, où il y a pour cela quantité de gros Cedres. Aussi les Jamaïquains y viennent-ils souvent bâtir des vaisseaux; le Cedre étant fort propre à bâtir, & à meilleur marché dans cet endroit-là que l'autre bois. La Jamaïque est bien pourvuë de Cedres, principalement sur les rochers & les montagnes. Les Cedres de saint André croissent aussi dans un terroir pierreux, & sont les plus longs que j'aye jamais vûs, ou dont j'aye entendu parler. Le corps seul est d'ordinaire de quarante ou 50. pieds de long, plusieurs de soixante ou soixante-dix, & plus, & gros à proportion. Les Isles *Bermudes* en ont quantité, aussi bien que la Virginie, qui est en general un terroir sablonneux. Je n'en ai point vû dans les Indes Orientales, non plus que sur les côtes de la mer du Sud, si ce n'est dans l'isthme que j'ai traversé. Nous croyons que les Canots de bois de Cedre sont les meilleurs de tous. Un Canot n'est autre chose qu'un arbre creux tourné en forme de bateau, avec un fond plat. Le Canot est en general pointu par les deux bouts, & le Perago par un bout seulement, avec l'autre plat Mais ce qu'on dit communément du Cedre, que le vers ne le touche point

point eſt une erreur; car j'en ai vû de fort mangez de vers.

Toutes choſes ainſi concluës nous partimes prenant la route de ſaint André. Nous allames de compagnie le premier jour, mais la nuit un gros vent de Nord-Eſt diſperſa quelques-uns de nos vaiſſeaux. Le lendemain les autres furent contraints de nous quitter, & la ſeconde nuit nous nous trouvames ſeuls. J'étois alors ſur le bord du Capitaine Archembaut; car tout le reſte de la flote avoit plus de monde qu'il ne falloit. Et comme le Capitaine Archembaut en manquoit, il falut que nous qui étions de la mer du Sud allaſſions avec lui, ou que nous demeuraſſions avec les Indiens. A la verité nous n'eumes pas ſujet de nous plaindre de ce Capitaine, mais les matelots François c'étoit bien les gens les plus faineans que j'aye jamais connus. Car quoique nous euſſions un tems qui demandoit qu'on mît la main à l'œuvre, ils ne ſortoient pour la plûpart de leurs Branles que pour manger ou ſe delaſſer. Nous fimes tant que le quatriéme jour nous trouvames l'Iſle; où le Capitaine Wright étoit arrivé dès le jour précedent, & avoit pris une Tartane Eſpagnole avec trente hommes d'équipage tous bien armez. Elle avoit quatre pierriers & quelques Canons, & ſe rendit après une heure de combat. Ils diſoient pour nouvelles, qu'ils venoient de Carthagene, eſcortez d'onze *Armadillos*, qui ſont de petits vaiſſeaux de guerre, à deſſein de chercher la flote des Avanturiers qui étoit aux Iſles *Sambales*; qu'ils avoient quitté les *Armadillos* depuis deux jours avec ordre de nous aller chercher dans les *Sambales*, & au cas qu'ils ne nous trouvaſſent pas d'aller à *Porto bello*, où ils devoient demeurer juſques à ce qu'ils euſſent de nos nouvelles. Ils ſupoſoient que les *Armadillos* y étoient déja arrivez.

Nous qui étions venus par terre de la mer du Sud, las d'être avec des François, priames le Capitaine Wright d'équiper ſa Tartane, & d'en faire un vaiſ-

ſeau de guerre pour nous. Il fit paroître d'abord quelque repugnance pour cela ; alleguant pour raiſon qu'il étoit établi parmi les François, & fort aimé du Gouverneur du petit Guave, & de toute la Nobleſſe : Qu'on ne manqueroit pas de trouver mauvais, que lui qui ne manquoit pas de monde, traitât ſi mal le Capitaine Archembaut, & lui débauchât ſes gens, dont ce qu'il avoit de François ne ſuffiſoit qu'à peine à la manœuvre du vaiſſeau. Nous lui dimes que nous ne voulions plus demeurer avec le Capitaine Archembaut ; que nous étions reſolus d'aller à terre, & de faire des Canots pour nous porter chez les Moskites, s'il ne vouloit pas nous accorder nôtre demande. Il faut ſavoir que les Avanturiers ne ſont engagez à perſonne, qu'ils peuvent aller à terre quand bon leur ſemble, ou ſe mettre ſur le premier vaiſſeau qui veut les recevoir, en payant ſeulement leur nourriture.

Le Capitaine Wright nous voyant ainſi reſolus, conſentit à ce que nous voulions, à condition que nous ſerions ſous ſon commandement. A quoi nous acquieſçames unanimement.

Nous fumes encore là environ dix jours pour voir s'il ne viendroit point encore quelque vaiſſeau de nôtre flote : Mais il n'en vint que trois, ſavoir, le Capitaine Wright, le Capitaine Archembaut, & le Capitaine Tuquer. C'eſt pourquoi nous conclumes que le reſte avoit été emporté à *Bocca-toro*, ou dans la riviere de *Blewfield*, ce qui fit que nous reſolumes de les aller chercher. Nous eûmes beau tems pendant que nous demeurames-là, à des grains près accompagnez de pluyes & de tonnerres. Il n'y a dans cette Iſle de ſaint André ni poiſſons, ni oiſeaux, ni bêtes fauves : Ainſi le lieu n'étant pas fort commode à des gens comme nous, qui n'avions guere de proviſions, nous remimes à la voile pour aller chercher nôtre flote diſperſée, tirant vers certaines iſles proches du Continent, que les Armateurs appellent les Iſles à bled, dans l'eſperance de nous y fournir de grain. Je prens

ces

tes Isles pour être les mêmes qui sont apellées dans les Cartes les Isles de la Perle, à environ 12. degrez 10. min. de latitude Septentrionale. Nous y arrivames le lendemain, & mimes pied à terre dans une de ces Isles; mais nous n'y trouvames point d'habitans. Car elles ne sont habitées, que par un petit nombre de pauvres Indiens, qui ont été si souvent pillez par les Armateurs, qu'aussi tôt qu'ils voyent une voile ils se cachent: autrement les vaisseaux qui y abordent les feroient esclaves, & j'en ai vû qui l'ont été. Ces gens-là sont d'une taille mediocre, mais forts. Leur teint est obscur & à peu près de la couleur du cuivre. Ils ont les cheveux noirs, le visage rond & plein, les yeux petits & noirs, les sourcils pendans sur les yeux, le front bas, le nez gros & court, non pas grand, mais plat, les levres grosses, & le menton court. Ils ont une mode, qui est de faire des trous aux levres de leurs enfans pendant qu'ils sont encore jeunes. Ils leur font ces trous à la levre inferieure, & ils les tiennent ouverts avec de petites tentes jusques à l'âge de quatorze ou quinze ans. Alors ils y portent des barbes de Tortue ou faites de l'écaille de cet animal, & de la figure que vous voyez ici. Ils passent le petit bout d'en-haut au travers de la levre, & le laissent entre les dents & la levre. L'autre bout leur pend sur le menton. Ils portent cela d'ordinaire tout le jour, & quand ils veulent dormir ils l'ôtent. Les hommes & les femmes ont pareillement pendant qu'ils sont jeunes des trous aux Oreilles. A force d'agrandir ces trous avec de grosses chevilles, ils deviennent larges comme une piece de cinq chellings au moulinet. Ils portent à ces trous des piéces de bois coupées en rond & fort polies: de sorte qu'il semble que leurs oreilles soient de bois, & entourées seulement d'une petite peau. Un autre ornement employé par les Femmes avec beaucoup de curiosité, se porte aux jambes. Les meres attachent à leurs filles dès leur enfance un morceau de toile de Coton qui envelope la jambe bien

ſerrée depuis la cheville juſqu'au gras de la jambe, ce qui fait un gras de jambe fort plein. Les femmes ne quittent cela qu'avec la vie. Les hommes & les femmes vont nuds à un linge près qu'ils ont autour des reins. Quoi qu'ils aillent nud pieds ils ont cependant le pied petit. Ne trouvant donc point là de proviſions, nous fimes voile vers la riviere de *Blewfield* où nous carenames nôtre Tartane. Les Capitaines Archembaut & Tuquer nous y laiſſerent, & prirent la route de *Bocca toro*.

La riviere de *Blewfield* prend ſon origine entre les rivieres de Nicarague & de Verague. Elle a à ſon embouchure une belle Baye ſablonneuſe où l'on peut calfeutrer les barques. Elle eſt creuſe à l'entrée; mais le dedans ne l'eſt pas; de ſorte que les vaiſſeaux ne peuvent y entrer; mais des barques de 60. ou 70. tonneaux y entrent facilement. Cette riviere porte le nom du Capitaine *Blewfield*, fameux Avanturier qui demeuroit à l'Iſle de la Providence long-tems avant que la Jamaïque fût priſe. Cette Iſle de la Providence fut habitée par les Anglois, & appartenoit aux Comtes de Warwick.

Nous trouvames dans cette riviere un Canot qui ſuivoit le courant. Nous allames avec nos Canots chercher des habitans; mais nous n'en trouvames point. Nous vimes en deux ou trois endroits des ſignaux que les Indiens avoient faits du côté de la riviere. Le Canot que nous trouvames étoit fort mal fait parce qu'on avoit manqué d'outils: De là nous conclumes que ces Indiens n'avoient aucun commerce avec les Eſpagnols, ni avec les autres Indiens qui les pratiquoient.

Pendant le ſejour que nous fimes ici, nos Moskites prenans leur Canot pêcherent quelques Manates ou vaches marines. Ce n'eſt pas ſeulement dans la riviere de *Blewfield* que j'ai vû des Manates. j'en ai vû auſſi dans la Baye de *Campeche*, ſur les côtes de *Bocca del Drago*, & de *Bocco del loro*, dans la riviere de Darien,

rien, & dans les clefs ou petites Isles meridionales de *Cuba*. J'ai entendu dire qu'il s'en est trouvé quelques-unes au Nord de la Jamaïque, & en grande quantité dans la riviere de Surinam, qui est un pays fort bas. J'en ai vû aussi à *Mindanao* qui est une des Isles Philippines, & sur la côte de la nouvelle Hollande. Cet animal est à peu près de la grosseur d'un cheval, & a dix ou douze pieds de long. Sa gueule ressemble fort à celle d'une vache parce qu'elle a les levres grosses & épaisses. Elle n'a pas les yeux plus gros qu'un petit pois, & ses oreilles sont deux petits trous aux deux côtez de la tête. Le cou est court & épais, & plus gros que la tête. Le plus gros de cet animal est les épaules, où elle a deux grandes nageoires, une de chaque côté du ventre. Sous chacune de ces nageoires la femelle a deux petites mammelles pour allaiter son petit. Depuis les épaules jusques à la queüe elle est environ deux pieds de la même grosseur, après cela elle va en diminuant jusques à la queue qui est plate, & d'environ quatorze pouces de largeur, & vingt de longueur; mais vers le bout elle n'a qu'environ deux pouces d'épaisseur. Depuis la tête jusqu'à la queüe elle est ronde & unie sans autres nageoires que celles dont on vient de parler. J'ai entendu dire qu'il y en avoit qui pesoient plus de 1200. livres, mais je n'en ai jamais vû de si grosses. La Manate aime l'eau qui a un goût de sel; aussi se tient-elle communément dans les rivieres voisines de la mer. C'est peut être pour cette raison qu'on n'en voit point dans les mers du Sud, où la côte est generalement haute, l'eau profonde, tout proche de terre, la mer haute, ou les vagues grosses, si ce n'est dans la Baye de *Panama*, où cependant il n'y en a point. Mais les Indes Occidentales étant par maniere de dire une grande Baye, composée de plusieurs petites, sont ordinairement une terre basse où les eaux qui sont peu profondes, fournissent une nourriture convenable à la Manate, ou vache marine. On les trouve quelquefois dans l'eau

l'eau salée, quelquefois aussi dans l'eau douce, mais on n'en trouve jamais fort avant en mer. Celles qui sont à la-mer, & en des lieux où il n'y a ni riviere ni bras de mer où elles puissent entrer, viennent néanmoins une fois ou deux en vingt-quatre heures à l'embouchure de la riviere d'eau douce dont elles sont proches. Elles vivent d'une herbe qui a sept ou huit pouces de long, dont la feuille est étroite; & cette herbe croît en mer en plusieurs endroits, & sur tout dans les Isles proches de la terre ferme. Elle croît aussi dans les bras de mer ou dans les grandes rivieres qui en sont proches, & dans les endroits où il y a peu de marée ou de courant. La Manate ne vient jamais à terre, ni dans une eau si basse qu'elle n'y puisse pas nager. La chair en est toute blanche, & extraordinairement douce & saine. La queüe d'une jeune Manate est fort estimée : Mais si elle est vieille la tête & la queüe sont dures. Un veau de lait est d'une très-grande delicatesse. Les Armateurs les rôtissent ordinairement, comme aussi de grandes pieces qu'ils coupent sous le ventre des vieilles Manates.

La peau de la Manate est d'une grande utilité pour les Avanturiers, car ils en font des courroyes qu'ils attachent aux côtez de leurs canots pour y passer leurs avirons, & s'en servir au lieu de chevilles. La peau du mâle ou du dos de la femelle est trop épaisse pour cela; mais ils en font des foüets de cheval, & les coûpent de deux ou trois pieds de longueur. Ils laissent pour la poignée la peau dans son entier, & de-là en avant ils la coupent en apetissant, mais fort égale & fort quarrée des quatre côtez. Pendant que les courroyes sont vertes ils les entrelacent, & les pendent pour les faire secher. En une semaine de tems elles deviennent dures comme du bois. Les Moskites ont toûjours un petit Canot pour la pêche du poisson, de la Tortue ou de la Manate, qui ne sert d'ordinaire qu'à eux, & qu'ils ont soin de tenir fort propre. Ils

ne

ne se servent point d'avirons, mais d'une certaine machine plus large que l'aviron du côté de la main. Ils ne se servent pas non plus de cette machine comme nous nous servons de nos rames que nous mettons à côté du vaisseau; mais ils la tiennent perpendiculairement des deux mains, & renvoyent l'eau avec beaucoup de force & de vîtesse. Ils ne sont que deux dans un Canot, dont l'un est à la poupe, & l'autre à genoux à la proüe, travaillans l'un & l'autre jusques à ce qu'ils soient arrivez au lieu où ils esperent de trouver quelque chose. Alors ils s'arrêtent, ou travaillent fort doucement regardans bien tout autour d'eux. Celui qui est à la proüe du Canot laisse sa rame, & se léve avec son bâton de pêcheur à la main. Ce bâton est d'environ huit pieds de long, & presqu'aussi gros par un bout que le bras d'un homme. A ce gros bout il y a un trou pour mettre le Harpon. A l'autre bout il y a un morceau de bois leger qu'on apelle bois de Bob, avec un trou par où passe le petit bout du bâton. Au bout de ce morceau de Bob il y a une ligne de dix ou douze brasses pliée tout autour bien proprement, un bout de la ligne préalablement attaché au bois. L'autre bout de la ligne est attaché à l'Harpon, qui est au gros bout du bâton. Le Moskite en lâche environ une brasse qu'il tient à la main. Quand il jette le bâton, l'Harpon sort incontinent, & à mesure que la Manate nage, la ligne se déroule. La bête emporte d'abord sous l'eau & le bâton & le morceau de Bob; mais la ligne attachée comme elle est, le renvoye à la superficie. Les Moskites alors rament de toutes leurs forces pour ratraper le Bob, & sont ordinairement un quart d'heure avant que de pouvoir le reprendre. Quand la Manate commence à se lasser, elle s'arrête: Les Moskites alors toûjours ramans reprennent le Bob, & commencent à retirer leur ligne. La Manate les sentant nage tout de nouveau, le Canot la suivant toûjours. Alors celui qui est au gouvernail doit prompte-

promptement tourner la proüe du Canot du côté que lui marque ſon camarade; qui étant à la proüe & tenant la ligne, voit & ſent de quel côté la Manate nage. Ainſi le Canot eſt violemment tiré juſques à ce que les forces de la bête commencent à diminuer. Ils retirent alors leur ligne qu'ils ſont ſouvent forcez de lâcher juſqu'au dernier bout. Les forces du poiſſon étant enfin épuiſées, ils le halent ſur le bord du Canot, lui donnent un coup ſur la tête, & le trainent au plus proche rivage, où ils l'attachent, & vont en chercher un autre. Ils ne l'ont pas plûtôt pris, qu'ils l'emportent à terre pour le mettre dans leur Canot. Il eſt ſi peſant qu'ils ne ſauroient l'enlever, mais ils le tirent au lieu le moins profond en pleine eau, & le plus près de terre qu'il leur eſt poſſible. Alors ils renverſent le Canot, & en mettent un côté tout proche de la Manate: Enſuite ils la roulent dedans, & elle remet le Canot par ſon poids dans ſa juſte ſituation. Après l'avoir tirée de l'eau, ils attachent une ligne à l'autre Manate qui eſt à flot, & la trainent après eux. J'ai connu deux Moskites qui durant une ſemaine amenoient tous les jours à bord deux Manates de cette maniere, dont la plus petite peſoit le moins ſix cens livres, & cela dans un petit Canot, où à peine trois Anglois auroient voulu ſe hazarder ſans autre charge que de leurs perſonnes. Quand ils prennent une vache qui a un veau, ils le manquent rarement, car elle le met d'ordinaire ſous une de ſes negeoires. Mais ſi le veau eſt ſi grand qu'elle ne puiſſe le porter, ou qu'elle ſoit ſi épouvantée, qu'elle ne ſonge qu'à ſe ſauver, néanmoins il ne la quitte jamais que les Moskites n'ayent eu occaſion de le darder.

La pêche de la Manate & de la Tortuë eſt la même choſe, avec cette ſeule difference qu'en cherchant la Manate ils rament ſi doucement, qu'ils ne font aucun bruit, & ne touchent jamais le Canot avec leur aviron, parce que la Manate a l'ouïe fort fine.

Ils

Ils n'en font pas de même en cherchant la Tortuë qui voit mieux qu'elle n'entend. Ils dardent la Tortuë avec une machine de fer quarrée, & la Manate avec un Harpon. Les Moskites font leurs instrumens; comme Harpons, hameçons, & fers à Tortuë. Ceux-ci sont quarrez, pointus par un bout, & guere plus longs que le pouce, comme on en peut voir la figure à la marge. La ligne est attachée à la petite queüe qui est du côté large, & passe aussi dans un trou qui est au bout du bâton à darder. La Tortuë étant blessée & s'enfuyant, le fer & le bout de la ligne qui y est attaché entrent dans l'écaille de la Tortuë, s'y enfoncent de maniere, qu'elle ne peut pas échaper.

Ils font leurs lignes soit pour pêcher ou pour darder d'écorce de Maho, arbre fort commun dans toutes les Indes Occidentales, & dont l'écorce est composée de fibres ou fils extremement forts. On peut s'en servir & le filer comme on veut, ou comme on en a besoin. Il est propre à faire toute sorte de cordages; & les Avanturiers en font souvent leurs agrets.

Finissons une digression qui ne m'a pas paru inutile, & revenons à nôtre Tartane.

Après que nous l'eumes calfeutrée nous mimes à la voile, & primes la route de *Bocca-toro*, qui est une ouverture entre deux Isles à environ 10. deg. 10. min. de latitude Septentrionale entre les rivieres de Verague & de Chiagre. Nous trouvames là le Capitaine Yanky qui nous dit qu'une flote d'*Armadillos* Espagnols étoit venue là nous chercher : Que le Capitaine Tristian ayant perdu l'avantage du vent, & venant à *Bocca-toro* étoit tombé au milieu d'eux, les prenant pour nôtre flote : Qu'ils avoient tiré sur lui & lui avoient donné la chasse; mais qu'à force de bras il s'étoit débarassé, & qu'il le croyoit en seureté : Qu'ils avoient aussi donné la chasse aux Capitaines Payne & Guillaume, & qu'il ne les avoit pas vûs depuis,

qu'ils

qu'ils avoient gagné les Isles: Que les Espagnols n'étoient plus venus à lui, & que le Capitaine Coxon faisoit carener son vaisseau.

Bocca toro est un lieu aussi frequenté des Avanturiers qu'il y en ait sur la côte, parce qu'il y a quantité de Tortuës vertes, & que c'est un endroit propre à carener les vaisseaux. Les Indiens de *Bocca-toro* n'ont aucun commerce avec les Espagnols; mais sont très-barbares & on n'en peut point faire avec eux. Ils ont tué plusieurs Avanturiers, comme ils firent quelque tems après quelques-uns des gens du Capitaine Payne, lequel ayant bâti une tente sur le rivage pour y mettre ses marchandises pendant qu'il carenoit son vaisseau, & les faire garder par quelques gens armez, les Indiens se glisserent de nuit dans la tente, couperent le cou à trois ou quatre hommes, & se sauverent. Ce n'étoit pas la premiere fois qu'ils avoient fait la même chose aux Armateurs. Il croît sur cette côte quantité de Banille dont on parfume le chocolate & dont je parlerai ailleurs.

Nôtre flote ainsi dispersée, il n'y avoit aucune esperance de pouvoir se rassembler: chacun donc prit le parti qu'il jugea le plus propre à ses interêts. Le Capitaine Wright, avec qui j'étois resolu de croiser sur la côte de Carthagene; & comme c'étoit presque la saison où regnent les vents d'Oüest, nous fimes voile avec le Capitaine Yanky avec lequel nous nous associames, parce que n'ayant point de commission, il craignoit que les François n'enlevassent sa barque. Nous laissames *Scuda* petite Isle, où l'on dit que les entrailles du Chevalier François Drake furent enterrées; & arrivames à une petite riviere du côté de l'Oüest de Chagre, où nous primes deux nouveaux canots que nous emmenames aux isles Sambales. Nous avions un vent d'Est, accompagné d'une grosse pluye qui nous jetta à la pointe de *Sambalas*. Les Capitaines Wright & Yanky nous laisserent-là sur la Tartane pour équiper les Canots, pendant qu'ils allerent cher-

cher



her des provisions sur les côtes de Carthagene. Nous roisames entre les Isles, & fimes pêcher nos Moskies qui porterent à bord une Tortuë d'une moyenne rosseur. Tous les jours quelques-uns des nôtres aloient à terre pour chasser dans les bois. Tantôt nous rouvions des *Pecaris*, *Warris* ou bêtes fauves, tantôt des singes gras, tantôt des *Quams*, & *Corroses*, qui sont de gros oiseaux, & tantôt des pigeons, des erroquets, ou des tourterelles. Nous vivions fort ien de ce que nous attrapions, n'étant pas long-tems lans un même lieu; mais quelquefois nous allions lans les Isles, où il croît quantité de Sapadille, fruit qui ressemble beaucoup à la poire, si ce n'est qu'elle plus d'eau. Nous trouvions quantité de Soldats ous les Sapadillers. Le Soldat est un petit animal coquille qui a deux grosses pates comme l'Ecreice, & qui est une fort bonne nourriture. Nos gens en trouverent une fois de fort gros, & s'étant ort empressez à les accommoder, ils furent fort nalades après les avoir mangez. Il y a dans cette sle quantité d'arbres de Manchanel, dont le fruit essemble à une petite pomme sauvage, & a une fort onne odeur; mais il n'est pas sain, & ordinairenent nous nous donnons bien de garde de manger des nimaux qui se nourrissent de ce fruit. En matiere de ruits que nous n'avions pas vûs, voici nôtre maxime onstante & generale: Si nous voyons que les oiseaux es ayent bequetez, nous en mangeons hardiment; inon nous n'y touchons pas. Il croît de ces arbres de Manchanel dans plusieurs de ces Isles.

En croisant ainsi entre ces Isles, nous revinnes enfin à la Clef ou l'isle de la Sonde. Nous encontrames le jour précedent un vaisseau Jamaïcain qui alloit negocier sur la côte, & qui vint avec nous. Nous mimes à l'ancre sur le soir, & le lendemain nous tirames deux coups de canon pour faire igne aux Indiens du Continent de venir à bord, esperant que nous apprendrions des nouvelles de nos cinq

cinq hommes que nous avions laiſſez dans le cœur du pays parmi les Indiens; ce qui arriva ſur la fin d'Août, & nous les quittames au commencement de Mai. Les Indiens vinrent à bord comme nous l'avions eſperé; & amenerent nos amis. Monſieur Wafer avoit un linge autour de lui, & étoit peint comme un Indien; ſi bien qu'il fut quelque tems à bord avant que je le reconnuſſe. Un d'eux qui ſe nommoit Richard Cobſon mourut trois ou quatre jours après, & fut enterré à la Sonde.

Nous allames enſuite aux autres Iſles ſituées à l'Orient de celles de la Sonde, au devant des Capitaines Wright & Yanky, qui rencontrerent une Flote de petites barques qu'on nomme Peragos en langage du pays, chargée de bled Indien, de cochons, & d'oiſeaux pour Carthagene, eſcortée par un petit vaiſſeau de deux Canons & de ſix Pierriers. Ils firent échoüer le vaiſſeau de convoi, & la plûpart des Peragos; Mais ils en retirerent deux, & les emmenerent.

Les Capitaines Wright, & Yanky calfeutrerent leurs barques, nous nous pourvûmes de grain, & fimes voile vers la côte de Carthagene. En y allant nous laiſſames la Riviere de Darien, qui eſt large à l'embouchure, mais qui n'a pas plus de ſix pieds d'eau en pleine marée qui monte peu en ces quartiers-là. Le Capitaine Coxon environ ſix mois avant que nous vinſſions des mers du Sud monta cette Riviere avec un parti. Chaque homme portoit une petite, mais forte valiſe pour y mettre ſon or, eſperant d'y trouver de grandes richeſſes, mais ils n'en trouverent que peu ou point. Ils roderent environ cent lieües avant que de voir aucun établiſſement: Mais enfin ils trouverent quelques Eſpagnols qui demeuroient là pour troquer de l'or avec les Indiens, n'y ayant point de maiſon où il n'y ait des balances d'or. Les Eſpagnols étoient ſurpris qu'ils fuſſent ve-

enus ſi loin de l'embouchure de la riviere, parce u'il y a une eſpece d'Indiens entre ce lieu-là & la ıer qui ſont fort redoutables aux Eſpagnols, & e veulent avoir aucun commerce avec eux, non lus qu'avec les Blancs quels qu'ils ſoient. Ils : ſervent de Sarbacanes qui ont huit pieds de ɔng avec leſquelles ils ſouflent des dards empoiſon-.ez. Ils attaquent leurs ennemis avec tant de ſilen-e, & ſe retirent avec tant de viteſſe, que les ſpagnols ne peuvent jamais les joindre. Leurs raits ſont faits d'un bois que les Indiens nomment ois de *Macan*. Ils ſont à peu près longs & gros omme une éguille à brocher, envelopez par un out de coton, & l'autre eſt extrémement pointu c delié, & dentelé de petits crochets comme un Harpon; de ſorte qu'il ſe caſſe par tout où il entre, oit parce qu'il eſt extrémement delié, étant fait ex-rès pour cela, ſoit parce que le petit bout ne peut oûtenir le poids du gros. Il eſt auſſi très-difficile é l'attacher à cauſe des petits crochets dont il eſt ntouré. Ces Indiens ſont toûjours en guerre avec es Indiens de Darien qui ſont de nos amis, & de-neurent des deux côtez de cette grande riviere à ;o ou 60. lieües de la mer, mais non près de l'em-ouchure de ſa riviere. Il y a quantité de Manates ans cette riviere, & dans quelques ports de ſa dé-endance. Je tiens cette relation de gens, qui ac-ompagnerent le Capitaine Coxon dans cette décou-erte; & en particulier de Monſieur Cook qui étoit vec eux, & qui eſt une perſonne ſage. Il eſt main-enant premier Contremaître d'un Vaiſſeau deſtiné our la Guinée.

Pour revenir donc à la ſuite de nôtre voyage liſons, que ne trouvant là rien de conſiderable, ous laiſſames Carthagene, ville ſi connuë, u'il n'eſt pas neceſſaire d'en rien dire. Nous n paſſames à vûe, & eumes le tems de voir la *Madre de Popa*, ou la *Nueſtra Sennora de Popa*, mo-

Monastere de la Vierge Marie, situé sur le sommet d'une montagne fort escarpée, derriere Carthagene. Il y a dans ce Monastere des richesses incroyables à cause des offrandes qu'on y fait continuellement. Aussi seroit-il en danger d'être souvent visité par les Avanturiers, si le voisinage de Carthagene ne les tenoit dans le respect. Ce Monastere est en un mot le Nôtre-Dame de Lorete des Indes occidentales. On dit qu'il s'y est fait une infinité de miracles. Toutes les disgraces qui arrivent aux Pirates sont regardées comme l'ouvrage de cette nôtre Dame : Et les Espagnols disent qu'elle étoit en Campagne la nuit que le vaisseau de guerre nommé l'Oxford sauta, à l'Isle de la Vache près d'*Hispaniola* ou *san Domingo* ; & qu'elle revint toute mouillée. Son ordinaire étant de se rendre avec ses habits sales & dechirez pour avoir passé dans les bois, & par de méchans chemins quand elle sort pour quelque expedition. Elle merite sans doute un habit neuf pour un service de cette importance.

De là nous continuames nôtre route jusqu'à *Rio Grande*, où nous primes de l'eau douce en mer à une lieüe de l'embouchure de cette riviere. De-là nous fimes voile du côté de l'Orient laissant Sainte Marthe, ville grande avec un bon port, de la dependance des Espagnols. Cependant elle a été prise deux fois depuis peu d'années par les Avanturiers : elle a d'un côté la mer, & de l'autre une montagne de grande étendue & fort élevée. Je croi qu'elle est plus haute que le Pic de Teneriffe. D'autres qui les ont vûes toutes deux croyent que c'est la même chose, quoique la grosseur de celle de Sainte Marthe empêche de bien appercevoir sa hauteur. Je l'ai vûe en mer de 30. lieües : D'autres m'ont dit qu'ils l'avoient vûe de plus de 60. & plusieurs m'ont asseuré qu'ils avoient vû en même tems la Jamaïque, *Hispaniola*, & la montagne de Sainte Marthe : Cependant la plus proche de ces deux Places en est éloignée de 120. lieües;

lieues; & la Jamaïque qui eſt la plus éloignée de 150. Je doute qu'il y ait d'endroit dans l'une & dans l'autre de ces deux Iſles qu'on puiſſe voir de cinquante lieües. Les nuages en cachent ordinairement le ſommet. Mais quand le tems eſt clair, il paroit blanc, étant apparemment couvert de neige. Sainte Marthe eſt à 12. degrez de latitude Septentrionale.

A cinq ou ſix degrez plus à l'Orient de Sainte Marthe nous laiſſames nos vaiſſeaux à l'ancre, & retournames avec nos Canots à la Riviere de *Rio Grande*, où nous entrames par un côté qui ſe décharge dans celle de Sainte Marthe, dans l'eſperance d'entreprendre quelque choſe ſur des villes qui ſont aſſez éloignées de cette Riviere. Mais ayant trouvé pluſieurs obſtacles à ce deſſein, nous revinmes à nos vaiſſeaux, & primes la route de *Rio de la Hache*. Cette ville a été une Place forte, & eſt bien bâtie: Mais comme elle a ſouvent été priſe par les Armateurs, les Eſpagnols l'abandonnerent quelque tems avant que nous y arrivaſſions. Elle eſt ſituée à l'Occident d'une Riviere; & il y a vis à vis de la place une bonne rade pour les vaiſſeaux, le fond en étant clair & ſablonneux. Les Jamaïcains avoient de coûtume d'y venir ſouvent négocier avec leurs vaiſſeaux; & j'ai appris que les Eſpagnols ſont revenus s'y établir, & en ont fait une place très-forte. Nous entrames dans le Fort, & tranſportames deux petits Canons à bord. De là nous allames à *Rancheries*, qui ſont un ou deux petits villages d'Indiens où les Eſpagnols avoient deux barques pour la pêche des perles. Les bancs à perles ſont à quatre ou cinq lieues de la terre à ce qu'on m'a dit. Les barques avec leſquelles on pêche vont-là, & y jettent l'ancre, après quoi les plongeurs vont au fond & rempliſſent un panier, qu'on deſcend premierement, avec des huitres. Les premiers plongeurs revenus, il y en va d'autres, & cela deux à deux juſques à ce que

la barque eſt pleine. Après cela on va à terre, où les Indiens jeunes & vieux, femmes & enfans ouvrent les huitres en préſence d'un Commiſſaire Eſpagnol qui a ordre de viſiter les perles. Cependant les Indiens détournent ſouvent les plus belles qu'ils gardent pour eux, comme peuvent témoigner pluſieurs Jamaïcains qui negocient tous les jours avec eux. Ils enfilent la chair des huitres, & la pendent pour la faire ſecher. Ce fut en ce lieu-là que nous allames à terre. Nous y trouvames une des barques, & vimes un gros monceau de coquilles d'huitres, mais tout le monde s'enfuit. Cependant en un autre lieu ſitué entre celui-ci & *Rio de la Hache* nous primes des Indiens qui nous parurent gens de mauvaiſe compoſition. Ils ont le viſage long, les cheveux noirs, le nez tant ſoit peu élevé dans le milieu, & ſont d'un regard farouche. Les Eſpagnols diſent que c'eſt une nation fort nombreuſe, & qu'ils ne ſe ſoumettent pas volontiers à leur domination. Cependant ils ont parmi eux des Prêtres Eſpagnols, & ils ſe ſont rendus un peu plus ſociables par le commerce qu'ils ont eu avec eux : Mais on eſt contraint de les traiter avec beaucoup de ménagement & avec moins de ſeverité que les Eſpagnols n'ont accoûtumé de faire. Le terroir eſt ſterile n'étant qu'un ſable leger découvert pour la plupart. L'herbe qui y croît eſt menue & mauvaiſe; Cependant on y éleve quantité de bétail. Chacun connoit le ſien, & en a ſoin; Cependant la terre eſt commune à la reſerve des maiſons ou petites Plantations où ils demeurent, que chacun entretient & renferme tout autour. Ils ſe tranſplantent d'un lieu à l'autre quand il leur plait, perſonne n'ayant droit ſur aucune terre que ſur celle qu'il poſſede. Cette partie du pays n'eſt pas ſi ſujette à la pluye que l'Occident de Sainte Marthe. Il y a néanmoins des pluyes accompagnées de tonnerres, mais elles ne ſont ni ſi violentes ni ſi frequentes que ſur la côte de *Porto-bello*. Les vents d'Oüeſt y ſouflent dans la

ſai-

ſaiſon, mais ils ne ſont ni ſi orageux ni ſi longs que ſur les côtes de Carthagene & de *Porto-bello.*

Après avoir paſſé-là quelque tems, nous reprimes la route de la côte de Carthagene, & entre *Rio Grande* & cette place, nous eumes des vents d'Oüeſt qui nous retinrent trois ou quatre jours à l'Orient de Carthagene. Nous découvrimes le matin de fort loin un vaiſſeau à la voile que nous pourſuivimes juſqu'à midi. Le Capitaine Wright qui étoit nôtre meilleur voilier, le joignit & lui donna combat. Demi heure après le Capitaine Yanky meilleur voilier que la Tartane ſur laquelle j'étois, joignit auſſi le fuyard, & l'aborda. Le Capitaine Wright en vint auſſi à l'abordage; de ſorte qu'ils furent maîtres du vaiſſeau avant que nous arrivaſſions. Ils perdirent deux ou trois hommes; & eurent ſept ou huit bleſſez. La priſe étoit un vaiſſeau de 12. Canons, & de 40. hommes, qui avoient tous de bonnes petites armes. Il étoit chargé de ſucre & de tabac, & avoit à bord 8. ou 10. tonnes de Marmelade. Il venoit de *San Jago*, ou Saint Jaques, ſituée dans l'Iſle de *Cuba*, & étoit chargé pour Carthagene.

Nous ramenames nôtre priſe à *Rio Grande* pour radouber nos agrets qui avoient été endommagez dans le combat, & pour voir ce que nous ferions de cette capture; car les marchandiſes qui y étoient ne nous étoient pas d'un grand uſage; & ne valoient pas la peine d'être portées dans un port. Quand nous fumes à *Rio Grande* le Capitaine Wright pretendit que la priſe lui appartenoit en vertu de ſa commiſſion. Le Capitaine Yanky diſoit au contraire qu'on ne pouvoit la lui refuſer ſelon les Loix des Avanturiers. A la verité le Capitaine Wright y avoit plus de droit que Yanky, puis qu'en vertu de ſa commiſſion il l'avoit protegé contre les François, qui l'auroient caſſé pour n'avoir point de commiſſion: ſans compter que Wright en étoit venu le premier aux mains. Mais la ſocieté craignant

 que

que le Capitaine Wright n'emmenât d'abord la prise dans un port, la plûpart de l'équipage du Capitaine Wright se détermina en faveur du Capitaine Yanky. Le Capitaine Wright ayant donc perdu sa prise brûla sa barque, & eut celle du Capitaine Yanky qui étoit plus grande que la sienne. La Tartane fut vendue à un Marchand Jamaïcain, & le Capitaine Yanky commanda le vaisseau qui avoit été pris. Nous retournames de-là à *Rio de la Hache*, où nous mimes les prisonniers à terre. Comme c'étoit au commencement de Novembre nous resolumes d'aller à *Curaçao*, ou *Curassau* pour y vendre nôtre sucre si les vents d'Oüest qui devoient venir nous étoient favorables. Nous partimes avec un beau tems, & un vent à souhait qui nous mena à *Curaçao*, Isle Hollandoise. Le Capitaine Wright alla voir le Gouverneur, & offrit de lui vendre le sucre: Mais il lui répondit qu'ayant beaucoup de commerce avec les Espagnols, il ne pouvoit nous permettre d'entrer dans l'Isle: Mais que si nous pouvions aller à Saint Thomas, qui est une Isle & un port franc de la dépendance des Danois, & l'asile des Armateurs, il y envoyeroit un vaisseau chargé des marchandises qui nous manquoient, avec de l'argent pour acheter le sucre, qu'il prendroit à un certain prix: Mais on ne pût pas en convenir.

Curaçao est la seule Isle de conséquence que les Hollandois ayent dans les Indes Occidentales. Elle a environ cinq lieues de long, & environ neuf ou dix de large. La pointe la plus septentrionale est à douze degrez 40. minutes: & à environ 7. ou 8. lieües du Continent près du Cap Romain. Au Sud de la partie Orientale de cette Isle il y a un bon havre nommé *Santa Barbara*, mais le principal est à environ trois lieües du Sud-Est de l'Isle, du côté de la partie meridionale, où il y a une très-bonne ville & une forte Citadelle. Les vaisseaux qui y entrent chargez doivent aller au plus près de l'entrée du havre, & avoir un cable prêt à jetter vers le fort: Car on ne peut point ancrer à l'entrée du ha-

havre, & les courants emportent toûjours du côté du Oüest. Mais quand vous êtes une fois entrez, il n'est rien de plus seur que ce port, ni rien de plus commode pour carener les vaisseaux. A l'Orient il y a deux montagnes, dont l'une est beaucoup plus haute que l'autre, & plus escarpée du côté du Nord. Le reste de l'Isle est assez uni. Les riches Marchands ont bâti depuis peu des Manufactures de sucre dans ces lieux, qui étoient autrefois des pâcages pour le bétail. Il y a aussi de petites plantations de Patates & de Yames. On y voit quantité de bétail; cependant l'Isle est bien moins estimée par ses productions, que pour l'avantage de sa situation qui lui facilite beaucoup le commerce avec les Espagnols. Le havre n'étoit jamais autrefois sans vaisseaux de Carthagene & de *Porto-bello*, qui achetoient ordinairement des Hollandois mille ou 1500. Negres tout à la fois: Mais les Anglois de la Jamaïque se sont emparez depuis peu de ce commerce. Cela n'empêche pas néanmoins que les Hollandois ne fassent un très-grand commerce dans toutes les Indes Occidentales, & qu'ils n'envoyent d'Hollande de gros & forts vaisseaux chargez des marchandises de l'Europe, qui leur font des retours fort avantageux. Les Hollandois ont en ce pays-là deux autres petites Isles, mais elles sont de peu de conséquence en comparaison de *Curaçao*: Une de ces Isles est à 7. ou 8. lieües de *Curaçao* du côté du Oüest, & s'appelle *Aruba*; l'autre à 9 ou 10. lieues du côté d'Orient, & s'appelle l'Isle de Bon Air. Les Hollandois font venir de ces Isles des barques chargées de provisions pour la subsistance de leur Garnison & de leurs Negres. Je n'ai jamais été à *Aruba*; ainsi je n'en puis rien dire comme témoin oculaire. Mais j'ai entendu dire qu'elle ressemble fort à l'Isle de Bon Air dont je ferai la description, à cela près qu'elle n'est pas de si grande étendue.

Entre *Curaçao*, & Bon Air il y a une petite Isle qui se nomme le petit *Curaçao*, qui n'est pas à plus d'une

lieu du grand *Curaçao*. Il y a long tems que le Roi de France a eu les yeux sur *Curaçao*, & qu'il a fait des tentatives pour s'en emparer sans avoir encore pû y reüssir. J'ai entendu dire qu'il y a environ 23. ou 24. ans que le Gouverneur avoit vendu cette Isle aux François; mais il mourut peu de tems avant que la flote vînt pour la demander; si bien que sa mort fit échoüer le dessein. En 1678. le Comte d'Etrées qui un an auparavant avoit enlevé aux Hollandois l'Isle de Tabaco, y fut envoyé avec une escadre de gros vaisseaux, très-bien armez & pourvûs de Bombes & de Carcasses, se promettant de prendre *Curaçao* d'assaut. Cette flote vint d'abord à la Martinique, où tous les Avanturiers eurent ordre de se rendre pour se joindre au Comte, & favoriser son dessein. Il n'y en eut que deux qui obeïrent. L'équipage de ces deux Pirates étoit composé de François & d'Anglois. Ils partirent donc avec le Comte: Mais en allant à *Curaçao* toute cette flote se perdit sur un banc de rochers qui commence à l'Isle d'Aves. Il n'y eut que deux vaisseaux qui se sauverent, & de ces deux étoit un des Armateurs. Ainsi cette entreprise échoua.

N'ayant donc point fait de marché pour nôtre sucre avec le Gouverneur de *Curaçao*, nous en partimes pour Bon Air, autre Isle Hollandoise, où nous trouvames un vaisseau Hollandois chargé de bœuf d'Irlande, que nous troquames pour une partie de nôtre sucre.

L'Isle de Bon Air est la plus Orientale des Isles Hollandoises, & la plus grande des trois, quoiqu'elle ne soit pas la plus considerable. Le milieu de l'Isle est à douze degrez seize min. de latitude. Elle est à environ vingt lieües du Continent, & à 9. ou 10. de *Curaçao*. On compte qu'elle a 16. ou 17. lieuës de tour. La rade est au Sud-Oüest, près du milieu de l'Isle. Il y a une baye d'une raisonnable profondeur. Les vaisseaux qui viennent du côté d'Orient passent au plus près du rivage Oriental, & mouillent à 60. brasses d'eau, loin de terre de la

lon-

longueur d'un demi cable. Mais il faut en même-tems qu'ils ayent une chaloupe toute prête pour porter un cable à terre & l'y attacher; autrement le vent de terre venant pendant la nuit rejetteroit le vaisseau en mer; car le fond est si dur qu'il n'y a point d'ancre qui puisse s'y prendre. A environ demi mille à l'Occident de cet ancrage il y a une petite Isle basse, & un canal entre elle & la terre ferme.

Les maisons sont à environ demi mille dans le pays, vis à vis de la rade. Il y a là un Gouverneur avec commission du Gouverneur de *Curaçao*, & sept ou huit Soldats, avec cinq ou six familles d'Indiens. Il n'y a point de fort; & les Soldats en tems de paix n'ont presque rien à faire qu'à manger & à dormir; car ils ne sont jamais de garde qu'en tems de guerre. Les Indiens entendent l'agriculture, & plantent du Mahis & du bled de Guinée, quelques Yames & Patates: Mais leur principal emploi est d'élever du bétail; car cette Isle est fort abondante en chevres, & on en envoye tous les ans quantité de salées à *Curaçao*. Il y a des chevaux, des taureaux, & des vaches, mais je n'y ai jamais vû de brebis, quoique j'aye été par tout dans l'Isle. Le côté meridional est bas, & il y a de plusieurs sortes d'arbres; mais qui ne sont pas fort gros. Il y a une petite fontaine auprès des maisons, dont les habitans se servent quoique l'eau ait un petit goût de sel. A l'Occident de l'Isle il y a une bonne fontaine d'eau douce, auprès de laquelle demeurent trois ou quatre familles d'Indiens; mais ailleurs il n'y a ni eau ni maisons. Du côté du Midi près du bout Oriental il y a un bon marais salant, où les Hollandois viennent charger de sel leurs vaisseaux.

Partant de Bon-Air nous allames à l'Isle d'Aves, *ou des oiseaux*; ainsi appellée à cause de la grande quantité d'oiseaux qu'il y a, & sur tout d'une espece qu'on nomme *hommes de guerre*, & des *Boubies*. La Boubie est un oiseau aquatique un peu moins gros qu'une poule, & d'un gris clair. J'ai remarqué que

les *Boubies* de cette Isle sont plus blanches que les autres. Cet oiseau a le bec fort, plus long & plus gros que celui des Corneilles, & plus large par le bout. Ses pieds sont plats comme ceux des Canards. C'est un oiseau fort simple, & qui ne s'ôte qu'à peine du chemin des gens. Ailleurs il fait son nid à terre; mais-là sur les arbres; ce que je n'ai jamais vû nulle autre part, quoique j'aye vû quantité de ces oiseaux en plusieurs autres lieux. Leur chair est noire, & a le goût de poisson. Les Avanturiers en mangent souvent. La flote Françoise qui se perdit à l'Isle d'Aves, comme je le dirai ailleurs, diminua beaucoup le nombre des Boubies.

Il y a un autre Oiseau dans cette Isle que les Anglois appellent l'homme de guerre, qui est environ gros comme un Milan, & à peu près de la même figure, mais il est noir, & a le cou rouge. Il vit de poisson; Cependant il ne descend jamais sur l'eau, mais se tient dans l'air comme le Milan, & quand il voit sa proye, il s'élance la tête la premiere, l'emporte fort legerement avec le bec, & s'en retourne incontinent dans les airs, ne touchant jamais l'eau que du bec. Ses ailes sont fort longues, & ses pieds faits comme ceux des autres Oiseaux terrestres. Il fait son nid sur des arbres quand il en trouve, mais faute d'arbres il le fait sur la terre.

L'Isle d'Aves est à environ 8. à 9 lieües de l'Isle de Bon Air, à environ 14. à 18. du Continent. Environ 11. degrez 45. minutes de latitude Septentrionale. Elle est petite, & n'a pas plus de quatre milles de long, & demi mile de large du côté d'Orient. Du côté du Septentrion la terre est basse, & souvent inondée quand la mer monte: Mais du côté du Midi il y a un gros banc de corail que la mer y a jetté. Du côté de l'Occident elle a près d'un mille de large: Le pays est uni, & sans arbres. Les Armateurs qui vont souvent dans cette Isle y ont creusé deux ou trois puits. Ce qui fait que les Avanturiers frequentent cette Isle est, qu'il y a au milieu du côté du Septentrion un bon havre, où ils

ils peuvent commodément carener les vaiſſeaux. Le banc de rochers ſur leſquels la flote de France ſe perdit, comme j'ai dit ci-devant, regne de l'Orient au Septentrion, & forme une eſpece de demi Lune. Ce banc briſe la mer, & on marche commodément juſqu'au Septentrion ſur un terrein égal & ſablonneux. Il y a dans l'enceinte de ce rocher deux ou trois petites Iſles ſablonneuſes à environ trois milles de la principale Iſle. Le Comte d'Etrées perdit ſa flote de cette maniere. Comme il venoit de vers l'Orient il alla donner contre le rocher, & tira deux coups de Canon pour avertir le reſte de ſa flote. Mais comme ils crurent que leur Amiral étoit aux mains avec les ennemis, ils hiſſerent leurs Huniers, mirent autant de voiles qu'ils pûrent, & vinrent à toutes voiles échoüer après lui à demi mille les uns des autres. Le fanal que le Comte avoit fait mettre au grand mât fut le malheureux ſignal qui les obligea de le ſuivre. De toute cette flote il ne ſe ſauva qu'un ſeul vaiſſeau du Roi, & un Pirate. Les vaiſſeaux demeurerent-là toute la journée. La plûpart de l'équipage eut le temps de gagner la terre; cependant il en perit pluſieurs dans le naufrage, & pluſieurs de ceux qui ſe ſauverent dans l'Iſle moururent pour n'être pas accoûtumez à de pareilles incommoditez. Pour les Corſaires, auxquels ces ſortes de diſgraces n'étoient pas extraordinaires, ils ſe tirerent d'affaires galamment; & c'eſt d'eux de qui je tiens cette relation. Ils m'ont dit que s'ils s'en étoient allez dans la Jamaïque avec trente livres chacun dans leur poche, ils n'auroient pas été plus riches; Car ils s'attrouperent en attendant que les vaiſſeaux vinſſent à ſe briſer, afin de s'emparer de ce qui en ſortoit. Quoique pluſieurs barriques de vin & d'eau de vie ſe défonçaſſent contre les rochers, il y en avoit néanmoins bon nombre qui flottoient & paſſoient à l'endroit où les Corſaires les attendoient pour les prendre. Ils de-

meurerent-là environ trois ſemaines attendans l'occaſion de repaſſer à *Hiſpaniola.* Durant tout ce tems-là ils ne furent jamais ſans deux ou trois muids de vin & d'eau de vie dans leurs tentes, & ſans des barrils de bœuf & de cochon, dont ils pouvoient aſſez bien vivre ſans pain, quoique les nouveaux venus de France ne puſſent le faire. Il y avoit environ 40. François à bord ſur un des vaiſſeaux bien pourvû de liqueurs, & où ils demeurent juſques à ce que la poupe du vaiſſeau vint à ſe briſer, à floter ſur les rochers, & à être emportée avec tout ce qu'il y avoit de gens beuvans & chantans, & ſi yvres qu'ils ne ſongeoient pas au peril. Cependant on n'en a jamais entendu parler depuis.

Peu de tems après ce grand naufrage il arriva une plaiſante avanture en cette Iſle au Capitaine Payne qui commandoit un vaiſſeau de ſix Canons. Il y vint carener ſon vaiſſeau, dans l'eſperance de s'y bien équiper; Car il y avoit ſur le rivage des mats, des vergues, du bois de Charpente, & pluſieurs autres choſes dont il avoit beſoin. Il entra donc dans le havre qui eſt tout près de l'Iſle, & défit les agrets de ſon vaiſſeau. Avant qu'il eût achevé, un vaiſſeau Hollandois de vingt pieces de Canon vint de *Curaçao* pour tranſporter les Canons qui s'étoient perdus ſur le banc: Mais voyant un vaiſſeau dans le havre, & le prenant pour un Armateur François, le Hollandois crut qu'il falloit commencer par l'enlever. Pour cet effet s'en étant approché d'environ un mille, il commença à faire feu, ſe promettant de ſe jetter le lendemain dans le havre, dont l'entrée eſt fort étroite. Le Capitaine Payne fit tranſporter à terre une partie de ſon Canon, & fit toute la reſiſtance qu'il lui fut poſſible, quoiqu'il vît bien qu'il ne pouvoit pas s'empêcher d'être pris. Mais pendant que ſes gens étoient ainſi occupez, il vit une barque Hollandoiſe qui louvoyoit pour entrer dans la rade, & ſur le ſoir il l'a-

perçût à l'ancre à l'Occident de l'Isle. Cela lui donna quelque esperance de pouvoir se sauver ; ce qu'il fit en envoyant la nuit deux Canots à bord de la Barque, qui la prirent chargée d'un butin considerable. Il se retira dans cette barque, & laissa son vaisseau vuide au vaisseau de guerre Hollandois.

Il y a une autre Isle à environ quatre lieuës de l'Orient de l'Isle d'Aves, que les Avanturiers apellent la petite Isle d'Aves, & qui est toute couverte d'arbres de Mangle. Je l'ai vûe, mais je n'y ai jamais été. Ces deux Isles autant que j'ai pû l'apprendre ne sont habitées que de Boubies, & autres Oiseaux.

Pendant que nous fumes à l'Isle d'Aves nous carenames la barque du Capitaine Wright, lavames le vaisseau où nous avions pris le sucre, & retirames deux Canons du naufrage. Nous demeurames-là jusqu'au commencement de Fevrier 1683.

Nous allames de-là aux Isles de *Roca* pour carener le vaisseau que nous avions pris chargé de sucre, l'Isle d'Aves n'étant pas si commode pour cela. Pour cet effet nous approchames d'une de ces petites Isles, & commençames par mettre nôtre canon à terre. Nous fimes un Parapet sur la pointe, & y mimes tout nôtre Canon pour empêcher l'ennemi de venir à nous pendant que nous serions occupez à carener nôtre vaisseau. Nous bâtimes ensuite une maison que nous couvrimes de nos voiles, & où nous mimes nos marchandises & nos provisions. Pendant le sejour que nous fimes-là un vaisseau de guerre François de 36. Canons qui traversa les petites Isles acheta environ 10. tonneaux de nôtre sucre. Je fus deux ou trois fois à bord, & fus fort bien reçu du Capitaine & de son Lieutenant, qui étoit un Chevalier de Malte. Ils me firent de grandes promesses si je voulois passer avec eux en France : Mais j'étois resolu de demeurer toûjours avec les gens de ma nation.

Les Isles de *Roca* sont une partie des petites Isles qui ne sont pas habitées, situées à environ onze degrez 40. mi-

minutes de latitude, à environ 15. ou 16. lieües de la terre ferme, à environ 20. lieües de la Tortuë du côté du Nord Oüest quart d'Oüest & à environ 6. ou 7. de l'Occident d'*Orchilla*, autre Isle située à la même distance de la terre ferme. J'ai vû cette Isle, mais je n'y ai jamais été. Les Isles de *Roca* ont environ cinq lieües d'étendue, & trois de large. La partie la plus septentrionale de ces Isles est la plus remarquable à cause d'une haute montagne blanche, pleine de rochers du côté de l'Occident, & qu'on peut voir de fort loin. Il y a sur cette montagne quantité d'oiseaux du Tropique, d'hommes de guerre, de Boubies, & de *Noddis* qui s'y élevent. J'ai déja dit ce que c'est que la Boubie & l'homme de guerre. Le *Noddi* est un petit oiseau noir, de la grosseur à peu près de nos merles d'Angleterre, & assez bon à manger. Les *Noddis* font leurs nids sur les rochers. Nous n'en avons jamais trouvé loin de terre. J'ai vû de ces oiseaux ailleurs; mais je n'ai jamais vû leurs nids que dans cette Isle, où il y en a grande quantité. L'oiseau du Tropique est aussi gros qu'un pigeon, mais rond & uni comme une perdrix. Il est tout blanc à la reserve de deux ou trois plumes de l'aile qui sont d'un gris clair. Son bec est jaune, gros & court. Il a au croupion une longue plume, ou pour mieux dire un tuyau d'environ sept pouces de long; & c'est-là tout ce qu'il a de queuë. On ne le voit jamais loin de l'un ou de l'autre Tropique, de la vient aussi qu'on l'apelle oiseau du Tropique. Ces oiseaux sont fort bons à manger, & nous en trouvames bien avant en Mer. Je n'en ai jamais vû qu'en mer, & dans cette Isle, où ils font leurs nids, & où l'on en trouve en grande quantité.

Près de la mer au Midi de cette haute montagne il y a de l'eau douce qui vient des rochers; mais qui coule avec tant de lenteur, qu'on n'en sauroit amasser plus de 40. Gallons * en vingt quatre heures de tems. Mais cette eau a tant le goût du cuivre, ou pour

* *Gallon, mesure d'Angleterre qui fait environ 4. pintes mesure de Paris.*

pour mieux dire de l'alun, & choque ſi fort le palais, qu'on la trouve très-desagréable en la beuvant ; mais après en avoir bû deux ou trois jours on ne trouve plus de goût à l'autre eau.

Le milieu de l'Iſle eſt un terroir bas & uni, tout couvert d'herbe longue, où il y a quantité de petits oiſeaux gris de la groſſeur d'un merle ; ils font cependant des œufs plus gros que ceux des Pies : De-là vient que les Avanturiers les appellent *Egg-birds*, ou Oiſeau à l'œuf. La partie Orientale de l'Iſle eſt couverte de Mangles noirs.

Il y a de trois ſortes de Mangles, de noirs, de rouges, & de blancs. Le noir eſt le plus gros ; le corps eſt à peu près de la groſſeur du Chêne, & eſt environ de vingt pieds de haut. Il eſt fort dur, & fort bon pour la charpente ; mais d'une péſanteur extraordinaire ; ce qui fait qu'on ne s'en ſert pas beaucoup pour bâtir. Le Mangle rouge croît communément près de la mer, ou des rivieres. Le tronc n'eſt pas ſi gros que celui du Mangle noir : Mais il pouſſe pluſieurs racines de la groſſeur à peu près de la jambe, les unes plus groſſes les autres moins. Ces racines s'élevant à environ 6. 8. ou 10 pieds de terre, & ſortant d'un même tronc, paroiſſent ſoutenues par autant de pieux artificiels. Il eſt impoſſible de marcher dans les lieux où cet arbre croît, à cauſe de ſes racines qui ſont tellement entrelacées les unes entre les autres, qu'étant obligé de les traverſer j'ai fait un demi mille ſans mettre le pied à terre ſautant d'une racine ſur l'autre. Le bois en eſt dur, & bon à pluſieurs choſes. Le dedans de l'écorce eſt rouge, & l'on s'en ſert beaucoup dans toutes les Indes pour tanner les cuirs. Le Mangle blanc ne vient jamais ſi gros que les deux autres ; & n'eſt pas non plus d'un ſi grand uſage. Les Avanturiers font d'ordinaire des jeunes arbres les poignées de leurs avirons. Ils ſont communément droits, mais non extrémement forts. Le Mangle noir & blanc ne croît point comme le rouge avec des racines élevées :

Mais le tronc fort immediatement de terre comme les autres arbres.

Le terroir de cette partie Orientale eſt d'un ſable leger, que la mer inonde quelquefois quand elle monte. La rade des vaiſſeaux eſt au Midi au plus près du milieu de l'Iſle. Les autres Iſles de *Roca* ſont baſſes. La premiere qu'on trouve du côté du Midi eſt petite, baſſe, & unie, ſans arbres, & ne produit que de l'herbe. Au Midi de cette Iſle il y a un vivier dont l'eau a un petit goût de ſel. Les Avanturiers s'en ſervent quelquefois faute de meilleure. Il y a auſſi près de cette Iſle une rade où l'on peut commodément mouiller. A environ une lieuë de cette Iſle il y en a deux autres qui ne ſont pas éloignées deux cents verges l'une de l'autre. Il y a un profond canal par où paſſent les vaiſſeaux. L'une & l'autre de ces deux Iſles ſont toutes pleines de Mangles rouges, qui contre l'ordinaire des autres viennent mieux dans un terroir inondé comme eſt celui de ces deux Iſles. Il n'y a de terre ſeche que la pointe Orientale du côté de la partie la plus Occidentale, mais il n'y a ni arbres ni buiſſons. Ce fut ſur cette pointe que nous carenames nôtre vaiſſeau choiſiſſant pour cela le côté meridional.

Les autres Iſles ſont baſſes, & ont des Mangles rouges & autres arbres. Les vaiſſeaux y peuvent auſſi mouiller: Mais il n'y a point d'endroit pour carener comme celui où nous étions. Parce qu'on peut haler les vaiſſeaux près de terre, & qu'avec quatre pieces de Canon ſur la pointe on peut defendre l'entrée du canal, & empêcher l'ennemi d'en approcher. J'ai remarqué qu'entre ces Iſles en dedans on peut mouiller en divers lieux; mais non pas en dehors, ſi ce n'eſt du côté de l'Oüeſt ou Sud-Oüeſt. Car du côté de l'Eſt ou Nord-Eſt un vent aliſé ſoufle, & groſſit la mer; & du côté du Sud il n'y a pas moins de 70. 80. ou 100. braſſes d'eau fort près de terre.

Après avoir pris autant d'eau que nous en pumes

trou-

trouver, nous en partimes au mois d'Avril 1683. & vinmes à l'Isle de la Tortuë surnommée la salée, pour la distinguer des Isles des Tortues seches près du Cap Floride, & de l'Isle de la Tortuë près d'*Hispaniola*, autrefois apellée Tortuë Françoise. Quoi qu'il y ait long tems que je n'aye entendu parler de ce nom, j'ai du penchant à croire qu'on l'a confondu avec le petit Gave, qui est la principale garnison que les François ayent en ces pays-là. L'Isle où nous vinmes est d'une grandeur raisonnable, deserte, & abondante en sel. Elle est à 11. degrez de latitude Septentrionale, à l'Oüest & tant soit peu au Nord de sainte Marguerite, Isle Espagnole, forte & riche. Elle en est éloignée d'environ 14. lieuës, & d'environ 17 ou 18. du Cap Blanc sur le Continent. Un vaisseau qui est dans ces Isles un peu du côté du Midi, peut voir tout à la fois quand le tems est clair, la terre ferme, sainte Marguerite, & la Tortuë. La partie Orientale de la Tortuë est toute pleine de rochers raboteux, découverts, & brisez qui s'étendent assez loin dans la mer. Du côté du Sud-Est il y a une assez bonne rade pour les vaisseaux, & fort frequentée en tems de paix par les vaisseaux marchands, qui y viennent charger de sel dans les mois de Mai, Juin, Juillet, & Août: Car à 200. pas de la mer du côté de l'Orient il y a un grand marais salant. Le sel commence à grainer au mois d'Avril, excepté lors que la saison est seche; car on remarque que la pluye fait grainer le sel. J'ai vû plus de vingt vaisseaux tout à la fois qui alloient charger de sel, & ces vaisseaux, qui viennent des Isles Caribes, sont toûjours bien pourvûs de *Rum* qui est une boisson forte, composée de sucre, & de jus de Limon pour faire de la Ponche * pour donner courage à leurs gens quand ils travaillent à tirer le sel & à le porter à bord. Ils en font ordinairement grosse provision dans l'esperance de ren-

con-

* *Tous ceux qui ont été en Angleterre connoissent cette boisson.*

contrer des Avanturiers, qui y accourent durant les mois qu'on vient de nommer pour y faire Noël comme ils parlent; asseurez de trouver suffisamment des liqueurs pour se réjouïr, & liberaux au reste à l'égard de ceux qui les traitent. Près de l'Occident de l'Isle du côté du Midi il y a un petit havre, & de l'eau douce. Ce bout de l'Isle est plein de petits arbrisseaux; mais le côté Oriental est pierreux & sans arbres, ne produisant que de méchante herbe. Il y a quelques Chevres; mais non pas en grand nombre. Les Tortues viennent dans les Bayes faire leurs œufs sur le sable. Et c'est d'elles que l'Isle a tiré son nom. On ne peut mouiller que dans la rade où sont les marais salans, ou dans le havre.

Nous croyions vendre nôtre Sucre aux vaisseaux Anglois qui viennent y charger de sel: Mais ne l'ayant pas fait, nous resolumes d'aller à la Trinité, Isle proche du Continent, habitée par les Espagnols, passablement forte & riche: Mais les courants & les vents d'Est traversans nôtre dessein, nous passames entre sainte Marguerite & la terre ferme, & allames à *Blanco*, Isle d'assez grande étendue presqu'au Nord de sainte Marguerite, à environ 30 lieuës du Continent, & à onze degrez 50. minutes de latitude Septentrionale. Cette Isle est plate, basse, unie, deserte, seche & saine. La plus grande partie ne sont que de bons pâturages: il y vient quelques arbres appellez *lignum vitæ*, ou bois de vie, environnez de quelques autres arbrisseaux. Il y a quantité de Guanos qui sont des animaux de la figure des Lezards, mais beaucoup plus gros. Ils ont le corps aussi gros que l'endroit d'au dessous le gras de la jambe d'un homme, & le bout de la queuë qui va toûjours en apetissant, est extrémement petit. Si un homme le prend par la queuë, à moins qu'il ne la prenne bien près du derriere, elle se rompt & se partage à une des jointures. Ils font leurs œufs comme font la plûpart des animaux amphibies, & sont très-bons à manger. La chair est fort estimée

des

'es Avanturiers qui la donnent d'ordinaire à leurs
nalades ; aussi fait-elle de parfaitement bon bouil-
on. Ils sont de diverses couleurs, & il y en a de presſ-
ue noirs, d'un brun enfoncé, d'un brun clair, d'un
ris obscur : d'un verd clair ; il y en a aussi de jaunes &
e marquetez. Ils vivent tous dans l'eau & sur la terre.
y en a qui se tiennent toûjours dans l'eau & entre les
ochers, & qui sont ordinairement noirs. Mais ceux
ui se tiennent dans les lieux secs tel qu'est Blanco,
ont d'ordinaire jaunatres : Cependant ils ne laissent
as de vivre dans l'eau, & sont quelquefois même sur
s arbres. La rade est du côté du Nord-Oüest contre
ne petite Baye sablonneuse. On ne peut mouiller
ue-là. Car l'eau est profonde & fort proche de la ter-
. Il y a une petite fontaine à l'Occident, & autour de
Isle des Bayes sablonneuses, où les Tortues viennent
nuit à terre en grande quantité. Celles qui fre-
uentent cette Isle s'appellent Tortues vertes, &
nt les meilleurs de cette espece qu'il y ait dans
utes les Indes Occidentales, soit pour la grosseur,
it pour la delicatesse Je donnerois volontiers ici
ne description particuliere de ces Tortues, & au-
es qui sont dans ces mers : Mais comme j'aurai oc-
sion de parler de quelques autres sortes de Tortues
uand je reviendrai à la mer du Sud ; qui sont fort
fferentes de celles-ci, il vaut mieux faire une relation
enerale de toutes ces differentes sortes à la fois,
our pouvoir mieux les distinguer les unes des au-
es. Quelques-unes de nos Relations modernes
sent qu'il y a des Chevres dans cette Isle. Je ne
i s'il y en a eu autrefois ; mais je sai bien qu'il
y en a plus aujourd'hui, car j'ai été par tout avec
usieurs autres de nôtre troupe. Il est vrai que ce
ecle a produit de grands changemens dans ces pays-
, soit pour les lieux, soit pour les marchandises :
ais ces changemens sont principalement remarqua-
es à *Nombre de Dios*, ville autrefois fameuse, &
ont quelques relations modernes parlent encore
magni-

magnifiquement ; mais qui n'a retenu de son ancienne
splendeur que le nom seulement. J'ai été dans le lieu
où étoit cette ville ; mais il n'y a plus que des broussailles, & on ne voit pas la moindre marque qu'il y ait eu autrefois une ville.

Nous ne fumes pas plus de dix jours à *Blanco* ; d'où nous partimes pour retourner à l'Isle de la Tortuë salée, où le Capitaine Yanky nous quitta. Quatre jours après durant lesquels nos gens ne firent que boire & se quereller, nous allames sur le vaisseau du Capitaine Wright vers la côte de *Caraccos* située sur le Continent. Cette côte est fort remarquable à divers égards. Ce n'est pendant plus de 20. lieuës qu'une étendue perpetuelle de hautes montagnes entremêlées de petits vallons, qui s'étendent de l'Orient à l'Occident, & cela de maniere que les montagnes & les vallées vont alternativement en pointe du Midi au Septentrion. De ces vallées les unes ont environ quatre ou cinq Stades * de large, d'autres pas plus d'une ou de deux ; & la plus longue n'a pas depuis la mer trois ou quatre milles tout au plus. A la même distance de la côte il y a une longue étendue de montagnes, paralleles en quelque maniere à la côte : qui joint les plus petites, & ferme le côté meridional des vallées. Du côté du Nord ces vallées regardent vers la mer, & forment je ne sai combien de petites Bayes sablonneuses, qui sont les seuls endroits par où l'on peut mettre pied à terre sur la côte. Les montagnes grandes & petites sont fort élevées. A peine apperçoit-on les vallées de trois ou quatre lieuës en mer ; mais toutes ensemble elles paroissent une grosse montagne. A environ 15. lieuës des Isles de *Roca*, & environ 20 de l'Isle d'Aves, nous voyions cette côte clairement ; cependant quand nous sommes à l'ancre à cette côte nous ne pouvons pas voir ces Isles, quoique du sommet de ces montagnes elles ne paroissent pas fort éloignées ; & ressemblent à de petites éminences dans un

* *On compte que* 8. *Stades font* 1. *mille.*

un étang. Ces montagnes sont steriles à la reserve des côtez les plus bas qui sont couverts de la même terre noire qui est dans les vallées, & qui est aussi bonne que j'en aye vû. Il y a dans quelques valées de la terre glaise forte: mais en general elles sont extrémement fertiles, bien arrosées, & habitées par les Espagnols & leurs Negres. On y vit de Mahis & de Plantains. Il y a des oiseaux & quelques cochons: Mais la principale chose que ces valées produisent, & à dire vrai la seule marchandise vendable, sont les noix de Cacao dont on fait le chocolate. L'arbre qui porte ces noix ne croît vers les mers du Nord que dans la Baye de Campêche, à *Costa Rica*, entre Portobello, & Nicarague; principalement le long de la riviere du Charpentier, & sur cette côte aussi haute que l'Isle de la Trinité. Vers les mers du Sud, il croît sur la riviere de Guiaquil un peu au Sud de la ligne, & dans la valée de *Colima* au midi du Continent de Mexique; lieux dont je ferai la description dans la suite. Outre les pays que je viens de nommer je suis sûr qu'il n'y a point d'autre place au monde où croisse le Cacao, si ce n'est la Jamaïque, où il ne reste aujourd'hui que peu de chose de tant de plantations que les Anglois y trouverent en arrivant, & qu'ils ont faites depuis, encore le peu qui reste après bien des soins & des peines produit rarement quelque chose, & se gâte presque toûjours. Les noix qui croissent sur la côte de Caracco quoique plus petites que celles de *Costa Rica* qui sont larges & plates, sont néanmoins à mon avis & meilleures & plus grasses. Celles-ci sont tellement huileuses, que nous sommes obligez de nous servir d'eau en les frotant; & les Espagnols de *Rica* au lieu de les secher pour en ôter l'enveloppe, avant que de les broyer pour faire le Chocolate, les brûlent tant soit peu pour en consumer l'huile: Autrement, disent-ils, beuvant du chocolate comme ils font cinq ou six fois le jour, le Cacao les rempliroit trop de sang. Monsieur Ringrose

grose mon digne collegue préfere le Cacao de Guiaquil: Mais cela vient je croi du peu de connoissance qu'il a de l'autre. Comme je le connois particulierement, je sai les voyages & les experiences qu'il a faites. Je suis persuadé que s'il avoit connu l'autre Cacao aussi bien que je croi le connoître pour m'en être servi diverses fois & long-tems, & avoir vêcu en quelque maniere des differentes sortes dont je viens de parler, il eût preferé les noix de Caraccos à toutes les autres. Cependant il se peut faire que les Espagnols les séchant beaucoup sur les lieux comme ils font, elles en soient moins estimées des Européens qui se servent de leur Chocolate tout preparé: De là vient que nous aimons toûjours mieux le préparer nous-mêmes.

L'arbre qui produit le Cacao a le corps d'environ un pied & demi de grosseur tout au plus, & sept ou huit pieds de haut jusqu'aux branches, qui sont larges & étendues comme celles du Chéne. Les feuilles en sont assez épaisses, douces, d'un verd obscur, & à peu près de la figure de celles du Prunier, à cela près qu'elles sont plus larges. Les noix sont enveloppées dans une gousse grosse comme les deux poings, & pendant à l'arbre par une queuë forte & souple qu'elles ont au gros bout. L'arbre en est tout rempli depuis le pied jusqu'à la tête à distances inégales. Les grandes branches en ont beaucoup, & sur tout aux jointures où elles sont fort près à près: Mais il n'y en a jamais aux petites branches. Un arbre qui produit bien produit d'ordinaire environ 20. ou 30. de ces gousses. On en fait deux recoltes par an, l'une au mois de Decembre, & l'autre qui est la meilleure au mois de Juin. La gousse a près d'un pouce d'épaisseur, & n'est ni spongieuse ni dure, mais elle tient des deux. Elle est cassante, mais néanmoins plus dure que l'écorce de citron. Sa superficie est boutonnee comme celle de cette écorce; mais plus grossiérement & avec moins d'égalité. Les gousses

sont

ont d'abord d'un verd obſcur, mais le côté qui re-
arde le ſoleil eſt d'un rouge ſombre. A meſure qu'el-
s meuriſſent, ce verd ſe change en un beau jaune, &
rouge ſombre en un rouge plus vif & plus beau qui
ſt fort agreable à la veuë. Comme elles ne meuriſſent
as toutes à la fois, on ne les cueille pas auſſi toutes
n même-tems. Durant trois ſemaines ou un mois
ans le tems de la maturité, les inſpecteurs vont tous
s jours aux plantations pour voir ſi elles jauniſſent, &
'en coupent qu'une chaque fois d'un même arbre.
près qu'on a ainſi cueilli les gouſſes on en fait divers
monceaux pour les faire ſuer, enſuite on caſſe l'en-
elope avec la main, & on en tire les noix, qui ſont la
eule choſe qui y eſt contenue. Ces noix ſont placées
ar rangs comme les grains du Mahis; mais attachées
s unes aux autres, & tellement ſerrées, qu'après les
voir ſeparées il ſeroit difficile de les remettre dans un
petit eſpace. Il y a ordinairement près de 100. noix
ans une gouſſe: A proportion de la groſſeur de
gouſſe, les noix ſont plus ou moins groſſes. Après
u'on a tiré les noix on les fait ſécher au ſoleil ſur des
ates étendues à terre: Cela étant fait il n'y a plus
'autres ſoins à prendre parce qu'elles ont une peau
eliée & dure, & beaucoup d'huile qui les conſer-
ent. L'eau ſalée ne les endommage point; car nous
n avions à fond de cale dans des valiſes pourries, qui
'en furent pas moins bonnes pour cela. On éleve de
etits arbres à *Cacao* par le moyen des noix qu'on
lante en terre noire le gros bout en bas, & dans les
mêmes endroits où ils doivent produire, ce qu'ils
ont dans quatre ou cinq ans ſans avoir la peine de
s tranſplanter. On plante ordinairement dans un
même champ depuis 500. arbres juſques à 2000. &
lus: Et pour les garantir des injures du temps on
s entoure de Plantains pendant deux ou quatre ans.
lors on ruine les Plantains parce que les Cacaotiers
ont d'une groſſeur raiſonnable & capables de re-
ſter aux ardeurs du ſoleil, qui à mon avis leur

ſont

font plus de mal que tout le reste. En effet ces vallée font exposées aux vents de Nord, à moins qu'o ne les mette à couvert par ci par-là à la faveu des arbres plantez exprès sur la côte de diverse Bayes. Néanmoins autant que je l'ai pû remar quer ou apprendre, le *Cacao* de ces pays-là n'e jamais gâté; ce que j'ai souvent vû ailleurs. On s sert des noix de *Cacao* au lieu d'argent à la Baye d Campeche.

La Ville capitale de ce pays s'appelle *Caraccos*. Ell est assez avant dans le pays. C'est une Ville grand & riche, où demeurent la plûpart des proprietaire des Plantations de *Cacao* qui sont dans les vallées, & dont ils donnent le soin à des Negres. Elle est situé dans une plaine de grande étenduë, & fort abondant en bêtail. Un Espagnol de ma connoissance, homme de bon sens, qui y a été, m'a dit qu'elle est for peuplée, & la croit trois fois plus grande que la Coruna en Galice. Le chemin pour y aller est fort difficile à faire, car il faut passer sur les montagnes qu renferment, comme j'ai dit, les vallées de la côte où est le *Cacao*. La principale Place de cette côte est l Guiare, bonne ville que la mer enferme. Quoi qu'elle n'ait qu'un méchant havre, il ne laisse pa d'être beaucoup frequenté par les Espagnols; car le Hollandois & les Anglois mouillent dans les Baye sablonneuses qui sont par-ci par-là à l'entrée de diverses vallées, & où la rade est fort bonne. La ville es ouverte, mais il y a un bon fort. Cependant il y quelques années que le Capitaine Wright & ses Avanturiers prirent & la place & le fort. Elle est située à quatre ou cinq lieües du Cap *Blanco* du côté de l'Occident. Ce Cap est la plus éloignée frontiere de la côte de *Caracco*. Du côté de l'Orient à environ 10. lieües plus loin, il y a un grand Lac ou bras de me appellé *la Laguna de Venezvela*, autour duquel il y plusieurs villes riches: Mais l'entrée du lac est si pe profonde, que les vaisseaux ne peuvent y entrer. Il y

prè

-ès de cette entrée une place nommée *Comana*, d'où
s Capres furent une fois repouſſez , & ſur laquelle ils
ont ozé depuis faire aucune entrepriſe. C'eſt de-
uis pluſieurs années la ſeule place des mers du Nord
u'ils ont attaquée inutilement. Auſſi les Eſpagnols
leur ont-ils reproché ſouvent depuis, par maniere
inſulte où de defi. Verine n'eſt pas loin de cette
lace. C'eſt un petit village où les Eſpagnols ont une
lantation; village fameux pour ſon tabac qui paſſe
our le meilleur du monde.

Mais pour revenir à *Caraccos*, diſons que toute
ette côte eſt ſujette à des vents de Nord-Eſt qui
eſſéchent beaucoup. Nous y avons toûjours
ouvé la même ſechereſſe, qui nous faiſoit venir
nal aux levres. Et cela en differentes ſaiſons de
année; j'ai été diverſes fois ſur cette côte. Elle eſt
'ailleurs fort ſaine, & l'air y eſt très bon. Les Eſpa-
nols ont des ſentinelles ſur les montagnes, & des
arapets dans les vallées. La plûpart de leurs Negres
ont auſſi armez pour défendre les Bayes. Les Hol-
ndois y font un grand commerce, & preſque pour
ux-mêmes. J'y ai vû trois ou quatre gros vaiſſeaux
la fois, chacun de 30. ou 40. Canons. Ils y ap-
ortent de l'Europe toutes ſortes de marchandiſes,
nais ſur tout des toiles qui leur procurent des retours
onſiderables; principalement en argent & en *Cacao*.
e me ſuis ſouvent étonné que nos Anglois n'y aillent
oint. A la verité nos Jamaïcains y vont, & y font
n commerce lucratif quoi qu'ils y apportent des
narchandiſes d'Angleterre de la ſeconde ou troiſiéme
nain.

Durant le ſejour que nous fimes ſur cette côte
ous allames à terre dans quelques Bayes, & primes
ept ou huit tonnes de *Cacao*, & enſuite trois bar-
ques, l'une chargée de peaux, l'autre de marchan-
liſes de l'Europe, & la troiſiéme de poterie & d'eau
le vie. Avec ces trois barques nous retournames
ux Iſles de *Roca*, où nous partageames nos denrées &
nous

nous nous separames ayant suffisamment des vaisseaux pour nous transporter où nous voudrions. De soixante que nous étions, vingt prirent un des vaisseaux & nôtre part des marchandises, & s'en allerent droit à la Virginie. Nous primes, chemin faisant plusieurs Remores. Quand nous les voyions autour de nôtre vaisseau nous n'avions qu'à jetter la ligne, & elles ne manquoient pas de mordre à l'hameçon, quelque appât qu'il y eût de poisson ou de chair. La Remore est à peu près de la grosseur d'un gros Merlan, & lui ressemble fort du côté de la queuë; mais elle a la tête plus plate. Depuis la tête jusqu'au milieu du dos elle a une espece de chair cartilagineuse, semblable à cette partie du Limpit poisson à coquille, qui va en appetissant en forme de pyramide, & qui s'attache aux rochers: ou de la figure de la tête d'un escargot, à cela près qu'elle est plus dure. Cette créte est d'une forme ovale & plate, & d'environ 7. à 8. pouces de long, & cinq à six de large, s'élevant à environ demi pouce de hauteur. Elle est toute pleine de petites pointes à la faveur desquelles ce poisson s'attache à tout ce qu'il rencontre, comme fait le Limaçon à une muraille. S'il arrive qu'une Remore vienne autour d'un vaisseau, elle le quitte rarement, parce qu'elle vit des ordures qu'on jette, ou même des excremens. Quand il fait beau, & qu'il y a peu de vent, elles jouënt autour du vaisseau. Mais durant un vent de tempête, ou lors que le vaisseau va vite, elles s'attachent ordinairement sous le vaisseau; d'où ni le mouvement du vaisseau, quelque violent qu'il soit, ni l'orage le plus furieux ne sauroient les tirer. Elles s'attachent aussi à tous les autres grands poissons; car jamais elles ne nagent que quand elles ne trouvent rien pour se faire porter. J'en ai trouvé d'attachées à un Goulu après même qu'on l'avoit halé sur le tillac, quoique le Goulu soit un poisson fort

&

* *En Anglois Sucking-fish.*

farouche, qui se tremousse avec tant de violence
:mi-heure après qu'il est pris, que si la Remore
étoit extraordinairement bien attachée, elle ne sau-
oit jamais tenir contre un mouvement si violent. Il
t ordinaire aussi de les voir attachées aux Tortues, à
: vieux troncs, à de vieilles planches, & autres cho-
s que la mer emporte. Toutes sortes d'inégalitez
ı fond d'un vaisseau l'empêchent beaucoup d'aller
te; & 10 ou 12. de ces Remores attachées à un
ıvire le retardent sans doute, & autant en quelque
aniere que si son fond étoit sale. J'ai beaucoup
: penchant à croire que c'est le poisson dont les An-
ens ont fait tant de contes : Si ce ne l'est pas, je
: sai quel autre ce peut être. J'en laisse le jugement
Lecteur. J'ai vû quantité de Remores dans la Baye
: Campeche, & dans la mer entre cette côte & la
te de *Caraccos*, comme aussi autour des Isles de *Roca*,
: *Blanco*, de la Tortue &c. dont j'ai déja donné
description. Elles n'ont point d'écailles, & sont
rt bonnes à manger.

Nous ne trouvames autre chose de remarquable
ndant nôtre voyage dans la Virginie, où nous arri-
mes au mois de Juillet 1682. Ce pays est si bien
nnu, que je n'en dirai pas davantage. Je n'amuse-
pas non plus le Lecteur par le recit de mes affaires
rticulieres, ni par les embarras où je me trou-
i durant environ 13. mois de séjour que j'y fis:
ais je commencerai le Chapitre suivant par le second
yage que je fis dans les mers du Sud, & autour du
›nde.

CHAPITRE II.

Voyage de l'Auteur à l'Isle de Jean Fernando *dan les mers du Sud. Son arrivée aux Isles du Ca Verd. Isle de Salé, & ses marais salans, d Flamingo sorte d'oiseau, & de ce que son nid de remarquable. De l'Ambre gris & des lieu où il se trouve. Des Isles de St. Nicolas, Mayo Saint Jago ou St. Jaques, Fogo: Montagne ar dente, & autres Isles du Cap Verd. De la ri viere de Sherborough sur la côte de Guinée. De marchandises & des Negres qui y sont. Des cription d'une de leurs villes. Grains accom pagnez de pluyes. Des Goulus & poissons volans La mer profonde, claire, & cependant pâle Des Isles de Sibble & de Ward. Petites écrevi ces de mer de couleur rouge. Détroit du Mair Isle des Etats. Du Cap cornu dans la terre de Fuego. L'Auteur & sa troupe rencontrent l Capitaine Eatton dans les mers du Sud, & von ensemble à l'Isle de Jean Fernando. D'un Mos kite qu'on y laissa seul l'espace de trois ans. Son industrie & sagacité aussi bien que des autre Indiens. Description de l'Isle. Des pâcage de l'Amerique. Des chevres de l'Isle de Jean Fernando. Des veaux, des lions marins, de Snappers, & Tatonneurs, poissons. Des Bayes & de la force naturelle de cette Isle.*

COmme je vais entrer dans la relation d'un nou veau voyage, qui fait le principal corps de c livre, en commençant par la Virginie, & continuan par la terre del Fuego, par les mers du Sud, par le Indes Orientales jusques à mon retour en Angleterr par le chemin du Cap de Bonne Esperance, il est ne cessair

eſſaire que je donne au Lecteur une relation ſommai-
e des raiſons qui me déterminerent à commencer ce
ouveau voyage.

Entre ceux qui accompagnerent le Capitaine
harp dans les mers du Sud lors que nous y fimes
ôtre premiere expedition, & qui après l'y avoir
aiſſé s'en retournerent par terre, comme il a été
it dans l'Introduction, & dans le premier & ſecond
Chapitre, il y avoit un nommé Cook, Anglois
'origine, Criole de l'Iſle Saint Chriſtophle, com-
ne on appelle tous ceux qui naiſſent aux Indes Occi-
lentales de parens Européens. Cet homme étoit
ntendu, & avoit été Avanturier pendant quelques
nnées. Lors que nous nous joignimes à ces Avan-
uriers, nous trouvames à nôtre retour dans les mers
lu Nord, que ſon ſort l'avoit mis avec le Capitaine
Yanky, qui fut long tems aſſocié avec le Capitaine
Vright dans le vaiſſeau duquel j'étois, & qui nous
quitta lors que nous mouillames la ſeconde fois à l'Iſle
le la Tortue, comme je l'ai dit dans le chapitre pre-
edent. Après nôtre ſéparation Cook étant Quartier-
maître ſous le Capitaine Yanky, qui eſt la ſeconde
charge du vaiſſeau ſuivant la loi des Avanturiers, il
voulut avoir un vaiſſeau qu'on avoit pris aux Eſpa-
gnols. Les gens du Capitaine Yanky qui opinerent
pour Cook, & principalement ceux qui étoient ve-
nus avec nous par terre, allerent à bord de la priſe
ous le commandement de ce nouveau Capitaine. Cet-
e diſtribution ſe fit à l'Iſle de la Vache, où l'on par-
agea tout ce qu'on avoit pris. Mais le Capitaine
Cook n'ayant point de commiſſion comme les Ca-
pitaines Yanky, Triſtian, & quelques autres Com-
mandans François, qui étoient alors dans l'Iſle, &
qui ne pouvoient voir ſans envie les Anglois maîtres
d'un tel vaiſſeau, ils ſe joignirent & enleverent aux
Anglois leur vaiſſeau, leurs marchandiſes, & leurs
armes, & les remirent à terre. Cependant le Capi-
taine Triſtian prit ſur ſon vaiſſeau environ 8. ou 10.

Anglois, & les porta au petit Gave. Le Capitaine Cook fut du nombre, aussi bien que le Capitaine David, qui joints avec les autres trouverent moyen de s'emparer du vaisseau qui avoit mouillé à la rade, le Capitaine Tristian & plusieurs de ses gens étant alors à terre. Les Anglois s'étant rendus maîtres des François qui étoient restez dans le vaisseau, quoique superieurs en nombre, les envoyerent à terre, & mirent incontinent à la voile pour l'Isle de la Vache, avant que le Gouverneur François eût aucune connoissance de cette surprise. Bien plus, ils le tromperent par une autre ruse, ils embarquerent le reste de leurs gens qu'on avoit laissez dans l'Isle, & prirent en partant un vaisseau nouvellement arrivé de France chargé de vin. Ils prirent aussi un vaisseau par force, où ils resolurent de s'embarquer, & de faire une nouvelle expedition dans les mers du Sud, & de croiser sur la côte de Chili & du Perou. Ils prirent d'abord le chemin de la Virginie avec leurs prises, & y arriverent après moi au mois d'Avril. La meilleure de leurs prises étoit de 18 Canons. Ils y mirent leurs voiles, & l'équiperent de toutes les choses néceſſaires pour un si long voyage; & vendirent les vins qu'ils avoient pris pour se pourvoir des provisions qui leur manquoient. Moi & ceux qui m'avoient suivi dans la traversée de l'Isthme de l'Amerique, qui étoient venus avec moi à la Virginie un an auparavant, qui avoient déja fait pour la plûpart un petit voyage à la Caroline, & en étoient revenus, resolumes de nous joindre à ces nouveaux Avanturiers. Plusieurs autres prirent le même parti; ce qui fit en tout un corps de 70. hommes. Nous étant donc pourvûs de toutes les choses necessaires, & convenus de certains reglemens particuliers, & principalement de garder la temperance & la frugalité attendu la longueur du voyage que nous nous proposions de faire, nous nous embarquames tout pleins de grandes esperances.

Le 23. d'Août 1683. nous partimes d'*Achamac*
eu qui est dans la Virginie, sous le commandement
u Capitaine Cook pour aller dans les mers du Sud.
e ne m'amuserai point à faire un détail des courses
ue nous fimes chaque jour, mais je passerai au plus
ite aux pays les moins connus dont je ferai la des-
ription, me contentant de rapporter ce qui nous ar-
iva de remarquable, & de faire mention des lieux où
ous touchames chemin faisant.

Nous ne trouvames rien qui merite d'être remar-
ué jusques aux Isles du Cap Verd. Nous eumes seu-
ement à essuyer une terrible tempête qu'il nous fut
npossible d'éviter. Cela arriva peu de jours après
ue nous eumes quitté la Virginie par un vent de
ud-Sud-Est directement contraire. Cette tempête
ura plus d'une semaine. On ne peut pas être plus
nouillez que nous le fumes, & je n'avois jamais vû
ne si furieuse tempête. J'en essuyai une dans les
ndes Orientales qui fut plus violente pour le tems
u'elle dura, mais qui ne dura pas plus de vingt-
uatre heures.

Après cette tempête nous eumes bon vent & beau
ems, & arrivames bien tôt à l'Isle de Salé, la plus
Orientale du Cap Verd. Le Cap Verd est composé
le dix Isles, toutes assez considerables pour avoir
les noms differens. Elles sont situées à differens de-
grez du Cap Verd en Afrique, d'où elles tirent leur
nom. Elles ont environ cinq degrez de longitude en
argeur, & environ autant de latitude en longueur;
c'est-à-dire depuis prés de 14. jusqu'à 19. du Nord.
Elles sont habitées la plûpart par des Bandits Portu-
gais. L'Isle de Salé est à 16 degrez de latitude à 19.
33. minutes de longitude Occidentale, de la pointe
du Lezard en Angleterre, & s'étend du Nord au Sud
environ 8. ou 9. lieuës, n'ayant pas au de-là d'une
lieuë & demie, ou deux lieuës de largeur. Elle tire
son nom de la grande quantité de sel qui s'y congele
naturellement, toute l'Isle étant pleine de grands

marais salans. Le terroir est fort sterile, ne produisant aucun arbres, au moins je n'y en vis aucun, si ce n'est quelques petits arbrisseaux du côté de la mer. Je n'y vis point d'herbe non plus : Cependant il y a quelques miserables chevres.

Je ne sache pas qu'il y ait d'autres bêtes dans l'Isle. Il y a quelques Oiseaux sauvages, mais en fort petit nombre. J'ai vû quelques *Flamingos* qui sont de grands Oiseaux fort semblables au Heron ; mais plus gros, & de couleur rougeatre. Ils aiment à être en troupe, & cherchent leur vie dans la bouë dans les viviers, & autres lieux où il y a peu d'eau. Ils sont extrémement sauvages, & il est bien difficile de les tirer. M'étant néanmoins caché sur la brune près d'un lieu qu'ils frequentoient j'en tuai moi troisiéme quatorze à une fois. Le premier coup fut tiré comme ils étoient à terre, & les deux autres comme ils partoient. Ils font leur nid dans les marais où il y a beaucoup de bouë qu'ils emmoncelent avec leurs pates, & en font de petites hauteurs qui ressemblent à de petites Isles, & qui paroissent hors de l'eau d'un pied & demi de haut. Ils font le fondement de ces Eminences large, & le conduisent toûjours en diminuant jusques au sommet, où ils laissent un petit trou pour pondre. Quand ils pondent ou qu'ils couvent ils se tiennent debout, non sur l'éminence, mais tout auprès, les jambes à terre & dans l'eau, se reposans contre leur monceau de terre & couvrans leur nid de leur queuë. Ils ont les jambes fort longues, & comme ils font leurs nids à terre, ils ne peuvent sans endommager leurs œufs ou leurs petits, avoir les jambes dans leur nid, ni s'asseoir dessus, ni s'appuyer tout le corps qu'à la faveur de cet admirable instinct que la nature leur a donné. Ils ne pondent jamais que deux œufs, & rarement moins. Les jeunes ne peuvent voler qu'ils n'ayent presque toutes leurs plumes : Mais ils courent avec une vitesse prodigieuse : Cependant nous en avons pris plusieurs

La

a chair des jeunes & des vieux eſt maigre & noire, & éanmoins très-bonne à manger, ne ſentant point le oiſſon, & n'ayant aucun goût desagreable. Leur ngue eſt large, & a un gros morceau de graiſſe à la icine qui eſt d'une grande delicateſſe. Un plat de ngues de *Flamingos* eſt un plat à ſervir à la table d'un rince.

Quand ces oiſeaux ſont en troupe près d'un lac, & u'on les voit de demi mille, ils paroiſſent comme une uraille de brique, leur plumage étant de la couleur 'une brique rouge nouvellement faite. Ils ſe tiennent rdinairement droits; & un à un près les uns des au-res, & de rang, ſi ce n'eſt quand ils mangent. Les etits ſont d'abord d'un gris clair; & à meſure que les lumes de leurs ailes croiſſent ils deviennent plus runs. Ils n'ont ni leur veritable couleur, ni toute leur eauté qu'à l'âge de dix ou onze mois. J'ai vû des lamingos à *Rio de la Hache*, & à une Iſle ſituée rès du Continent de l'Amerique vis à vis de Cura-ao, & que les Pirates appellent l'Iſle de *Flamingo*; cauſe de la prodigieuſe quantité de ces oiſeaux qui 'y élevent. Je n'ai jamais vû que là leurs nids & leurs etits.

Il n'y avoit dans l'Iſle de Salé que cinq ou ſix ommes, & un pauvre Gouverneur comme on l'a-elle, qui vint à bord dans un de nos bâteaux, & ap-orta pour préſent à nôtre Capitaine trois ou quatre iſerables chevres maigres, lui diſant que c'étoient es meilleures qu'il y eût dans l'Iſle. Le Capitaine yant plus d'égard à la pauvreté de celui qui faiſoit le réſent, qu'à la valeur du préſent même, lui donna n juſte au corps pour ſe couvrir; car il n'avoit ſur ui que de miſerables guenilles, & un méchant cha-eau qui ne valoit pas trois deniers, encore je croi qu'il ne le portoit que rarement de peur d'en manquer avant que de pouvoir en avoir un autre: Car il nous dit qu'il y avoit bien trois ans qu'il n'y étoit venu là de vaiſſeau. Nous achetames de lui environ vingt

boisseaux de sel, que nous payames de quelques vieux habits, lui donnant sur le marché un peu de poudre & de plomb qu'il nous demanda. Nous fumes-là trois jours, durant lesquels un Portugais offrit à quelqu'un de nos gens de lui troquer pour des habits un gros morceau d'Ambre gris, les priant de n'en rien dire, parce qu'il seroit pendu si le Gouverneur venoit à le savoir. Un nommé Coppinger eut enfin cet Ambre gris pour peu de chose, quoi qu'à dire la verité je croi qu'il en donna plus qu'il ne valoit. Nous n'avions personne à bord qui connût l'Ambre gris: Mais depuis j'en ai vû ailleurs: ainsi je suis bien asseuré que celui de Coppinger n'étoit pas du veritable. Il étoit noiratre de couleur de crotes de brebis, fort uni & sans odeur: peut-être aussi étoit-ce des crotes de Chevres incorporées. J'en vis quelque tems après à Nicobar dans les Indes Orientales qui étoit d'une couleur plus claire, mais fort dur. Il n'avoit pas d'odeur non plus; ce qui me fait croire qu'il y avoit aussi de la tromperie. Cependant il est certain que dans l'un & dans l'autre de ces lieux on trouve de l'Ambre gris.

Un nommé Jean Reed de Bristol m'a dit, qu'étant en apprentissage avec un maître qui negocioit dans les Isles du Cap Verd, comme il étoit un jour à l'ancre à *Fogo*, autre Isle du Cap Verd, il vit une piece d'Ambre gris qui nageoit près du vaisseau, & que la Chaloupe étant à terre il ne pût le prendre; mais qu'il connut fort bien que c'étoit de l'Ambre gris, parce qu'il en avoit pris le voyage précedent un morceau qui nageoit de la même maniere, & que son maître en avoit diverses fois acheté des Originaires de l'Isle de *Fogo*, & s'étoit enrichi par-là. On m'a dit aussi que les Anglois avoient acheté à Nicobar quantité de trés-bon Ambre gris. Cependant les habitans de *Fogo* & de Nicobar sont si habiles, qu'ils le contrefont à merveille. J'ai entendu dire aussi que dans le Golfe de la Floride d'où il

en

ı vient beaucoup, les Indiens naturels usent de la
ême fraude.

Je ne saurois m'empêcher à cette occasion de faire
ırt au Lecteur de ce que j'appris d'un nommé Hill
hirurgien, un jour qu'il me faisoit voir une piece
'Ambre gris. Un nommé Benjamin Barker avec
quel j'ai long-tems été familier, & que je connois
)ur un homme fort soigneux, fort entendu, & d'ail-
urs fort honnête homme & très-digne de foi, a dit
ce Hill, qu'étant dans la Baye de Honduras pour y
'oir du bois de teinture qui y croît en abondance; &
ıssant dans un Canot à une des Isles de cette Baye, il
ouva sur la Côte d'une Baye sablonneuse de cette Isle
ıe piece d'Ambre gris d'une grandeur si considera-
le, que l'ayant portée dans la Jamaïque, il trouva
ı'elle pesoit plus de cent livres. D'abord qu'il l'eut
ouvée il la mit sécher en lieu où la mer dans son plus
:os montant ne la pouvoit toucher, & y remarqua
ıantité de petites bêtes. Il étoit d'une couleur bru-
: tirant sur le noir, dur à peu près comme un fro-
age, & d'une très-bonne odeur. Ce fut du même
ıe Monsieur Hill me fit voir, Barker lui en ayant
)nné un morceau. Outre les lieux dont je viens de
ırler je n'ai pas appris qu'il se trouve d'Ambre gris
ı'aux Isles de Bermudes, & à *Bahama* dans les Indes
ccidentales, & dans cette partie de la Côte d'Afri-
ıe, & des Isles voisines, qui s'étend de la Mozam-
que jusqu'à la Mer Rouge.

De l'Isle de Salé nous vinmes à saint Nicolas, au-
e Isle du Cap Verd, située à environ vingt-deux
:ues au Oüest-Sud-Oüest de Salé. Nous y arriva-
es un jour après que nous eumes quitté l'autre, &
ouillames au Sud-Est. Elle est d'une raisonnable
endue, & une des plus grandes Isles du Cap
erd. Elle est d'une figure triangulaire. L'Orient
ıi est le côté le plus large a environ trente lieues de
ng, & les deux autres côtez plus de vingt chacun.
'est un terroir montueux, sterile, & pierreux tout

autour de la mer. Il y a néanmoins dans le cœur de l'Isle des Vallees, où les Portugais qui les habitent ont des vignes & du bois à brûler. Il y a quantité de Chevres, mais mauvaises en comparaison de celles des autres lieux, meilleures néanmoins que celles de Salé. Il y a aussi grand nombre d'ânes. Le Gouverneur de cette Isle vint à bord, accompagné de trois ou quatre Messieurs passablement habillez, & armez d'épees & de pistolets: Mais les autres qui l'accompagnerent jusqu'à la mer au nombre d'environ 20. ou 30. personnes, avoient des habits fort déchirez. Le Gouverneur nous apporta du vin qui s'étoit fait dans l'Isle, & qui avoit le goût du vin de Madere. Il étoit pâle, & paroissoit gros. Il nous dit que la ville capitale étoit dans un vallon à quatorze milles de la Baye, où nous allames: Qu'il avoit sous lui plus de cent familles, outre les autres habitans dispersez dans les vallées plus éloignées. Ils étoient tous fort bazanez: Le Gouverneur étoit le plus blanc de tous quoi qu'il fût d'un tané obscur.

Nous nettoyames dans cette Isle le fond de nôtre vaisseau: Nous creusames en même tems des Puits dans la Baye, y primes autant d'eau qu'il nous en falloit, & après cinq ou six jours de séjour nous partimes pour *Mayo*, autre Isle du Cap Verd, à environ 40 milles de l'autre, du côté de l'Orient. Nous y arrivames le lendemain, & mouillames au Nord-Oüest de l'Isle. Nous envoyames nôtre Chaloupe à terre pour achêter des provisions, comme du bœuf ou de la chevre dont cette Isle est mieux pourvûe qu'aucune des autres: Mais les habitans ne voulurent pas que nos gens missent pied à terre, parce qu'environ une semaine avant nôtre arrivée il étoit venu un vaisseau Anglois, dont les gens étans venus à terre sous pretexte d'amitié, s'étoient saisis du Gouverneur & de quelques autres, les avoient amenez à bord, & les avoient obligez d'envoyer querir du bétail à terre pour leur rançon; cependant après tout cela ils avoient

mis

mis à la voile, & les avoient emmenez sans qu'on en eût depuis entendu parler.

J'appris quelque tems après que le Capitaine Bond de Bristol étoit l'Anglois qui avoit fait le coup. Je ne sai s'il ramena ces gens; mais je sai bien que lui & la plûpart de son équipage passerent depuis chez les Espagnols; & ce fut lui qui pensa brûler nôtre vaisseau dans la Baye de Panama, comme j'aurai occasion de le dire.

L'Isle de *Mayo* est petite, & entourée de lieux où il n'y a pas beaucoup d'eau; cependant comme il y a du sel en abondance, il y va beaucoup de vaisseaux: Et quoi qu'on n'y débarque qu'avec peine, cela n'empêche pas que plusieurs vaisseaux n'y en chargent tous les ans. Il y a quantité de Taureaux, de Vaches, & de Chevres; & à une certaine saison de l'année comme aux mois de Mai, de Juin, de Juillet, & d'Août, une espece de petites Tortuës marines y viennent pondre: Mais ces Tortuës ne sont pas si bonnes que celles des Indes Occidentales. Les habitans plantent du grain, des Yames, des Patates, & quelques Plantains, & élevent quelque volaille. Ils vivent fort petitement; mais beaucoup mieux cependant que les habitans des autres Isles: si vous en exceptez celle de saint *Jago ou saint Jaques*, située à quatre ou cinq lieuës de l'isle de *Mayo* du côté de l'Occident. Elle est la principale, la plus fertile, & la plus habitée de toutes les Isles du Cap Verd, quoi qu'elle soit montueuse & sterile en plusieurs endroits.

A l'Orient de l'Isle de saint Jaques il y a un bon port, qui durant la paix est rarement sans vaisseaux; Car ç'a été long-tems le lieu où les vaisseaux avoient accoûtumé de relâcher pour prendre de l'eau & des rafraichissemens, comme les vaisseaux Anglois, François, & Hollandois, destinez pour les Indes Orientales: plusieurs de ces vaisseaux étant chargez pour la Guinée, les Hollandois pour Surinam, & les Portugais pour le Bresil; ce qui se fait ordinairement vers

la fin de Septembre: Mais il y a peu de vaisseaux qui passent par-là en revenant en Europe. Quand il y a là des vaisseaux les gens de la Campagne apportent leurs marchandises pour les vendre aux matelots & passagers. Ces marchandises sont de jeunes taureaux, des cochons, des chevres, de la volaille, des œufs, des Plantains & des noix de Cacao, qu'ils troquent pour des chemises, des calçons, des mouchoirs, des chapeaux, des chemisetes, des Haut-de-chausses, ou autres nipes de toile, principalement de fil, car la laine n'y est pas beaucoup estimée. Ils ne se soucient guere de se défaire de leur bétail à moins qu'on ne leur donne de l'argent, de la toile, ou quelqu'autre marchandise de prix. Les voyageurs doivent se donner de garde de ces gens-là; car ils sont grands larrons, & s'ils trouvent leur tems ils vous arrachent ce qu'ils peuvent attraper, & s'enfuyent. Nous ne touchames pas à cette Isle pour cette fois là; mais j'y avois été en 1670. & j'y vis alors un Fort bati sur le sommet d'une montagne, & commandant le Havre.

Le Gouverneur de cette Isle l'est en chef de toutes les autres. On m'a dit qu'il y avoit dans cette Isle deux grandes villes, quelques petits villages, & grand nombre d'habitans; & qu'il s'y fait quantité de vin de la qualité de celui de l'Isle de saint Nicolas. Je n'ai été dans aucune autre Isle du Cap Verd, ni n'en ai approché; mais je les ai vûes de loin pour la plûpart. Elles paroissent montueuses & steriles; & quelques-unes de celles dont je viens de parler sont les plus fertiles, & les plus frequentées des Etrangers, principalement saint *Jaques* & *Mayo*. Quant aux autres, *Fogo* & *Brava* ce sont deux petites Isles situées à l'Occident de saint Jaques; mais de peu de conséquence. Il n'y a que *Fogo* qui soit remarquable par son *Volcan*. C'est une grosse & haute montagne du sommet de laquelle il sort des flames de feu, qu'on n'aperçoit que la nuit, mais qu'on voit alors

de

de loin en mer. Cependant cette Isle n'est pas sans habitans, qui demeurent au pied de la montagne près de la mer. Leur subsistance est assez semblable à celle des habitans des autres Isles. Ils ont des Chevres, de la Volaille, des Plantains, des noix de Cacao, &c. à ce qu'on m'a dit. J'aurai occasion de parler des noix de Cacao & des Plantains quand je parlerai des Isles Orientales. Je n'en dirai donc pas davantage jusqu'à ce tems-là.

Les autres Isles du Cap Verd sont *saint Antonio*, *santa Lucia*, *saint Vincente*, & *Bona vista*, desquelles je ne sais rien de considerable.

Nous entrames dans ces Isles du côté du Nord-Est; Car en venant de la Virginie nous approchames d'assez près la côte de *Gualata* en Afrique pour tenir le vent de la saison, de peur d'être emportez trop à l'Oüest. Et ce fut ce qui nous fit perdre les Isles. Nous mouillames au Sud de Salé: & côtoyans le Sud de saint Nicolas nous mouillames pour la seconde fois à *Mayo*, comme il a été dit. Nous y fîmes peu de séjour parce que les habitans qui regretoient leur Gouverneur & ceux de leurs gens que le Capitaine Bond avoit emmenez, ne purent jamais consentir à nous donner les viandes qui nous étoient necessaires. Laissant donc les Isles du Cap Verd nous fimes route au Sud par un vent d'Est Nord-Est, resolus d'aller en droiture & sans toucher en aucun lieu au détroit de Magellan. Mais quand nous fumes à 10. degrez de latitude Septentrionale, nous eumes des vents de Sud & de Sud Sud-Oüest quart d'Oüest qui nous firent changer de resolution, & nous obligerent de faire route vers les côtes de Guinée. Nous fumes en peu de jours à l'embouchure de la riviere de *Sherborough*, où il y a une manufacture Angloise, située au midi de Sierra Liona. Un de nos gens connoissoit le terrein, & ce fut sous sa conduite que nous passames les fonds bas & mouillames.

Nous étions encore bien loin de *Sherborough*, ainsi

je ne puis rien dire de cette place, ni de la manufacture que nous y avons, si ce n'est qu'on m'a dit qu'il s'y fait un commerce considerable d'un certain bois rouge servant à la teinture que nos Anglois appellent *Cam Wood* & dont le pays est fort abondant. A peu de distance du lieu où nous étions à l'ancre il y avoit une ville de Negres qui sont les habitans naturels de cette côte. Un grand bois qui étoit entre la ville & la côte la déroboit à nôtre vûe: Mais durant les trois ou quatre jours que nous demeurames-là, nous y allames diverses fois pour nous rafraichir, & les Negres vinrent autant de fois à bord portant avec eux des plantains, des cannes de sucre, du vin de palme, du ris, de la volaille & du miel qu'ils nous vendirent. Ils n'avoient pas peur de nous, parce qu'ils connoissoient déja les Anglois à cause de nôtre manufacture & commerce de Guinée. La ville paroissoit assez grande; les maisons étoient basses & ordinaires, à la reserve d'une grande qui étoit au milieu de la ville, où leurs Principaux s'assembloient & recevoient les Etrangers, & où ils nous traiterent avec du vin de palme. Je ne trouvai pas qu'ils fussent autrement faits que les autres Negres. Pendant le séjour que nous fimes-là nous nettoyames nôtre navire; en suite nous remplimes nos vaisseaux d'eau, & après avoir acheté deux poinçons de Ris pour le voyage, nous partimes environ la mi Novembre 1683. & continuames nôtre chemin vers le détroit de Magellan.

Nous avions en partant un petit vent, & un tems fort chaud, avec des grains violens qui viennent ordinairement du Nord Est. Cela ne fut pas de longue durée: Quelquefois un quart d'heure en fait l'affaire; & alors le vent change & se remet au Sud, & la mer devient tout-à-fait calme: Car ces grains viennent ordinairement du côté opposé au vent ainsi qu'on a souvent remarqué que font en Angleterre nos nuées suivies de tonnerres. Mais je parlerai plus amplement

de

de ces grains, des pluyes, des tonnerres, & des éclairs, dans le chapitre des vents qui servira de supplément à ce livre. Plusieurs de nos gens furent alors attaquez de fievre ; cependant il ne nous en mourut qu'un. Durant le calme nous primes plusieurs Goulus d'une prodigieuse grandeur. Nous en prenions quelquefois deux ou trois en un jour, que nous mangeames tous. Nous les faisions bouillir : & après en avoir épreint l'eau, nous les mettions à l'étuvée avec du vinaigre, du poivre, &c. car nous n'avions que peu de viande à bord. Nous profitions de tous les Grains qui venoient quelquefois trois ou quatre fois le jour, & portions toutes nos voiles pour gagner le Sud, parce que nous avions peu de vent après que les Grains étoient passez. Les petits vents qui soufloient durant l'intervalle nous étoient fort contraires étant Sud quart d'Est, Sud Sud-Est jusques à ce que nous eumes passé la ligne équinoctiale, que nous traversames à environ un degré Est du Meridien de l'Isle de saint Jaques, qui est une des Isles du Cap Verd.

A peine pouvions-nous d'abord tenir le Sud Oüest ; mais ayant gagné le Sud de la ligne, le vent se tourna plus à l'Est, & alors nous fimes route au Sud-Oüest quart de Sud ; & à mesure que nous avançames vers le Sud, le vent se rafraichit & se tourna à l'Est. A trois degrez de latitude Meridionale nous eumes le vent Sud-Est, & à cinq nous l'eumes Est Sud-Est. Il y demeura assez long-tems, & soufla assez gaillardement. Nous en profitames le mieux qu'il nous fut possible, portames toutes les voiles que nous pouvions porter, & arrivames à la faveur de ce vent vers le 18. de Juin à trente-six degrez de latitude Meridionale. Durant tout ce tems-là nous ne rencontrames rien de remarquable ; non pas même un poisson, si ce n'est des poissons volans, dont on a fait si souvent la description, que je croi qu'il seroit inutile de m'y arrêter.

Nous trouvames alors beaucoup de changement à la mer, qui de verte qu'elle est naturellement, étoit blan-

blanche ou pâle. Cela nous obligea de sonder craignant d'échouer. Car toutes les fois que nous voyons la couleur de la mer changée, nous prenons cela pour une marque que nous ne sommes pas loin de terre, ou des fonds bas qui regnent dans la Mer & viennent de la terre: Mais nous ne trouvames point de fond avec 100. brasses de corde. Je comptois ce jour-là à midi que nous étions éloignez du Lezard de 48 degrez 50. minutes d'Oüest. La variation qui augmentoit étoit ce matin-là suivant nôtre hauteur 15. degrez 50. minutes Est. Le 20. un de nos Chirurgiens mourut, & fut fort regreté parce qu'il ne nous en restoit qu'un autre pour un si dangereux voyage.

Le 28. de Janvier nous fimes voiles vers les Isles de Sibble de Ward, qui sont trois Isles situées à 51. degrez 25. minutes de latitude Septentrionale, & de longitude Occidentale suivant mon compte de 57. degrez 28. minutes du Lezard en Angleterre. Nous trouvames-là 23. degrez 10. minutes de variation. Un mois avant que nous arrivassions là j'avois fait tout ce que j'avois pû pour persuader au Capitaine Cook & à ses gens de mouiller à ces Isles, où je leur dis que nous pourrions vrai-semblablement trouver de l'eau, comme je le croyois alors; & qu'au cas que nous n'en trouvassions pas, nous pourrions en bien ménageant celle que nous avions, gagner *Jean Fernando* sur les Mers du Sud, avant qu'elle fût consumée. Je disois cela pour rompre le dessein qu'on avoit formé de passer par le détroit de Magellan, où je savois que nous aurions beaucoup de risques à courre, parce que nôtre équipage étant Avanturier, & par conséquent moins soumis & moins obéïssant, ne se reduiroit jamais à prendre les mesures & les soins necessaires pour passer un endroit si peu connu. Car quoi que nôtre monde fût plus soumis qu'aucuns Avanturiers que j'eusse jamais vûs, je n'esperois pas de les trouver prêts à jetter l'ancre au premier com-

man-

mandement, ou à la lever. De plus ſi au cas que nous fuſſions obligez d'amarrer ou de jetter deux ancres, nous n'avions point de chaloupe pour la porter ou pour la jetter. Les Iſles de Sibble de Ward ont été ainſi nommées par les Hollandois. Elles ſont toutes trois pierreuſes, ſteriles & ſans arbres, ſi ce n'eſt quelques arbriſſeaux de Dildo qui y croiſſent. Je croi qu'il n'y a point d'eau, au moins n'y a-t-il aucune apparence qu'il y en ait. Nous ne pûmes pas approcher des deux plus Septentrionales: Mais nous vinmes bien près de la plus Meridionale, & ne pûmes trouver terre qu'à la longueur de deux cables du rivage, où nous la trouvames bien pierreuſe.

Depuis dix degrez du Sud, juſques à ce que nous fuſſions à ces Iſles, nous eumes le vent entre Eſt-Nord-Eſt, & Nord-Nord-Eſt, beau tems, & vent frais. Le jour que nous partimes pour ces Iſles nous vimes de groſſes troupes de petites écrevices, qui rougiſſoient la Mer à un mille à la ronde, & nous en primes quelques unes avec nos ſeaux. Elles n'étoient pas plus groſſes que le bout du petit doigt, cependant & les grandes & les petites avoient des pates groſſes comme celles que les Anglois appellent *labſters*. Je n'ai jamais vû que là de cette ſorte de poiſſon rouge naturellement; Car les écrevices que nous avons ſur nos côtes d'Angleterre, qui ſont noires de leur nature, ne deviennent rouges qu'après qu'elles ont bouilli. Je n'ai jamais vû non plus de poiſſon de cette eſpece ſi petit, ſi ce n'eſt peut-être des Chevretes. Les Capitaines Swan & Eaton trouverent auſſi quantité de ces petites écrevices à la même latitude & longitude.

Laiſſant donc ces Iſles où il n'y avoit moyen ni de moüiller, ni de faire aiguade nous pourſuivimes nôtre route vers le détroit de Magellan: Mais le vent étant Oüeſt & fort, nous ne pouvions pas ſouvent porter nos perroquets, ni gagner le detroit. Le ſixiéme de Fevrier nous vimes le détroit de le Maire, qui

eſt

eſt un pays fort haut de tous les côtez, & dont le détroit eſt fort ſerré. Nous avions un vent frais de Nord-Nord-Oüeſt & voyant l'entrée du détroit nous allames de ce côté là à la faveur de nôtre bon vent, qui nous dura juſqu'à quatre milles de l'embouchure. Enſuite le calme nous prit, & nous trouvames une marée vigoureuſe qui nous chaſſoit du détroit vers le Nord, & qui penſa couler bas nôtre vaiſſeau. Je ne ſai ſi c'eſt le flux ou le reflux; mais je ſai que cela faiſoit une mer auſſi courte & auſſi heriſſée, que ſi nous avions été dans un lieu où deux marées ſe fuſſent rencontrées. En effet la mer alloit de tous côtez: tantôt elle ſe briſoit ſous le milieu du vaiſſeau, tantôt ſous la poupe, tantôt elle paſſoit ſur nôtre château d'avant, & faiſoit rouler le vaiſſeau comme une coquille d'œuf, en ſorte que de ma vie je n'ai ſenti un mouvement ſi incertain & ſi bizarre. A huit heures nous eumes un petit vent d'Oüeſt-Nord-Oüeſt qui nous fit faire route à l'Eſt, reſolus de faire le tour des Iſles des Etats, à la partie Orientale deſquelles nous arrivames le lendemain à midi à la faveur d'un vent frais que nous eumes toute la nuit.

Le 7. à midi ayant paſſé la pointe Orientale de ces Iſles, je pris la hauteur par le Soleil, & me trouvai à 54. degrez 52. minutes de Sud.

A la pointe Orientale de ces Iſles, il y en a trois petites, ou pour mieux dire trois rochers aſſez élevez, & blancs de l'ordure des oiſeaux. Ayant donc obſervé le ſoleil nous fimes route au Sud en vûe de tournoyer juſqu'au Sud autour du Cap cornu qui eſt le pays le plus Meridional de la terre *Del Fuego* Le vent étoit entre Oüeſt, Nord-Oüeſt, & Oüeſt. & auſſi ne pûmes nous pas beaucoup avancer du côté de l'Oüeſt, & nous ne vimes plus la terre *Del Fuego* dès le ſoir que nous fimes route vers le Détroit de le Maire. J'ai entendu dire à ceux qui ont paſſé le détroit de Magellan, qu'ils avoient vû du feu & de la fumée dans la terre *Del Fuego*, non ſur

le

le ſommet des montagnes, mais dans les plaines & dans les valons ; & qu'ils croyoient que ce fût l'ouvrage des habitans.

Nous ne vimes ni lever ni coucher le Soleil pour prendre la hauteur après que nous eumes quitté les Iſles de *Sibble de Ward*, juſques à ce que nous fumes dans la mer du Sud : Ainſi je ne ſaurois dire ſi la variation augmenta ou diminua. Il eſt vrai qu'à midi j'obſervai le Soleil à 52. degrez 30. minutes de latitude. Nous faiſions alors route au Sud avec un vent d'Oüeſt quart de Nord. Cette nuit-là le vent s'étant tourné plus à l'Oüeſt nous revirames de bord. La latitude étoit alors ſuivant mon compte de ſoixante degrez qui eſt la plus grande latitude Meridionale où je me ſois jamais trouvé.

Etant le 14. de Fevrier à 57. degrez de latitude, & à l'Occident du Cap cornu, nous eumes une violente tempête, qui dura juſqu'au premier de Mars, le vent étant preſque toûjours Sud-Oüeſt, quart d'Oüeſt, & Oüeſt Sud-Oüeſt. Le temps fut couvert & pluvieux durant cette tempête ; mais la pluye ne fut pas groſſe. Nous fimes en ſorte néanmoins de remplir 23. barrils d'eau de pluye, ſans compter celle que nous employames à la cuiſine.

Le troiſiéme de Mars le vent changea tout à coup, & devint preſque Sud, ſouflant avec beaucoup de violence. Bien-tôt après il tourna preſque à l'Eſt, & nous doublames les Mers du Sud.

Le neuviéme jour ayant obſervé le ſoleil que nous n'avions pas vû depuis quelques jours, nous nous trouvames à 47. degrez 10. minutes de latitude, 15. degrez 30 minutes de variation.

Le vent devint Sud-Eſt. Le temps étoit beau, & le vent aſſez bon Le 17. nous étions à 36. degrez de latitude, huit degrez Eſt de variation.

Le 19. au matin nous vimes un vaiſſeau du côté du Sud qui nous ſuivoit à toutes voiles. Nous le laiſſa-

laissames venir supposant que c'étoit un vaisseau Espagnol qui venoit de *Baldivia*, & alloit à *Lima*: Et ce qui nous le fit croire, c'est que nous étions alors au Nord de *Baldivia*, & que c'étoit le tems que les vaisseaux qui trafiquent à *Baldivia*, s'en retournent dans leurs ports. Ce vaisseau crut la même chose de nous, & s'imaginoit déja de nous prendre: Mais nous étant vûs de plus près chacun reconnut son erreur. Il se trouva que c'étoit le Capitaine Eaton qui venoit exprès de Londres dans les mers du Sud. Nous nous parlames, le Capitaine vint à bord, & nous conta ce qu'il avoit fait sur la côte du Bresil, & dans la riviere de Plata.

A l'enttée Orientale du Détroit de Magellan il rencontra le Capitaine Swan, qui venoit d'Angleterre pour negocier au Détroit. Ils avoient passé le Détroit ensemble, & avoient été separez par la tempête dont on a ci-devant parlé. Comme nous & le Capitaine Eaton allions à l'Isle de *Jean Fernando* nous fimes le voyage ensemble. Nous lui donnames du pain & du bœuf, & il nous donna de l'eau, qu'il avoit prise en passant le Détroit.

Le 22. de Mars 1684. nous vinmes à la vûë de l'Isle, & le lendemain nous y entrames, & mouillames dans une Baye au Sud de l'Isle, a 25. brasses d'eau, & non loin de terre de la longueur de deux cables. Nous mimes incontinent le Canot en mer, & fumes à terre pour voir le Moskite que nous y avions laissé lors que nous en avions été chassez par les Espagnols en 1681. Nous allames à Arica quelque tems avant sous le commandement du Capitaine Watlin, après que le Capitaine Charp eut été cassé.

Cet Indien y avoit demeuré tout seul plus de trois ans, & quoique les Espagnols qui savoient que nous l'y avions laissé l'eussent cherché diverses fois, ils n'avoient néanmoins jamais pû le trouver. Il etoit dans les bois à chasser des chevres quand le Capitaine

Watlin

Watlin fit rembarquer ses gens, & les vaisseaux étoient à la voile quand il arriva sur le rivage. Il avoit son fusil & un couteau, avec une petite corne de poudre, & un peu de plomb. Après qu'il eut consumé son plomb & sa poudre, il trouva moyen de scier avec son couteau le canon de son fusil à petits morceaux, & d'en faire des Harpons, des Lances, des Hameçons, & un long couteau. Il chaufoit premierement les pieces au feu qu'il allumoit avec sa pierre à fusil, & un morceau du canon qu'il durcit; ce qu'il avoit appris des Anglois. Les pieces de fer étant chaudes il les batoit avec des pierres, & leur donnoit la figure qu'il vouloit. Il les scioit ensuite avec son couteau dont il avoit fait une espece de scie, leur faisoit une pointe à force de bras, & les durcissoit suivant le besoin qu'il en avoit. Ceci paroitra surprenant à ceux qui ne connoissent pas l'industrie des Indiens; mais il n'y a rien en cela que ce que les Indiens font ordinairement dans leur pays, où ils font leurs Instrumens de pêche sans forge ni enclume, quoi qu'ils y mettent beaucoup de tems.

D'autres Indiens qui n'ont pas l'usage du fer comme les Moskites qui l'ont tiré des Anglois, font des haches d'une pierre extrémement dure, & en coupent des arbres, mais principalement de ceux qui portent le coton. dont le bois est doux & tendre, & dont ils bâtissent ensuite des maisons ou en font des Canots. Quoi qu'ils ne puissent pas percer leurs Canots si proprement & si délicatement, ils les font néanmoins assez bien pour s'en servir. Ils font avec le feu ce qu'ils ne peuvent faire avec leurs outils, soit pour abatre des arbres, soit pour percer leurs Canots. C'est principalement les Indiens sauvages de la riviere de *Blew-field* qui pratiquent ces inventions. J'en ai fait la description dans mon 3. Chapitre, & j'ai vû leurs Canots & leurs haches de pierre. Elles ont environ dix pouces de longueur, quatre de largeur, & trois d'épaisseur dans le milieu. Elles sont plates &

aiguës

aigues par les deux bouts. Au milieu & tout autour ils y font une coche si large & si profonde qu'un homme y peut mettre le doigt tout du long, & prennent un bâton d'environ quatre pieds de long, qu'ils lient autour de la tête de la hache dans cette coche le plus fort qu'ils peuvent: & s'en servent comme d'un manche. Les autres Indiens ne sont pas moins ingenieux. Ceux de *Patagonie* sur tout, font la tête de leurs traits de pierres coupées ou brutes, que j'ai vûes & admirées. Mais revenons à nôtre Moskite de l'Isle de *Jean Fernando*. Avec les instrumens faits de la maniere qu'on vient de dire, il eut toutes les provisions que l'Isle produit, soit chevres ou poissons. Il nous dit qu'avant qu'il eût fait des hameçons, il avoit été forcé de manger du veau marin qui est une nourriture très ordinaire. Mais que depuis il n'avoit tué des veaux marins que pour faire des lignes de la peau qu'il coupoit par courroyes. A demi mille de la mer il avoit une petite maison ou hute revétue de peaux de Chevre. Son lit ou Barbam étoit sur des pieux qui avoient deux piés de hauteur & couvert des mêmes peaux. Il ne lui étoit point resté d'habits ayant usé ceux qu'il avoit eus du Capitaine Watlin, & n'avoit qu'une simple peau autour de ses reins. Il apperçût nôtre vaisseau le jour avant que nous mouillassions, & ne doutant pas que nous ne fussions Anglois, il tua trois Chevres le matin avant que nous fussions à l'ancre, qu'il fit cuire avec des choux pour nous regaler quand nous serions à terre. Il vint donc sur la côte pour nous feliciter de nôtre heureuse arrivée. Quand nous débarquames un Moskite Indien nommé Robin sauta le premier à terre, & courant à son frere Moskite, il fut se jetter tout de son long à ses pieds le visage en terre. Il le releva, & l'ayant embrassé il se jetta aux pieds de Robin le visage en terre, & en fut aussi relevé. Nous nous arrêtames avec plaisir pour voir la surprise, la tendresse, & la ceremonie d'une entrevûe toute plei-
ne

ne d'affection de part & d'autre. Les civilitez étant faites nous nous approchames pour embrasser celui que nous avions retrouvé, & qui étoit ravi de voir arriver ses vieux amis, qui venoient le chercher exprès à ce qu'il croyoit. Il s'appelloit Will comme l'autre se nommoit Robin ; noms que les Anglois leur avoient donnez, car ils n'en ont point entr'eux, & regardent comme une grande faveur d'être nommez par quelqu'un de nous. Quand ils sont parmi nous, si nous ne leur donnons point de noms ils s'en plaignent, disans qu'ils sont de pauvres gens qui n'ont point de nom.

Cette Isle est à 34 degrez 15. minutes de latitude, & à environ cent vingt lieuës de la terre ferme. Elle a environ douze lieuës de circuit, & est pleine de hautes montagnes, & de petites vallées agreables qui produiroient selon les aparences si elles étoient cultivées, tout ce que le climat est capable de produire. Les côtez des montagnes sont en partie des pâturages ou pacages, & en partie pleins de bois. Les pâturages sont des pieces de terre sans bois. Ce n'est pas qu'elles soient plus steriles que les terres où il y a du bois, car le terroir en est souvent aussi bon que par tout ailleurs, & souvent entremêlé de bois. Il y a dans la Baye de Campêche des pâcages de fort grande étenduë que je vis pleins de bétail : Mais les plus grands dont j'aye jamais entendu parler sont aux environs de la riviere de *Plata* ; car ils ont 50. 60. ou 100. milles de longueur. Il y en a plusieurs dans la Jamaïque, à Cuba, & à *Hispaniola* qui sont entremêlez de bois. On n'appelle pas pâcages les lieux que l'art, & le travail ont nettoyés de bois ; mais ceux qu'on trouve sans bois dans les lieux inhabitez de l'Amerique. Telle est l'Isle de *Jean Fernando*, ou autres pays originairement sans bois.

L'herbe qui croît dans ces pâturages de *Jean Fernando* n'est ni longue ni ferme, comme elle est d'ordinaire dans ceux des Indes Occidentales ; mais c'est une espe-

espece d'herbe épaisse qui fleurit durant présque toute l'année. Les bois sont composez de diverses sortes d'arbres. Il y en a de gros & bons pour bâtir, mais il n'y en a point de propres à faire des Mats. Les arbres à Chou de cette Isle sont petits & bas, & portent néanmoins une bonne tête, & du fruit de fort bon goût. Je ferai la description de ces pâturages dans mon septiéme chapitre.

Les pâturages sont fournis de grands troupeaux de Chevres. Mais celles de l'Orient de l'Isle ne sont pas si grasses que celles de l'Occident; car quoiqu'il y ait beaucoup plus d'herbe, & abondance d'eau dans chaque valée, elles n'y profitent néanmoins pas si bien que du côté d'Occident où elles ont moins de nourriture. Avec tout cela on y en trouve en plus grande abondance, & de plus grasses & de plus delicates.

L'Occident de l'Isle est un pays haut & plat sans aucun valon. On ne peut y mettre pied à terre que d'un côté. Il n'y a ni bois, ni eau douce & l'herbe y est courte & séche.

Les premieres Chevres qu'il y eut dans l'Isle y furent mises par *Jean Fernando*, qui en fit le premier la découverte en allant de Lima à Baldivia. Il découvrit aussi une autre Isle à peu près de la même grandeur; & à vingt lieues de celle-ci du côté de l'Occident. Des premieres Chevres que Fernando laissa dans l'Isle qui porte son nom, sont venues toutes celles qui y sont à present. Fernando étant de retour à Lima après la découverte de son Isle, demanda qu'on la lui asseurât par une patente, resolu de s'y établir; & ce fut à son second voyage qu'il y mit trois ou quatre Chevres, qui ont si bien multiplié, qu'elles ont peuplé toute l'Isle. Mais il ne pût jamais obtenir la patente qu'il demandoit; de-là vient que l'Isle est encore sans habitans, quoi qu'elle puisse incontestablement faire subsister quatre ou cinq cens familles des seules denrées qu'elle pourroit produire. Je ne dis rien de trop;

car

car les pâcages pourroient à l'heure qu'il est nourrir 1000. pieces de betail sans compter les Chevres. Il y a de l'apparence que si la terre étoit cultivée elle produiroit du grain, & même du froment, de bons pois, des Yames, & des Patates, car dans les valées & à côté des montagnes le terroir est noir, bon & fertile. La mer n'y est pas moins fertile que la terre. Il y a autour de cette Isle une aussi prodigieuse quantité de veaux marins, que s'il n'y avoit point d'autre lieu au monde où ils pûssent vivre: En effet il n'y a point de Baye, point de rocher sur lequel on puisse mettre le pied, qui n'en soit plein. Les lions marins y sont par grosses troupes: Les poissons aussi, & sur tout les *Snappers* & les Tatonneurs y sont en si grande abondance, que deux pêcheurs à la ligne en prendront en deux heures de tems pour regaler cent hommes, avec chacun une ligne seulement.

Quoi que les veaux marins soient assez connus, il ne sera pas néanmoins mal à propos d'en faire la description. Ils sont de la grosseur de nos veaux ordinaires. Leur tête est faite comme celle d'un chien: Aussi les Hollandois les appellent chiens Marins. Ils ont de chaque côté deux grosses & longues nageoires. Elles leur servent à nager, car s'élevant par un bout à la faveur de ces nageoires, & tirant leur derriere sous eux, ils se rebondissent par maniere de dire, & jettent le corps en avant, trainant leur derriere après eux: se relevant ensuite & sautant encore du devant alternativement, ils vont & viennent de cette maniere pendant qu'ils sont à terre. Depuis les épaules jusques à la queüe ils vont en appetissant comme un autre poisson, & ont deux petites nageoires à chaque côté du croupion, qui est ordinairement couvert de leurs nageoires. Quand ils sont en mer elles leur servent de queue, & à terre de siege quand ils donnent à têter à leurs petits. Leur poil est de diverses couleurs, comme noir, gris, brun, tacheté, paroissant fort lissé & fort agreable d'abord qu'ils sortent de la mer. Les

veaux marins de *Jean Fernando* ont une fourrure si fine, si épaisse, & si courte, que je n'en ai pas vû de pareille ailleurs. Il y en a toûjours autour de l'Isle des milliers, je pourrois peut-être dire des millions, ou assis dans les Bayes, ou allans a la mer & en venans. A un mille ou deux de terre vous voyez l'Isle toute couverte de ces animaux qui se joüent à la superficie de l'eau, ou sont au soleil à terre. Quand ils sortent de la mer ils appellent leurs petits & belent comme les brebis; & quoi qu'ils passent auprès d'une infinité d'autres petits avant que de venir aux leurs, ils ne se laissent néanmoins têter qu'aux leurs propres. Les jeunes ressemblent à de petits chiens, & aiment fort la terre: Mais quand ils sont batus, ils gagnent la mer aussi bien que les vieux, & nagent fort vite & fort legerement, quoi qu'ils soient à terre d'une très-grande paresse, & qu'ils ne s'ôtent du chemin qu'après qu'on les a batus: Mais ils se jettent sur ceux qui les frapent. Un coup sur le nez les tue incontinent. On peut charger de gros vaisseaux de peaux & d'huile de veaux marins, car ils sont extraordinairement gras. Ils se trouvent également dans les Climats froids & chauds. Dans les pays froids ils aiment les pieces de glace, où ils se couchent & chauffent au soleil, comme ils font à Jean Fernando quand ils sont à terre. Il y en a beaucoup dans les parties Septentrionales de l'Europe & de l'Amerique, & dans les parties Meridionales de l'Afrique, comme aux environs du Cap de Bonne-Esperance, & au détroit de Magellan: Et quoi que je n'en aye jamais vû dans les Indes Occidentales, que dans la Baye de Campeche, dans certaines Isles qu'on appelle *Alceranes*, & dans d'autres qu'on appelle *desertes*, il y en a néanmoins sur toute la côte de la mer meridionale de l'Amerique, depuis la terre *Del Fuego* jusqu'à la ligne équinoctiale: Mais du côté du Nord de la ligne je n'en ai jamais vû qu'à vingt & un degré de latitude. Je n'en ai jamais vû non plus dans les Indes Orienta-

les. En general les veaux marins accourent, ce semble, où il y a quantité de poisson, car ils en vivent. Le poisson qu'ils mangent sont les Merlus, les Tatonneurs &c. dont les côtes pierreuses sont fort abondantes: Telle est aussi la plus grande partie de cette côte Occidentale de l'Amerique meridionole, comme je le dirai ailleurs.

Le Lion marin est un grand animal de douze à quatorze pieds de long. Au plus gros du corps il est de la grosseur d'un Taureau. Il est de la figure du veau marin, mais six fois aussi gros. Sa tête est faite comme la tête du lion, sa face est large ayant plusieurs longs poils aux levres comme un Chat. Ses yeux sont gros comme ceux d'un bœuf, ses dents longues de 3. pouces, & grosses environ comme le gros doigt d'un homme. Du tems du Capitaine Charp nos gens en faisoient des Dez. Ils n'ont point de poil sur le corps comme les veaux marins. Ils sont bruns & extraordinairement gras. Un Lion marin coupé & bouilli rendra un muid d'huile très douce & fort bonne à frire. Le maigre est noir & à gros grain, & d'assez mauvais goût. Il demeurera bien une semaine à terre à moins qu'il n'en soit chassé. Quand ils viennent à terre trois ou quatre de compagnie, ou davantage, ils se couchent en troupe comme les cochons, grognent comme eux, & font un bruit horrible. Ils mangent le poisson, & je croi que c'est leur nourriture ordinaire.

Le *Snapper* est un poisson qui ressemble fort au Rouget, si ce n'est qu'il est beaucoup plus gros. Sa tête & sa gueule sont larges, & ses ouies grandes. Son dos est d'un rouge vif, & son ventre de couleur d'argent. Ses écailles sont aussi larges qu'un chelling. Il est excellent à manger. Il y en a en plusieurs endroits des Indes Occidentales & de la mer du Sud; Mais je n'en ai vû que là.

Le poisson de roche que les matelots appellent Tatonneur, & les Espagnols *Baccalao*, qui est le

nom qu'ils donnent aux Merlus auquel le Tatonneur, ressemble fort, est plus rond que le *Snapper*, d'un brun enfoncé, & ses écailles ne sont pas plus larges qu'un sou d'argent. Il est bon à manger, & on en trouve une grande quantité sur la côte du Perou & de Chili.

L'Isle de Jean Fernando n'a que deux Bayes où les vaisseaux puissent ancrer. Elles sont toutes deux du côté de l'Orient; & il y a dans l'une & dans l'autre un petit ruisseau de bonne eau douce. On pourroit les fortifier toutes deux avec peu de dépense, en sorte que cinquante hommes dans chacune pourroient empêcher mille d'en approcher. On ne peut entrer dans ces Bayes du côté de l'Occident qu'avec beaucoup de peine, & en traversant des montagnes, où trois hommes peuvent empêcher de monter tout ce qui se presente. C'est une verité dont ont fait en partie l'experience cinq Anglois que le Capitaine David y laissa, & qui se défendirent contre un gros corps d'Espagnols qui avoient mis pied à terre dans les Bayes, & venoient pour les massacrer. Quoi qu'à la seconde attaque un de leurs camarades desertât & passât du côté des Espagnols, les quatre autres tinrent bon & s'embarquerent quelque tems après sur le vaisseau du Capitaine Strong de Londres.

Nous fumes seize jours à l'Isle de Jean Fernando. Nos malades demeurerent à terre durant tout ce tems-là, avec un des Medecins du Capitaine Eaton, qui en avoit soin, & ne les faisoit nourrir que de Chevres, & de diverses herbes qu'on trouve en abondance dans les ruisseaux. Leur maladie étoit principalement le Scorbut.

CHAPITRE V.

L'Auteur part de l'Isle de Jean Fernando. De la mer pacifique. Des Andes, ou hautes montagnes du Perou & du Chili. Capture. Isle de Lobos : Des Penguins & autres Oiseaux qui y sont. Ils font trois nouvelles prises. Des Isles de Gallapagos. De l'arbre nommé Dildo. *Du bois de* Burton. *Des Mammets arbres, des Guanos, des Tortuës de terre, & de leurs diferentes especes. Des serpens verds, des Tourterelles, & des Tortuës. Tortuë marine & ses diferentes especes. De l'air de Gallapagos, & du tems qu'il y fait. Description de quelques Isles, de leur terroir &c. Description de l'Isle de Cocos, du Cap Blanc, & de la Baye de Caldera, & de ses pâturages. Mort du Capitaine Cook. De la Ville de Nicoya, d'un bois rouge servant à la teinture, & autres marchandises. 12. hommes sur le point de perir se sauvent. Du bois à Lance. Montagne ardente de la côte de Ria Lexa, nommée la Montagne de Volcan Vejo. Grain. De l'Isle & du havre de Riæ Lexa. Du Golfe d'Amapalla, & de la pointe de Casivine. Des Isles de Mangera & d'Amapalla. Des habitans Indiens. Des pruniers sauvages. Des autres Isles du Golfe d'Amapalla. Les Capitaines Eaton & David y carenent leurs vaisseaux, & partent.*

LE huitiéme d'Avril 1684. nous mimes à la voile de l'Isle de Jean Fernando avec un vent de Sud-Est. Nous étions alors deux vaisseaux, l'un commandé par le Capitaine Cook sur lequel j'étois, & qui fut attaqué dans l'Isle d'un mal dont il mourut

peu de tems après, & le Capitaine Eaton. Nous allons maintenant entrer dans la mer pacifique proprement ainsi nommée: Car quoi qu'il soit ordinaire à nos Geographes de donner ce nom à l'Ocean en general. & de l'appeller *Mare Australe*, *Mar Del Zur*, ou *Mare pacificum*, il me semble néanmoins que ce nom ne doit s'étendre du Midi au Septentrion, que depuis le 30. degré jusqu'au 4. de latitude meridionale, & depuis les côtes de l'Amerique jusqu'à l'Occident indefiniment, autant que j'ai pû le remarquer pour avoir été dans ces pays-là à deux cens cinquante lieues de terre ou davantage, la mer étant toûjours tranquille. Dans tout le trajet dont j'ai parlé on ne voit point de nuages pluvieux, quoi que l'horison soit souvent assez epais pour empêcher qu'on ne puisse se servir du Quart de Cercle pour observer le soleil, & que les matinées soient souvent accompagnées de gelée blanche, & de brouillards épais qui ne mouillent presque pas. Il n'y a sur cette Mer que les vens reglez & ordinaires. Elle n'est sujete ni aux tempêtes, ni aux grains, ni aux Ouragans, quoi qu'au Septentrion de la ligne on les sente sur cette Mer aussi bien que sur la Mer Atlantique. Cependant cette Mer toute pacifique qu'elle est a des vagues hautes, grosses, & longues au renouveau & au plein de la Lune: mais elles sont telles, qu'elles ne se coupent point en mer, & par ce moyen elles ne sont pas à craindre, si ce n'est sur les rivages où elles donnent, & où il est difficile de faire descente.

Le meilleur de nôtre route sur cette mer fut du côté de la ligne jusqu'à 24 degrez de latitude Meridionale, où nous suivimes le Continent de l'Amerique Meridionale. Toute cette étenduë de pays, soit le Chili ou le Perou, est prodigieusement haute; ce qui nous obligea de nous tenir à douze ou quatorze lieues de terre, ne voulant pas être vûs des Espagnols qui y demeurent. Le pays, & sur tout celui qui est

situé

situé au dessus de celui dont on a parlé, depuis le 24. degré de latitude Meridionale jusques au 17. & depuis le 14. jusques au 10. est prodigieusement élevé. Il y a en general des hauteurs paralleles à la terre, & trois ou quatre éminences l'une dans l'autre, chacune plus haute que l'autre, & celles qui sont le plus avant dans le pays sont beaucoup plus exhaussées que les autres. Elles paroissent toûjours bleues quand on les voit de la Mer. Quelquefois elles sont obscurcies par des nuages, mais moins souvent que les hautes terres des autres parties du monde: Car il n'y pleut que rarement ou jamais, non plus que sur la Mer circonvoisine. Elles ne sont point aussi sujettes aux brouillards. Ce sont les plus hautes montagnes que j'aye jamais vûës. Elles sont plus hautes que le Pic de Teneriffe, ou de sainte Marthe, &, je croi, plus que toutes les montagnes du monde.

A 30. degrez de latitude Meridionale j'ai vû un pays fort élevé, mais bien moins en latitude que celui dont je viens de parler. Le Chevalier Jean Narborough qui a fait aussi le voyage de Baldivie, ville située sur cette côté, parle d'un pays fort élevé qu'il a vû près de cette place. Des Espagnols m'ont dit que cette côte est extrémement haute tout le long de la rade entre Coquimbo situé à environ 30. degrez de lat. Meridionale, & Baldivie, qui est à 40. degrez du Sud De sorte que selon toutes les apparences cette file de montagnes regne sans discontinuation depuis un bout du Perou & du Chili, jusques à l'autre, tout le long de la côte Meridionale. On appelle ordinairement ces montagnes *Andes*, ou *Sierra Nuevada des Andes*. La hauteur excessive de ces montagnes est peut-être la cause qu'il ne se jette aucune riviere de consequence dans ces mers. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelques petites rivieres; mais elles sont en fort petit nombre; Car en quelques endroits il faut faire 150 ou 200. lieues avant que d'en trouver une qui aboutisse à la mer: Et dans les lieux où elles sont plus

communes, elles ſont à 30. 40. ou 50. lieues les unes des autres, & avec cela trop petites & trop peu creuſes pour être navigables. D'ailleurs quelques-unes de ces rivieres ne coulent pas toûjours; car elles tariſſent tout à fait en certains tems de l'année. Telle eſt la riviere *d'Iſlo* qui coule rapidement & à grand bruit depuis la fin de Janvier juſques au mois de Juin. Alors elle diminuë peu à peu, & tarit tout à fait vers la fin de Septembre juſqu'au mois de Janvier qu'elle recommence à couler. C'eſt une choſe que j'ai vûë dans toutes les ſaiſons dans les deux voyages que j'y ai faits: Et j'ai appris des Eſpagnols qu'il en eſt de même de quelques autres rivieres de cette côte, qui ſont plûtôt des torrens ou des écoulemens d'eaux qui viennent en certains tems des pays éloignez, que des rivieres proprement ainſi nommées.

Nous ne perdimes pas la côte de vûë dans nôtre route, quoi que nous en fuſſions aſſez éloignez. Nous ne trouvames rien de remarquable que nous ne fuſſions à 9. degrez 40. minutes de latitude Meridionale, où nous découvrimes le troiſiéme de Mai un vaiſſeau à nôtre Nord. Il tâchoit de gagner le vent: nous lui donnames la chaſſe, & le Capitaine Eaton qui avoit le devant l'eut bien-tôt pris. Il étoit parti de *Guiaquil* depuis environ un mois, chargé de bois de Charpente, & alloit à *Lima*. Trois jours auparavant il étoit parti de *Santa*, où il étoit allé pour faire de l'eau, & où l'on avoit eu nouvelles par un Exprès venu de Baldivie que nous étions dans ces mers; Car comme nous apprimes dans la ſuite, le Capitaine Swan avoit été à Baldivie pour y negocier: Et comme il avoit rencontré le Capitaine Eaton au Détroit de Magellan, les Eſpagnols de Baldivie auxquels ſans doute il parla de nous, le ſoupçonnerent d'être des nôtres, quoi que cela ne fût point vrai. Sur ces nouvelles le Vice-Roi de *Lima* avoit envoyé des Exprès dans tous les ports pour avertir de ſe precautionner contre nos inſultes.

Nous

Nous primes incontinent la route de l'Isle de *Lobos*, située à 6 degrez 24. minutes de latitude Meridionale. J'en pris la hauteur à terre avec un Astrolabe. Elle est à cinq lieues de la terre ferme. On l'a nommée *Lobos de la Mer* pour la distinguer d'une autre Isle qui n'en est pas éloignée, qui lui ressemble fort, & qu'on appelle *Lobos de la terre*, parce qu'elle est plus proche de la terre. *Lobos*, ou *Lovos* est le nom que les Espagnols donnent au veau marin, dont il y en a une grande quantité aux environs de ces Isles & de plusieurs autres de ces Mers qui portent le même nom.

Le neuviéme de Mai nous arrivames à l'Isle de *Lobos* de la Mer, où nous mouillames avec nôtre prise. Ce *Lobos* est composé de deux petites Isles d'environ un mille de circuit chacune. Elles sont assez hautes, & separées par un petit canal qui n'est bon que pour des barques. Du côté du Nord de ces Isles, & assez près de terre il y a divers rochers. A l'Occident du côté le plus Oriental de l'Isle il y a une petite Baye à couvert des vents, & bonne pour le carenage. Le reste de la côte tant autour qu'entre les deux Isles, n'est que rochers à petites pentes. Le dedans de l'Isle est en partie pierreux, & en partie sablonneux; le terroir sterile, sans eau douce, sans arbres soit grands, soit petits, sans herbes, & sans animaux terrestres, car les veaux & les Lions marins y viennent à terre: Mais il y a quantité d'oiseaux, comme des Boubies; mais principalement des Penguins, dont j'ai vû une abondance prodigieuse dans toutes les Mers du Sud sur la côte du pays nouvellement découvert, & du Cap de Bonne Esperance. Le Penguin est un oiseau marin, gros environ comme un Canard, ayant les pieds faits de même; mais le bec est pointu, & il ne mange que du poisson. Ils ne volent pas, mais ils voltigent, ayant comme de jeunes Oisons des chicots plûtôt que des ailes. Ces chicots néanmoins leur servent de nageoires quand

ils ſont dans l'eau. Leurs plumes ne ſont que du Duvet : Leur chair eſt un mediocre aliment, mais leurs œufs ſont un mêts excellent. Il y a une autre eſpece de petits oiſeaux noirs qui font des trous dans le ſable pour s'y retirer la nuit. Ceux-là ſont bons à manger. Je n'en ai jamais vû que là, & à *Jean Fernando*.

La rade eſt bonne entre l'Iſle la plus Orientale & les rochers, y ayant 10. 12. à 14. braſſes d'eau. Comme le vent eſt ordinairement Sud ou Sud-Sud-Eſt, l'Iſle la plus Orientale qui eſt à l'Eſt & à l'Oüeſt met cette rade à couvert.

Nous y nettoyames nos vaiſſeaux, & quand nous fumes prêts à remettre à la voile on examina les priſonniers, pour ſavoir ſi quelqu'un d'eux ne pouvoit point nous conduire en quelque endroit où nous pûſſions faire quelque entrepriſe. Ils nous avoient déja dit que les Eſpagnols nous avoient découverts; & nous vimes bien d'abord qu'ils n'envoyeroient rien de precieux par mer tant que nous ſerions là. On jetta les yeux ſur pluſieurs villes, comme par exemple ſur *Guiaquil*, *Zana*, *Truxillo*, & autres : Mais enfin nous nous déterminames pour *Truxillo* comme étant la plus importante, & par conſequent celle où nous pouvions faire ſelon toutes les apparences la capture la plus conſiderable, pouvû que nous pûſſions nous en rendre maîtres, dequoi nous ne doutions nullement, quoi que nous n'ignoraſſions pas que c'étoit une ville très-peuplée. La plus grande difficulté conſiſtoit à mettre pied à terre; Car *Guanchaquo* qui eſt le port de Mer le plus proche de la place, quoi qu'il n'en ſoit qu'à 6. milles, eſt un lieu incommode pour une deſcente. Les pêcheurs mêmes qui y demeurent n'en peuvent pas ſortir en moins de trois ou quatre jours. Nonobſtant tout cela nous fimes le 17. de Mai après midi la revûe de nos équipages, & vimes ſi nos armes étoient en bon état. Nous étions en tout cent huit hommes en état de ſervir, outre les ma-

malades ; & le lendemain nous étions resolus de faire voile avec le vaisseau chargé de bois que nous avions pris. Mais ce jour-là même un de nos gens qui étoit à terre de bon matin, découvrit trois vaisseaux faisant route au Nord, deux hors de l'Isle, & l'autre entre l'Isle & le Continent.

Nous appareillames au plus vite, & leur donnames la chasse. Le Capitaine Eaton qui tiroit le moins d'eau, passa entre la partie la plus Occidentale de l'Isle & les rochers, & poursuivit les deux qui étoient hors des Isles. Nous qui étions sur le vaisseau du Capitaine Cook suivimes l'autre qui vouloit gagner la terre ferme: Mais nous l'eumes bien-tôt pris, après quoi nous continuames nôtre route vers l'Isle avec la prise, voyant que le Capitaine Eaton n'avoit pas besoin de secours, & qu'il s'étoit rendu maître des deux vaisseaux qu'il avoit poursuivis. Il entra avec un ; car l'autre étoit si fort à couvert du vent, & si chargé qu'il ne pût alors le faire entrer. Il esperoit d'en venir à bout le lendemain: Mais comme il étoit fort chargé, & qu'il étoit destiné pour descendre à *Panama* au premier vent favorable il n'avoit point voulu porter de voiles.

Le 19. la prise ne fit tout le jour que louvoyer sans pouvoir approcher plus près de l'Isle. Nos Moskites selon leur coûtume sortirent avec leur Canot, & prirent six Tortuës ; car elles y sont en assez grande abondance. Les vaisseaux que nous avions pris venoient de Guanchaquo, & alloient tous trois à *Panama* chargez de farine. Il y en avoit deux qui ne pouvoient pas être plus chargez. L'autre n'avoit guere plus de demi charge ; mais le Vice-Roi de *Lima* lui avoit ordonné de partir avec les deux autres, ou bien d'attendre que nous fussions sortis de ces mers-là : Car il esperoit qu'ils pourroient nous échaper en faisant voiles au plûtôt. Sur le plus gros des vaisseaux il y avoit une Lettre du Vice Roi de *Lima* au President de Panama, pour l'informer qu'il y avoit des ennemis

ſur cette Mer; c'eſt pourquoi il avoit fait partir ces trois vaiſſeaux avec des farines, afin que *Panama* n'en manquât pas; Car il faut ſavoir que cette place tire ſes proviſions du Perou. Il le prioit de les menager ne ſachant quand il pourroit lui en envoyer davantage. Il y avoit auſſi ſur le même vaiſſeau ſept ou huit tonneaux de marmelade de Coins, une Mule magnifique qu'on envoyoit au Preſident, & une fort grande image de la Vierge Marie en bois, d'ouvrage de Sculpture & peinte pour orner une nouvelle Egliſe à *Panama*; le tout envoié par le Vice-Roi de *Lima* d'où ce gros vaiſſeau étoit parti il n'y avoit que peu de jours. Il portoit auſſi 800000. pieces de huit à *Panama:* Mais durant le ſejour qu'il fit à *Guanchaquo* pour y charger ſa farine, les Marchands ayant entendu parler des nouvelles debitées par le Capitaine Swan qui étoit à *Baldivie*, avoient fait rapporter l'argent à terre. Ces priſonniers nous apprirent auſſi que les habitans de *Truxillo* bâtiſſoient tout près de la mer un fort à Guanchaquo, qui eſt le port de mer de *Truxillo*, pour arrêter ceux qui voudroient y faire deſcente. Cet avis nous fit changer de reſolution, & nous détermina d'aller avec nos trois priſes à *Gallapagos*, qui ſont pluſieurs grandes Iſles, les unes ſous la ligne, les autres de chaque côté de la ligne. Je ne ferai point ici la deſcription de *Truxillo*, parce que dans le ſuplément que je reſerve pour la fin de ce livre, je me propoſe de donner une relation generale de la plupart des villes conſiderables de cette côte, depuis *Baldivie* juſqu'à *Panama*, & depuis *Panama* juſqu'à *Californie*.

Le 19. nous partimes ſur le ſoir de l'Iſle de *Lobos*, le Capitaine Eaton étant toûjours avec nous. Nous emmenames nos trois priſes de farine; mais pour le premier vaiſſeau que nous avions pris chargé de bois, nous l'y laiſſames à l'ancre. Le vent étoit Sud quart-d'Eſt, qui eſt le vent reglé & ordinaire qui regne en ce pays-là, auſſi fimes-nous route au Nord Oüeſt

quart

quart de Nord, dans le dessein de courir la latitude des Isles de Gallapagos, & de nous éloigner de l'Oüest, parce que comme nous ne savions point la distance au juste, nous ne pouvions par consequent nous regler sur rien pour y aller. Quand nous fumes à quarante minutes au de-là de la ligne, nous tournames le Cap à l'Oüest par un vent de Sud très moderé & très-agreable. Ce ne fut que le trente & uniéme de Mai que nous commençames à voir les Isles de *Gallapagos*. Les unes nous parurent du côté d'où venoit le vent, les autres du côté opposé, & d'autres enfin vis à vis de nous. Nous ne les eumes pas plûtôt apperçûes, que nous bordames incontinent nos voiles, & fimes route au plus près du vent qu'il nous fut possible, faisant tous nos efforts pour gagner la plus meridionale de ces Isles. Mais comme les vaisseaux que nous venions de prendre étoient fort chargez, que leurs voiles étoient petites & deliées, & que le vent étoit extrémement petit, ils ne pouvoient nous suivre, c'est pourquoi nous nous remimes aussi à faire des bordées, & nous nous éloignames un peu du vent pour attendre nos vaisseaux. Vers le soir le vaisseau sur lequel j'étois, & celui que commandoit le Capitaine Eaton mouillerent à l'Orient d'une des plus Orientales de ces Isles, à un mille de la côte, à seize brasses d'eau, sur un fond sablonneux, clair, blanc & dur.

Les Isles de *Gallapagos* sont plusieurs Isles de grande étendue situées sous la ligne & aux deux côtez de la ligne & qui ne sont pas habitées. La plus Orientale est à environ cent dix lieues de la terre ferme. On les met à cent quatre vingts & un degré de longitude, s'étendant à cent soixante seize degrez vers l'Oüest, & par conséquent leur longitude d'Angleterre est d'environ soixante degrez du côté de l'Oüest. Mais je croi que nos Hydrographes ne les éloignent pas assez de l'Occident. Les Espagnols qui en ont fait les premiers la découverte, & qui seuls

les ont mises dans leurs Cartes, disent qu'elles sont en grand nombre, & qu'elles s'étendent depuis l'Occident de la ligne jusques à cinq degrez du Septentrion; Cependant nous ne vimes pas plus de quatorze à quinze de ces Isles. Il y en a qui ont sept à huit lieues de long, & trois à quatre de large. Elles sont raisonnablement élevées, la plûpart sont plates & unies au sommet. Quatre ou cinq des plus Orientales sont pierreuses, steriles, & montueuses, & ne produisent ni herbes, ni pâturages, ni arbres que des *Dildos*; si ce n'est du côté de la Mer. Le *Dildo* est un arbrisseau verd & plein de piquans qui croît de la hauteur d'environ dix à douze pieds, & qui ne produit ni feuilles ni fruit. Il est de la grosseur de la jambe d'un homme depuis le pied jusqu'à la tête, plein depuis un bout jusqu'à l'autre de piquans rangez en rayons fort près à près. Cet arbrisseau n'est bon à rien, non pas même à brûler. Il y a en certains endroits près de la mer de petits arbres nommez *Borions* qui sont fort bons à brûler. Cette sorte d'arbres viennent en divers lieux dans les Indes Occidentales, & principalement dans la Baye de *Campeche*, & dans les Isles Sambales. Je n'en ai jamais vû sur ces Mers qu'aux Isles de Gallapagos. Il y a entre les rochers de ces Isles steriles des Lacs & des fossez où il y a de l'eau. Quelques autres de ces Isles sont unies & basses. Le terroir en est sterile, & produit diverses sortes d'arbres qui nous sont inconnus. Quelques-unes des plus Occidentales ont neuf à dix lieues de long, & six à sept de large; la terre y est profonde & noire. Celles-ci produisent de grands arbres, principalement des Mammets, qui y croissent avec tant d'abondance, qu'on voit des bois qui ne sont composez que de ces arbres. Il y a dans ces grandes Isles des rivieres assez larges, & dans les autres de moindre étendue des ruisseaux de bonne eau. Lorsque les Espagnols en firent la premiere découverte ils y trouverent quantité de Guanos & de Tortues de

terre,

terre, & les nommerent les Isles de *Gallapagos*. Je ne croi pas qu'il y ait de pays au monde où il y ait tant de ces animaux. Les Guanos y sont aussi gras & aussi gros que j'en aye vû de ma vie, & si familiers qu'un homme en peut assommer vingt avec un bâton en une heure de tems. Les Tortues de terre y sont en si grande quantité, que cinq ou six cents hommes pourroient en subsister pendant plusieurs mois sans aucune autre sorte de provisions. Elles sont extraordinairement grosses & grasses; & si délicates qu'il n'y a point de poulet qui se mange avec plus de plaisir. Une des plus grosses pese 150 ou 200 livres, & il y en a qui ont le Carapace ou ventre de deux pieds, ou deux pieds six pouces de large. J'ai entendu dire qu'à l'Isle de Saint *Laurent* ou de Madagascar, & à la Forêt Angloise, Isle qui n'en est pas éloignée, qu'on nomme aussi Dom *Mascarin*, & dont les François sont maintenant en possession, il y a de fort grosses Tortuës; mais si elles sont aussi grosses, aussi grasses, & aussi delicates que celles de *Gallapagos* c'est ce que je ne sais pas. Il y a dans les Indes Occidentales de trois ou quatre sortes de Tortuës: Il y en a que les Espagnols appellent *Hecates*, qui se tiennent presque toûjours dans les Etangs ou lacs d'eau douce, & qui ne viennent à terre que rarement. Ces Tortuës pesent environ 10. ou 15. livres la piece, & ont les jambes petites, les pieds plats, & le cou long & menu. Il y en a d'autres qu'on nomme *Terrapen*, beaucoup moindres que les *Hecates*. L'écaille du dos est naturellement taillée, bien ouvragée & diversifiée de plusieurs nuages. Celles-ci ont le dos plus rond que celles dont on vient de parler, quoi que d'ailleurs elles leur ressemblent fort. Elles aiment les lieux humides & marêcageux ou les lieux qui n'en sont pas éloignez. Les unes & les autres sont fort bonnes à manger. Il y en a beaucoup à l'Isle des Pins près de *Cuba*. Quand les chasseurs Espagnols les trouvent dans les bois ils les portent à leurs hutes, les marquent

quent par des coches qu'ils leur font sur l'écaille & le laissent aller. Ils en usent de cette maniere pour le avoir proches, car elles ne s'éloignent jamais. Quan ces chasseurs retournent à *Cuba* après environ u mois ou six semaines d'absence, ils emportent trois ou quatre cens Tortuës, ou davantage, qu'ils ver dent & qui sont fort bonnes à manger. Chacun cor noit les siennes aux marques. Les Tortuës de Galla pagos ressemblent aux *Hecates* ; si ce n'est comm j'ai déja dit, qu'elles sont beaucoup plus grosses qu'elles ont le cou fort long & fort menu, & la têt petite. Il y a dans ces Isles des serpens verds, mais n'y ai point vû d'autre animal terrestre. Il y a for Tourterelles, & si privées qu'un homme en peu tuer cinq ou six douzaines en un après midi avec u simple bâton. Cet oiseau est un peu moins gro qu'un pigeon ; mais il est très-bon à manger, & gr ordinairement.

Il y a entre ces Isles de bons & larges canaux c les vaisseaux peuvent passer. Il y a certains endroi où l'eau est basse, & où il croît quantité d'herbe la Tortuë : Aussi ces Isles foisonnent de Tortu marines de l'espece qu'on nomme Tortuës verte J'ai differé jusqu'ici de donner la description de c animal ; je le ferai ici puisque l'occasion s'en présent Il y a de quatre sortes de Tortuës de mer, savoir l grosses Tortuës, ou Tortuës à Bahu ; les gross têtes, les bec à Faucon, & les Tortuës vertes. Le premieres sont communément plus grosses que l autres, ont le dos plus haut & plus rond, la cha puante, & mal saine. Les grosses têtes sont ainsi pellées parce qu'elles ont la tête plus grosse que tout les autres : Leur chair est aussi fort puante, & on mange rarement hors les cas de necessité. Elles nourrissent de la mousse qui vient autour des rocher Les bec à Faucon sont les moindres de toutes. On l appelle ainsi parce qu'elles ont la gueule longue & p tite, & en quelque façon de la figure du bec du Fa

co

on. Le dos de ces Tortuës eſt couvert d'une écaille
ont on fait beaucoup de cas pour faire des cabinets,
es peignes, & autres choſes. La plus groſſe a en-
ron trois livres & demi d'écaille; mais cela ne va
s toûjours juſques-là. Celles-ci ſont mediocre-
ent bonnes à manger; mais en general elles valent
ieux que les groſſes têtes. Cependant les bec à
ucon ſont mal ſaines en certains lieux. Elles pur-
nt & font exceſſivement vomir ceux qui en man-
nt, & principalement celles qui ſe trouvent entre
Sambales & *Porto bello*. Nous trouvames dans les
des Occidentales d'autres poiſſons auſſi mauvais:
ais je me reſerve à en parler dans le ſupplément.
s bec à Faucon ſont meilleures ou pires ſuivant ce
'elles mangent. En certains endroits elles ſe nour-
ſent d'herbe, comme font les vertes; en d'autres
es ſe tiennent entre les rochers, & ne mangent que
la mouſſe ou de l'herbe ſauvage: Auſſi celles-ci ne
nt-elles pas ſi bonnes que celles qui mangent l'her-
, ni leur écaille ſi nette. Car d'ordinaire elle
couverte de taches qui empêchent qu'elle ne ſoit
nſparente. Quant à la chair elle eſt communément
ine, & principalement le gras.

Il y a des Tortuës à bec de Faucon en divers en-
oits des Indes Occidentales. Elles ont des Iſles
des lieux particuliers où elles vont pondre, & ne ſe
êlent que rarement avec les autres. Les unes & les
tres pondent dans le ſable en Mai, Juin, & Juillet,
unes plûtôt, les autres plus tard. Elles pondent
ois fois, & chaque fois 80. ou 90. œufs. Leurs
fs ſont auſſi gros que ceux des poules, fort ronds,
couverts ſeulement d'une peau blanche & rude. Il
des Bayes au Nord de la Jamaïque où les bec à
uçon vont pondre. Il y a des Iſles dans la Baye de
nduras où elles vont auſſi pondre, & en pluſieurs
droits le long de la côte des Indes Occidentales de-
is la Trinité juſqu'à la *Vera Crux* dans la Baye de
nouvelle Eſpagne. Lors qu'une Tortuë ſort de la
mer

mer pour pondre, elle eſt du moins une heure à revenir; Car il faut qu'elle aille au de-là des lieux où la mer va en haute marée; & s'il arrive que l'eau ſoit baſſe quand elle vient à terre, elle eſt ſi peſante, qu'il faut qu'elle ſe repoſe deux ou trois fois avant que d'arriver au lieu où elle veut pondre. Après qu'elle a trouvé un lieu commode, elle fait un grand trou dans le ſable avec ſes nageoires. Quand elle a pondu elle couvre ſes œufs à deux pieds de profondeur du même ſable qu'elle a tiré du trou, & puis s'en retourne. Elle vient quelquefois une nuit à l'avance au lieu où elle veut pondre; & après l'avoir viſité, & fait un tour ou demi cercle de marche, elle s'en retourne à la mer, & ne manque jamais de revenir à terre la nuit ſuivante pour pondre près de ce lieu-là. Toutes les Tortuës pondent de la même maniere. J'ai connu un homme dans la Jamaïque qui a fait huit livres ſterl. d'écailles de Tortuës à bec de Faucon qu'il prenoit en un certain tems, & dans une petite Baye qui n'a pas demi mille de long. La maniere de les prendre eſt de faire le guet, de ſe promener toute la nuit d'un côté & d'autre, ſans bruit & ſans lumiere. Quand la Tortuë vient à terre, celui qui eſt au guet la renverſe ſur le dos; la traine hors de la portée de la haute marée, & la laiſſe-là juſqu'au matin. Une groſſe Tortuë verte eſt ſi peſante & fait tant d'efforts que deux hommes ſont aſſez embaraſſez à la renverſer. Les Tortuës à bec de Faucon ſe trouvent non ſeulement dans les Indes Occidentales: mais auſſi ſur les côtes de Guinée, & dans les Indes Orientales. Je n'en ai jamais vû dans les mers du Sud.

On les appelle vertes parce qu'elles ont l'écaille plus verte que les autres. Elle eſt fort deliée & fort tranſparente, & les nuages en ſont plus beaux que de celle du bec à Faucon: Mais on ne s'en ſert que pour les pieces de rapport, parce qu'elle eſt extraordinairement deliée. Elles ſont en general plus groſſes que les bec à Faucon, & peſent deux ou trois cents livres

la

piece. Leur dos est plus plat que celui des bec à rucon, & leur tête est ronde & petite. Elles sont s plus délicates de toutes, mais il y a des degrez à bserver & pour la chair & pour la grosseur. J'ai emarqué qu'à *Blanco* dans les Indes Occidentales, s Tortuës vertes qui sont les seules qu'il y ait, sont us grosses que toutes les autres qui se trouvent dans s mers du Sud. Elles y pesent ordinairement 280 300 livres. Le gras en est jaune, le maigre blanc, la chair extraordinairement douce. A *Bocca-toro* ui est à l'Occident de *Porto bello*, elles ne sont pas si rosses: Leur chair est moins blanche, & leur gras oins jaune. Celles des Bayes de *Honduras* & de *ampeche* sont encore plus petites. Le gras en est ert, & le maigre plus noir que de celles de *Bocca-ro*. J'ai entendu parler d'une Tortuë verte monstrueuse qu'on prit une fois à Port-Royal dans la aye de Campeche, qui avoit quatre pieds du dos au entre, & six pieds de ventre en largeur. Le fils du apitaine Roch de l'âge d'environ neuf ou dix ans ntroit dans l'écaille de cette Tortuë comme dans un ateau, & alloit au vaisseau de son pere à environ un uart de mille au large. Le gras produisit huit galons* d'huile. Les Tortuës des petites Isles situées au idi de *Cuba* sont les unes plus grosses, les autres oins. Les unes ont la chair verte, les autres noire, les autres jaune. Il y en a toûjours de cette espece à ort-Royal dans la Jamaïque, parce qu'on y envoye es vaisseaux qui les prennent avec des filets, & les ortent à Port-Royal. Elles arrivent en vie à la Jamaïque, où on leur fait en mer des reservoirs pour les arder vivantes. Le marché en est tous les jours bien ourvû. C'est la nourriture ordinaire de ces pays-là, principalement des petites gens.

La Tortuë verte vit d'une herbe qui croît dans la er dans la plûpart des lieux dont on vient de parler, 3, 4, 5, ou six brasses d'eau. Cette herbe est diffe-

* *C'est-à-dire 33. pintes mesure de Paris.*

ferente de celle de la Manate; car elle a la feuille pe tite; mais elle a un quart de pouce de large, & 6 pouces de long. La Tortuë des Isles de *Gallapago* est une espece de Tortuë verte batarde; car son écaill est plus épaisse que celles des autres Tortuës vertes de Indes Occidentales, & sa chair n'est pas si douce Elle est plus large qu'aucune autre espece de Tortue Car elle a d'ordinaire 2. ou 3. pieds d'épaisseur, & un ventre de cinq pieds de large. Il y a d'autres Tor tuës vertes dans les mers du Sud, qui ne sont pas s grosses que les plus petites à bec de Faucon. On voit celles-ci à l'Isle de *Plata*, & ailleurs aux envi rons. Elles vivent de mousse, & sont fort puantes mais grasses.

L'une & l'autre de ces especes est differente de toutes les autres: Car le mâle & la femelle viennent à terre en plein jour, & se couchent au soleil. Mais ailleurs il n'y a que la femelle qui aille à terre pour pondre; & cela durant la nuit seulement. Les Tortuës les mieux nourries dans les mers du Sud sont celles qu se tiennent entre les Isles de *Gallapagos*, où il y a quantité d'herbe.

Il y a une autre sorte de Tortuës dans les mers du Sud, qui toutes petites qu'elles sont ne laissent pas d'être assez bonnes, & qui se trouvent à l'Oüest de la côte de Mexique. Il y a en ces animaux une chose très-surprenante & bien remarquable; c'est que dans le tems de leur ponte ils abandonnent pendant deux ou trois mois les lieux où ils trouvoient leur vie la plus grande partie de l'année, & vont ailleurs seule ment pour y pondre. On croit qu'elles ne mangent rien durant ce tems-là: de sorte que le mâle & la femelle deviennent extrémement maigres; Mais sur tout le mâle le devient à un point que personne ne veut en manger. Les lieux les plus remarquables où j'aye entendu dire qu'elles vont pondre sur une Isle des Indes Occidentales nommée Caiman, & l'Isle de l'Ascension sur l'Ocean Septentrional. Mais el-

les

s n'ont pas plûtôt fait leur ponte qu'elles se retirent
ıutes. Il n'y a pas de doute qu'elles ne fassent à la
ıge des centaines de lieues pour se rendre à ces Isles:
ar on a souvent remarqué, que toutes les sortes de
ortuës dont nous venons de parler se trouvent au
aiman dans la saison de la ponte. Les Isles meridio-
ıles de *Cuba* en sont à plus de 40 lieues; qui est
ndroit le plus proche d'où ces animaux puissent
rtir: Et il est très-certain que la prodigieuse quan-
é de Tortuës qui s'y rendent pour pondre n'y sau-
ient subsister.

Celles qui vont pondre à l'Ascension font bien plus
chemin: Car la terre la plus proche en est à 300.
ues: Et il est certain que ces animaux se tiennent
ûjours près du rivage. *Gallapagos* sur la mer du Sud
t aussi le lieu où elles demeurent la plus grande
rtie de l'année. Cependant elles passent la mer &
nt pondre à terre, éloignée de cent lieues pour le
oins. Quoi qu'une infinité de Tortuës quittent
lieu de leur demeure & de leur nourriture pour
er pondre, elles ne s'en vont pas toutes pour cela.
uand elles font le trajet pour aller pondre, elles sont
compagnées d'une infinité de poissons, & princi-
lement de Goulus; les lieux qu'elles quittent étant
ors entierement denuez de poissons, parce qu'ils
ivent les Tortuës.

La femelle allant ainsi au lieu où elle doit pondre, le
âle l'y accompagne, & ne l'abandonne jamais qu'ils
soient de retour. Le mâle & la femelle sont gras
rs qu'ils commencent leur voyage: Mais avant leur
tour le mâle est, comme j'ai dit, si maigre, qu'il
est pas bon à manger alors; au lieu que la femelle
st toûjours quoi que moins grasse qu'au commen-
ment de la saison. On dit que ces animaux travail-
ıt dans l'eau à la propagation de leur espece, & que
mâle est neuf jours sur la femelle. Il est à remar-
er que quand ils sont dans cette situation le mâle
bandonne pas aisément la femelle. J'ai pris des
mâ-

mâles en cette posture, & un fort mediocre tireu peut alors les transpercer : Car le mâle n'est du tou point sauvage ; mais la femelle voyant un canot quan elle s'éleve pour soufler fait des efforts pour s'échaper mais le mâle la tient avec ses deux nageoires de de vant, & l'empêche de fuir. Quand ils sont ain accouplez le meilleur est de darder la femelle la pre miere, car alors vous êtes sûr du mâle. On di que ces animaux vivent long-tems ; & les Jamaï cains qui pêchent les Tortuës remarquent qu'elle sont long-tems avant que d'être parvenues à leur par faite grandeur.

L'air de ces Isles est assez temperé vû le climat. I fait tout le jour sans interruption un petit vent de mer & la nuit un vent froid : Ainsi la chaleur n'y est pa si violente que dans la plûpart des lieux proches de l ligne. La saison pluvieuse de l'année sont les moi de Novembre, de Decembre, & de Janvier. Le tems es alors extrémement sombre & orageux, mêlé d quantité de tonnerres & d'éclairs. Quelquefoi avant & après ces mois il y a de petites pluye rafraichissantes : Mais le temps est toûjours fort beau durant les mois de Mai, de Juin, de Juillet, & d'Août.

Nous ne fumes qu'une nuit à une de ces Isles qui est sous la ligne, parce que nos prises ne pûrent pas mouiller. Nous nous rafraichimes fort bien de Tortuës de terre & de mer ; & le lendemain nous mimes à la voile. L'Isle de *Gallapagos* où nous fumes ensuite n'est qu'à deux lieues de celle que nous avions quittée, également pierreuse & sterile, & d'environ cinq ou six lieues de long, & quatre de large. Nous mouillames l'après midi au Nord de l'Isle, à un quart de mille de terre, & à 16 brasses d'eau. Le long de la côte est d'un accès difficile, & on ne peut ancrer qu'en ce seul endroit-là. La rade est mediocre ; car le fond est si escarpé, que si l'ancre lâche une fois elle ne s'acroche jamais, & le vent vient d'ordinaire de

la

a terre, ſi ce n'eſt durant la nuit que le vent de terre eſt plus à l'Oüeſt; car il ſoufle tout le long de la terre, mais fort doucement. Il n'y a d'eau que dans les Lacs & dans les trous des rochers. L'endroit où nous mouillames d'abord a de l'eau du côté du Nord. Elle tombe comme un torrent des rochers hauts & eſcarpez ſituez dans une Baye ſablonneuſe. Nous ne fumes pas plûtôt à l'ancre, que nous fimes une tente à terre pour le Capitaine Cook qui étoit malade. Nous trouvames ſur le ſable des Tortuës marines ; ce qui n'eſt pas ordinaire dans les Indes Occidentales. Nous les renverſames afin qu'elles ne pûſſent pas s'en retourner. Le jour ſuivant il en vint d'autres, & nous trouvames qu'elles avoient accoûtumé de ſe coucher au ſoleil : ainſi nous ne nous donnames plus la peine de les renverſer. Nous nous contentames d'envoyer tous les matins nôtre Cuiſinier à terre, lequel en tuoit autant qu'il nous en falloit pour la journée : ce qui dura autant de tems que nous fumes-là : Et comme il y avoit grand nombre de Tortuës de terre & de mer, nous mangions tantôt des unes & tantôt des autres. Le Capitaine David y vint pour la ſeconde fois, & paſſa aux autres Iſles ſituées à l'Occident de celles-ci. Il y trouva une ſi prodigieuſe quantité de Tortuës de terre, que lui & ſon équipage ne mangerent autre choſe durant trois mois qu'ils y demeurerent. Elles étoient ſi graſſes, qu'il reſerva ſoixante jarres * d'huile de celles qui furent mangées. Ils ſe ſervirent de cette huile au lieu de beurre pour manger des poudins à leur retour. Il trouva des lieux fort commodes à carener, de bons canaux entre ces Iſles, & pluſieurs lieux propres à ancrer. Il trouva auſſi force ruiſſeaux de bonne eau douce, & aſſez de bois à brûler, y ayant quantité d'arbres bons à pluſieurs choſes. Le Capitaine Henri dont je parlerai dans la ſuite y vint auſſi, & trouva des Iſles qui avoient quan-

* *La jarre contient 20. Gallons, ou 80 pintes de Paris.*

quantité d'arbres de *Mammet*, & d'assez grandes ri-
vieres. La mer des environs est fort poissonneuse
aussi bien que celle des Isles de *Jean Fernando* Ces
Isles sont grandes; le terroir en est gras, & aussi fer-
tile que celui des Isles de *Jean Fernando*. Il y a princi-
palement ici quantité de Goulus. La partie Septen-
trionale de la seconde Isle où nous mouillames est à
vingt-huit minutes au Nord de la ligne. Je pris la hau-
teur du soleil avec un Astrolabe. Les Isles de *Galla-
pagos* sont fort abondantes en sel. Nous ne fumes-là
que douze jours, durant lesquels nous mimes à terre
5000. balots de farine dont nous fimes un Magazin
pour nous en servir si nous en avions besoin avant que
de quitter ces mers. Ce fut-là qu'un de nos prisonniers
Indiens nous dit qu'il étoit né à *Ria Lexa*, & qu'il
s'engageroit volontiers à nous y conduire. Ques-
tionné sur la force & sur les richesses de cette place, il
nous satisfit si bien, qu'il fut resolu d'y aller sous sa
conduite.

Pour cet effet nous fimes voiles le douziéme de Juin,
resolus de toucher à l'Isle de Cocos, soit pour y dé-
barquer quelque farine, soit pour voir l'Isle chemin
faisant. Nous fimes route au Nord jusqu'à 4. de-
grez 40. minutes de latitude, resolus alors de faire
route à l'Oüest quart de Nord; Car nous nous atten-
dions d'avoir le vent Sud quart d'Est, ou Sud-Sud-Est,
comme nous l'avions eu au midi de la ligne. J'avois
autrefois trouvé les vents de cette maniere près de
terre à la même latitude: Mais en partant de *Galla-
pagos* nous eumes d'abord un vent de Sud; & quand
nous fumes un peu plus vers le Nord, nous l'eumes
Sud quart d'Oüest; ensuite Sud-Sud-Oüest; vents
auxquels nous ne nous étions pas attendus. Nous
crumes d'abord que le vent reviendroit encore au Sud:
Mais après avoir mis à la voile pour l'Isle de *Cocos*,
nous eumes le vent Sud-Oüest quart de Sud; ainsi
nous ne pûmes faire route qu'à l'Oüest quart de
Nord. Nous continuames cette route jusqu'à 5. de-
grez

grez 40. minutes de latitude Septentrionale. Desesperans alors, vû les vents, de pouvoir trouver l'Isle de *Cocos*, nous fimes voiles vers la côte; Car quand nous aurions vû l'Isle nous n'eussions alors pû l'aborder, parce que nous étions trop au Nord.

Les Espagnols ont nommé cette Isle *Cocos*, parce qu'il y a quantité d'arbres à *Cacao.* Ce n'est pas seulement en deux ou trois lieux qu'ils croissent; mais il y en a de grands bois tout autour de l'Isle près de la mer. Cette Isle n'est pas habitée. Elle a environ 7. ou 8. lieues de circuit, & est passablement élévée dans le milieu, où il n'y a pas des arbres: Mais elle paroit fort verte & fort agreable par le moyen d'une herbe que les Espagnols appellent *Gramadal.* Elle est basse près de la mer.

Elle est à 5. degrez 15. minutes du Nord de la ligne, & entourée de rochers qui la rendent presque inaccessible. Il n'y a qu'un petit havre du côté du Nord-Est, par où les vaisseaux peuvent entrer & mouiller seurement. Il y a dans ce havre un petit ruisseau d'eau douce qui se jette dans la mer. Voilà ce que les Espagnols en disent, & ce que j'en ai appris du Capitaine Eaton qui y fut depuis.

Ceux qui comme nous n'auroient pas appris par experience la nature des vents en ce pays-là, croiroient avec raison que nous aurions pû aisément aller à *Ria Lexa*, à voiles deployées: Mais nous nous trouvâmes trompez: car nous étant un peu plus approchez de terre, nous eumes le vent directement contraire. Je parlerai de ceci plus amplement dans le chapitre des vents, où je renvoye le Lecteur.

Nous eumes beau tems & peu de vent durant ce voyage, & au commencement de Juillet nous vinmes au Cap Blanc, ou Blanco, sur le continent de Mexique. Il est ainsi appellé à cause de deux rochers blancs qui se découvrent de loin. A les voir en mer & vis à vis du Cap, ils semblent qu'ils en font partie: Mais quand on est plus près de terre soit à l'Est ou à

l'Oüeſt du Cap, ils paroiſſent d'abord comme deux vaiſſeaux à la voile; mais à les voir de plus près on diroit que ce ſont deux hautes tours, étant petits, hauts, eſcarpez de tous côtés, & éloignez du Cap d'environ demi mille. Ce Cap eſt à 9. degrez 56. minutes de latitude, & à peu près de la hauteur de la pointe de Beachy en Angleterre ſur la côte de Suſſex. Ce Cap eſt une pointe complete où regnent juſqu'à la mer des rochers eſcarpez. Son ſommet eſt plat & uni durant près d'un mille, après quoi il commence à baiſſer peu à peu, & fait de chaque côté une agreable pente. Il paroît tout à fait charmant à la faveur des grands & magnifiques arbres dont il eſt couvert. La côte qui regne depuis le Nord-Oüeſt du Cap juſqu'au Nord-Eſt durant environ quatre lieues forme une petite Baye que les Eſpagnols appellent *Caldera* A une lieue avant dans le Cap Blanc du côté du Nord-Oüeſt, & à l'entrée de cette Baye, il y a un petit ruiſſeau de très-bonne eau qui ſe jette dans la mer. Ici le terrein eſt bas, & fait une eſpece de ſelle entre deux petites montagnes. Le pays eſt extrémement riche, & produit de gros & grands arbres. La terre eſt noire & profonde, & je l'ai toûjours trouvée graſſe. A environ un mille de ce ruiſſeau du coté du Nord-Eſt finit le pays boiſé. C'eſt là que commencent les pâcages, qui s'avançant dans le pays à quelques lieues, forment pluſieurs petites montagnes & vallées. Ces pâcages ne ſont pas entierement ſans arbres: Mais il y a par ci par là de petits bocages qui les rendent très-agreables. Ces pâcages produiſent une herbe épaiſſe & longue, mais très-bonne. Je n'en ai point vû de meilleure dans les Indes Occidentales. Vers le fond de la baye le terrein d'auprès de la mer eſt bas & plein de Mangles, mais plus avant dans le pays le terroir eſt haut & montueux. Les montagnes ſont en partie couvertes de bois, & en partie de pâcages. Les arbres de ces bois ſont petits & courts, & les montagnes de pâturages ſont mediocrement herbeuſes. Depuis le bout

bout de cette Baye jusques au Lac de Nicaragua sur la côte Septentrionale de la mer il n'y a que 14. ou 15. lieuës. Sur le chemin entre la Baye & le lac il y a quelques montagnes, mais la plus grande partie est des pâturages.

Le Capitaine Cook qui étoit tombé malade aux Isles de *Jean Fernando*, continua de l'être jusqu'à deux ou trois lieues du Cap Blanc, où il mourut subitement. Il sembloit le matin qu'il se portoit aussi bien qu'il eût fait depuis quelques semaines; mais il est ordinaire aux malades qui sont en mer, & qui ne respirent qu'un air marin, de mourir aussi-tôt qu'ils viennent à la vûë de terre. Quatre heures après qu'il fut mort nous mouillames tous, c'est à dire le vaisseau sur lequel j'étois, celui du Capitaine Eaton, & la prise chargée de farine, à une lieüe en dedans du Cap, vis à vis d'un ruisseau d'eau douce, & à 14. brasses d'eau sur un sable clair & dur. Nous n'eumes pas plûtôt mouillé, qu'on porta le Capitaine Cook à terre pour y être enterré. Douze hommes armez couvroient ceux qui faisoient la fosse. Car quoi que nous ne vissions aucune apparence d'habitans, nous ne savions si le pays n'étoit du tout point habité. Avant que nôtre mort fût enterré trois Indiens Espagnols vinrent au lieu où les nôtres faisoient la fosse, & leur demanderent qui ils étoient, & d'où ils venoient. Nos gens répondirent qu'ils venoient de *Lima*, & alloient à *Ria Lexa*, mais que le Capitaine d'un de leurs vaisseaux étant mort en mer, ils avoient été obligez de venir à terre pour l'enterrer à la maniere des Chrétiens. Les trois Indiens Espagnols qui avoient été d'abord fort reservez, commencerent à être plus hardis, & s'étant un peu plus approchez ils firent plusieurs questions ridicules, auxquelles les nôtres répondirent ne faisant point difficulté de leur debiter plusieurs mensonges pour mieux les attirer entre leurs griffes. Nos gens rirent souvent de leur temerité, & leur demanderent s'ils n'avoient jamais vû des Espagnols.

gnols. Ils leur dirent qu'ils étoient Espagnols eux-mêmes, qu'ils demeuroient parmi les Espagnols ; & qu'encore qu'ils fussent nez dans le pays, ils n'y avoient jamais vû trois vaisseaux. Les nôtres repliquerent qu'ils n'y en auroient pas tant vû, si une occasion pressante ne les y avoit fait aborder. Ils les amuserent enfin si bien, & les attirerent si près d'une parole à l'autre, que les nôtres se saisirent des trois en même tems : Mais avant que le Capitaine Cook fût enterré, il y en eut un qui s'échapa. Les autres deux furent amenez à bord de nôtre vaisseau. Le Capitaine Eaton vint incontinent à bord, & les examina. Ils avoüerent qu'ils étoient venus exprès pour reconnoître nôtre vaisseau, & pour savoir s'il étoit possible, qui nous étions ; parce que le President de *Panama* avoit depuis peu écrit à *Nicoya* : & donné avis aux Magistrats qu'il y avoit des ennemis sur ces mers ; & qu'ainsi ils devoient se tenir sur leurs gardes. *Nicoya* est une petite ville de Mulatres située sur les bords d'une riviere du même nom, & à environ douze ou treize lieues d'ici du côté de l'Occident. Cette place est fort propre à bâtir des vaisseaux ; aussi la plûpart des habitans sont-ils Charpentiers, & s'occupent communément à batir des vaisseaux neufs, ou à radouber les vieux. Ce fut là que le Capitaine Charp immediatement après que je l'eus quitté en 1681. trouva des Charpentiers, & fit racommoder son vaisseau avant que de s'en retourner en Angleterre. Il étoit donc du devoir des Espagnols de prendre garde à eux suivant l'avis que leur avoit donné le Gouverneur de *Panama*, de peur que nous ne nous pourvûssions à *Nicoya* des choses qui nous manquoient, & que nous y pouvions facilement trouver. Ces Indiens Espagnols nous dirent aussi qu'ils avoient été envoyez au lieu où ils avoient été pris pour reconnoître nos vaisseaux, se défiant que ce fût ceux dont le President de *Panama* avoit fait mention. On leur demanda l'état & les richesses du pays. Ils répondirent

rent que la plûpart des habitans étoient laboureurs, & s'occupoient à planter, & à cultiver les bleds, & principalement à élever du bétail ; ayant des pâturages de grande étendue bien pourvûs de taureaux, de vaches, & de chevaux: Qu'en certains endroits près de la mer il croissoit du bois rouge propre à la teinture, dont, disoient-ils, ils ne tiroient pas grand profit, parce qu'ils étoient obligez de le voiturer au lac de Nicarague qui se jette dans les mers du Nord: Qu'ils y envoioient aussi une grande quantité de peaux de taureaux & de vaches, & rapportoient en échange des Marchandises de l'Europe, savoir des chapeaux, des toiles, & des laines dont ils s'habilloient : Que la chair de leur bétail ne leur servoit qu'à nourrir leurs familles, & que pour du beurre & du fromage ils n'en faisoient guere en ce pays-là.

Après cette relation ils nous dirent que si nous avions besoin de provisions, il y avoit à environ trois milles de là une ferme de taureaux ou de vaches dont nous pourrions tuer ce que nous voudrions. Cette nouvelle nous fit plaisir. Car nous n'avions point eu de chair depuis que nous avions quitté les Isles de *Gallapagos*. Nous envoyames donc 24. de nos gens avec des chaloupes, & un des Indiens Espagnols pour leur servir de pilote. Ils mirent pied à terre à environ une lieue du vaisseau. Nous trainames nos chaloupes sur le sec, & marchames suivans nôtre guide, qui nous mena bien-tôt à des maisons, & à un grand parc de bétail. Ce parc étoit dans un grand pâturage à environ deux milles de nos Chaloupes. Il y avoit un grand nombre de taureaux & de vaches grasses qui y paissoient. Quelques-uns des nôtres vouloient qu'on en tuât trois ou quatre & qu'on les portât à bord. D'autres s'y opposoient, & disoient qu'il valoit mieux passer la nuit, & faire entrer le matin les bêtes dans le parc, pour en tuer ensuite 28. ou 30. ou autant qu'il nous plairoit. Mon avis étoit de retourner à bord, & je tâchai de les obliger tous à me suivre;

mais il y en eut qui ne le voulurent pas. J'y retournai donc avec 12. hommes, qui faisoient la moitié de nôtre troupe, & laissai l'autre moitié derriere. Je vis en ce lieu-là trois ou quatre tonnes d'un bois rouge, que je prens pour cette sorte de bois qu'on appelle à la Jamaïque *bois sanglant*, *ou bois de Nicarague*. Nous qui retournames a bord ne trouvames aucune opposition, & le lendemain nous attendions nos camarades que nous avions laissez à terre; mais personne ne vint. A quatre heures après midi nous envoyames 10. hommes dans nôtre Canot pour voir ce que nos gens étoient devenus. Quand ils furent à la Baye où nous avions mis pied à terre pour aller au parc du bêtail, ils les trouverent tous sur un petit rocher à demi mille de terre, & dans l'eau jusqu'aux reins. Les nôtres avoient couché dans une maison, & étoient sortis de bon matin pour faire entrer le bétail dans le parc. Deux avoient passé d'un côté, & deux d'un autre, pendant que le reste se tenoit auprès du parc pour y faire aller le bétail. Comme ils étoient ainsi dispersez environ 40. ou 50. Espagnols armez fondirent sur eux. Les nôtres s'appellerent incontinent les uns les autres, & se rassemblerent avant que les Espagnols pûssent les attaquer, & ne furent pas plûtôt rassemblez qu'ils se mirent en marche pour regagner leur chaloupe qui avoit demeuré sur le sec. Mais étant arrivez dans la Baye ils trouverent leur chaloupe toute en feu. Ce fut pour eux un très-desagreable spectacle; car ils ne savoient comment faire pour revenir à bord, à moins que de marcher par terre jusques au lieu où le Capitaine Cook avoit été enterré, c'est à dire de faire près d'une lieue. La plus grande partie des endroits par où il falloit passer étoient embarassez de bois épais, où les Espagnols pouvoient aisément se mettre en embuscade; ce qu'ils savent très-bien faire. D'ailleurs les Espagnols qui comptoient que nos gens ne pouvoient leur échaper, vinrent à eux, & leur demanderent s'ils ne vou-

loient

loient point aller faire une promenade jusques à leurs plantations. Ils leur firent plusieurs autres railleries de la même force auxquelles nos gens ne répondirent pas un mot. Il y avoit encore à peu près demi marée lors qu'un des nôtres remarqua un rocher à bonne distance de terre, & qui se faisoit un peu voir sur l'eau. Il le montra à ses camarades, & leur dit que ce seroit un bon fort pour eux s'ils pouvoient le gagner. Ils auroient tous souhaité y être; car les Espagnols qui étoient bien éloignez d'eux, & derriere des arbrisseaux comme gens asseurez de leur proye, commençoient de tems en tems à tirer sur eux. Ayant donc bien consideré le lieu, & le peril où ils étoient, ils proposerent d'envoyer le plus grand d'eux pour sonder si la Mer étoit guéable entre eux & le rocher. La resolution ne fut pas plûtôt prise, qu'elle fut executée, & tout se trouva selon leur desir. Ils se mirent donc tous en marche pour aller au rocher, où ils demeurerent jusques à ce que le Canot vint à eux, ce qui fut vers les sept heures. La marée étoit sur sa fin quand ils allerent au rocher, qui étoit alors à sec; mais que l'eau recouvroit dès que la marée revenoit. De sorte que si nôtre Canot étoit arrivé une heure plus tard, ils avoient autant à craindre pour leur vie de la part de la mer, qu'ils avoient eu un peu auparavant de la part des Espagnols; Car il faut savoir que la marée monte là à environ huit pieds. Les Espagnols qui s'attendoient de les voir emporter au retour de la marée qui n'étoit pas éloignée demeurerent à terre, & ne quitterent jamais les arbrisseaux & les broussailles derriere lesquelles ils s'étoient mis, parce qu'ils n'avoient que trois ou quatre fusills, les autres n'étant armez que de piques. Les Espagnols de ces quartiers sont fort adroits à darder la lance, dont ils font de grands exploits dans l'occasion, & principalement aux embuscades. Aussi sont-ils si braves qu'ils ne se soucient guere de se battre autrement; mais se contentent de se tenir hors de portée;

 de

de menacer & dire des injures, à quoi ils font auffi entendus qu'à darder; de forte que quand ils ne difent mot nous concluons toûjours à coup feur qu'ils font en embufcade. Nôtre Canot revint à bord avant la nuit, & ramena tous nos gens en bonne fanté. Le lendemain on envoya deux Canots au fond de la Baye à la pourfuite d'un grand Canot qu'on nous avoit dit qui y étoit. Les Efpagnols n'ont ici ni vaiffeaux ni barques; ils ont feulement quelques Canots dont ils fe fervent rarement. Je ne croi pas auffi qu'il y ait là des pêcheurs, parce que le poiffon y eft extrémement rare; Car je n'y en ai jamais vû, & jamais aucun de nos gens n'en a pû prendre un feul, quoi que nous n'ayons jamais mouille l'ancre que nos pêcheurs ne foient allez pêcher, & que nous n'ayons effayé de prendre quelque chofe avec nos lignes & nos hameçons. Le jour fuivant nos gens revinrent avec le Canot qu'ils étoient allez chercher. Trois ou quatre jours après nos deux Canots furent renvoyez à la chaffe d'un autre Canot qu'ils amenerent auffi à bord. Ces Canots étoient pourvûs de bancs, de courroyes, & d'avirons, & en general de tout ce qu'il falloit pour être en état de fervir. Le Capitaine Eaton en eut un, & nous eumes l'autre que nous gardames pour mettre du monde à terre quand l'occafion s'en préfenteroit, Pendant que nous fumes là nous primes autant d'eau que nous en pûmes ferrer, & coupames un grand nombre de perches pour faire des avirons, car il y a là quantité de bois à Lance qui eft fort propre pour cela. Je n'ai jamais vû de ce bois-là dans les mers du Sud qu'en ce feul endroit. Il y en a beaucoup dans la Jamaïque, principalement à un lieu nommé *Blew-field*, qui eft à l'Occident de cette Ifle, & non à la riviere de *Bleuw-field* dont il a déja été parlé. Le bois à Lance eft fort droit à peu près comme nos jeunes frênes. Il eft fort dur, fort pefant, & extrémement fort. Auffi les Flibuftiers en font-ils beaucoup de cas non feulement pour faire des manches d'avirons,

mais

mais aussi des baguetes à netoyer leurs fusils. Ils ont toûjours trois ou quatre de ces baguetes de reserve en cas que quelqu'une vienne à se rompre; & elles sont beaucoup meilleures que celles de frêne.

Le jour avant que de partir de là, Monsieur Edoüard David Quartier-maître de la Compagnie fut fait Capitaine d'un consentement unanime: Car cela lui étoit dû par succession. Le 20. de Juillet nous partimes de la Baye de *Caldera* avec le Capitaine Eaton & la prise que nous avions faite à *Gallapagos*, faisant route du côté de *Ria Lexa*. Le vent étoit au Nord & quoi qu'il ne fût pas fort il nous porta en trois jours au port que nous desirions.

Ria Lexa est le pays le plus remarquable qu'il y ait sur cette côte, à cause d'une haute montagne ardente qu'il y a, & que les Espagnols nomment *Volcan Vejo*, ou le vieux Volcan. Il faut porter le Cap tout à fait au Nord-Est, & passer ensuite tout auprès de la montagne, & cette route vous mene dans le havre. Les vens de mer sont au Sud-Oüest. Ainsi les vaisseaux qui viennent-là doivent prendre les vens de Mer, car il n'y a pas moyen d'entrer par le vent de terre. Le Volcan est aisé à connoître parce qu'il n'y a point aux environs de montagne si haute, & qu'il n'y en a point aussi de la même figure tout le long de la côte: Sans compter qu'il fume toute la journée, & qu'il jette quelquefois des flames durant la nuit. Cette montagne se voit de 20. Lieues: Et comme elle n'est qu'à trois lieues du havre, on en peut facilement voir l'entrée. Le havre est une petite Isle plate & basse qui a un mille de long, & environ un quart de mille de large, éloigné de la terre d'environ un mille & demi. A chaque bout de l'Isle il y a un Canal. Celui qui est à l'Occident est le plus large & le plus sûr. Cependant à la pointe de l'Isle du côte du Nord-Oüest il y a un endroit où l'eau est basse, dont les vaisseaux qui y entrent doivent se donner de garde. Après avoir passé

cet endroit il faut côtoyer l'Isle de près, car il y a une Pointe basse & sablonneuse qui s'étend presque jusqu'au milieu de la rade. Le Canal du côté de l'Orient n'est pas si large. D'ailleurs les courans y sont si forts, que les vaisseaux n'y passent que rarement ou jamais. Ce havre peut contenir 200. voiles. La meilleure rade est près de la terre, où il y a 7. ou 8. brasses d'eau, & un sable clair & dur.

La ville de *Ria Lexa* est à deux lieues du Havre dont on vient de parler. Il y a deux anses ou petites entrées qui baissent du côté de cette place. La plus Occidentale descend jusques derriere la ville, & l'autre va jusqu'à la ville: Mais ni les vaisseaux ni les barques ne peuvent aller jusques-là. Ces anses ou entrées sont fort étroites, & le pays est rempli de chaque côté d'arbres de Mangle rouge. A environ un mille & demi au dessous de la place, les Espagnols ont élevé un bon parapet sur les bords de l'anse Orientale. On nous dit aussi qu'ils en avoient fait un autre à l'anse Occidentale; tous deux si avantageusement placez, que dix hommes pouvoient aisément empêcher le debarquement de deux cens. Je parlerai plus amplement de cette place quand j'y retournerai; ainsi j'en differerai la description jusques à ce tems-là pour reprendre le fil de nôtre voyage.

Etant donc à la vûë de ce Volcan, & autant que nous en pûmes juger a 7. ou 8. milles de terre, nous amenames nos huniers resolus d'entrer de nuit dans le havre avec nos Canots. Sur le soir nous eumes un très-violent grain qui nous vint du Nord-Est, accompagné de beaucoup de tonnerres & d'éclairs, & d'une grosse pluye. La violence du vent ne fut pas de longue durée: Cependant il étoit onze heures de nuit quand nous sortimes nos Canots; & la mer fut alors tout à fait calme. Nous ramames droit à terre, & crumes que nous y arriverions avant que le jour fût venu: Mais nous nous trouvames trompez; Car il étoit neuf heures du matin avant que nous fussions

dans

dans le havre. A une lieue de l'Isle de *Ria Lexa* qui fait le havre, nous vimes une maison dans l'Isle. Nous nous en approchames, & vimes deux ou trois hommes qui y étoient, & qui nous regarderent jusques à ce que nous fussions à demi mille de l'Isle. Alors ils regagnerent leurs Canots, & ramerent du côté de la terre : Mais nous les eumes pris avant qu'ils eussent passé, & nous les ramenames à l'Isle. Quand nous primes le Canot il y avoit à terre vis à vis de nous un Cavalier qui courut d'abord à toute bride du côté de la ville. Le reste de nos Canots qui ramoient pesamment n'aborderent l'Isle que vers le midi : Ainsi nous fumes obligez de les attendre. Nous examinames cependant les prisonniers, qui nous dirent qu'on les avoit mis là en sentinelle : Que le Gouverneur de *Ria Lexa* avoit reçû une lettre il y avoit environ un mois, par laquelle on lui donnoit avis qu'il y avoit des ennemis en mer, & qu'il devoit prendre garde à lui : Qu'incontinent après avoir reçu cette lettre le Gouverneur avoit fait bêtir une maison dans l'Isle : & ordonné que quatre hommes y feroient sentinelle la nuit & le jour, & donneroient avis des vaisseaux qu'ils verroient venir. Ils ajoûterent qu'ils ne s'attendoient pas à voir des chaloupes ou des Canots, & qu'aussi ils ne prenoient garde qu'aux vaisseaux. Ils nous prirent d'abord pour des gens qui avoient fait naufrage. Mais quand ils virent trois ou quatre autres Canots, ils commencerent à se défier de ce que nous étions. Ils nous dirent aussi que le Cavalier que nous avions vu venoit à eux tous les matins, & qu'il pouvoit être à la ville en moins d'une heure. Le Capitaine Eaton étant venu à terre avec ses Canots, nous lui dimes ce qui étoit arrivé. Il y avoit trois heures que le Cavalier s'en étoit enfui, & il nous falloit du moins deux heures pour arriver à la ville. Nous sentions assez que le Gouverneur averti de nôtre arrivée avoit eu du temps de reste pour se précautionner, & pour poster dans ses parapets des gens qui nous rece-

vroient à bons coups de Mousquet. Ainsi nous crumes que le meilleur étoit de remettre à une autrefois l'execution de nôtre dessein.

Il y a dans l'Isle une belle source d'eau douce, comme aussi quelques arbres, mais la plus grande partie n'est que pâcage, où il y a de bonne herbe, mais point de bétail pour la manger. Cette Isle est à 12. degrez 10. minutes de latitude septentrionale. Nous fumes là jusqu'à quatre heures après midi, & nos vaisseaux étant venus à une lieue de terre nous allames tous à bord, & primes la route du Golphe d'*Amapalla* dans le dessein d'y carener nos vaisseaux.

Le 26. de Juillet le Capitaine Eaton vint à bord de nôtre vaisseau pour aviser avec le Capitaine David aux moyens d'avoir quelques Indiens pour nous aider à carener. Il fut arrêté que quand nous serions près du Golphe, le Capitaine David prendroit deux Canots bien équipez, & marcheroit le premier, & que le Capitaine Eaton demeureroit à bord. Suivant cette résolution le Capitaine David partit le lendemain pour le Golphe.

Le Golphe d'*Amapalla* est un grand bras de mer qui s'étend 8. ou 10. lieues dans le pays. Il a à son entrée du côté du Midi la pointe de *Casivina*, & le mont saint Michel du côté du Nord-Oüest. L'un & l'autre de ces deux lieux sont fort remarquables. La pointe de *Casivina* est à 12. degrez 40. minutes de latitude septentrionale. C'est une pointe haute & ronde qui paroit comme une Isle à ceux qui sont en mer; parce que les terres en sont fort basses. Le mont saint Michel est une fort haute montagne, qui néanmoins n'est pas fort escarpée. Les terres qui sont au pied de cette montagne, du côté du Sud-Est sont basses & unies durant un mille pour le moins. Et c'est à ces terres basses que commence le Golphe d'*Amapalla*. Entre ces terres basses & la pointe de *Casivina* il y a deux Isles hautes assez considerables. La plus meridio-

dionale s'apelle *Mangera*, & l'autre *Amapalla*. Elles ſont à deux milles l'une de l'autre.

Mangera eſt ronde, d'environ deux lieues de circuit, & paroit comme un grand bois. Elle eſt toute entourée de rochers, & n'a qu'une petite Baye ſablonneuſe du côté du Nord-Eſt. La terre en eſt noire, peu profonde, & mêlée de pierres, produiſant néanmoins de fort gros arbres propres à la charpente. Au milieu de l'Iſle il y a une ville d'Indiens, & une jolie Egliſe Eſpagnole. Les Indiens ont autour de la ville des plantations de Mahis, & de quelques Plantains. Ils ont quelques coqs & quelques poules, ſans aucune autre ſorte de volaille. Ils n'ont non plus aucune autre bête ſi ce n'eſt des chats & des chiens. On va de la ville à la Baye par un petit chemin eſcarpé & pierreux. Il y a toûjours dans cette Baye dix ou douze Canots ſur le ſec, & qu'on ne met à l'eau que quand on en a beſoin.

L'Iſle d'*Amapalla* eſt plus grande que celle de *Mangera*: Mais le terroir eſt à peu près le même. Il y a deux villes à environ deux milles, l'une au Septentrion, & l'autre à l'Orient. Celle-ci n'eſt pas à plus d'une mille de la Mer. Elle eſt bâtie dans une plaine ſur le ſommet d'une montagne, & le chemin pour y aller eſt ſi eſcarpé & ſi rempli de rochers, que peu de perſonnes avec des pierres ſeules empêcheroient un corps conſiderable de troupes d'y monter. Il y a une fort belle Egliſe au milieu de la ville. L'autre ville n'eſt pas ſi grande, mais elle ne laiſſe pas d'avoir une jolie Egliſe. J'ai remarqué une choſe dans toutes les villes des Indiens qui ſont ſous la domination des Eſpagnols, auſſi bien que dans les autres lieux, comme dans la Baye de Campêche, & ailleurs, que les Images de la Vierge Marie & des autres Saints, dont leurs Egliſes ſont remplies, ſont peintes à l'Indienne, & habillées en partie à l'Indienne: Mais dans les villes où les Eſpagnols font le plus grand nombre, ces mêmes Images ſont peintes & habillées à l'Eſpagnole.

Les maiſons y ſont peu de choſe : Mais les Indiens des deux places ont une aſſez grande étendue de Mahis, aſſez éloignée de la ville. Ils n'ont que peu de plantains, mais ils ont autour de leurs maiſons quantité de gros pruniers ſauvages. Ces pruniers ſont auſſi gros que les plus gros que nous ayons. La feuille eſt d'un verd enfoncé, & auſſi large que celle de nos pruniers ; mais elle eſt de la figure de la feuille de l'aubepine. Le bois de ces arbres eſt fort fragile, le fruit ovale, & auſſi gros que de petites prunes ſauvages. Ce fruit eſt d'abord fort verd ; mais quand il eſt mûr il eſt jaune d'un côté, & rouge de l'autre. Le noyau en eſt gros quoi qu'il ait peu de chair. Ce fruit eſt aſſez agreable ; mais je ne me ſouviens pas d'en avoir jamais vû de tout-à fait mûr, où il n'y eût un ver ou deux. Je ne me ſouviens pas non plus d'avoir vû de ce fruit dans les mers du Sud, qu'en ce ſeul endroit. Il y a une quantité prodigieuſe de ces pruniers ſauvages dans la Baye de Campêche, & on en plante à la Jamaïque pour fermer les champs. Les Indiens ont auſſi quelque volaille comme celle qui eſt à *Mangera*. Il n'y a d'Eſpagnols parmi eux qu'un *Padre*, ou Prêtre qui ſert les trois villes, c'eſt-à-dire les deux d'*Amapalla* & celle de *Mangera*. Ils ſont ſous le Gouverneur de la ville de ſaint Michel, ſituée au pied de la montagne de ce nom, & lui payent tribut en Mahis, parce qu'ils ſont extrémement pauvres, & toutefois très-contens. Ils n'ont rien dont ils puiſſent faire de l'argent, que leurs plantations de Mahis & leur volaille ; encore le *Padre* ou Moine en a-t-il le dixiéme. Il ſait au juſte ce que chacun en a, & ils n'oſeroient en tuer une ſeule ſans ſa permiſſion, quand même ils ſeroient malades. Ce Moine comme j'ai dit, eſt le ſeul Blanc qu'il y ait dans ces Iſles. Il parle Indien comme doivent faire tous les Moines qui demeurent parmi eux. Ce vaſte pays de l'Amerique eſt habité par des Indiens de diverſes nations, qui parlent auſſi differens langages. De-là vient que les

Moi-

Moines qui veulent demeurer avec quelqu'une de ces nations, doivent apprendre la langue des peuples qu'ils se proposent d'instruire. Quoi que les Indiens des Isles dont on vient de parler soient pauvres, il y en a en plusieurs autres endroits qui ont de grandes richesses que les Espagnols ont l'adresse de leur attraper pour des bagatelles. Les Moines ont un revenu considerable dans ces lieux-là, comme à la Baye de Campêche où les Indiens ont de grandes plantations de Cacao, ou ailleurs où l'on plante des arbres à Cochenille, & à Silvestre, ou dans les lieux où l'on recueille de petits vins, & où l'on amasse de l'or. Dans tous ces lieux-là les Moines amassent de grands trésors. De tous les Indiens de ces Isles il n'y en avoit qu'un seul qui sçût parler Espagnol, qu'il écrivoit aussi parce qu'il avoit été élevé à cela pour tenir les regîtres & les livres de compte: aussi étoit-il Secretaire des deux Isles. Il y avoit aussi un *Casica*, qui est un Magistrat d'un rang inferieur que les Indiens ont parmi eux; mais il ne savoit ni lire ni parler Espagnol.

Il y a plusieurs autres Isles dans cette Baye, mais il n'y en a aucunes qui soient habitées comme celles-ci. Il y en a une assez grande qui appartient à un Couvent de filles, à ce que nous dirent les Indiens, & où il y avoit des taureaux & des vaches. Il y demeuroit trois ou quatre Indiens pour avoir soin du bétail. Ce qui nous fit souvent frequenter cette Isle durant le sejour que nous fimes dans la Baye Toutes ces Isles sont basses à la reserve d'*Amapalla* & de *Mangera*. Il y a deux Canaux pour venir dans le Golphe, l'un entre la pointe de *Casivina* & de *Mangera*, l'autre entre *Mangera* & *Amapalla*: Mais celui-ci est le meilleur. La rade est à l'Orient d'*Amapalla*, vis-à-vis d'un morceau de terre basse; car il n'y a que cela de bas dans toute l'Isle. Un peu plus avant les vaisseaux peuvent ancrer près de terre au Nord-Est de l'Isle d'*Amapalla*. C'est le lieu que les Espagnols frequentent le plus, & qu'ils nomment le port de Martin Lopez. Ce Golphe

phe ou lac s'étend à quelques lieues au delà de toutes les Isles, mais il y a si peu d'eau, que les vaisseaux n'y peuvent aller.

C'étoit dans ce Golphe que le Capitaine David étoit allé avec deux Canots pour tâcher de faire des prisonniers, & prendre langue s'il étoit possible avant que nos vaisseaux entrassent. Il arriva dès la premiere nuit à *Mangera*; faute de pilote il ne sût de quel côté étoit la ville. Le matin étant venu il trouva sur la Baye un grand nombre de Canots, & un petit chemin qui le mena à la ville lui & sa compagnie. Les Indiens virent le soir nos vaisseaux qui s'avançoient vers l'Isle; & comme ils avoient déja reçû avis qu'il y avoit des ennemis en mer, ils firent faire sentinelle toute la nuit. Ces sentinelles donc voyans venir le Capitaine David s'enfuirent à la ville, & donnerent l'allarme. A l'arrivée du Capitaine David tout le monde s'enfuit dans les bois. Il arriva que le Moine y étoit alors, qui ne pouvant s'enfuir tomba entre les mains du Capitaine David. On prit aussi deux jeunes garçons Indiens qu'il avoit avec lui. Le Capitaine David qui ne venoit que pour faire des prisonniers, se contenta d'avoir pris le Moine, & descendit incontinent du côté de la mer. Il passa de-là à l'Isle d'*Amapalla* avec le Moine & les deux petits Indiens. Ils furent ses pilotes & le conduisirent au lieu du débarquement, où il arriva vers le midi. Ils ne s'y arrêterent point, & se contenterent d'y laisser seulement trois ou quatre hommes pour garder les Canots, pendant que le Capitaine David & le reste de sa troupe marchoient avec le Moine du côté de la ville. Cette place, comme je l'ai ci-devant remarqué, est à environ un mille du lieu où l'on débarque. Elle est située dans une plaine sur le sommet d'une montagne, que l'on ne peut monter qu'en grimpant parce qu'elle est fort escarpée. Les Indiens étoient sur le sommet de la montagne où ils attendoient le Capitaine David.

Le Secretaire dont on a déja parlé n'aimoit pas fort les

s Espagnols. Auffi étoit-ce lui qui avoit perfuadé
s Indiens d'attendre le Capitaine David : car ils s'en-
yoient tous dans les bois : Mais il les retint en leur
fant , que fi les ennemis des Efpagnols venoient
ne falloit point leur faire du mal ; mais en faire aux
pagnols mêmes dont ils étoient les efclaves : Et
'au fond leur pauvreté feroit leur garant & leur afi-
. Le Secretaire & le *Cafica* faifoient plus les empref-
z que tout le refte, quand le Capitaine David & fon
onde parurent au bas de la montagne. Ils les appel-
ent donc en Efpagnol, leur demanderent qui ils
oient ; & d'où ils venoient. Le Capitaine David
ur répondit qu'ils étoient Bafques, & qu'ils avoient
mmiffion du Roi d'Efpagne pour nettoyer ces mers
ennemis : Qu'ils venoient dans le Golphe pour ca-
ner leurs vaiffeaux ; qu'ils étoient venus-là avant les
iffeaux pour chercher un lieu commode, & pour
mander du fecours aux Indiens. Le Secretaire qui
mme je l'ai déja dit, étoit le feul qui parlât Efpa-
ol, leur dit qu'ils étoient les bien venus, car il avoit
aucoup de refpect pour tous les vieux Efpagnols, &
incipalement pour les Bafques dont il avoit entendu
re beaucoup de bien. Auffi les pria-t-il de venir à la
le. Le Capitaine David & fes gens grimperent in-
ntinent la montagne précedez du Moine, & furent
çus des Indiens avec beaucoup d'affection. Le *Cafica*
le Secretaire embrafferent le Capitaine David, &
s autres Indiens reçûrent fes gens avec la même
remonie. Les falutations étant achevées, ils pri-
nt tous le chemin de l'Eglife ; car c'eft le lieu où fe
nt toutes les affemblées publiques, auffi bien que
us les jeux & divertiffemens. De-là vient que dans
s Eglifes des villes Indiennes il y a de toute forte de
afques & d'autres bizarres ornemens à l'antique
ur hommes & pour femmes, comme auffi quantité
Haut-bois & autres inftrumens de Mufique ; & un
r tout qu'ils apellent *Strumftrum*. Cet inftrument
flemble fort au Ciftre. La plûpart de ceux dont les
In-

Indiens se servent sont faits d'une grosse citrouille coupée par le milieu, sur le trou de laquelle ils mettent une planche deliée, attachée par les côtés, & qui fait le ventre de l'instrument sur lequel on met les cordes. Les nuits d'avant ou d'après les fêtes sont les tems qu'ils prennent pour se réjouïr. Leurs divertissemens consistent à chanter, à danser, à folatrer habillez à l'antique, & à faire plusieurs postures à l'antique. S'il fait clair de Lune ils n'ont que peu de torches, sinon l'Eglise est fort illuminée. Ces assemblées sont composées de l'un & de l'autre sexe. Tous les Indiens que j'ai connus sous la domination des Espagnols me paroissent plus melancoliques que les autres Indiens qui sont libres: Et dans ces assemblées publiques, lors même qu'ils sont dans le fort de leur gayeté, leur joie m'a paru plûtôt forcée que veritable. Leurs chansons sont fort melancoliques & dolentes, & leur musique du même: Mais si le naturel des Indiens est d'être ainsi melancoliques, ou si c'est un effet de leur esclavage, c'est dequoi je ne suis pas certain. J'ai néanmoins toûjours eu du penchant à croire, qu'ils ne s'assemblent ainsi que pour déplorer leurs malheurs & la perte de leur pays & de leurs libertez. Quoi que ceux qui vivent à present ne sachent, ni ce que c'est que d'être libre, ni ne se souviennent de l'avoir été, il me semble néanmoins que la servitude sous laquelle les Espagnols les ont mis, fait une profonde impression sur leur esprit; impression qui vraisemblablement s'augmente beaucoup par ce qu'ils entendent dire de leur ancienne liberté.

Après cette digression necessaire revenons à nos Indiens. Le dessein du Capitaine David étoit de les renfermer tous dans l'Eglise, & de composer ensuite avec eux en leur faisant savoir ce qu'il étoit, & de les obliger par ce moyen dans la suite par de belles paroles à nous donner main forte. Le Moine étoit avec lui, & avoit promis de faire de son mieux pour les y engager. Mais avant qu'ils fussent tous dans l'Eglise,

un des gens du Capitaine David pouſſa un Indien pour le faire entrer plus promptement. L'Indien prit incontinent la fuite, & les autres prenans l'allarme ſortirent tous de l'Egliſe comme un troupeau de Daims, ſans qu'on pût dire qui ſortoit le premier. Le Capitaine David qui ne ſavoit rien de ce qui venoit d'arriver; demeura ſeul dans l'Egliſe avec le Moine. Après que tout le monde fut ſorti, le Capitaine David & ſes gens tirerent, & tuerent le Secretaire. Ainſi échouerent nos eſperances par l'imprudence d'un ſeul étourdi.

Nos vaiſſeaux vinrent l'après-midi dans le Golphe entre la pointe de *Caſivina* & *Mangera*, & mouillerent près de l'Iſle d'*Amapalla* du côté de l'Orient, & dans un lieu ſablonneux où il y avoit dix braſſes d'eau. Sur le ſoir le Capitaine David & ſes gens revinrent à bord, & y amenerent le Moine, qui dit au Capitaine David, que ſi le Secretaire n'eût pas été tué, il lui auroit écrit par un des Indiens qui avoient été pris à *Mangera*, & l'auroit perſuadé de venir à nous: Mais qu'à préſent le ſeul parti qu'il y avoit à prendre étoit, d'envoyer chercher le *Caſica* par un de ces Indiens, qu'il inſtruiroit lui-même de ce qu'il auroit à lui dire; & qu'il ne doutoit point que le *Caſica* ne vînt ſur ſa parole. Le lendemain nous envoyames à terre un de ces Indiens, qui revint dès le jour même avec le *Caſica* & ſix autres Indiens, qui demeurerent avec nous durant tout le tems que nous fumes là. Ces Indiens nous rendirent de bons ſervices, ſur tout en nous ſervant de pilotes pour nous mener à une Iſle où nous tuïons des Bœufs toutes les fois que nous en avions beſoin; ſervice que nous recompenſames à leur diſcretion. Ce fut à l'Iſle d'*Amapalla* où un parti d'Anglois & de François vint quelque tems après. Ils y demeurerent long tems, firent enfin deſcente, & marcherent juſques au Cap de la riviere qui ſe jette dans les mers du Nord près du Cap *Gratia Dios*, qu'on appelle pour cela le Cap de la riviere. Près du Cap de cette riviere ils firent des barques de troncs d'arbres dont je

ferai

ferai la defcription dans le Chapitre fuivant, & prirent le chemin des mers du Nord. C'étoit-là que le Capitaine Charp avoir propofé d'aller s'il eût affez vécu pour cela. Les Avanturiers connoiffoient en partie cette route par les découvertes qui avoient été faites dans le pays depuis environ 30. ans, par un parti d'Anglois qui monterent dans cette riviere avec leurs Canots jufqu'où les François firent aller leurs barques. Ils firent-là defcente, & marchérent vers une ville nommée Segovie. Ils furent près d'un mois à monter la riviere; Car il y a plufieurs cataractes où ils furent fouvent forcez de quitter la riviere, & de haler leurs Canots par terre, jufques à ce qu'ils euffent paffé les cataractes, après ils remettoient leurs Canots fur la riviere. J'ai parlé à plufieurs perfonnes qui furent à cette expedition; & fi je ne me trompe, le Capitaine Charp étoit du nombre. Mais pour revenir au voyage que nous avions entrepris, difons pour finir ce Chapitre, qu'après que nos vaiffeaux eurent été calfeutrez, & que nous eumes fait de l'eau, le Capitaine David, & le Capitaine Eaton rompirent leur focieté. Le Capitaine Eaton prit 400 balots de farine, & partit du Golphe le fecond jour de Septembre.

CHA

CHAPITRE VI.

*Ils partent d'*Amapalla. *Grains. Cap Saint François. Ils rencontrent le Capitaine Eaton & se separent encore. Description de l'Isle de* Plata. *Ils rencontrent encore le Capitaine Eaton, & se separent pour la derniere fois. Pointe de Sainte Helene.* Algatrane *sorte de poix. Naufrage des Espagnols. Courses de mer.* Manta *village près du Cap Saint Laurent.* Monte Christo. *Autres courses de mer. Cap Blanc.* Payta *petite ville. Maison du Perou, & son terroir.* Colan *ville Indienne. Description des barques de troncs d'arbres.* Piura *grande ville. Le chemin de* Payta. Lobos *de la terre. Ils reviennent à* Lobos *de la mer. Baye de* Guiaquil. *L'Isle de Sainte Claire. Riche Naufrage des Espagnols. Du Chat poisson, pointe d'Arena dans l'Isle de* Puna. *Description de cette Isle. Arbre nommé* Palmeto. *Ville & havre de* Puna. *Riviere de* Guiaquil. *Ville de ce nom. Ses marchandises, son* Cacao, *& sa Salsepareille. Draps de* Quito. *De la ville de ce nom, son or & son air. Leur entrée dans la Baye dans le dessein de faire une entreprise sur la ville de* Guiaquil. *Mauvais usage qu'on fait d'un corps de Negres pris dans la riviere de* Guiaquil. *Leur retour à* Plata. *Ce que c'est que l'Isle de* Plata.

LE troisiéme jour de Septembre 1684. nous envoyames le Moine à terre, & laissames les Indiens en possession de la prise que nous leur avions amenée, quoi qu'elle fût encore à demi chargée de farine. Nous fimes voiles ensuite par un vent de terre, &

& passames entre *Amapalla* & *Mangera*. A peine avions-nous fait une lieue, que nous vimes un canot à voiles & à rames qui venoit après nous. Nous accourcimes nos voiles & l'attendimes. C'étoit un Canot que le Gouverneur de la ville de Saint Michel envoyoit à nôtre Capitaine, pour le prier de ne point emmener le Moine. L'Envoyé s'en retourna bien joyeux quand on lui eut dit qu'on l'avoit mis à terre à *Amapalla*, & nous remimes à la voile par un vent d'Oüest-Nord-Oüest. Nous faisions route vers la côte du Perou. Nous eumes tous les jours des Grains jusques à ce que nous eumes doublé le Cap Saint François. Depuis le mois de Juin jusqu'au mois de Novembre ils sont fort communs sur ces côtes: Mais avec les Grains nous eumes beaucoup de tonnerres, d'éclairs, & de pluye. Après que les Grains furent passez, le vent qui tant qu'il avoit duré avoit presque toûjours été au Sud-Est, se remit à peu près à l'Oüest, & ne nous quitta jamais que nous ne fussions à la vûe du Cap Saint François, où nous eumes un vent de Sud & beau tems. Ce Cap est à 10. degrez de latitude Septentrionale. C'est une haute pointe de terre revêtue de grands arbres. Passant près de cette pointe en venant du Nord, vous voyez une autre petite pointe basse qu'on prendroit pour le Cap: Mais vous l'avez déja passé, & vous le voyez incontinent après avec trois pointes. Le pays est fort élevé, & les montagnes paroissent communément fort noires. Quand nous eumes doublé ce Cap nous rejoignimes le Capitaine Eaton. En venant d'*Amapalla* il avoit essuyé tout le long de cette côte de si terribles Grains accompagnez de tonnerres & d'éclairs, que lui & son équipage nous dirent qu'ils n'en avoient jamais vû de pareils. Ils en furent fort épouvantez, & l'air sentoit tellement le souphre, qu'ils se crurent en danger de perir par la foudre. Il toucha à l'Isle de *Cocos*, où il mit à terre 200. balots de farine, chargea sa Chaloupe de noix de *Cacao*, & prit de l'eau fraiche. Sur le

le soir nous quittames encore le Capitaine Eaton ; car il tenoit la mer, & nous nous mettions à couvert près de la côte, profitans du mieux qu'il se pouvoit de la mer & des vents de terre. Le vent de mer vient ici du Sud, & le vent de terre du Sud-Sud-Est. Mais quelquefois lors que nous approchions d'une riviere nous avions un vent de Sud-Est.

Le 20. jour de Septembre nous arrivames à l'Isle de *Plata*, & mouillames à 16. brasses d'eau. Nous eumes toûjours fort beau tems depuis le Cap Saint François. Nous étions dès lors revenus dans les mêmes lieux par lesquels j'ai commencé dans le premier Chapitre la relation de ce voyage, & avions fait le tour du Continent de l'Amerique Meridionale.

L'Isle de *Plata* fut ainsi nommée par les Espagnols, disent quelques-uns, après que le Chevalier François Drake eut pris le *Cacafoga*, vaisseau dont la principale cargaison étoit d'argenterie, parce qu'il amena ce vaisseau dans cette Isle, & y partagea son butin avec son équipage. Elle a près de quatre milles de long, & un mille & demi de large, & est assez haute. Elle est entourée de rochers hauts & escarpez, si ce n'est à un seul endroit du côté de l'Orient. Le sommet en est plat & uni, le terroir sablonneux & sec. Les arbres qu'elle produit sont menus de corps & bas ; & il n'y a que trois ou quatre sortes d'arbres qui nous soient inconnus. J'ai remarqué qu'ils étoient fort couverts de mousse. Il y a de bonne herbe, & principalement au commencement de l'année. Il n'y a qu'un endroit dans cette Isle où il y ait de l'eau, & cet endroit est près de la mer du côté de l'Orient. Cette eau coule lentement des rochers, & il est aisé de la recevoir dans des vaisseaux. Il y a eu force Chevres ; Mais à present il n'y en a du tout plus. Je n'y ai jamais vû d'autres animaux de terre. Il y a quantité de Boubies & de Soldats qui sont des Oiseaux. L'ancrage est à l'Orient vers le milieu de l'Isle, près de terre, à la longueur de deux cables de la Baye sablonneuse.

neuſe. Il y a près de 18. ou 19. braſſes d'un fond bon & ferme, & d'une eau calme; Car la pointe de l'Iſle qui eſt au Sud-Eſt met à couvert des vents de Sud qui y regnent ſans interruption. Depuis cette pointe juſqu'à un quart de mille en mer, il y a un petit endroit où l'eau eſt baſſe, & où les vagues ſont fortes & coupées durant le flux. La marée eſt aſſez grande, & coule aſſez rapidement, ſoit en montant vers le Sud ou en deſcendant vers le Nord. On peut faire deſcente dans la Baye près du lieu où l'on ancre; & de cette Baye vous pouvez entrer dans l'Iſle, mais vous ne ſauriez y entrer que par là. A la pointe du Sud-Eſt à la longueur d'un cable de terre il y a deux ou trois petits rochers hauts & eſcarpez, & un autre rocher beaucoup plus gros du côté du Nord-Eſt. Il y a beaucoup d'eau tout autour de l'Iſle, ſi ce n'eſt à l'endroit où l'on ancre; & à la pointe du Sud-Eſt dont on a déja parlé. Cette Iſle eſt à 10. degrez 10. minutes de latitude Meridionale, éloignée de quatre ou cinq lieues du Cap St. Laurent, faiſant route de-là à l'Oüeſt Sud-Oüeſt & demi quart d'Oüeſt. Il y a dans cette Iſle quantité de ces petites Tortuës de Mer dont j'ai parlé dans le chapitre précedent.

Le 21. le Capitaine Eaton vint mouiller près de nous. Il auroit bien voulu rentrer en ſocieté avec nous; mais l'équipage du Capitaine David fut ſi déraiſonnable, qu'il ne voulut jamais conſentir que les priſes ſe partageaſſent par égales portions avec l'équipage d'Eaton. Auſſi le Capitaine Eaton ne fut-là qu'une nuit; car dès le lendemain il remit à la voile faiſant route au Sud. Nous y demeurames juſques au jour ſuivant que nous fimes voiles vers la pointe de Sainte Helene en vûe de mettre des gens à terre pour faire des priſonniers & prendre langue.

La pointe de Sainte Helene eſt au Sud de l'Iſle de *Plata*, & à 2. degrez 15. minutes de latitude Meridionale. Elle eſt aſſez haute, plate, & unie au ſommet, couverte de pluſieurs grands chardons, mais

ſans

ans aucuns arbres. Elle paroit de loin comme une île, parce que les terres en sont fort basses.

Cette pointe s'avance dans la mer du côté de l'Oüest, & fait au Nord une assez grande Baye. A un mille dans le pays sur la Baye Sablonneuse, & près de la mer, il y a un pauvre petit village Indien nommé Sainte Helene. Le pays des environs de ce village est bas, sablonneux & sterile, sans arbres, ni herbages: On n'y trouve ni fruit, ni grain, ni plante, mais seulement des melons d'eau, gros & fort delicats. Il n'y a point d'eau douce ni là ni près de là: aussi les habitans sont-ils obligez d'en aller querir à la riviere de Colanche, qui est dans le fond de la Baye, & éloignée d'environ quatre lieues. A peu de distance de là dans la même Baye, & près de la mer, à environ cinq pas des bornes de la haute mer, il y a une matiere bitumineuse qui sort en bouillant d'un petit trou. Elle est liquide comme du goudron, & les Espagnols l'appellent *Algatrane*. A force de bouillir elle devient dure comme de la poix. Aussi les Espagnols s'en servent-ils au lieu de poix; & les Indiens du pays la serrent dans des cruches. Elle bout le plus quand l'eau est haute; & c'est alors que les Indiens sont prêts à l'amasser. Ces Indiens sont pêcheurs, & vont en mer dans des barques de troncs d'arbres. Leur principale subsistance est le Mahis, qu'ils tirent pour la plûpart des vaisseaux qui viennent querir de *l'Algatrane*. L'ancrage est bon à l'endroit de la pointe où le vent ne donne pas, tout vis à vis du village: Mais à l'Oüest de la même pointe l'eau est profonde, & on n'y sauroit ancrer. Les Espagnols disent qu'un vaisseau richement chargé vint échoüer sur la côte faute de vent pour le soutenir. Il n'eut pas plûtôt touché qu'il se remit à flot, se remplit incontinent d'eau, & coula bas à sept ou huit brasses d'eau, où il est encore aujourd'hui; personne n'ayant entrepris de le pêcher, parce qu'il est en un lieu où la mer est profonde. Etant à cette pointe nous envoyames une

nuit nos Canots pour prendre le village. Ils firent descente de bon matin assez près du village, & enleverent quelques prisonniers. Ils prirent aussi une petite barque à laquelle les Indiens avoient mis le feu, mais les nôtres l'éteignirent, & prirent l'Indien qui avoit fait le coup. Interrogé pourquoi il avoit mis le feu à cette barque, il répondit qu'il l'avoit fait par ordre du Vice-Roi, qui venoit d'enjoindre à tous les gens de marine de brûler leurs vaisseaux si nous les attaquions, & de se retirer dans leurs chaloupes. Il y avoit encore une autre barque à un mille du village. Nos gens y furent croyans la prendre ; mais les matelots qui y étoient y mirent le feu & s'enfuirent. Les nôtres revinrent à bord sur le soir, & amenerent la barque qu'ils avoient empêché de brûler : Après quoi nous reprimes la route de *Plata*, où nous arrivames le vingt-six de Septembre.

Sur le soir nous envoyames quelques-uns de nos gens avec la barque nouvellement prise & des Canots, au village nommé *Manta*, qui est à 2. ou 3. lieues du Cap Saint Laurent du côté de l'Occident. Nous esperions faire là d'autres prisonniers, parce que nous n'avions pû savoir de ceux que nous avions pris à la pointe de Sainte Helene pourquoi le Vice-Roi avoit donné ordre de brûler les vaisseaux. Ils eurent un vent frais jusqu'à minuit, après quoi vint le calme. Ils approcherent avec leurs Canots à force de rames autant qu'ils le jugerent à propos, & se tinrent clos & couverts jusques à ce que le jour fût venu.

Manta est un petit village d'Indiens en terre ferme à 7. ou 8. lieues de l'Isle de *Plata*. Il est bâti sur une petite éminence, & par consequent si avantageusement situé pour être vû, qu'il fait du côté de la mer une très-belle perspective. Cependant il est composé de peu de maisons, encore sont-elles miserables & dispersées. Il y a une fort belle Eglise, ornée de quantité d'ouvrages de sculpture. C'étoit autrefois

une

ne habitation d'Espagnols ; Mais ils s'en sont tous tirez, & il n'y en reste pas un à l'heure qu'il est. e terroir est sec & sablonneux, ne produisant que uelques petits arbrisseaux. Les Indiens ne sement i ne plantent. Ils tirent des autres lieux les choses ont ils ont besoin ; & font ordinairement un Magain de provisions pour les vaisseaux qui en ont besoin, ar c'est le premier établissement où les navires puisnt toucher, en venant de *Panama* pour aller à *ima*, ou à quelqu'autre port du Perou. Comne le terroir est aride & sablonneux il ne produit oint de Mahis : Et c'est pour cela qu'on n'en plante oint. Entre le village & la mer il y a une fontaine e bonne eau.

Derriere le village, & assez avant dans le pays, il a une fort haute montagne ronde, & de la forme 'un pain de sucre, nommée *Monte Christo*. Cette nontagne est au Sud de *Manta*. C'est un très-bon anal, & le meilleur qu'il y ait sur toute la côte. A nviron un mille & demi de terre, tout vis à vis du illage, il y a un rocher très-dangereux, parce que eau le couvre toûjours, & que la Mer qui n'y est ue rarement haute ne fait point de brisans : Cepenant il est à present si connu ; qu'il n'y a point de aisseaux qui ne l'évitent aisément. A un mille au elà de ce rocher il y a 6. 8. ou 10. brasses d'eau, avec n bon fonds dur & sablonneux où l'on peut mouiller n toute seureté. A un mille de la rade du côté de Occident il y a un endroit peu creux qui s'avance un nille en Mer. Depuis *Manta* jusqu'au Cap saint Lauent le pays est plain & uni, & assez élevé. Vous errez dans le suplément une plus ample description e ces côtes.

Nos gens mirent pied à terre aussi-tôt que le jour arut, & marcherent vers le village, éloigné d'un nille & demi du lieu où ils firent leur descente Quelques Indiens qui se promenoient les virent venir, & lonnerent l'allarme à leurs voisins : De sorte que

tous ceux qui pûrent fuir se sauverent. Ils prirent seulement deux vieilles femmes qui dirent toutes deux, que sur le bruit qui s'étoit répandu qu'un grand nombre d'ennemis ayant traversé le pays de Darien étoient arrivez dans les Mers du Sud, & venoient dans des Canots, le Vice-Roi dont on vient de parler avoit donné ordre de brûler les vaisseaux. Nos gens n'y trouverent aucunes provisions, parce que le Vice-Roi avoit pareillement envoyé des ordres dans tous les ports de Mer de se défaire de toutes sortes de provisions, & de n'en garder qu'autant que chacun en auroit besoin. Elles dirent aussi qu'on avoit fait passer les Indiens de *Manta* à l'Isle de *Plata* pour y détruire toutes les Chevres; ce qu'ils avoient fait depuis environ un mois. Nos gens revinrent avec ces nouvelles, & arriverent le lendemain à *Plata*.

Comme nous n'avions pris aucune resolution, nous demeurames à *Plata* jusqu'au second d'Octobre. Ce fut en ce tems-là que le Capitaine Swan y arriva de Londres. Son vaisseau appartenoit à des Marchands très-considerables de cette ville, & ils ne l'envoyoient que pour negocier avec les Espagnols ou les Indiens. Il étoit chargé de toutes les marchandises propres à ces pays-là. Mais le Capitaine Swan ayant essuyé plusieurs contre-tems, & desesperant de pouvoir negocier dans ces Mers, son équipage le força de recevoir une troupe d'Avanturiers qu'il rencontra près de *Nicoya*, où il alloit pour chercher à commercer, & où les Avanturiers alloient aussi dans des Chaloupes pour tâcher d'avoir un vaisseau. C'étoit les gens dont nous avions entendu parler à *Manta*. Ils étoient venus par terre sous le commandement du Capitaine Pierre Harris, neveu du Capitaine Harris qui fut tué devant *Panama*. Le Capitaine Swan commandoit toûjours son vaisseau, & le Capitaine Harris avoit le Commandement d'une petite barque sous le Capitaine Swan. Il y eut une grande joie de part & d'autre à leur arrivée. Le Capitaine David & le Capitaine Swan s'asso-

s'associerent incontinent; & ne souhaitoient rien tant que de ravoir le Capitaine Eaton. On envoya d'abord croiser la petite barque que nous avions prise à Sainte Helene, pendant qu'on équipoit les vaisseaux: Car celui du Capitaine Swan étant plein de marchandises n'étoit pas en état de recevoir ses nouveaux hôtes qu'on n'eût disposé de la cargaison. C'est pourquoi du consentement de l'inspecteur il étala toutes ses marchandises sur le tillac, & les vendit à credit à tous ceux qui voulurent en acheter. Le reste fut jetté dans la Mer à la reserve des marchandises fines, comme soies, mousselines, bas &c. On garda aussi le fer dont il avoit une bonne quantité d'ouvré & non ouvré, pour servir de lest.

Trois jours après nôtre barque qu'on avoit envoyé croiser, revint avec une prise de 400. tonneaux chargée de bois de charpente. Elle fut prise dans la Baye de Guiaquil; elle venoit de la ville de ce nom, & alloit à *Lima*. Le Capitaine nous dit, que tout le monde disoit & croyoit à Guiaquil, que le Vice-Roi faisoit équiper 10. Fregates pour nous chasser de ces Mers. Cette nouvelle nous fit repentir de n'avoir pas accepté à des conditions raisonnables l'association proposée par le Capitaine Eaton. Le Capitaine David & le Capitaine Swan après quelques conversations sur le sujet du Capitaine Eaton, resolurent enfin d'envoyer nôtre petite barque vers la côte de *Lima*, avec ordre d'aller jusqu'à l'Isle de *Lobos* pour en apprendre des nouvelles, & le ramener si on le retrouvoit. Tout le monde ayant approuvé cette resolution, on mit le lendemain la barque en état, & on l'envoya avec 20. hommes, 10. du Capitaine David; & 10. du Capitaine Swan. Celui-ci écrivit au Capitaine Eaton le priant d'accepter la societé, & lui marquant pour le rendez-vous general l'Isle de *Plata*. Cette barque étant partie, nous fimes un Brulot d'une autre barque; & comme nous y fimes travailler 6. ou 7. Charpentiers que nous avions, la chose fut bien-tôt

faite. Pendant que nos Charpentiers étoient occupe au Brulot, nous netoyames & calfeutrames no vaisseaux de guerre autant que le tems & le lieu nou le pûrent permettre.

Tout fut achevé le 19. d'Octobre, & le 20. nou fimes voiles pour l'Isle de *Lobos*, où nôtre barqu avoit ordre de nous attendre, ou de venir nous re joindre à l'Isle de *Plata*. Nous eumes peu de vent Aussi ne fumes-nous que le 23. près de la pointe saint Helene. Le 25. nous croisames dans la Baye de Guia quil. Le 30. nous doublames le Cap Blanc. Il es à 3. degrez 45. minutes de latitude, & passe pou le plus dificile des Caps des Mers du Sud à doubler fai sant route au Sud. Car par tout ailleurs les vaisseau peuvent s'éloigner 20. ou 30. lieues en Mer, s'il trouvent qu'il n'y ait rien à gagner plus près de la cô te; Mais ils n'oseroient le faire ici; Car à ce que di sent les Espagnols, il y a au Nord-Oüest un couran qui fait plus deriver un vaisseau en deux heures, qu' ne feroit de chemin en cinq. D'ailleurs faisant rout au Nord on perd terre: Ce qui fait qu'on ne s'éloign pas de la côte, à quoi l'on trouve souvent de grande dificultez, parce que les vents de Sud-Sud-Oüest, o de Sud quart d'Oüest souflent communément san interruption avec beaucoup de vehemence; car il n' a jamais de vents de terre. Ce Cap est assez élevé, & defendu jusqu'à la Mer par deux rochers blancs, qui à ce que je croi, lui ont fait donner ce nom. Le pays pa roit plein de montagnes, de rochers escarpez, rudes & infertiles.

Le second de Novembre nous vinmes à la hauteu de *Payta*. Nous fumus tout le jour à environ si lieues de terre pour n'être pas vûs des Espagnols & sur le soir nous envoyames nos Canots avec 110 hommes pour s'emparer de cette place.

Payta est une petite ville Espagnole où il y a u port. Elle est à 5. degrez 15. minutes de latitude bâtie sur un fonds sablonneux près de la Mer dan un

l'enfoncement ou petite Baye, & à couvert d'une
ſez haute montagne. Il n'y a pas plus de 75. ou 80.
aiſons, & deux Egliſes. Les maiſons ſont baſſes
mal bâties, comme le ſont celles du Perou, & de
ute la côte maritime. Les murailles ſont de brique
ite avec de la terre & de la paille paitries enſemble.
lles ont environ trois pieds de long, deux de large,
un & demi d'épais. On ne cuit point les briques au
our comme nous faiſons; mais on les laiſſe long-
ems ſecher au ſoleil avant que de les mettre en œuvre.
l y a des endroits où le toit des maiſons n'eſt que des
erches miſes en croix ſur les quatre murailles, &
ouvertes de nattes, & alors les murailles ſont fort
xhauſſées. Mais les murailles des maiſons qui ont
les toits, ne ſont pas ſi hautes, comme j'ai dit. Tou-
es les maiſons du Royaume ſont generalement mal
bâties. La principale raiſon en eſt, & ſur tout par ra-
port au Vulgaire, qu'on ne peut mieux bâtir faute
de materiaux. Quoi que le dedans du pays en ſoit
mieux pourvû, il n'y a néanmoins dans le lieu dont
il s'agit, ni pierres, ni bois, ni autres materiaux, que
les briques dont j'ai fait mention. La pierre même
qu'on a en certains endroits eſt ſi caſſante, qu'on peut
la reduire en poudre avec les doigts. Une autre rai-
ſon qui fait qu'on y bâtit ſi mal eſt, qu'il n'y plût
jamais, & par conſequent on ne penſe qu'à ſe met-
tre à couvert du Soleil. Cependant les murailles bâ-
ties d'une brique ſi mediocre en comparaiſon de celle
qu'on fait dans les autres parties du monde, durent
long-tems auſſi fermes que ſi elles ne venoient que
d'être faites, parce qu'il n'y a ni vent ni pluye qui les
pourriſſe ou les ébranle. Les gens riches néanmoins
ont du bois de Charpente pour bâtir; mais ils le font
venir d'ailleurs.

Ce pays aride commence du côté du Nord depuis
le Cap Blanc juſques à *Coquimbo*, & s'étend à envi-
ron 30. degrez du Sud. Je n'ai jamais vû de pluye,
ni n'ai entendu dire qu'il y ait plû. Il n'y a point non

plus de verdure sur les montagnes, ni dans les valées, si ce n'est en certains lieux arrosez par quelques petits ruisseaux dispersez par ci par là. Les parties les plus Septentrionales de ce pays tirent leur bois de charpente de *Guiaquil*, de *Galleo*, de *Tomaco*, & autres lieux où il pleut, & où il y a quantité de bois à bâtir. Les parties Meridionales tels que sont les environs de *Guasco* & de *Coquimbo*, tirent leur bois de l'Isle de *Chiloe*, & autres pays circonvoisins. Les murailles des Eglises & des maisons des riches sont blanchies de chaux en dehors aussi bien qu'en dedans. Les portes & les pôteaux sont fort larges, le tout enrichi d'ouvrages de sculpture, aussi bien que les poutres des Eglises. Le dedans des maisons est tout tapissé de drap richement brodé ou peint. Il y a aussi quantité de belles peintures qui ne sont pas un mediocre surcroit de decoration; ornemens qu'ils ont, à mon avis, tiré des anciens Espagnols. Mais il n'y a point de maisons à *Payta* si richement parées. Les Eglises sont grandes, & bien pourvûës de Sculpture. A un bout de la ville près de la Mer il y avoit un petit fort, mais sans Canon. Ce fort où il n'y a que des Mousquets commande si bien toute la Baye, qu'on ne sauroit y faire descente. Il y en a un autre sur le sommet de la montagne qui donne justement sur la ville, & commande également & la place & l'autre fort. On ne trouve là ni bois ni eau. Les habitans tirent leur eau d'une ville Indienne nommée *Colan*, située au Nord-Nord-Est à environ deux lieues de *Payta*: Car il y a à *Colan* une petite riviere d'eau douce qui se jette dans la mer; & où les vaisseaux qui touchent à *Payta* se fournissent d'eau & d'autres rafraichissemens, comme de volaille, de cochons, de Plantains, de Yames, & de Mahis. Il n'y a rien de tout cela à *Payta*, & les habitans le tirent de *Colan* à mesure qu'ils en ont besoin.

Les Indiens de *Colan* sont tous pêcheurs. Ils vont pêcher en Mer avec des barques de troncs d'arbres.

res. Ces barques ſont faites de pluſieurs troncs
l'arbres en maniere de radeau, & fort diferentes
elon l'uſage auquel elles ſont deſtinées, ou ſuivant
'inclination de ceux qui les font, ou la matiere
lont elles ſont faites. Si l'on veut s'en ſervir pour
a pêche, elles ne ſont compoſées que de trois ou
uatre troncs de bois leger de ſept à huit pieds de
ong, placez à côté les uns des autres, & attachez
vec des chevilles de bois & bien liez avec des ſaules.
Cos troncs ſont placez de maniere que ceux du milieu
ont plus longs que ceux des côtés, & principalement
eux de devant, qui vont en diminuant, & forment
ne pointe pour pouvoir mieux couper l'eau. On en
ait d'autres pour voiturer des marchandiſes. Le fonds
e celles-ci eſt de vingt ou trente gros arbres d'environ
o. 30. ou 40. pieds de long attachez dos à dos com-
ne on vient de dire, & faiſant la même figure. Sur
eux-ci on en met d'autres plus courts en travers,
ien attachez les uns aux autres, auſſi bien que ceux
ui ſont deſſous. Ce double rang de planches fait le
ond du radeau, & eſt d'une largeur conſiderable.
ur ce fondement on éleve la Barque d'environ dix
ieds, avec des rangs de bois qu'on met debout, &
ui ſoutiennent quelquefois un plancher ou deux.
'ai remarqué que ces planchers ſont élevez par de
ros arbres mis en travers les uns ſur les autres,
omme on fait un tas de bois; mais il y a cette diferen-
e qu'ils ne ſont pas près à près; & attachez comme
u fond du radeau, mais ſeulement par les bouts &
ux côtés: Ainſi le milieu demeure creux, & fait
ne chambre, ſi ce n'eſt que de diſtance en diſtance il
a une poutre qui traverſe pour tenir le radeau plus
ſujetti. Dans ce creux ou chambre à environ qua-
e pieds de haut des poutres du fond, on met tout le
ng de petites perches près à près pour faire le plan-
her d'une autre chambre. On met encore là deſſus
n autre plancher fait de perches. On ne peut entrer
ns les unes & les autres de ces chambres qu'entre

la grosse traverse des arbres & en se baissant, & ce sont ces grosses traverses qui composent les muraille de cette maison navale. Les chambres basses servent de celliers. On y met de grosses pierres qui servent de lest, les vaisseaux à eau bien bouchez, & en general tout ce qui ne craint point l'humidité. Car par le moyen d'un lest & d'une charge si pesante le fond de cette chambre & en general tout le vaisseau, est si enfoncé qu'il ne paroit que deux ou trois pieds hors de l'eau. La seconde chambre est pour les matelots, & pour les choses dont ils ont besoin. Au dessus de celles-ci sont les marchandises, entassées aussi haut qu'on veut, mais communément jusqu'à huit ou dix pieds; & assujetties par des perches placées debout tout autour. Il y a seulement un petit reduit sur le derriere pour celui qui tient le gouvernail qui est fort grand, & un autre devant pour le foyer où l'on fait la cuisine. On a soin principalement de laisser cet espace quand on fait des voyages de long cours, comme par exemple quand on va de *Lima* à *Truxillo*, ou à *Guiaquil*, ou à *Panama*. Ce dernier est de 5. ou 600 lieues. Au milieu & entre les marchandises il y a un mât auquel est une grande voile comme celles qu'on nos Barges de la Tamise. Elles ont toûjours le vent en poupe,& ne sauroient aller avec un vent contraire: Aussi ne sont-elles bonnes que pour ces Mers, où le vent est en quelque maniere toûjours le même, ne variant que d'un point ou de deux durant tout le tems qu'il faut à venir de *Lima*, jusques à ce qu'on est dans la Baye de *Panama*: Encore la Mer n'est-elle pas grosse mais on a quelquefois des vents de Nord. En ce cas on baisse la voile, & on abandonne la Barque en attendant que le vent change. Tout leur soin est alors de se tenir éloignez de la terre. Car les barques sont faites de maniere qu'elles ne sauroient jamais couler à fond tant qu'elles tiennent la Mer. Ces radeaux ou barques contiennent 60. ou 70. tonneaux de marchandises, & au delà. Leur principale charge est de vin

d'hui

d'huile, de farine, de sucre, de draps de *Quito*, du savon, des peaux de Chevres apprêtées, &c. La barque est menée par trois ou quatre hommes, qui ne pouvant s'en servir pour le retour contre le vent reglé, la vendent à *Panama* avec les marchandises, & s'embarquent sur quelque vaisseau ou Chaloupe qui part pour le port d'où ils viennent, & où ils conduisent une autre barque pour faire un nouveau voyage.

Les petites barques dont on a ci-devant parlé, & dont on se sert pour pêcher, pour porter de l'eau aux vaisseaux, & autres choses de même nature, demi-tonneau ou un tonneau à chaque fois, se gouvernent mieux que les autres, quoi qu'elles ayent des mâts & des voiles. On va de nuit avec ces dernieres par le secours d'un vent de terre qui manque rarement sur cette côte, & on revient dans le jour avec un vent de Mer.

On se sert de ces radeaux en plusieurs endroits des Indes Orientales & Occidentales. On les appelle *Catamarans* sur la côte de Coromandel dans les Indes Orientales. Elles ne sont faites que d'un tronc, quelquefois de deux troncs d'un certain bois leger. Elles n'ont ni voiles ni gouvernail, & sont si petites, qu'elles ne peuvent porter qu'un homme, encore a-t-il toûjours la moitié du corps dans l'eau. Il mene sa barque avec un gros bâton, & paroit de loin comme un homme assis dans un bateau de pêcheur.

Le pays des environs de *Payta* est montueux & sterile comme le reste du Royaume du Perou. *Piura* est la ville de consequence qui en est la plus proche. C'est une grande ville qui est 40. milles dans le pays. Nos prisonniers Espagnols disent qu'elle est dans un valon, arrosée par un petit ruisseau qui se jette dans la Baye de *Chirapia* 7. degrez de latitude septentrionale. Cette Baye est plus proche de *Piura* que de *Payta*: Cependant toutes les marchandises qu'on transporte par mer à *Piura* se déchargent à *Payta*; Car la Baye de *Chirapia* est pleine d'endroits dangereux par le peu

d'eau qu'il y a, & par consequent peu frequentée. La rade de *Payta* est une des meilleures de la côte du Perou. Elle est à couvert du Sud-Oüest par une pointe de terre qui forme une grande Baye, & fait une eau tranquille où les vaisseaux sont en seureté. Elle peut contenir une flote considerable, & l'on peut y ancrer par tout depuis six jusques à vingt brasses d'eau. Vis à vis de la ville plus on s'en approche, plus l'eau est basse, & plus doucement on va. Toute la Baye n'est que du sable. La plûpart des vaisseaux qui vont au Nord ou au Sud touchent là pour faire de l'eau; Car quoi qu'il n'y en ait point à la ville, cependant les pêcheurs Indiens de *Colan* en fournissent à juste prix. Comme l'eau est rare sur toute cette côte, la bonne y est fort estimée.

Le 3. de Novembre à six heures du matin nos gens firent descente à environ quatre milles de la place du côté du Midi; & firent quelques prisonniers qui y avoient été envoyez pour faire garde parce qu'on avoit peur de nous. Ces prisonniers dirent, que le Gouverneur de *Piura* étoit allé à *Payta* la nuit précedente avec 100. hommes armez dans le dessein de s'opposer à nôtre descente, si nous nous mettions en devoir d'en faire une.

Ils marcherent droit au fort situé sur la montagne, & le prirent sans perdre un seul homme. Sur cela le Gouverneur de *Piura* & tout son monde prirent la fuite le plus vite qu'ils purent. Les nôtres entrerent donc dans la place, & n'y trouverent ni argent, ni marchandises, non pas même des vivres pour faire un repas.

Les prisonniers nous dirent qu'un vaisseau y avoit été quelque tems auparavant, & qu'il avoit brûlé un gros navire dans la rade; mais sans y faire descente; & avoit mis ensuite tous ses prisonniers & ses pilotes à terre. Nous jugeâmes bien que ce ne pouvoit être que le Capitaine Eaton qui avoit fait cela; & par là nous conclumes qu'il étoit allé aux Indes Orientales;

les ; voyage qu'il avoit toûjours eu envie de faire. es mêmes prisonniers nous dirent aussi, que depuis ıe le Capitaine Eaton avoit été-là, une petite barıe éloignée du Havre avoit pris deux barques de pêıeurs, & contraint l'équipage de porter à bord 20. u 30. cruches d'eau douce. Nous crumes que c'étoit ôtre barque que nous avions envoyée à *Lobos* cherher le Capitaine Eaton.

Nous entrames sur le soir avec nos vaisseaux, & ıouillames devant la place à 10 brasses d'eau, & à rès d'un mille de terre. Nous fumes-là six jours dans esperance que la ville se racheteroit. Nos Capitaies demanderent 300. balots de farine, 300. livres e Sucre, 25. cruches de vin, & 1000. cruches 'eau; mais de tout cela nous n'eumes rien. Aussi : Capitaine Swan donna ordre de mettre le feu à la ille : ce qui fut incontinent executé. Tout nôtre ıonde revint alors à bord, & le Capitaine Swan oulut qu'on brûlât la barque que le Capitaine Haris commandoit, parce qu'elle n'alloit pas bien à la oile.

Le vent de terre étant venu nous partimes le soir, & rimes la route de *Lobos*. Le 10. sur le soir nous vimes ıne voile faisant route, avec un vent de Nord-Oüest uart de Nord, autant que nous pumes en juger de dessus ıôtre tillac. Nous lui donnames incontinent la chasse, x nous nous partageames pour la mieux rencontrer lurant la nuit: Mais nous la manquames, c'est pouruoi le lendemain nous continuames nôtre route à outes voiles vers l'Isle de *Lobos* de la Mer.

Le quatorziéme jour nous vimes *Lobos* de la terre. Elle étoit à nôtre Orient. Nous fimes voiles de ce côé-là. Entre sept à huit heures du soir nous vinmes nouiller au Nord-Est de cette Isle à 14 brasses d'eau. Cette Isle à la voir de la Mer est assez haute & ressemble à *Lobos* de la Mer. A environ un quart de nille du côté du Nord il y a une grosse roche creuse, x un bon Canal où il a 7. brasses d'eau. Le 15. nous

 vin-

vinmes à terre, & trouvames quantité de Pingouïns, de Boubies, & de Veaux marins. Nous envoyames de tout cela à bord avec ordre de l'apprêter. Car il y avoit long-tems que nous n'avions mangé de chair: Auſſi la mangeames-nous de fort bon appetit. Le Capitaine Swan pour donner courage à ſes gens de manger de cette mauvaiſe chair, la loua comme un mêts exquis, comparant le Veau marin au cochon de lait rôti, les Boubies aux poules, & les Pingouïns aux Canards. Il en uſa ainſi pour les accoûtumer à ſe contenter de mauvaiſe viande, ne ſachant pas ſi nous ne ſerions point forcez d'uſer de pareille nourriture avant que de quitter ces Mers; car on voit generalement parmi les Avanturiers, que rien n'eſt plus capable de les faire mutiner que l'indigence, où nous ne pouvions guere tomber dans un lieu où nous pouvions avoir une ſi grande quantité de ces animaux, pourvû qu'on pût porter les gens à s'en contenter.

L'après-midi nous partimes de *Lobos* de la terre par un vent de Sud-quart-d'Eſt, & arrivames le 19. à *Lobos* de la Mer. Nous y trouvames une lettre que la barque que nous avions envoyée après le Capitaine Eaton y avoit laiſſée, par laquelle nous apprimes que le Capitaine avoit été-là, mais qu'il en étoit parti avant l'arrivée de nôtre barque, ſans y avoir laiſſé de lettre qui nous donnât avis du lieu où il étoit allé: Que nôtre barque s'en retournoit à *Plata* dans l'eſperance de nous y trouver, ou de nous rencontrer en chemin, reſolue de nous y attendre en cas que cela n'arrivât pas. Nous apprimes avec chagrin que le Capitaine Eaton s'en fût allé, & perdimes eſperance de le rencontrer dans ces Mers.

Le 21. nous envoyames nos Moskites tirer des Tortuës avec des harpons ou des dards. Ils en apporterent ſuffiſamment à bord pour contenter tout le monde; ce qu'ils firent pendant tout le tems que nous fumes-là. Durant nôtre ſejour le Capitaine Swan fit des

les Vergues plus quarrées que celles qu'il avoit eues jusqu'alors, & élargit auſſi ſes voiles. Cependant l'équipage des autres vaiſſeaux fendit des planches pour brûler, & en porterent d'autres à bord pour d'autres uſages, autant que nous en pouvions loger commodément. Il y en avoit-là ſuffiſamment de toutes ces ſortes, parce que nous y avions laiſſé celles qui s'étoient trouvées ſur la premiere priſe que nous avions faite.

Sur le ſoir du 26. nous vimes une petite barque à environ 3. lieues de l'Iſle du côté du Nord-Nord-Oüeſt : Mais comme nous la primes pour la nôtre nous ne lui donnames point la chaſſe. Le lendemain au matin elle fut du côté du Sud à deux lieues de l'Iſle. Cependant nous ne la pourſuivimes point quoi que nous connuſſions bien que ce n'étoit pas la nôtre; car comme elle avoit le vent ſur nous elle ſe ſeroit facilement échapée. Nous apprimes quelque tems après qu'on avoit envoyé cette barque pour voir ſi nous étions à cette Iſle. Ses ordres étoient de ne pas trop s'approcher, & de ſe contenter de venir à vûe, ſupoſant que ſi nous y étions nous courrions incontinent après elle, & en effet ce fut une merveille que nous ne lui donnaſſions pas la chaſſe. Mais ne l'ayant point fait, & nous étant tenus clos & couverts ſous l'Iſle où nous ne fumes point apperçus, il nous fut aiſé d'aller quelque tems après à *Puna*, où l'on ne nous attendoit pas, n'ayant garde de craindre un ennemi qu'on ne croyoit pas ſi proche.

Le 28. nous nettoyames le fond de nos vaiſſeaux, reſolus de faire voiles le lendemain pour *Guiaquil*, parce qu'il étoit arrêté que nous attaquerions cette ville avant que de retourner à *Plata*. Nous mîmes donc à la voile le 29. & tirames droit vers la Baye de *Guiaquil*. Cette Baye eſt entre le Cap Blanc du côté du Midi, & à la pointe de Chandi du côté du Nord. A environ 25. lieues du Cap Blanc près du fonds de la Baye, il y a une petite Iſle nommée Sainte Claire, ſituée

tuée à l'Orient & à l'Occident. Elle est passablement longue, & paroit comme un homme mort étendu & enseveli. Le côté Oriental represente la tête, & l'Occidental les pieds. Les vaisseaux destinés pour la riviere de *Guiaquil* passent au Sud pour éviter les fonds bas qui sont du côté du Nord, où il s'est autrefois perdu des vaisseaux. Les Espagnols disent qu'un vaisseau, richement chargé, fit autrefois naufrage au Nord près de cette Isle, qu'une partie de l'argenterie fut retirée par un homme qui venoit de la vieille Espagne avec une patente du Roi qui lui permettoit de pêcher les naufrages sur ces Mers; mais que cet homme venant à mourir cette pêche n'eut point de suite, & que le vaisseau est encore dans l'état où il le laissa, si ce n'est que les Indiens en retirent de tems en tems quelque chose à la derobée, & en enleveroient bien davantage sans les Chats de mer qui y fourmillent aux environs.

Le Chat de mer ressemble beaucoup au Merlan; mais il a la tête plus plate & plus grosse. Il a une gueule large, & aux deux côtez certains petits poils semblables à la barbe d'un Chat; De-là vient qu'on l'a nommé Chat marin. Il a trois nageoires, une au haut du dos, & une de chaque côté. Chaque nageoire est composée d'une arête pointue, extrémement venimeuse quand on en est piqué; aussi est-il dangereux de plonger où il y a abondance de ce poisson. Les Espagnols qui se sont hazardez à chercher ces richesses englouties par la mer, en ont fait une triste experience; les uns y ayant perdu la vie, & les autres l'usage de leurs membres. Nous apprimes tout cela d'un Indien qui avoit pêché lui-même à la derobée. J'ai connu moi-même des Blancs qui ont perdu l'usage des mains pour avoir été tant soit peu piquez par la nageoire de ce poisson. De-là vient que quand nous le prenons au hameçon, nous le foulons aux pieds pour lui ôter le hameçon de la gueule; autrement en se tremoussant comme fait le poisson nouvellement

ent pris, il pourroit par accident piquer les mains
e ceux qui voudroient le prendre. Il y a des Chats
e mer qui pesent sept ou huit livres. Il y en a aussi
n certains lieux particuliers qui ne sont pas plus gros
ue le pouce ; mais leurs nageoires ne sont pas
noins venimeuses. Ils sont d'ordinaire aux embou-
hures des rivieres, ou dans des lieux où il y a beau-
oup de boue. Les uns & les autres se trouvent sur les
ôtes de l'Amerique, soit de la mer du Nord ou de la
ner du Sud; au moins dans les pays chauds comme
ussi dans les Indes Orientales. Navigeant dans ces
ays-là avec le Capitaine Minchin entre certaines Isles
roches du détroit de Malacca, il m'en montra une,
ù, à ce qu'il me dit, il avoit perdu l'usage de sa main
our avoir été piqué par un de ces animaux en vou-
nt lui ôter le hameçon de la gueule. On avoit de la
eine à voir la piqûre ; Cependant sa main devint fort
nflée, & la douleur dura près de neuf semaines,
urant la plûpart desquelles la chaleur excessive qu'il y
entoit pensa le desesperer. Mais quoi que les arêtes
es nageoires de ce poisson soient venimeuses, celles
u reste du corps ne le sont pas pour cela ; au moins
ous n'en avions jamais rien remarqué en mangeant
e poisson, dont la chair est fort douce, délicieuse,
: saine.

De l'Isle de *Santa Clara* jusqu'à *Punta Arena*, il y a
ept lieues en tirant du côté de l'Est-Nord-Est. Cette
unta Arena, ou pointe de sable est la pointe la plus
Occidentale de l'Isle de *Puna*. Tous les vaisseaux qui
iennent de la riviere de *Guiaquil* y mouillent & sont
bligez d'y attendre un pilote, parce que l'entrée en est
ort dangereuse pour les Etrangers.

L'Isle de *Puna* est assez grande, mais plate & basse.
lle a en longueur de l'Est à l'Oüest environ 12. ou
4 lieues, & 4. à 5. de largeur. Le flux & reflux
ont violens tout autour de cette Isle ; mais ils cou-
nt par tant de differens endroits à raison des bran-
hes, des bras de Mer, & des rivieres qui se jettent
dans

dans la Mer près de cette Iſle, qu'ils laiſſent en plu-ſieurs lieux & de tous côtez des fonds bas dangereux. Il n'y a dans cette Iſle qu'une ville d'Indiens, ſituée au Midi près de la Mer, à ſept lieues de la pointe de ſable, & qui ſe nomme *Puna* auſſi bien que l'Iſle. Les habitans de cette ville ſont tous matelots, & les ſeuls pilotes qu'il y ait ſur ces mers, ſur tout pour cette riviere. Leur principale occupation quand ils ne ſont pas en mer eſt de pêcher. Les Eſpagnols les obligent de faire bonne garde lors qu'il vient des vaiſſeaux qui mouillent à la pointe de ſable, qui comme j'ai déja dit, eſt à ſept lieues de la ville de *Puna*. Le lieu où ils font cette garde eſt une pointe de terre de l'Iſle, qui s'avance dans la Mer, & d'où ils découvrent tous les vaiſſeaux qui mouillent à la pointe de ſable. Ils y viennent le matin, & s'en retournent le ſoir à cheval. De cette pointe où l'on fait garde juſqu'à la pointe de ſable il y a quatre lieues, tout Pays-bas & plein de Mangles. Entre ces deux pointes à moitié chemin de l'une à l'autre, il y a une autre petite pointe, où les Indiens ſont obligez de tenir une autre garde quand ils ont quelque ennemi à craindre. La ſentinelle y va le matin dans un Canot, & revient le ſoir; Car il n'y a pas moyen d'y aller par terre à cauſe des racines de Mangle. Le milieu de l'Iſle de *Puna* n'eſt que pâcage. Il y a des bois dans quelques endroits qui ſont une terre jaunâtre ou ſablonneuſe produiſant de grands arbres inconnus pour la plûpart aux voyageurs. Il y a quantité d'arbres qu'on apelle *Palmeto* en langage du pays. J'en dirai ici ce que j'en ſai. Le *Palmeto* eſt à peu près de la groſſeur d'un Frêne ordinaire. Il eſt environ de 30 pieds de hauteur, le corps en eſt droit ſans feuilles, ni branches, excepté à la tête où il y en a pluſieurs petites, dont les unes ne ſont pas ſi groſſes de la moitié que le bras, & les autres pas plus que le doigt. Elles ont trois à quatre pieds de long ſans aucun nœud. Au bout de la branche croît une feuille large de la grandeur à peu près d'un grand éventail. Quand

ell

lle commence à pouſſer elle eſt toute pliée, comme n éventail quand il eſt fermé. A meſure qu'elle roît elle s'ouvre, & devient enfin comme un éventail tendu. Elle eſt fortifiée du côté de la queue de plu- ieurs petites côtes qui y pouſſent, & ſe changent en euilles: Mais comme elles pouſſent près du bout de la euille elles ſont plus deliées & plus petites. Les feuil- es dont ſont faits les balais de jonc qu'on apporte en Angleterre croiſſent préciſement de cette maniere, & ont effectivement une petite eſpece de *Palmeto*, car il y en a de differentes grandeurs. Aux Iſles Bermudes & ailleurs on en fait des chapeaux, des paniers, des balais, des vans dont on ſe ſert à ſoufler le feu au lieu de ſouflets, & pluſieurs autres meubles de menage. Dans les eſpaces vuides où ces arbres croiſſent, les In- diens ont par-ci par-là des plantations de Mahis, de Yames, & de Patates.

La ville de *Puna* eſt compoſée d'environ 20 maiſons & d'une petite Egliſe. Les maiſons ſont bâties ſur des pilotis élevez à 10. ou 12. pieds de terre, & on y monte par des échelles qui ſont en dehors. Je n'ai ja- mais vû de pareils bâtimens qu'aux Indes Orientales chez les Malayans. Les maiſons ſont couvertes de feuilles de *Palmeto*, & les chambres bien plancheyées, en quoi les Punains ſurpaſſent les Malayans. Le meil- leur endroit pour mouiller eſt contre le milieu de la ville. Il y a cinq braſſes d'eau à la longueur d'un ca- ble de la côte, & un fond marécageux & profond, où l'on peut carener les vaiſſeaux ou les haler à terre. La mer monte à la hauteur de quatorze à quinze pieds.

On compte ſept lieues de *Puna* à *Guiaquil*. Il y a une lieue à faire avant que d'arriver à l'embouchure de la riviere de *Guiaquil*, qui a plus de deux milles de large. De-là en avant la riviere eſt aſſez droite, & ſerpente peu. Les deux côtez de la riviere ſont bas & marécageux, & pleins de Mangle rouge: Ainſi il n'y a pas moyen d'y faire deſcente. A quatre milles de *Guiaquil* il y a une petite Iſle baſſe ſur la riviere. Cette Iſle

Isle divise la riviere en deux parties, & fait deux fort beaux canaux où les vaisseaux peuvent monter & descendre. Le canal du Sud-Oüest est le plus large; l'autre n'est pas moins profond, mais plus étroit à raison de plusieurs arbrisseaux qui s'étendent sur la riviere & du côté de la terre ferme & du côté de l'Isle. Il y a aussi de chaque côté divers gros troncs d'arbres qui sont tout debout dans l'eau. L'Isle a plus d'un mille de long. De la haute partie de l'Isle jusques à la ville de *Guiaquil* il y a près d'une lieue, & autant ou peu s'en faut d'un côté de la riviere jusqu'à l'autre. Les vaisseaux les plus chargez peuvent aisément mouiller dans ce grand espace; mais la meilleure rade est au plus près de l'endroit de l'isle où la ville est bâtie. Aussi ce lieu-là est rarement sans vaisseaux. *Guiaquil* fait face à l'Isle, & est bâtie sur la riviere, & en partie au pied d'une agreable montagne dont le penchant est du côté de la riviere, qui inonde souvent la basse Ville. Il y a deux forts, l'un dans un lieu bas, & l'autre sur une hauteur. Cette place fait une très-belle perspective, & est embellie de diverses Eglises & autres bons édifices. Le Gouverneur y fait sa résidence, & j'ai apris qu'il a ses patentes du Roi d'Espagne. On peut compter *Guiaquil* pour un des principaux ports de la Mer du Sud. Les marchandises qu'on en transporte sont du Cacao, des peaux, du suif, de la Salsepareille, & autres petites marchandises, des draps de laine nommez communément draps de *Quito*.

Il croît du Cacao aux deux côtez de la riviere au dessus de la ville. La noix en est petite comme la noix de la Baye de Campeche, & je la croi la plus petite des deux. Il s'y recüeille autant de *Cacao* qu'il en faut à tout le Royaume du Perou; & l'on en envoie beaucoup à *Acapulco*, & de-là aux Isles Philippines.

La Salsepareille croît dans l'eau à ce qu'on m'a dit, près des bords de la riviere.

Le drap de *Quito* vient d'une riche ville du pays nommée *Quito*. On y fait une grande quantité de serges,

es & de draps larges. Ce drap n'eſt pas fort fin, nais le commun peuple n'en porte pas d'autre dans oute l'étendue du Perou. Ces draps & toutes les autres marchandiſes qui viennent de *Quito*, ſont embarquées à *Guiaquil* pour être tranſportées ailleurs ; & out ce qu'on porte à *Quito* paſſe par *Guiaquil*. On eut juger par-là que *Guiaquil* eſt une place d'un grand ommerce.

Quito, à ce qu'on m'a dit, eſt une ville fort peuplée, & ſituée dans le cœur du pays. Une partie des abitans ſont Eſpagnols ; mais la plûpart ſont Indiens oumis à la domination Eſpagnole.

Elle eſt environnée de montagnes d'une prodigieuſe auteur, deſquelles ſortent pluſieurs groſſes rivieres. Ces montagnes abondent en or que les pluyes violentes ettent auſſi-bien que le ſable dans les ruiſſeaux circonvoiſins, où les Indiens ſe rendent par troupes pour ſeparer le ſable, & mettre la poudre d'or dans leurs calebaces. Quant à la maniere d'amaſſer l'or, je renvoye le lecteur au livre de Monſieur Wafer. Je remarquerai ſeulement ici, que *Quito* eſt le lieu de tout e Perou qui a le plus de ce riche metal, à ce qu'on m'a ouvent dit.

Le pays eſt ſujet à de groſſes pluyes, & à des brouillards épais, & principalement les valées. De-là vient qu'il eſt extrémement mal ſain & maladif. Les principales maladies ſont des fievres, de violens maux de tête, des douleurs de ventre, & des fluxions. Je ne connois point d'endroit où l'or ſe trouve qui ne ſoit extrémement mal ſain, comme je le dirai plus particulierement quand je parlerai d'*Achin* dans l'Iſle de *Sumatra* dans les Indes Orientales. *Guiaquil* n'eſt pas i maladif que *Quito*, & les autres villes plus avancées dans le pays : Cependant il l'eſt beaucoup en comparaiſon des villes qui ſont ſur la côte de la mer pacifique au Sud du Cap Blanc.

Comme c'étoit à *Guiaquil* que nous avions reſolu d'aller, nous laiſſames nos vaiſſeaux à la hauteur du

Cap

Cap Blanc, & allames avec nôtre barque & nos Canots dans la Baye de cette place, faiſant route vers l'Iſle de Sainte Claire, où nous arrivames le jour après que nous eumes quitté nos vaiſſeaux. De-là nous envoyames la nuit ſuivante deux Canots à la pointe d'*Arena* ou de ſable. Cette pointe abonde en huitres, & autre coquillage comme Moules & Petoncles. Auſſi les Indiens de *Puna* y viennent-ils ſouvent prendre de ce poiſſon. Nos Canots eurent fait le trajet avant que le jour parût, & ſe cacherent dans une anſe en attendant que les Indiens vinſſent de *Puna*. Le matin quelques uns étant arrivez ſelon leur coûtume avec leurs barques de tronc d'arbres vers la fin de la Marée ils furent tous pris par nos gens. Le lendemain par l'avis de ces priſonniers les deux ſentinelles de *Puna* furent enlevées avec tous les habitans ſans qu'il en échapât un ſeul. A la Marée ſuivante ils prirent une petite barque chargée de Draps de *Quito*. Elle étoit partie de *Guiaquil* par la Marée, & alloit à *Lima* ſur l'avis qu'elle avoit eu par la barque que nous avions vûe à l'Iſle de Lobos, que nous avions quitté la côte. La maître de cette barque chargée de draps apprit à nos gens qu'il venoit trois barques de *Guiaquil* chargées de Negres ; & ajoûta qu'ils en devoient partir à la prochaine Marée. Ils n'eurent pas plûtôt pris la barque chargée de Drap, qu'ils envoyerent un Canot à nôtre barque, où étoit la plus grande partie de nos gens, avec avis d'aller ſans retardement & en diligence à la ville Indienne. La barque étoit alors à l'ancre à la pointe d'*Arena*; & vint la Marée ſuivante à *Puna* avec tout ſon monde; & le reſte de nos Canots. Le flux étant près de ſa fin, nous demeurames-là juſques à ce qu'il fut tout-à-fait fini. Enſuite nous nous mimes à ramer, aprés avoir laiſſé cinq hommes à bord de nôtre barque, avec ordre de ne pas branler juſqu'au lendemain à huit heures, & de ne tirer ni ſur les bâteaux ni ſur les barques, juſques à ce qu'ils puſſent tirer ſur tout:

Car

ar on ſuppoſoit qu'avant ce tems-là nous ſerions maî-
es de *Guiaquil*. Nous n'eumes pas ramé deux milles,
ıe nous rencontrames & primes une des trois barques
ıargées de Negres. Le maître nous dit, que les
eux autres partiroient de *Guiaquil* par la prochaine
ıarée. Nous coupames ſon grand Mât, & la laiſſa-
ıes à l'ancre. Comme c'étoit alors pleine marée nous
mames en diligence du côté de la ville, dans l'eſpe-
ınce d'y arriver avant la fin du flux: Mais nous trou-
ames qu'il y avoit plus loin que nous n'avions cru;
u pour mieux dire nos Canots étoient ſi pleins de
ıonde, qu'ils n'alloient pas à beaucoup près ſi vite
ue nous aurions ſouhaité. Le jour vint que nous
tions encore à deux lieues de la place; & cependant
ne nous reſtoit que deux heures de marée. C'eſt pour-
uoi nôtre Capitaine pria le pilote Indien de nous me-
er dans quelque anſe, où nous pûſſions nous te-
ir cachez tout le jour. Cela fut incontinent fait,
: nous depéchames un Canot à nôtre barque du côté
e *Puna*, avec avis que perſonne ne remuât, ni ne fît
eu que le lendemain. Mais il arriva trop tard pour
evoquer les premiers ordres; Car les deux barques
hargées de Negres deſquelles on a ci-devant parlé par-
irent de la ville ſur la fin de la marée du ſoir, & étoient
l'ancre dans la riviere près de la côte. Comme nous
tions de l'autre côté nous les manquames, & n'en
umes ni vûs ni entendus. Le flux ne fut pas plûtôt
ni, qu'elles leverent l'ancre, & continuerent leur
oute du côté de *Puna*. Les gens de nôtre barque les
oyans venir droit à eux, & toutes deux pleines de
nonde, crurent que nous avions été défaits: & que
es barques chargées de troupes Eſpagnoles avoient été
létachées pour prendre nos vaiſſeaux. Dans cette
uppoſition ils tirerent trois coups de Canon ſur les deux
ıarques qui étoient encore à plus d'une lieue d'eux.
.es deux barques Eſpagnols mouillerent incontinent,
x les maîtres ſautant dans leurs Chaloupes ſe mirent
n devoir de gagner la terre à toutes rames: Mais nô-
tre

tre Canot les pourſuivit & les prit. Ces trois coups d
Canon mirent en grand deſordre nos gens avancez
La plûpart croyans qu'ils avoient été entendus à *Guia
quil*, jugerent qu'il ne ſervoit de rien de demeure
cachez dans l'anſe, & conclurent ou qu'il faloit alle
à la place, ou retourner à nos vaiſſeaux. La maré
n'étoit alors qu'au quart de ſon cours; ainſi nous n'au
rions ſu monter quand nous l'aurions voulu. L
Capitaine David dit enfin, qu'il vouloit ſans retarde
ment deſcendre ſur l'anſe où nous étions, & marche
droit à la place, pourvû que 40 hommes vouluſſen
l'accompagner; & ſans raiſonner davantage il mit pie
à terre au travers des Mangles qui étoient dans ce
lieux marêcageux. Ceux qui ſe trouverent de ſo
avis le ſuivirent au nombre de 40 à 50. Le Capitain
Swan demeura tranquille dans l'anſe avec le reſte d
nos gens, ne croyans pas qu'il fût poſſible de rien fai
re par cette voie. Le Capitaine David & ſa troupe fu
rent abſens près de quatre heures, & revinrent tou
mouillez, & fort haraſſez ſans avoir pû trouver d
paſſage pour entrer dans la terre ferme. Ils avoien
été ſi loin, qu'ils perdirent preſque l'eſperance de pou
voir revenir: Car un homme ne peut paſſer qu'ave
beaucoup de peine au travers de ces Mangles rouges
Le Capitaine David étant de retour nous arrêtame
d'aller à la ville à la faveur de la premiere marée, re-
ſolus de venir ſans rien entreprendre s'il ſe trouvoit
qu'elle eût pris l'allarme. La Marée ne commença
pas plûtôt à revenir, que nous commençames à ra-
mer, & paſſames près de l'Iſle par le canal le plus
étroit qui eſt du côté du Nord-Eſt. Il y a tant de troncs
d'arbres dans la riviere, qu'il eſt très-dangereux d'y
paſſer la nuit, (qui eſt juſtement le tems que nous
prenons toûjours pour de pareilles entrepriſes.) Car
la riviere eſt extrémement rapide, & un de nos Ca-
nots qui donna contre un tronc, auroit été indubitable-
ment renverſé, ſi les autres ne l'avoient prompte-
ment ſecouru. A peine fumes-nous au bout de l'Iſle,
qu'on

qu'on nous tira un coup de Mousquet de derriere des
broussailles. La ville étoit alors devant nous toute ouverte ; mais ce coup ne fut pas plûtôt tiré, que nous
la vimes incontinent illuminée de flambeaux, au lieu
qu'auparavant il n'en paroissoit qu'un seul. Il n'en
falut pas davantage pour nous faire connoître que
nous étions découverts, plusieurs de nos gens néanmoins dirent, que le jour suivant étant un jour de fête, ce qui étoit vrai aussi, les Espagnols faisoient des
feux d'artifice, ce qu'ils faisoient souvent la veille de
ces jours-là. Nous ramames donc un peu plus avant,
& trouvames la terre ferme. Le Capitaine David mit
son Canot à terre, & descendit avec ses gens. Le Capitaine Swan & la plupart des siens ne jugeoient pas à
propos de rien entreprendre, attendu que la ville étoit
allarmée : mais enfin on leur reprocha tant leur peu
de courage, qu'ils mirent aussi pied à terre. Le lieu
où ils firent descente étoit à près de deux milles de la
ville. Il étoit tout couvert de bois si forts qu'il ne fut
pas possible de marcher durant la nuit. Aussi nous fimes
halte, & attendimes que le jour fût venu. Nous avions
avec nous deux pilotes Indiens. Il y en avoit un qui
avoit demeuré un mois avec nous, & qui ayant été
maltraité d'un Gentilhomme de *Guiaquil*, nous ofrit
ses services pour se venger ; aussi le trouvames-nous
toûjours fort fidéle. Nous avions pris l'autre trois ou
quatre jours auparavant, mais il ne paroissoit pas de
moins bonne volonté. Ce dernier étoit conduit par
un des hommes du Capitaine David, qui faisoit paroître beaucoup d'empressement pour aller à la ville,
& étoit des plus échaufez à reprocher aux autres leur
peu de cœur. Cependant ce même homme, comme il l'a depuis confessé, nonobstant son courage
qu'il faisoit tant valoir, coupa secretement la corde
dont le guide étoit attaché, & le laissa aller du côté
de la ville sans se mettre en peine de le suivre, il s'écria que le pilote s'en étoit allé, & que quelqu'un avoit coupé la corde dont il étoit attaché. Tout le

monde se mit en mouvement pour chercher l'Indien: mais tout cela fut fort inutile. Nous fumes alors dans une grande consternation de nous trouver dans l'obscurité & embarassez au milieu des bois. Ainsi nôtre dessein echoüé sans ressource, personne n'eut le cœur après cela de parler d'aller plus loin. Nous fumes là jusques au retour du jour; & comme il commença de paroître, nous gagnames à force de rames le large de la riviere, d'où nous vimes la ville tout à découvert, laquelle comme j'ai déja dit fait une très-agreable perspective, Nous fumes là près d'une demi heure, éloignez de la ville d'un mille ou de quelque chose de plus. Les gens de la ville ne tirerent point sur nous, & nous ne tirames point sur eux. Ainsi échoüa nôtre dessein sur *Guiaquil*. Le Capitaine Townley & le Capitaine François Gronet furent plus heureux, car ils prirent cette place peu de tems après.

Après avoir bien consideré la place, nous passames la riviere, allames à une ferme où nous tuames une vache que nous apprêtames & mangeames. Nous demeurames là jusqu'à la marée du soir que nous descendimes la riviere, & arrivames à *Puna* le 9. au matin. Chemin faisant nous allames à bord des trois barques chargées de Negres que nous avions laissées à l'ancre dans la riviere, & les emmenames. Il y avoit mille Negres dans les trois de l'un & de l'autre Sexe; mais tous jeunes. Arrivez à *Puna*, nous envoyames un Canot à la pointe d'*Arena* pour voir si les vaisseaux y étoient venus. Il revint le 12. avec nouvelles qu'ils étoient tous trois à l'ancre, L'après Midi nous allames tous à bord de nos vaisseaux avec la barque chargée de Drap, & environ quarante Negres des plus vigoureux, laissant le reste dans les trois barques. De ces quarante le Capitaine David & le Capitaine Swan en choisirent environ quatorze ou quinze chacun, & renvoyerent le reste à terre.

Il n'y a jamais eu une plus belle occasion de s'enrichir, que nous l'eumes alors. Il n'y avoit qu'à s'aller éta-

ablir avec ces Negres à sainte Marie dans l'Isthme de
arien, & les occuper à tirer l'or des mines qui y
nt. Nous le pouvions faire aisément: Car six mois
paravant le Capitaine Harris qui étoit alors avec
ous, étant venu par terre de la Mer du Sud avec son
rps d'Avanturiers, avoit chassé les Espagnols de la
lle & des mines d'or de sainte Marie; & si bien
assé qu'ils ne s'étoient depuis jamais mis en devoir
s'y rétablir. Ajoûtez à cela que les Indiens qui
ïssoient mortellement les Espagnols, & qui s'é-
ient enrichis par les avantages qu'ils avoient eus sur
x par le secours des Avanturiers durant plusieurs an-
es, étoient nos amis à toute épreuve, & prêts à
us recevoir & à nous donner main forte. Nous
ions comme j'ai dit 1000. Negres propres à travail-
; nous avions 200. tonneaux de farine à *Gallapa-*
s; il y avoit la riviere de sainte Marie où nous pou-
ons carener & équiper nos vaisseaux: nous pouvions
rtifier l'embouchure de la riviere de maniere, que
les Espagnols étoient venus contre nous avec toutes
forces qu'ils ont au Perou, nous les aurions empê-
ez d'entrer. S'ils avoient voulu nous renfermer par
s vaisseaux de guerre qu'ils auroient pû avoir pour
us assieger, nous avions pour vivre un pays de grande
endue, & pour amis les Indiens qui sont une grande
tion. Mais le plus grand avantage que nous eussions
oit les Mers du Nord qui nous favorisoient. Nous au-
ons pû par ce moyen non seulement nous transporter
us & nos efets, mais même faire venir des secours de
oupes & de munitions; car en peu de tems nous aurions
é secourus de tout ce qu'il y a aux Indes Occidentales:
usieurs de milliers d'Avanturiers seroient venus à nous
la Jamaïque & principalement des Isles Françoises;
nous serions à l'heure qu'il est les maîtres non seule-
ent des mines, les plus riches qu'on ait découvert
ques ici dans l'Amerique; mais même de toute la
te jusqu'à *Quito*; & il y a apparence que nous au-
ons fait encore beaucoup plus que je ne dis.

Mais reprenons le fil de nôtre voyage, & ne pa
lons plus de ces choses qui paroitront sans doute au
Lecteurs de magnifiques visions. Le 13. nous fim
voiles de la pointe d'*Arena* pour aller chercher le Ca
pitaine Eaton à l'Isle de *Lobos*. Nous avions deu
vaisseaux & deux barques. Le 16. nous arrivames
Plata, où nous ne trouvames ni barque ni lettre. L
lendemain nous allames à terre pour faire aiguade, &
rencontrames nôtre barque en passant. Elle avo
été une seconde fois à l'Isle de *Lobos*, & ne nous
ayant point trouvez elle revenoit à *Plata*. Elle avo
manqué de provisions depuis qu'elle nous avoit qui
tés; c'est pourquoi elle avoit été en prendre à saint
Helene, où elle trouva autant de Mahis qu'il lui e
falut pour trois à quatre jours. Ce Mahis, quelque
poissons & Tortues qu'elle tira, lui durerent jusqu'
l'Isle de *Lobos* de la terre. Elle trouva des Boubies &
des œufs de Pingouins dont elle fit bonne provision
& vint partant de là à *Lobos* de la Mer, où elle rem
plaça les œufs qui s'étoient consumez, & sala de peu
d'accident quelques jeunes veaux marins. Ainsi pour
vûe elle reprit la route de *Plata*.

Nous n'eumes pas plûtôt fait aiguade que nous re
primes le chemin de l'Isle de *Plata*. Ce fut là où nou
partageames les draps que nous avions pris sur l
barque. Nous en fimes deux lots. Le Capitaine Da
vid & ses gens en eurent un, & le Capitaine Swan &
les siens l'autre. Le Capitaine Swan retint la barque, &
en fit un vaisseau de transport. Il y avoit alors à *Plat*
plusieurs grosses Tortuës qui venoient, à ce que je croi
de *Gallapagos*; car je n'en avois jamais vû là, quoi qu
j'y eusse été diverses fois. C'étoit alors le tems qu'el
les s'accouploient; ce qu'elles font là beaucoup plû
tôt que dans les Indes Occidentales proprement ain
nommées. Nos tireurs en apportoient tous les jour
à bord plus que nous n'en pouvions manger. L
Capitaine Swan n'avoit point de tireurs, & par con
sequent point de Tortuës, que celles que le Capitain
Da

David lui envoyoit. Il recevoit auſſi du Capitaine David la farine dont il avoit beſoin. Mais depuis le contre-tems qui nous etoit arrivé à *Guiaquil*, les gens du Capitaine David murmuroient contre Swan, & ne lui donnoient pas volontiers des proviſions, parce qu'à l'afaire de Guiaquil il avoit paru moins échaufé que David. Ces demélez s'étant enfin raccommodez, nous reſolumes d'entrer dans la Baye de *Panama*, & d'aller à une ville nommée *La Velia*: Mais comme nous n'avions pas aſſez de Canots pour mettre nos gens à terre, nous réſolumes de chercher les rivieres où les Eſpagnols n'euſſent aucun commerce, pour nous y pourvoir de Canots Indiens.

CHAPITRE VII.

Ils quittent l'Iſle de Plata. Du Cap Paſſao. De la côte entre ce Cap & le Cap ſaint François; & de là juſqu'à Panama. Riviere de ſan Jago, ou ſaint Jaques. Cotonnier rouge & blanc, Arbre à Chou. Indiens de la riviere de ſan Jago, & de leur voiſinage. Iſle de Gallo. *Riviere & village de* Tomaco *Iſle de Gorgone. Huitres où il y a des perles dedans qui ſont là, & ailleurs. Qualité du pays. Cap Corrientes. Pointe de Garrachine. Iſle de Gallera. Iſles à Perles. Pacheque Iſle de ſaint Paul. Lavelia. Nata. Clam poiſſon. Huitre. Agreable perſpective dans la Baye de Panama. Panama ancien, Panama nouveau. Grand concours de Lima & de Porto-bello à Panama à l'arrivée de la flote Eſpagnole aux Indes Orientales. Route de cette flote, avec une deduction des premiers motifs qui porterent les Avanturiers à traverſer l'Iſthme de Darien pour ſe rendre dans les Mers*

*du Sud , & du commencement de leur corr-
pondance particuliere avec les Indiens qui hal
tent cet Isthme. De l'air de Panama, & du ten
qu'il y fait. Isles de Perico. Agreable Isle de T
baco , ou Tabago. Mammet arbre. Village
Tabaco. Stratagêmes des Espagnols. Ingenieu
du Capitaine Bond. Ignorance des Espagnols da
les afaires de la marine. Un parti d'Avanturie
François arrive par terre. Commissions donne
par le Gouverneur du Petit Gave. Du Golphe
St. Michel , & des rivieres de Congo , de San
bo , & de sainte Marie. Reformation de l'e
reur des Cartes ordinaires au sujet de la pointe
Garrachine & du Cap saint Laurent qu'ell
placent mal. De la ville & des mines d'or
sainte Marie , & de la ville de* Scuchader
*Le Capitaine Townley & quelques autres
vanturiers Anglois arrivent par terre. Vaisseau
de vin de* Pisco. *Jonction du Capitaine Knig
avec sa barque. Leur retour à la pointe de Ga
rachine.* Portopinas. *L'Isle d'Otoque. Paqu
venant de Lima pris. Autres Avanturiers A
glois & François arrivent. Chepelio une d
plus agreables Isles du monde. Poires de* Sapadi
le & d'Avogato, Mammet , Mammet Sa
porta , Mammet *sauvage , & pommes à l'
toile , &c. Ville & riviere de Chepo. Trave
ses dans la Baye de Panama. Relation des fo
ces de la flote Espagnole , & de celle des Ava
turiers. Combat des deux flotes.*

LE 23. de Decembre 1684. nous fimes voiles
l'Isle de Plata pour la Baye de Panama , avec
vent de Sud-Sud-Est frais & gaillard , & par dess
cela beau tems. Le lendemain au matin nous do
blames le Cap Passao. Il est à 10. degrez 8. minut

é latitude meridionale de la ligne. C'eſt une pointe aute & ronde qui s'avance dans la Mer, & qui ſemble iviſee dans le milieu. Il eſt nud près de la Mer; Mais lus avant, & des deux autres côtés il eſt plein de etits arbres. Le pays eſt fort élevé & fort montueux, & paroit plein de bois. Entre le Cap Paſſao & le Cap aint François, la côte eſt toute pleine de petites ointes, qui font autant de petites Bayes ſablonneu-ſes, des eſpaces qui les ſeparent. Elle eſt aſſez élevée & couverte de diverſes ſortes d'arbres. De ſorte qu'on ne voit tout le long de la côte qu'un bois perpetuel, d'autant plus agreable, que les arbres ſont de formes diferentes, ſoit pour la hauteur, ſoit pour la cou-leur.

Nôtre deſſein étoit, comme j'ai dit dans mon Cha-pitre precedent, d'aller chercher des Canots dans quelque riviere où les Eſpagnols n'euſſent ni établiſſe-ment ni commerce avec les Indiens naturels. Nous avions des pilotes Eſpagnols, & des Indiens élevez parmi eux, capables par conſequent de nous conduire dans tous les havres & rivieres qui appartenoient aux Eſpagnols: Mais ils n'avoient aucune connoiſſance des rivieres que les Eſpagnols ne pratiquoient point. Il y a pluſieurs rivieres ſemblables entre *Plata* & *Pa-nama* qui ne ſont pas pratiquées. Bien plus, il n'y a pas un Eſpagnol ſur la côte tout le long de la Ligne juſques au Golphe de ſaint Michel, ou même juſqu'à *Panama*, & les Indiens qui habitent tous ces pays-là ne ſont point ſous la dépendance des Eſpa-gnols. Il eſt vrai que près de l'Iſle de Gallo, il y a une ou deux rivieres habitées par des Eſpagnols qui s'occupent à chercher de l'or.

Nos pilotes ſe trouvant embaraſſez pour n'être pas informez des côtes moins frequentées, nous reme-diames à ce mal par les livres que nous trouvames à bord des pilotes Eſpagnols que nous avions pris: & l'experience nous convainquit que nous avions trouvé de fort bons guides. Cependant comme en plu-

ſieurs endroits de la côte le pays eſt bas, & plein d'ouvertures, d'anſes, & de rivieres, il n'eſt pas tout à fait aiſé de trouver la riviere particuliere où l'on veut aller, à moins que d'en avoir une exacte connoiſſance.

Néanmoins nous ne nous rebutames pas pour cela, croyant qu'il ſe pouvoit faire qu'une riviere fût auſſi bien pourvûe qu'une autre de Canots à l'Indienne : Et pourvû que nous en trouvaſſions, tous les lieux nous étoient indiferens. Cependant nous nous fixames à la riviere de ſaint Jago, non qu'il n'y eût pas d'autres rivieres auſſi larges & auſſi commodes qui ne fuſſent pas habitées par les Eſpagnols ; mais parce que cette riviere n'étoit pas éloignée de Gallo, Iſle où nos vaiſſeaux pouvoient mouiller ſeurement & ſe tenir à la rade avec la même ſeureté. Nous paſſames près du Cap ſaint François, & eumes des pluyes continuelles. Le pays près de la mer juſqu'au Nord du Cap, eſt bas & extraordinairement couvert de bois. Les arbres ſont fort près à près, & paroiſſent d'une hauteur & d'une groſſeur prodigieuſe. Depuis le Cap ſaint François juſques à la Baye de Panama, les terres ſont plus Orientales. C'eſt là à mon avis les bornes de ce Cap du côté du Midi, & du côté du Septentrion les Iſles de *Caboya* ou de *Quibo*. Entre ce Cap & l'Iſle de Gallo il y a pluſieurs rivieres grandes & navigables. Nous paſſames par toutes, & arrivames enfin à la riviere *San Jago*.

Cette riviere eſt à environ deux degrez au Nord de la Ligne équinoctiale. Elle eſt large & navigable durant quelques lieues en montant ; & à ſept lieues de la Mer elle ſe partage en deux branches, qui font quatre grandes Iſles. La branche la plus large eſt au Sud-Oüeſt de l'Iſle. Les unes & les autres ſont fort profondes : Mais l'embouchure de la plus étroite eſt ſi remplie d'endroits peu creux, que les petits Canots mêmes n'y peuvent pas entrer lors que la Mer eſt baſſe. Au deſſus de l'Iſle elle a une lieue de large,

&

t les courans y ſont aſſez droits & fort rapides. Le
ux va à près de trois lieues dans la riviere. Mais juſ-
u'à quelle hauteur, c'eſt ce que je ne ſai pas. Il y a
pparence que cette riviere ſort de quelques-unes des
ches montagnes voiſines de la ville de Quito, &
averſe un pays auſſi riche en terroir, qu'aucun peut-
tre qu'il y ait au monde, & ſur tout à dix ou douze
eues de la Mer. La terre tant de l'Iſle, que des deux
ôtés de la riviere, eſt noire & profonde, produiſant
es arbres d'une groſſeur extraordinaire, & de toutes
s ſortes qui croiſſent communément dans les cli-
ats chauds. Je ne parlerai que des Cotonniers &
rbres à Chou qui y ſont en abondance, & auſſi
rges que j'en aye jamais vû.

Il y a de deux ſortes de Cotonniers, les uns rouges,
s autres blancs. Les blancs viennent comme le
hêne; mais ordinairement ils ſont plus gros &
us grands que nos chênes. Le corps en eſt droit,
ſans nœuds ou branches juſqu'à la tête, où il
tte comme le Chêne pluſieurs groſſes branches.
on écorce eſt unie & de couleur griſe. Ses feuil-
s ſont épaiſſes & larges comme celles du Prunier
entelées par les bords, ovales, unies, & d'un
erd enfoncé. A 18. ou 20. pieds de haut quel-
ues-uns de ces arbres ont le corps beaucoup plus
ros, qu'ils ne l'ont plus près de terre; car ils ſont
e la forme d'une quille, c'eſt-à-dire plus gros dans le
ilieu que par les deux bouts. Ils portent du Coton
rt fin, & qu'on apelle Coton de ſoie. Quand le
oton eſt mûr, ces arbres paroiſſent comme nos
ommiers d'Angleterre quand ils ſont tout fleuris.
e Coton, ſi je ne me trompe, tombe au mois de No-
embre ou de Decembre, & alors la terre eſt toute
ouverte de blanc. Celui-ci n'eſt ni fort ni long
omme celui qui croît ſur les petits Cotonniers dans
s Plantations; mais reſſemble au duvet des char-
ons. Auſſi n'ai-je jamais ſû qu'on en ait rien fait
ans les Indes Occidentales, parce qu'il ne vaut pas

la peine qu'on prendroit à l'amasser. Mais on l'amasse aux Indes Orientales pour en faire des Oreillers. Il y a au milieu une petite graine noire. Les feuilles de cet arbre tombent au commencement d'Avril. Pendant que les vieilles tombent il en pousse de nouvelles. En une semaine de tems il est dépouillé de ses vieilles feuilles, & a repris, s'il faut ainsi dire, une robe toute neuve qui ne déplait pas aux yeux. Le Cotonnier rouge ressemble à l'autre, mais il n'est pas tout à fait si gros. Il ne porte point de coton: Mais son bois est tant soit peu plus dur: Cependant ils sont tous deux doux & spongieux, propres à rien que je sache, si ce n'est à faire des Canots, à quoi ils sont fort bons parce que ces arbres sont droits & hauts: Mais les Canots de ce bois ne durent pas, à moins qu'on ne les tire sur le sec, & qu'on ne les goudronne souvent. Autrement les vers & l'eau les pourrissent bien-tôt. Ces arbres ou plûtôt ces arbrisseaux sont les plus gros qui soient aux Indes Occidentales: Ils sont communs aux Indes Orientales & aux Occidentales dans le terroir gras & bon.

Comme le Cotonnier est le plus gros des arbres, l'arbre à chou est aussi le plus haut. Le tronc n'en est pas extrémement gros; mais en recompense il est fort haut & fort droit. J'en ai mesuré un abatu dans la Baye de Campeche, lequel avoit 120. pieds de long; & il y en a de beaucoup plus longs. Il n'a de branches qu'à la tête, & il y en a plusieurs qui ne sont pas plus grosses que le bras. Elles ne sont point couvertes, mais plates & pointues, & de 12. ou 14. pieds de long. A environ deux pieds du tronc les branches poussent de petites feuilles longues, & larges d'environ un pouce. Elles croissent des deux côtés avec tant de regularité, qu'il semble que le tout ne soit qu'uue grande feuille, composée de plusieurs petites. Le fruit pousse au milieu de ces branches depuis le sommet de l'arbre. Il est envelopé dans plusieurs jeunes feuilles ou branches qui s'étendent à

mesure que les vieilles tombent. Quand on le tire des feuilles où il semble envelopé, il est aussi gros que la partie la plus menue de la jambe, & a un pied de long. Il est blanc comme du lait, & doux comme une noix s'il est mangé crud : Mais quand il est cuit il est delicieux & fort sain. Outre ce fruit il croît entre l'arbre & les grandes branches de petits tuyaux comme ceux d'un arbrisseau, lesquels ont environ deux pieds de long. Au bout de ces petits tuyaux qui poussent fort près à près, pend une petite graine dure & ronde, & aussi grosse qu'une cerise. Ces graines tombent tous les ans, & sont fort bonnes pour les cochons. De là vient que les Espagnols font payer une amende à tous ceux qui coupent un de ces arbres dans leurs bois. Le tronc de cet arbre est plein de viroles tout autour à demi pied les unes des autres depuis le haut jusques au bas. L'ecorce en est mince & cassante ; le bois noir & fort dur, & la mouelle blanche. On ne monte point sur l'arbre pour cueillir le fruit : on le fait tomber en le coupant ; car si on le cueilloit, l'arbre mourroit aussi-tôt qu'il auroit perdu sa tête. Cependant dès qu'il n'a plus sa tête il meurt. Les Jamaïcains se servent beaucoup de ce bois pour plancheyer les côtés de leurs maisons ; Car il ne s'agit que de fendre le tronc en quatre, & voilà autant de planches. Ces arbres paroissent fort agreables, & font la decoration de tous les bois où ils se trouvent par leurs branches vertes qui s'etendent beaucoup par dessus toutes les autres.

Ce pays est sujet à de fort grosses pluyes, si bien qu'on peut dire que cette partie du Perou a autant d'eau que les environs de *Lima*, & en general toute cette côte, qui est la secheresse même, en a peu. Je croi que c'est la raison pourquoi les Espagnols ont fait si peu de découvertes sur cette riviere & sur les autres de cette côte. Peut-être est-ce aussi parce qu'elle n'est pas directement sur leur route ; Car ils ne la côtoyent pas en allant de *Panama* à *Lima* ; mais

prennent d'abord à l'Occident jusques aux Isles de Caboya pour trouver le vent d'Oüest. Delà ils vont au Cap saint François, & ne touchent ordinairement nulle part qu'ils ne soient à *Manta* près du Cap saint Laurent. Il est vrai qu'en revenant de *Lima* à *Panama* ils peuvent aller le long de la côte, mais alors leurs vaisseaux sont toûjours chargez, & par consequent mal propres à faire des découvertes; au lieu que ceux qui viennent à vuide de *Panama* le peuvent bien mieux faire, & ont bien plus de loisir pour cela. Ils peuvent avoir encore une troisiéme raison, qui est la ferocité des Indiens. & la haine qu'ils ont pour la nation Espagnole. Cette côte est naturellement fortifiée de rivieres & de grands bois, d'où les Indiens pourroient aisément endommager à coups de fleches tous ceux qui mettroient pied à terre pour les attaquer. Il n'y a point d'Indiens, du côté de cette riviere particulierement, qui ne demeurent à six lieues de la Mer, & tout ce pays est plein de bois tellement impratiquables, que pour aller à eux, ou pour aborder leurs mines & leurs montagnes, il n'y a point d'autre chemin que de monter la riviere. Mais ceux qui entreprendroient quelque chose de pareil, & qui seroient autant haïs des Indiens que le sont de tout tems les Espagnols, n'auroient qu'à s'attendre à se voir exposez aux fleches de ces Barbares qui ne manqueroient pas de se mettre exprès en embuscade dans les bois. Ces Indiens ont de petites Plantations de Mahis, & de bons jardins à Plantain; car le Plantain est leur principale nourriture. Ils ont aussi quelques volailles & quelques Cochons.

C'étoit à cette riviere que nous avions dessein d'aller chercher des Canots. Le 26. donc supposans que nous en étions vis à vis, nous sortimes de nos vaisseaux avec quatre Canots. Le 27. au matin nous entrames à demi Marée dans la plus petite des branches de la riviere, & ramames six lieues avant que de rencontrer des habitans. Nous trouvames enfin

de

de petites hutes couvertes de feuilles de *Palmeto*. Les Indiens nous voyans ramer du côté de leurs maisons, mirent leurs femmes, leurs enfans, & leur ménage dans leurs Canots, & s'en allerent plus vite que nous ne pouvions les suivre avec nos rames: Car nous étions forcez de tenir le large à cause de nos avirons, au lieu qu'avec les leurs ils alloient au plus près de terre, & n'avoient pas contr'eux comme nous la violence des courans. Ces hutes étoient tout proche de la riviere du côté d'Orient, & précisément au bout de l'Isle. Nous vimes à une lieue de nous de l'autre côté de la riviere plusieurs grandes maisons: Mais les grands courans où nous étions alors nous parurent si rapides, que nous n'osames jamais traverser de peur de ne pouvoir revenir. Nous trouvames enfin dans les hutes un Cochon, de la volaille & des Plantains. Nous tuames le Cochon & la volaille, & les aprêtames incontinent. Je croi qu'ils tirent leurs Cochons des Espagnols, ou des Indiens de leur voisinage qui ont commerce avec eux; Car celui que nous primes étoit de l'espece des Cochons de l'Europe, dont les Espagnols en firent passer quantité dans l'Amerique, principalement dans les Isles de la Jamaïque, l'Hispaniola, & de Cuba sur tout, qui en sont abondamment pourvûes. Ces animaux cherchent le jour leur vie dans les bois, & le soir ils reviennent au son d'une Clochete pour être renfermez: Cependant il y en a qui deviennent sauvages, mais les autres les ramenent souvent. Comme tous les Domestiques sont marquez, d'abord qu'on en voit un dans le toit qui ne l'est pas, on le connoit, & on le tire incontinent. Je n'ai point vû de ces toits dans le continent, où les Espagnols gardent leurs Cochons à la maison. Les Indiens sauvages n'ont point de Cochons dans leurs bois; mais ils y ont des Pecaris & des Warris qui sont une espece de Sangliers dont j'ai ci-devant parlé.

Après que nous nous fumes rafraichis, nous retournames vers l'embouchure de la riviere. Il étoit

nuit quand nous partimes & nous arrivames le lend- main avant le jour. Lors que nous laissames nos vais- seaux ils devoient aller nous attendre à *Gallo*, petite Isle qui n'est pas habitée entre deux à trois degrez de latitude Septentrionale. Elle est dans une grande Bay à environ trois lieues de l'embouchure de la riviere de *Tomaco*, & à quatre lieues & demie d'un petit village des Indiens qui porte le nom de la riviere. Cette Isle est passablement élevée. Il y a de fort bon bois de Charpente ; aussi est-elle souvent visitée par les bar- ques qui viennent de *Guiaquil* & d'ailleurs ; Car c'est de *Gallo* qu'on tire la plûpart des bois de Charpente qu'on transporte de *Guiaquil* à *Lima*. Au Nord-Est de l'Isle il y a une fontaine dont l'eau est bonne. Il y a là-même une jolie petite Baye sablonneuse, où l'on peut sûrement faire descente. La rade est contre cette Baye. On y peut mouiller sûrement à six ou sep brasses d'eau tout autour de l'Isle ; Cependant le canal par où l'on y va n'a pas moins de quatre brasses de profondeur. Il faut entrer quand la Marée monte, & sortir quand elle descend ; mais toûjours la sonde à la main.

Tomaco est une grande riviere qui tire son nom d'un village des Indiens ainsi apellé. On dit qu'elle prend sa source des riches montagnes qui sont aux environs de *Quito*. Elle est fort habitée d'Indiens. Il y a même quelques Espagnols qui font commerce d'or avec les Indiens. Il y a peu d'eau à l'entrée de la riviere, cependant les barques ne laissent pas d'entrer.

Le village de *Tomaco* est petit, & peu éloigné de l'embouchure de la riviere. C'est un lieu pour recevoir les Marchands Espagnols qui viennent querir du bois de Charpente à *Gallo*, ou trafiquer en Or avec les Indiens. Là fut tué en 1680. un nommé Doleman, autrefois Capitaine de la bande du Capitaine Charp. Sept ou huit autres de ceux qui étoient avec lui eurent le même sort. De la branche de la riviere Saint *Jago* où nous étions alors, jusques à *Tomaco*, on

on compte environ cinq lieues. Le pays eſt bas, & plein de bras de Mer, ſi bien que les Canots peuvent entrer dans le pays par-là, & ſe rendre de-là dans la riviere de *Tomaco*.

Le 28. nous quittames la riviere de Saint *Jago*, traverſames avec nos Canots certains bras de Mer qui ſe trouverent en nôtre chemin, & vinmes à une maiſon d'Indiens, où nous primes le chef & toute la famille. Nous demeurames là juſqu'à l'après-midi, puis ramames du côté de *Tomaco* avec l'Indien qui nous ſervoit de guide. Nous y arrivames vers le minuit, & en primes tous les habitans avec un Chevalier Eſpagnol nommé Dom Diego de Pinas. Ce Chevalier étoit venu par Mer de Lima pour acheter du bois de charpente. Le vaiſſeau ſur lequel il avoit paſſé étoit dans une anſe à environ un mille de-là, & il n'y avoit à bord qu'un Eſpagnol & huit Indiens. Nous envoyames un Canot avec ſept hommes qui le prirent. Nous n'y trouvames point de marchandiſes, mais ſeulement douze ou treize cruches de bon vin, que nous emportames. Le lendemain nous laiſſames aller le vaiſſeau. Ce fut-là qu'un Canot avec trois Indiens vint à bord. Ces gens ne parloient point Eſpagnol, ni ne pouvoient nous diſtinguer des Eſpagnols, les Indiens ſauvages croyans ordinairement que tous les Blancs ſont Eſpagnols. Nous leur donnames trois ou quatre calebaces de vin, qu'ils bûrent bien volontiers. Ils avoient le corps droit & bien proportionné dans tous leurs membres. Ils étoient d'une taille mediocre, avoient les cheveux noirs, le viſage long, le nez & les yeux petits, le viſage maigre, le regard farouche, & le teint fort bazané, ou pour mieux dire de couleur de cuivre. Un peu avant la nuit le Capitaine Swan qui nous commandoit nous ramena à *Tomaco*, & laiſſa le vaiſſeau aux Matelots. Le 31. deux de nos Canots qui avoient monté la riviere de *Tomaco*, revinrent au village. Ils avoient fait ſept ou huit lieues, & n'avoient trouvé qu'une

mai-

maison d'Espagnols, qui appartenoit à ce qu'on leur avoit dit à une Dame de *Lima*, qui les tenoit-là pour negocier en Or; Mais ils ne virent pas plûtôt nos gens venir à eux, qu'ils prirent la fuite. Les nôtres néanmoins y trouverent plusieurs Onces d'Or dans des Calebaces.

Le cinquiéme de Janvier 1685. nous partimes de *Tomaco*, & primes la route de *Gallo*. Nous emmenames le Chevalier & deux petits Canots que nous avions pris. Pendant la traversée un de nos Canots prit un Paquebot qui alloit de *Panama* à *Lima*. Les Espagnols jetterent la valise dans la Mer ; mais nos gens qui le virent la retirerent , & transporterent à *Gallo* où nous étions alors à l'ancre , non seulement les lettres , mais aussi les prisonniers. Nous fumes-là 6 jours à lire les lettres, qui nous apprirent que la flote de la vieille Espagne devoit venir à *Porto-bello* ; & que le President de *Panama* n'envoyoit ces depêches que pour presser le départ de la flote d'argent qui devoit s'y rendre de *Lima*.

Nous fumes ravis de cette nouvelle, & renvoyames le Paquebot avec toutes ses Lettres: Mais cela fut cause que nous abandonnames la resolution que nous avions prise d'aller à *Lavelia*. Il fut arrêté de carener nos vaisseaux le plus diligemment qu'il se pourroit , afin d'être prêts à attaquer cette flote. Le lieu que nous jugeames le plus propre à ce dessein furent les Isles Royales ou de la Perle , parce qu'elles sont proches de *Panama*, & que tous les vaisseaux qui viennent de la côte de *Lima*, & qui vont à *Panama* sont obligez de passer entre ces Isles. De sorte qu'étant-là nous comptions qu'il étoit presque impossible de manquer cette flote. Suivant cette resolution nous fimes voiles le lendemain au matin dans le dessein d'executer nôtre projet. Nous étions deux vaisseaux & trois barques de Compagnie, savoir le Capitaine David, le Capitaine Swan , un Brulot, & deux petites barques ou vaisseaux de transport ; l'une au Capitaine David,

&

& l'autre au Capitaine Swan. Nous levames l'ancre avant le jour, & sortimes tous à la reserve de la barque du Capitaine Swan qui ne branla jamais, parce que l'équipage dormoit quand nous sortimes. Comme le flux revint avant qu'ils s'éveillassent, nous fumes obligez de les attendre jusqu'au lendemain.

Le huitiéme au matin nous decouvrimes une voile à nôtre Occident. Comme le vent étoit au Sud nous lui donnames la chasse, & l'eumes prise avant midi. C'étoit un vaisseau d'environ 90. tonneaux chargé de farine. Il venoit de *Truxillo*, & alloit à *Panama*. Ce vaisseau vint fort à propos pour nous ; car nous commencions à manquer de farine, & l'équipage du Capitaine David murmuroit à cause de celle qui avoit été donnée au Capitaine Swan, qui, comme j'ai dit ci-devant, n'avoit que ce qu'il recevoit du Capitaine David. Ensuite nous nous avançames avec un vent frais du côté de *Gorgonia*, qui est une Isle à 25. lieues de *Gallo*. Le 9. nous mouillames à *Gorgonia* à l'Occident de l'Isle, à 38. brasses d'eau, sur un fond clair, & à la longueur de deux cables de terre. *Gorgonia* est une Isle qui n'est pas habitée, à 3. degrez de latitude Septentrionale. Elle est passablement élevée, & fort remarquable à cause des deux colines, à hauteurs & pentes faites en selles qui sont au sommet. Elle a environ deux lieues de long, & une de large ; & est à environ quatre lieues de la terre ferme. A l'Occident il y a une autre petite Isle. Le pays près du lieu où l'on mouille est bas. Il y a une petite Baye sablonneuse, & bonne à faire descente. La terre est noire & profonde dans ce bas, mais dans le haut c'est une espece de glaise rouge. Cette Isle est très-bien pourvûe de diverses sortes d'arbres qui sont toute l'année verds & fleuris. Elle est fort bien arrosée de petits ruisseaux qui sortent des hauteurs. Il y a grande quantité de petits Singes noirs, quelques Lapins des Indes, & peu de Couleuvres. Je n'y connois pas d'autres animaux terrestres. On dit qu'il y pleut tous

tous les jours de l'année, les uns plus, les autres moins, mais c'eſt ce que je puis nier. Quoi qu'i en ſoit, la côte eſt extrémement humide, & il pleu beaucoup tout le long de l'année. Il n'y a que peu de beaux jours, & très-peu de difference dans les ſaiſons de l'année entre l'humide & le ſec. Tout ce qu j'y ai remarqué c'eſt que durant la ſaiſon ſeche le pluyes ſont moins frequentes, & plus moderées qu durant la ſaiſon pluvieuſe, où l'eau tombe comme on la jettoit par un Crible. Il y a beaucoup d'eau, & l'on ne peut ancrer autour de l'Iſle qu'à ce ſeul en droit vers l'Occident. La Marée hauſſe & baiſſe ſep à huit pieds. On y trouve quand l'eau eſt baſſe quantité de Moules, & autres Coquillages. C'eſt en c tems-là que les Singes viennent les prendre ſur le rivage, & ſavent fort bien les ouvrir avec leurs pates.

Il y a auſſi beaucoup d'huitres où il y a des perles de dans. Elles croiſſent ſur les rochers à 4. 5. ou braſſes d'eau, attachées par de petites racines comm les Moules. Elles ſont d'ordinaire plus plates & pl menues que les autres; mais fort ſemblables à ce près. Ce poiſſon n'eſt ni de fort bon goût, ni fo ſain. Elles ſentent beaucoup le Cuivre quand on l mange crues, & valent beaucoup mieux cuites. L Indiens qui les amaſſent pour les Eſpagnols, en per dent la chair & la ſechent avant que de la manger. L perle ſe trouve à la tête de l'huitre entre la chair l'écaille. Il y en a qui ont 20. à 30. petites perles d'autres n'en ont point du tout, & d'autres en ont un ou deux aſſez groſſes. Le dedans de la coquille e plus brillant que la perle même. C'eſt le ſeul endro de la Mer du Sud où j'en aye vû. On dit qu'il y en au Sud de *Callifornio*. *Rancheria* dont on a parlé da le Chapitre 3. eſt le lieu des Indes Occidentales où y en a le plus. On dit auſſi qu'il y en a à l'Iſle Sain Marguerite près de Saint Auguſtin, ville ſituée ſ le Golphe de la Floride, &c L'Iſle d'*Ainam* da les Indes Orientales près du Midi de la Chine, a, di

on, quantité de ces huitres qui produisent des perles plus grosses & plus rondes que celles qui se trouvent par tout ailleurs. On en trouve aussi en d'autres endroits des Indes Orientales, & sur la côte de Perse.

Ce fut à cette Isle de Gorgonie que nous visitames nôtre prise, où nous trouvames quelques caisses de Marmelade, 3. à 4. Cruches d'eau de vie, que nous partageames par égales portions entre les Capitaines David & Swan. Nous primes-là autant d'eau que nous en pûmes serrer, & le Capitaine Swan se pourvût de farine : Ensuite nous mimes à terre plusieurs prisonniers, gardans néanmoins les principaux pour les mettre à terre en un meilleur endroit.

Le 13. nous partimes de-là pour les Isles royales. Nous étions alors six vaisseaux de guerre, deux de transport, un Brulot, & le vaisseau que nous avions pris. Nous eumes peu de vent; mais celui que nous eumes étoit un vent de Sud & reglé. Les terres que nous côtoyames sont fort basses du côté de la terre ferme: Mais plus avant dans le pays ce ne sont que de fort hautes montagnes.

Le 16. nous doublames le Cap de Corriente. Il est à 5. degrez 10. minutes de latitude. Les terres en sont élevées, & il y a sur le haut trois ou quatre petites montagnes. Il ressemble de loin à une Isle. Nous trouvames-là un courant violent qui alloit vers le Nord; mais si c'est toûjours de même, c'est ce que je ne sai pas. Le jour après que nous eumes doublé le Cap nous vimes une petite Isle blanche vers laquelle nous nous avançames la prenant pour un vaisseau, & nous ne reconnumes nôtre erreur que quand nous fumes à portée.

Le 21. nous découvrimes la pointe de Garrachine. Elle est à 7. degrez 20. minutes de latitude Septentrionale. Les terres en sont passablement élevées, il y a beaucoup de rochers, & point d'arbres : Cependant il y a des bois plus avant dans le pays. Elle est défendue par des rochers du côté de la Mer.

A

A cette pointe près de la Mer on trouve sur le rivage quand l'eau est basse, quantité d'huitres & de moules.

Les Isles Royales ou de la Perle sont à environ 12. lieues de cette pointe. Entre elles & ces Isles, il y a une petite Isle basse, plate, & sterile, nommée *Gallera*. Ce fut-là que le Capitaine Harris partageant avec son equipage l'or qu'il avoit gagné au pillage de Sainte Marie, dont j'ai parlé il n'y a pas long-tems, se vit attaqué tout à coup par cinq barques Espagnoles qu'on avoit exprès équipées à *Panama* : Mais il se défendit si vigoureusement avec la petite barque & quelques Canots qu'il avoit, qu'ayant abordé l'Amiral Espagnol, tout le reste fut bien aise d'en être quitte pour se retirer. Nous mouillames près de cette Isle, & envoyames nos Canots aux Isles Royales pour chercher un lieu propre à carener nos vaisseaux.

Les Isles Royales sont plusieurs Isles basses & pleines de bois, & situées au Nord-Nord-Oüest quart de Nord, & au Sud-Est quart de Sud. Elles sont à environ 7. lieues de la terre ferme. Elles ont 14. lieues de longueur, éloignées de *Panama* d'environ 12. Je ne sai pourquoi on les appelle Isles Royales. Elles sont quelquefois, & presque toûjours, nommées dans les Cartes les Isles de la Perle. Je ne saurois m'imaginer pourquoi on leur donne ce nom, car je n'y ai jamais vû d'huitres où l'on y trouvât des perles, non pas même des coquilles de ces huitres-là : Pour les autres j'y en ai souvent mangé. L'Isle la plus Septentrionale de toutes se nomme *Pacheca* ou *Pacheque*. C'est une petite Isle, éloignée de *Panama* de 11 ou 12. lieues. La plus Meridionale s'appelle l'Isle de Saint Paul. Je ne connois que ces deux-là qui ayent des noms particuliers, quoi que j'en connoisse plusieurs qui les surpassent en étendue. Il y a dans les unes des Plantains & des *Bananes* qu'on y cultive, & dans d'autres des Champs de Ris. Messieurs de *Pa-*

nama

nama auxquels elles appartiennent, y tiennent des Negres pour cultiver les plantations, ou pour en défricher de nouvelles. La plûpart de ces Isles, & sur tout les plus grandes, sont entierement incultes; Cependant le terroir en est bon & gras, & plein de grands arbres. C'est dans ces Isles incultes que se refugient plusieurs Negres deserteurs qu'on appelle Marons. Ils sont tout le jour cachez dans les bois, & la nuit ils sortent & vont piller les plantations. Entre ces Isles & la terre ferme il y a un Canal de 7. à 8. lieues de large, raisonnablement profond, & où l'on peut ancrer par tout. Les Isles sont assez proches les unes des autres, cependant il y a dans les espaces qui les séparent plusieurs Canaux serrez & profonds, dans la plûpart desquels il n'y a que des bâteaux qui puissent passer. Du côté du Sud-Est à environ une lieue de l'Isle de Saint Paul, il y a un bon endroit à carener, & on y va par un bon & profond Canal qui est du côté du Nord. Le flux y monte perpendiculairement jusqu'à près de dix pieds.

Le 25. nous y menames nos vaisseaux : Mais il falut attendre le montant avant que nous pussions commodément avoir assez d'eau pour les calfeutrer: Aussi commençames-nous par calfeutrer nos barques afin qu'elles pûssent croiser devant *Panama* pendant que nous serions-là. Nos barques étant calfeutrées nous les envoyames croiser avec 20. hommes sur chacune. Quatre jours après elles revinrent avec une prise de Mahis, ou bled d'Inde, du Sel, du Bœuf, & de la volaille. Elle venoit de *Lavelia*, & alloit à *Panama*. *Lavelia* est une place que nous avions eu autrefois envie d'attaquer. Elle est passablement grande, & bâtie sur les bords d'une riviere au Nord de la Baye de *Panama*, à 6. ou 7. lieues de la Mer.

Nata est une autre place à peu près de même, située dans une plaine près d'un bras de la même riviere. Dans ces villes & en quelques autres de la même côte, on éleve des Cochons, de la volaille, des Taureaux,

&

& des vaches, & on y plante du Mahis pour la ſubſiſtance de *Panama*, qui tire la plûpart de ſes proviſions des villes & des Iſles voiſines.

Le bœuf & la volaille nous furent d'un grand ſecours; Car nous n'avions guere mangé de chair depuis que nous avions quitté l'Iſle de *Plata*. Le havre où nous carenions nos vaiſſeaux étoit entouré de trois Iſles, & nos vaiſſeaux étoient au milieu. Celle où nous les tirames ſur le ſec étoit une petite Iſle au Nord du havre. Il y avoit une jolie petite Baye ſablonneuſe; mais tout le reſte étoit environné de rochers, où l'on amaſſoit d'ordinaire quand la Mer étoit baſſe, des Huitres, des Clams, des Moules, & des Limpites. Le Clam eſt une eſpece d'huitre qui s'attache ſi fort aux pierres, qu'il n'y a pas moyen de l'en détacher; auſſi l'ouvrons-nous à l'endroit où nous le trouvons, & en tirons la chair qui eſt fort groſſe, fort graſſe, & de très-bon goût. Il y a auſſi quelques huitres ordinaires, & telles à peu près que nous les avons en Angleterre. Je n'en ai trouvé de cette eſpece que là, à la pointe de Garrachine, à *Puna*, & ſur la côte de Mexique, à 23. degrez de latitude Septentrionale. J'ai un Manuſcrit de Monſieur Teat, premier Contre-maître du Capitaine Swan qui fait mention de certaines huitres qu'on trouve en abondance au port Saint *Julian*, à côté & tant ſoit peu au Nord du détroit de *Magellan*; Mais il ne dit point quelle ſorte d'huitres c'eſt. Il y a encore des *Guanos* dans ces Iſles; mais nous n'y trouvames point d'autres animaux de terre. Il y a auſſi des pigeons & des tourterelles. Les autres Iſles qui entourent ce havre ont de toutes ces ſortes d'animaux. Auſſi nôtre équipage alloit-il tous les jours à terre pour pêcher, & chaſſer des oiſeaux, & des *Guanos*. Mais un de nos gens ayant un jour été ſurpris par des Eſpagnols qui s'y étoient mis en embuſcade, & qui le tranſporterent à *Panama*, nous primes mieux nos meſures quand il étoit queſtion de s'écarter.

Le

Le 14. de Fevrier nous achevames de calfeutrer ôtre vaiſſeau, de faire nôtre eau, & de prendre le ois dont nous avions beſoin pour brûler. Le 15. ous ſortimes des Iſles, & mouillames dans le Canal ui les ſepare d'avec la terre ferme à 25. braſſes d'eau ır un fond ferme & bourbeux. La flote d'argent 'étoit pas encore arrivée ; C'eſt pourquoi nous reolumes de croiſer devant *Panama*, qui étoit éloigné e nous d'environ 25. lieues. Le jour ſuivant nous imes voiles du côté de *Panama*, & paſſames dans le Canal qui ſepare les Iſles Royales d'avec la terre ferne. On y navige fort agreablement ayant d'un côé la terre ferme qui paroit de diverſes formes. Elle ſt embellie de pluſieurs petites montagnes pleines de ifferentes eſpeces d'arbres toûjours verds & fleuris. A une lieue en terre ferme il y a de diſtance en diſtance e petites Iſles élevées, dont les unes ſont pleines de ois, & les autres ne le ſont pas. Ces Iſles auſſi bien ue la terre ferme font un très-agréable effet à la vûe. De l'autre côté ſont les Iſles Royales, où les yeux ne rouvent pas moins d'exercice & de plaiſir. Elles ont comme je l'ai déja remarqué, baſſes & plattes, & paroiſſent de differentes formes à proportion de la arieté naturelle que la nature leur a donné par pluieurs petits bras de Mer. Le 16. nous mouillames *Pacheque* à 17. braſſes d'eau, à environ une lieue le l'Iſle, & en partimes le lendemain par un vent le Nord-Nord-Eſt, tirant droit à *Panama*.

Etant arrivez devant le vieux *Panama* où nous nouillames, nous envoyames un Canot à terre avec ıôtre priſonnier Dom Diego de Pinas, & une lettre u Gouverneur, pour traiter de l'échange de nôtre ıomme qu'on avoit enlevé comme j'ai dit, & d'un utre du Capitaine Harris qui avoit été laiſſé l'anıée précedente ſur les bords de la riviere de Sainte Marie. Dom Diego fut bien aiſe de faire cette ambaſſade au nom & avec le conſentement de nos autres priſonniers Eſpagnols ; Mais il fut tué par un accident

dent avant que d'être à terre, comme vous verrez pa la suite.

Le vieux *Panama* a été autrefois une place fameuse Mais elle fut prise par le Chevalier Henri Morgan ver l'an 1673. Depuis une grande partie a été reduite en cendres, & n'a jamais été rebâtie.

Le nouveau *Panama* est une fort belle ville, situé près de la Mer à environ quatre milles des ruines de l vieille. Elle donne son nom à une grande Baye fa meuse par plusieurs rivieres navigables, dont les une sont fort riches en Or. Elle est aussi fort agréable ment diversifiée par des Isles profitables non seule ment aux proprietaires, mais aussi fort agreable aux passagers & gens de marine qui navigent près de ces Isles, de quelques-unes desquelles nous avons dé ja fait la description. Elle est entourée d'un côté d'un paysage agreable, plein de petites montagnes & va lées embellies de plusieurs bôcages & d'arbres plantez par petites pieces qui paroissent dans les pâturages comme autant de petites Isles. Cette ville est encein te d'une haute muraille de pierre; mais on dit que les maisons sont de brique. Les toits paroissent plus hauts que la muraille de la ville. Elle est embellie par un grand nombre d'Eglises & de maisons religieuses, outre la maison du President & autres beaux bâtimens, qui sont tous ensemble le plus agreable composé que j'aye jamais vû, & principalement dans l'Amerique. Il y a quantité de Canon sur les remparts, dont la plûpart sont tournez du côté de la terre. Il n'y en avoit aucun du côté de la Mer la premiere fois que je fus dans ces Mers avec les Capitaines Sawkins, Charp, & autres; car jusques-là on n'avoit point d'ennemi à craindre de ce côté-là: Mais depuis on en a mis tout autour. Cette ville est florissante à cause qu'elle est le passage, tant des marchandises & des trésors qu'on porte dans tout le Perou & le Chili, dont les magazins ne sont jamais vuides, que de ceux qu'on en transporte. La rade aussi n'est pres-

resque jamais sans vaisseaux. D'ailleurs lors que e trois en trois ans la flote Espagnole vint de *Porto-ello*, la flote d'argent y vient aussi de *Lima* avec les resors du Roi, & quantité de navires marchands leins de marchandises & d'argenterie. La ville est lors remplie de Nobles & de Marchands : Les gens le marine sont occupez à décharger les tresors & les narchandises, & les voituriers ou maîtres des Caavannes, à les transporter par grosses troupes par erre sur des Mulets à *Porto-bello*, d'où ils raportent les marchandises de l'Europe. Quoique la ville soit lors remplie de monde, il ne faut pas parler de louer in esclave ordinaire dans le fort de l'empressement à noins d'une piece de huit par jour. Les maisons, es chambres, les lits, & les vivres y sont aussi d'une cherté extraordinaire.

Puis que j'en suis sur ce sujet, je croi qu'il ne sera pas hors de propos de faire le détail du voyage de la flote de la vieille Espagne qui va aux Indes de trois en trois ans. Elle va premierement à Carthagene. De là on depêche d'abord à ce qu'on m'a dit deux Exprès ; l'un à *Lima* qui passe par le continent meridional, l'autre à *Porto-bello* qui fait le voyage par Mer. Ces deux Exprès ont chacun un paquet, l'un pour le Vice-Roi de *Lima*, & l'autre pour le Vice-Roi de Mexique. Je ne sai quel chemin prend celui qui va à Mexique après qu'il est arrivé à *Porto-bello* ; mais je croi qu'il va par Mer à la Vera-crux. Celui de *Lima* va par terre jusqu'à *Panama*, & de là il se rend par Mer à *Lima*.

Ces deux paquets m'obligeront de faire encore ici une petite digression ; & de dire à mon Lecteur, qu'avant mon premier voyage dans les Mers du Sud avec le Capitaine Charp, & avant même qu'aucuns Avanturiers, au moins depuis Drake & Oxengham, eessent été dans les lieux où nous fumes depuis, si vous en exceptez la Sonde Capitaine François, lequel instruit par le Capitaine Wright eut la hardiesse d'al-

ler avec un parti jusqu'à la ville de *Cheapo*, d'où il fut chassé; avant, dis-je, mon premier voyage dans les Mers du Sud, étant alors avec le Capitaine Coxon, associé avec trois ou quatre Avanturiers, nous primes à environ quatre lieues de l'Orient de *Porto-bello* les paquets qu'on y envoyoit de Carthagene. Nous ouvrimes un grand nombre de lettres, & en trouvames le contenu fort surprenant. Des Marchands de divers lieux de la vieille Espagne donnoient avis à leurs correspondans de *Panama*, & d'ailleurs, d'une certaine prophetie qui couroit alors au sujet de l'Espagne. Cette prophetie portoit qu'il y auroit cette année-là dans les Indes Occidentales des Avanturiers Anglois qui feroient de si grandes découvertes, qu'ils ouvriroient la porte pour entrer dans les Mers du Sud; porte qu'ils croyoient bien fermée: Aussi ces lettres étoient-elles pleines d'avis à leurs amis, qu'ils exhortoient à prendre bien garde à leurs côtes.

Nous conclumes que la porte dont ils parloient ne pouvoit être que le passage par le pays des Indiens de Darien, qui quelque tems auparavant étoient devenus nos amis, & s'étoient tout nouvellement soulevez contre les Espagnols après avoir été unis pendant quelque tems avec eux. Nous, rapellant alors combien de fois ces Indiens nous avoient solicitez peu de tems auparavant, de passer par leur pays, & de fondre sur les Espagnols dans les Mers du Sud, commençames depuis à y songer tout de bon, & en vinmes bien-tôt jusques à la resolution de faire les entreprises que nous fimes depuis. Nous profitames de la peur que les Espagnols avoient de la prophetie, & ne negligeant ni la faveur de la conjoncture, ni rien qui pût nous être avantageux, nous recachetames la plûpart des lettres, & les envoyames à Porto-bello.

Voici quelle fut l'occasion qui nous aquit la bienveillance de ces Indiens. Environ 15. ans avant que le Capitaine Wright allât croiser près de cette côte, & darder du poisson & de la Tortuë entre les Isles

Sam-

ambales, il prit un jeune Indien qui se promenoit ans un Canot. Il l'emmena à bord de son vaisseau, & lui donna le nom de Jean Gret ; il le fit abiller, & resolut de l'élever parmi les Anglois. Mais ces pêcheurs Moskites ayant pris en amitié ce eune homme, le demanderent au Capitaine Wright, & l'emmenerent avec eux en leur pays, où ils lui aprirent leur mêtier. Ils le marierent à une femme de eur nation, & il apprit leur langage comme il avoit appris l'Anglois qu'il entendoit & parloit assez mal pendant qu'il demeura avec le Capitaine Wright: Mais il se perfectionna avec les Moskites qui en ont ous quelque teinture par la grande correspondance qu'ils ont avec les Anglois. Pour sa langue naturelle il l'oublia presque entierement. Il fut avec eux durant plusieurs années. Sept ou huit mois avant que nous prissions les lettres dont on vient de parler ; le Capitaine Wright, étant revenu aux Isles Sambales prit un jeune garçon Indien d'environ 10. ou 12. ans, fils d'un homme qui étoit en quelque consideration parmi ses compatriotes. Comme Wrigt avoit besoin d'un pêcheur il alla chez les Moskites, & reprit ce Jean Gret qui s'étoit rendu fort expert à la pêche. Celui-ci fut ravi de voir un jeune homme de son pays, & il lui vint dans l'esprit de persuader au Capitaine Wrigt de profiter de cette occasion pour tâcher d'aquerir la bienveillance de ces Indiens ; chose que nos Avanturiers avoient long-tems souhaitée, mais à laquelle ils n'avoient jamais osé travailler, tant ils craignoient leur nombre & leur ferocité. Jean Gret ofrit au Capitaine Wright d'aller à terre, & de negocier la chose. Wright le fit mettre dans son Canot avec ordre de le porter près de la côte, qui fut tout à coup couverte d'Indiens prêts à nous recevoir à coups de fleches. Gret qui n'avoit qu'un simple linge autour des reins à la façon des Indiens, se jetta pour lors à la nage, & le Canot s'éloigna un peu. Les Indiens qui étoient sur le rivage le voyans dans

cet habit, & l'entendant parler leur langue qu'il avoit apprise de nouveau par les conversations qu'il avoit euës avec le jeune Indien nouvellement pris, le laisserent venir tranquillement, & s'assemblerent tous autour de lui pour savoir ce qu'il avoit à leur dire. Il leur dit d'abord qu'il étoit un de leurs compatriotes, & leur conta comme il avoit été pris des Anglois depuis plusieurs années: Il ajouta qu'il en avoit été très bien traité, & qu'ils étoient dans l'erreur de craindre tant une nation qui n'en vouloit pas à eux, mais aux Espagnols. Pour leur confirmer cela il leur dit les bons traitemens que les Anglois faisoient à un jeune homme de leurs compatriotes qu'ils avoient tout nouvellement pris, & qui étoit fils d'un tel. Car le jeune Indien lui avoit dit le nom de son pere, qui étoit du nombre de ceux qui avoient accouru sur la côte. En un mot il leur conseilla de faire alliance avec cette nation amie, avec le secours de laquelle ils pourroient dompter les Espagnols. Il asseura en même tems le pere du jeune Indien que s'il vouloit venir avec lui à bord du vaisseau qu'ils voyoient à l'ancre à cette Isle, (c'étoit l'Isle dorée; la plus orientale des Sambales, & bonne pour tirer des Tortuës,) on lui rendroit son fils, & on le recevroit aussi favorablement qu'il pouvoit le souhaiter. Sur ces asseurances 20. ou 30. Indiens partirent incontinent sur deux Canots chargez de Plantains, de Bananes, de volailles, &c. Le Capitaine Wright aprés les avoir traitez à bord, les accompagna à terre, en fut regalé, & on se fit des presens de part & d'autre. Wright rendit le jeune garçon à son pere après lui avoir fait faire exprès un fort joli habit à l'Angloise. Cela finit par un traité qui fut fait sur le champ entre les Anglois & les Indiens, qui les soliciterent à passer par leur pays pour aller dans les Mers du Sud.

Il étoit porté par le traité, que quand les Anglois viendroient pour quelque entreprise ou pour com-

mer

mercer avec les Indiens, ils feroient un certain signal dont on étoit convenu, afin qu'on pût les reconnoître. Mais il arriva que Monsr. de la Sonde Capitaine François dont on vient de parler, étant alors avec le Capitaine Wright, eut connoissance de ce signal, & ayant demeuré au petit Gave, où Wright qui avoit commission du Gouverneur se rendit bien-tôt après, il instruisit si bien ses compatriotes du traité nouvellement fait, & leur fit si bien voir combien il étoit facile en ce cas d'entrer dans les Mers du Sud, qu'il y alla à la tête de 120. hommes de sa nation, & fit une entreprise qui lui réussit mal, comme j'ai dit. Ils firent le signal que la Sonde savoit pour passer par le pays des Indiens, qui ne pouvoient pas alors si bien discerner qu'à present les diferentes nations de l'Europe.

De ces petits commencemens, c'est-à-dire, des lettres que nous primes, & de l'alliance faite avec ces Indiens par le ministere de Jean Gret, sont venus tous les mouvemens qui se sont faits depuis dans les Mers du Sud : Cependant cette alliance pensa être étoufée dans sa naissance : Car peu de mois après un vaisseau Marchand Anglois étant venu de la Jamaïque sur cette côte : Jean Gret qui étoit devenu grand Seigneur parmi ces Indiens vint avec cinq ou six autres de son rang à bord du vaisseau marchand en robes longues selon la coûtume des Indiens. Comme ils comptoient qu'ils alloient voir des alliez & des amis, ils s'attendoient à être reçus comme tels, & Jean Gret leur parla Anglois : Mais les Anglois qui ne savoient rien de ce qui étoit arrivé, voulurent se mettre en devoir de les faire esclaves, comme on fait ordinairement : Car les transportant à la Jamaïque ils les auroient vendus 10. ou 12. livres sterl. la piece. Mais Jean Gret & ses collegues s'en étant apperçûs se jetterent dans la Mer, & furent tous tuez dans l'eau par les Anglois. Les Indiens qui étoient à terre n'en eurent aucune connoissance; Car s'ils en avoient connu

quelque chose nôtre alliance étoit en grand danger: Ils nous demanderent plusieurs fois après dans les conversations que nous eumes avec eux, ce qu'etoient devenus leurs compatriotes : Mais nous leur répondimes que nous n'en savions rien: Aussi ne mentions-nous pas, car nous ne sumes l'avanture de long-tems après. Ainsi ils crurent que les Espagnols les ayant rencontrez les avoient tuez ou faits prisonniers.

Mais reprenons la relation de la flote Espagnole que nous avons laissée à Carthagene. Après y avoir fait le sejour qu'elle a ordre d'y faire, qui est, si je ne me trompe, de 60. jours, elle remet à la voile pour *Porto-bello*, où elle ne demeure que trente jours: C'est pourquoi le Vice-Roi de *Lima* ayant reçu avis de l'arrivée de la flote à Carthagene envoye incontinent les tresors du Roi à *Panama*, où on les debarque & tient tout prêts pour les envoyer à *Porto-bello* aussi-tôt qu'on a nouvelle que la flote d'Espagne y est arrivée. Une des raisons pourquoi l'on envoye si-tôt des Exprès à *Lima*, est pour donner ordre que les marchandises & les richesses soient prêtes à être transportées par des Mulets à *Panama* aussi-tôt que la flote est arrivée à *Porto-bello*; il faut du tems à la flote de *Lima* pour décharger, parce que les vaisseaux ne sont point à la rade de *Panama*, mais à celle de *Pericon*, qui sont trois petites Isles à deux lieues de *Panama*. On dit que les efets du Roi montent ordinairement à 2400000. pieces de huit, sans y comprendre les efets des Marchands. Tout cela se transporte par des Mulets qui logent dans de grandes écuries qu'on a bâties dans l'une & dans l'autre de ces deux places. Quelquefois les Marchands pour sauver le droit de Doüane, embalent leur argent avec les marchandises, & l'envoyent à *venta de cruzes* sur la riviere de Chiagre; de là il descend par la riviere ensuite par Mer à *Porto-bello*; trajet où je sai qu'on a pris une flote entiere de Peragos & de Canots. Les vaisseaux qui ne sont pas prêts à faire voi-

voiles le 30. jour après l'arrivée de la flote courent risque d'être laissez ; car tout part précisément le trentiéme jour pour aller à l'embouchure du havre. Cependant à force de solicitations, l'Amiral retarde quelquefois le depart de huit jours ; car il est impossible que tous les vaisseaux marchands soient prêts faute de monde. Lors que la flote part de *Porto-bello*, elle retourne à Carthagene, & pendant ce têms là on y apporte tous les revenus que le Roi tire du pays. Un gros vaisseau nommé Patache, l'un des Gallions d'Espagne ; qui se détache de la flote avant qu'elle arrive à Carthagene, va aussi l'y trouver. Cette Patache est détachée pour recueillir le tribut de la flote, & touche pour cet efet à sainte Marguerite, & aux autres places situées sur la route de Carthagene, comme *Ponta de Guyara*, *Maracaybo*, *Rio de la Hache* & *sainte Marie*, où elle prend par tout les tresors du Roi. Après avoir fait à Carthagene le sejour qu'elle y doit faire, elle met à la voile pour la *Havana* dans l'Isle de *Cuba*, où elle rencontre quelques vaisseaux qui vont à la Vera-Crux. Elle prend là les efets de la ville & du pays de Mexique, & generalement tout ce qu'on y voiture tous les ans par Mer des Isles Philippines. Après la jonction de toute la flote qui se fait à la *Havana*, elle met à la voile pour l'Espagne, & passe par le Golphe de Floride. Les vaisseaux de la Mer du Sud font beaucoup plus de sejour à *Panama* avant que de retourner à *Lima*. Les Marchans & les gens de consequence qui viennent de *Lima*, font le moins de sejour qu'ils peuvent à *Porto-bello*, qui est une ville fort sujette aux maladies, pour ne dire rien de pis, & pour lors fort remplie de monde qui y aborde de toutes parts. Comme il y a moins de Peuple à *Panama*, quoi qu'il y en ait beaucoup, aussi l'air y est-il meilleur. Les vents de Mer y donnent. Ils commencent d'ordinaire à soufler vers les 10. ou 11. heures du matin, & continuent jusqu'à huit

ou neuf du ſoir, que le vent de terre revient, & ſoufle jusqu'à huit ou neuf heures du matin.

Il n'y a près de *Panama* ni bois ni marais ; mais la campagne eſt ſpacieuſe & ſeche, ſans brouillards ni nuages. La ſaiſon ſeche commence vers la fin de Mai, & dure juſqu'au mois de Novembre. Dans ce tems-là les vents de mer ſont Sud-Sud-Oüeſt, & ceux de terre Nord. Durant la ſechereſſe, les vents ſont preſque toûjours entre l'Eſt Nord-Eſt & le Nord. Cependant à meſure qu'on avance dans la Baye on les trouve communément Sud. Mais je parlerai de cela plus au long dans le Chapitre des vents que je reſerve pour le ſuplément. Les pluyes ne ſont pas ſi exceſſives aux environs de *Panama*, qu'aux deux côtez de la Baye : cependant dans les mois de Juin, de Juillet, & d'Août elles ſont aſſez violentes. Les perſonnes de conſequence qui viennent du Perou à *Panama*, & principalement durant ces mois, coupent leurs cheveux tout ras pour ſe garantir des fievres ; car le lieu leur eſt mal ſain, parce qu'elles viennent d'un pays qui jouït d'une conſtante ſerenité, & il n'y a jamais ni pluyes ni brouillards : Mais je croi au reſte que cette ville eſt aſſez ſaine pour toute autre ſorte de gens. Voilà ce que j'avois à dire de *Panama*.

Le 20. nous remimes à la voile, & vinmes mouiller à une lieue des Iſles de *Pericon*. Ce ſont trois petites Iſles infertiles & pleines de rochers. Nous allames là attendre la réponſe à la lettre que nous avions écrite, comme j'ai dit, au Gouverneur de *Panama* pour traiter de l'échange des priſonniers, & envoyée par Dom Diego, qui nous avoit donné parole de revenir ce jour-là avec la réponſe. Le 21. nous primes une autre barque chargée de cochons, de volailles, de bœuf ſalé, & de ſirops. Elle venoit de *Lavelia* & alloit à *Panama*. L'après-midi nous écrivimes encore au Preſident par un jeune *Metis*, c'eſt ainſi qu'on apelle ceux qui naiſſent des Indiens & des Européens.

ropéens. Ce jeune homme fut auſſi chargé de trois ou quatre copies de la même lettre, & avoit ordre de les diſperſer parmi le commun peuple. Cette lettre pleine de menaces, ſoutenuë par l'adreſſe & par le manege du porteur, fit tant d'éfet ſur la Populace, qu'elle cauſa de la rumeur dans la place. Le Preſident envoya tout auſſi-tôt à bord un Gentil-homme pour demander la priſe de farine que nous avions faite à la hauteur de *Gallo*, & en même tems tous les priſonniers en échange de nos deux hommes : Mais nos Capitaines lui répondirent qu'ils ne vouloient donner qu'homme pour homme. Le Gentil-homme repliqua qu'il n'avoit point d'ordre pour cela ; mais que ſi nous voulions attendre juſqu'au lendemain il nous apporteroit la réponſe des Gouverneurs. Le lendemain il nous amena nos deux hommes, & eut environ 40. priſonniers en échange.

Le 24. nous partimes pour *Tabaco*. C'eſt une des Iſles Caribes. Elle eſt dans la Baye à environ ſix lieues de *Panama* du côté du Sud. Elle a environ trois milles de long, & deux de large, & eſt élevée & montueuſe. Du côté du Nord elle forme une agreable coline, dont la pente s'etend juſqu'à la Mer. Le terroir près de la Mer eſt noir & profond ; mais tirant vers le ſommet de la montagne il eſt fort ſec & aride. Le Septentrion de cette Iſle preſente une très-agreable perſpective. On diroit que c'eſt un jardin fruitier enfermé de pluſieurs grands arbres. Les principaux fruits ſont des plantains & des Bananes. Ces fruits y croiſſent fort bien depuis le bas juſqu'au milieu de la pente ; mais au delà ils viennent petits parce qu'ils manquent d'humidité. Tout proche de la Mer il y a quantité d'arbres à Cacao qui font un fort agreable éfet à la vûe. Parmi les arbres à Cacao, il croît force Mammets. Cet arbre eſt large, grand, droit & ſans nœuds & branches, il a ſoixante dix pieds de haut ou plus. La tête élargit en pluſieurs petites branches qui croiſſent aſſez près à près, & ſont fort entrelaſ-

sées. L'écorce est d'un gris enfoncé, épaisse, rude & pleine d'élevures. Le fruit est plus gros que le coing, il est rond, & couvert d'une peau épaisse de couleur grise. Lors qu'il est mûr, la peau est jaune & dure; & s'écorche comme le cuir : Mais avant qu'il soit mûr elle est cassante. Le jus est alors blanc & visqueux. Ce n'est pas la même chose quand il est mûr. Quand cela est & qu'il est pelé il est fort jaune, & a au milieu deux gros noyaux plats, chacun beaucoup plus gros qu'une amande. Ce fruit a fort bonne odeur, & le goût répond à l'odeur. Le Sud-Oüest de l'Isle n'a jamais été défriché. Il est plein de bois à bruler & de diverses sortes d'arbres, il y a un fort beau ruisseau d'eau douce qui sort de la montagne, passe au travers du bois d'arbres fruitiers, & se jette dans la Mer du côté du Nord. Il y avoit près de la Mer une petite ville avec une Eglise à un bout; mais à present ce n'est plus rien, les Avanturiers ayant presque tout ruiné. L'ancrage est bon vis à vis de la ville à environ un mille de la côte; & il y a un bon fonds, & environ 16. à 18. brasses d'eau. Au Nord-Oüest de Tabaco il y a une petite Isle nommée Tabogilla, avec un petit Canal qui passe entre deux. Il y a une autre petite Isle pleine de bois à environ un mille au Nord-Oüest de *Tabaco*, & un bon Canal qui les separe. Je n'ai jamais sû que cette Isle ait eu de nom.

Pendant le sejour que nous fimes à *Tabaco*, un pretendu Marchand de *Panama* pensa nous faire un mauvais tour. Il vint en cachete comme s'il eût eu dessein de trafiquer avec nous; ce que les Marchands Espagnols font assez communément & dans celles du Sud, nonobstant les sévéres défenses des Gouverneurs, qui ne laissent pas néanmoins d'y conniver quelquefois, & de commercer avec les Avanturiers mêmes. Nôtre pretendu Marchand devoit venir de nuit avec sa barque chargée de marchandises, & nous devions aller mouiller au Sud de Pericon. Il vint avec un Brulot au lieu de barque. Il s'approcha fort

prè

près de nous, & nous apella par le mot dont il avoit été convenu entre nous. Mais comme nous portions la défiance à l'extremité, nous lui criames de mouiller; & ne le faisant point, nous tirames dessus. Leurs gens sautant alors dans leurs Canots, mirent le feu à leur vaisseau, qui sauta & vint bruler si près de nous, que nous fumes forcez de couper nôtre cable en toute diligence, & de prendre le large le mieux qu'il nous fut possible.

L'Espagnol ne fut pas tout à fait aussi politique de nous donner rendez-vous à Pericon, où nous avions du large, qu'il l'auroit été s'il fût venu nous trouver à *Tabaco*, car le vent de Mer le portant droit sur nous, son Brulot eût mis le feu à nôtre vaisseau, ou nous auroit fait échoüer sur le sable si nous avions été obligez de couper les cables. Mais je croi qu'il aima mieux Pericon, soit parce qu'il pouvoit mieux se cacher entre ces Isles, soit qu'en cas d'accident il lui fût plus facile de se garantir de nos Canots, & de se sauver à *Panama*, qui n'en est qu'à deux lieues.

Durant cette expedition, le Capitaine Swan à qui on en vouloit moins qu'à nous; parce que son vaisseau étoit moindre que le nôtre, avoit demeuré à un mille de nous avec un Canot à la balise * de son ancre: Car il craignoit quelque trahison de la part de nôtre pretendu Marchand. Peu de tems avant que le Brulot sautât il vit un petit bateau, & crut voir un homme dessus qui s'avançoit du côté de son vaisseau: Mais l'homme plongea & disparut tout à coup croyant peut-être qu'il étoit découvert.

On crut qu'il venoit avec des matieres combustibles pour bruler le Gouvernail du Capitaine Swan. On fit le même tour à Coquimbo au Capitaine Charp, & son vaisseau eût été brulé selon les apparences, si la chose n'avoit pas été découverte par un pur éfet du hazard. J'étois alors sur le vaisseau du Capitaine Charp.

* *C'est le bois qui flote sur l'ancre pour marquer le lieu où elle est.*

Charp. Le Capitaine Swan voyant le feu près de nous, coupa son cable aussi-bien que nous, & sa barque en fit autant. Ainsi nous fumes à la voile toute la nuit, & eumes plus de peur que de mal. Le Brulot qui étoit en feu deriva toûjours brulant du côté de Tabaco : Mais après le premier feu il ne fit plus de flame claire ; il jetta seulement beaucoup de fumée, parce qu'il n'étoit pas bien fait, quoi qu'il eût été construit par les ordres du Capitaine Bond.

J'ai déja fait mention du Capitaine Bond dans mon quatriéme Chapitre. Cet homme étant aux Isles du Cap-Verd passa dans les Mers du Sud à la solicitation d'un nommé Richard Morton, qui avoit déja été dans ces Mers avec le Capitaine Charp. Il rencontra chemin faisant le Capitaine Eaton, & ils firent société un jour ou deux: Mais enfin Morton vint à bord du Capitaine Eaton, & le persuada de quitter durant la nuit le Capitaine Bond; ce qu'il fit. Pour Morton il demeura sur le vaisseau du Capitaine Eaton qu'il trouvoit le meilleur. Le Capitaine Bond ayant donc ainsi perdu Eaton son associé & Morton son pilote; & son vaisseau n'étant pas trop bon voilier, il perdit l'esperance d'aller dans les mers du Sud. Comme il avoit fait beaucoup de pieces, à ce qu'on m'a dit, aux Isles Caribes, il n'osa paroître à aucune des Isles Angloises. Ne sachant donc que faire il proposa à son Equipage de se jetter chez les Espagnols; ce qui fut approuvé. Il prit incontinent la route des Indes Occidentales, & la premiere place où il mouilla, fut *Porto bello*. Il dit d'abord au Gouverneur qu'il y avoit des vaisseaux Anglois dans les Mers du Sud; & que si l'on ne l'en croyoit pas il ofroit de demeurer prisonnier jusques à ce qu'on se fût convaincu de la verité qu'il avançoit. Mais on le crut, & il fut envoyé à *Panama*, où il fut en grande estime. C'est ce que nous avons appris de divers prisonniers.

Les Espagnols de *Panama* n'auroient jamais pû équiper leur brulot sans le secours de Bond ; car il

n'est

n'eſt pas croyable combien les Eſpagnols des Indes Occidentales, & principalement des Mers du Sud, ſont ignorans dans les affaires de la marine. Ils bâtiſſent à la verité de bons vaiſſeaux; mais c'eſt peu de choſe; car tout vaiſſeau dont le fonds eſt bon, ſuffit pour les Mers du Sud. Ils ne font leurs vaiſſeaux que de gros en gros, & il n'y a de canon que ſur trois ou quatre navires du Roi. Les munitions de guerre qu'on y met ſont aſſez mediocres; & ils ſont bien embaraſſez quand il eſt queſtion de faire des brulots, ou d'autres machines moins uſitées. Ils n'ont pas même l'eſprit de reculer leur canon en dedans après qu'ils ont fait leur décharge; mais ils ont en dehors des plateformes ſur leſquelles leurs canonniers montent pour recharger: De ſorte que quand nous les abordons il ne faut qu'un bien petit choc de nos barques pour renverſer ces plate-formes. La principale raiſon de cela eſt, que les Eſpagnols naturels ſont trop orgueilleux pour être Matelots; auſſi ſe ſervent-ils des Indiens pour cela. Un Eſpagnol peut aller en mer pour commander un vaiſſeau, & n'avoir pas plus de connoiſſance que ces pauvres ignorans. Ils ne peuvent pas aquerir beaucoup d'experience, parce qu'ils ne s'éloignent pas & vont toûjours le long des côtes.

Mais reprenons le fil de nôtre relation. Le jour étant venu, nous revinmes mouiller près de nos baliſes, & tâchames de retirer nos ancres: Mais comme les cables des baliſes étoient pourris, ils ſe rompirent. Pendant que nous étions occupez à ravoir nos ancres, nous vimes un grand nombre de Canots pleins de monde, qui paſſoient entre Tabaco & l'autre Iſle. Cela nous jetta dans une nouvelle conſternation. Nous fumes immobiles juſques à ce que nous vimes qu'ils venoient droit à nous. Alors nous levames l'ancre & allames à eux. Quand nous fumes à portée, il ſe trouva que c'étoit des Avanturiers Anglois & François qui venoient de la Mer du Nord, &

qui avoient traversé l'Isthme de Darien. Ils étoient 280. hommes dans 28. Canots ; 200. François, & le reste Anglois. Ils étoient commandez par Gronet & Lequie Capitaines. Nous remimes incontinent à l'ancre, & tous les Canots vinrent à bord. Ces gens nous dirent, qu'il y avoit encore dans le pays de Darien 180. Anglois sous le commandement du Capitaine Townley, qui faisoient des Canots, comme ils avoient fait, pour passer dans ces Mers. Tous les Anglois furent incontinent reçûs sur les vaisseaux du Capitaine David & du Capitaine Swan : & pour les François on les mit sur le navire que nous avions pris chargé de farine. Comme le Capitaine Gronet étoit le plus vieux Commandant, il eut aussi le commandement de ce vaisseau : Et par ce moyen tout le monde fut content. Le Capitaine Gronet en reconnoissance des honnêtetez qu'on avoit eues pour lui, offrit à David & à Swan une nouvelle commission pour chacun du Gouverneur du petit Gave.

Il y a plusieurs années que les Gouverneurs du petit Gave avoient de coûtume d'envoyer en Mer à leurs Capitaines des Commissions en blanc, avec ordre d'en disposer en faveur de ceux qu'ils jugeroient à propos. Ils se rendoient par ce moyen l'asile de tous ceux dont la fortune étoit delabrée, & augmentoient & leurs richesses, & leurs forces, & la reputation de leur parti. Le Capitaine David en accepta une, parce que celle qu'il avoit étoit vieille ; & il en avoit herité par la mort du Capitaine Cork, qui l'avoit eue du Capitaine Tristian avec la barque qu'il commandoit, ainsi qu'on l'a déja dit. Mais le Capitaine Swan refusa de prendre la sienne, disant qu'il avoit ordre du Duc d'York de n'insulter point les Espagnols, & de faire en sorte de n'en être point insulté : Que comme ils en avoient mal usé à *Baldivia*, où il y avoit eu quelques morts, & un plus grand nombre de blessez il croyoit avoir une commission legitime de se faire justice lui même. Je n'ai jamais lû aucune de ces commis-

niſſions Françoiſes tant que j'ai été ſur ces Mers; uſſi ne ſurois-je dire ce qu'elles portent: Mais j'ai ppris depuis qu'elles contiennent une permiſſion de pêcher & de chaſſer. L'occaſion de cela eſt, que 'Iſle *Hiſpaniola* où eſt la garniſon du petit Gave, ppartient en partie aux François, & en partie aux Eſpagnols. De ſorte qu'en tems de paix on donne ces commiſſions pour ſervir de paſſeports, s'il faut ainſi dire, qui mettent à couvert ceux qui les prennent, de la violence du parti contraire. Les François néanmoins ne bornent pas ces commiſſions à *Hiſpaniola*: Ils les étendent par tout; & c'eſt le prétexte ſous lequel on ravage generalement & par mer & par terre toutes les parties de l'Amerique.

Après avoir ainſi diſpoſé de nos aſſociez, nous reſolumes d'aller chercher au Golphe de ſaint Michel le Capitaine Townley, que nous croyions dès lors ſur ces Mers. Nous fimes donc voiles de ce côté-là le ſecond de Mars 1685. Ce Golphe eſt à près de 30. lieues de *Panama* du côté du Sud-Eſt. Pour y aller en venant de *Panama*, il faut paſſer entre les Iſles Royales & la terre ferme. C'eſt un lieu où il y a grand nombre de rivieres qui après avoir achevé leur courſe ſont englouties dans la mer. Il confronte du côté du Sud à la pointe de Garrachine, qui eſt à 6. degrez 40. minutes de latitude Septentrionale, & du côté du Nord au Cap Saint Laurent. Il faut ici reformer en paſſant une erreur groſſiere qui ſe trouve dans nos cartes ordinaires. Elles ne donnent point de nom au Cap Meridional, qui eſt cependant le plus conſiderable, & la veritable pointe de Garrachine. Elles donnent ce nom au Cap Septentrional qui eſt le moins remarquable, en faveur ſeulement de ceux qui ont des affaires au Golphe. On ne ſe contente pas de mettre le nom de Saint Laurent, qui eſt le veritable nom de cette pointe Septentrionale; on lui donne encore le nom de l'autre pointe. Les principales rivieres qui ſe déchargent dans le Golphe de Saint Michel,

ſont.

font la Sainte Marie, le *Sambo*, & le *Congos.* Le *Congos* eft la riviere que je confeillois à nos gens de paffer, comme étant le chemin le plus court pour le voyage de terre dont j'ai fait mention dans le Chapitre 1. Cette riviere vient du pays directement, & reçoit plufieurs ruiffeaux qui s'y jettent de tous côtez; enfuite elle fe perd dans le Golphe du côté du Nord à une lieue dans le Cap Saint Laurent. Ce Golphe n'eft pas fort large; mais il eft profond, & navigable durant quelques lieues. Les dehors font des fables; mais il y a un canal pour les vaiffeaux. Les Efpagnols ne s'en fervent point à caufe du voifinage de la riviere de Sainte Marie, où ils ont le plus d'affaires en confequence des mines.

La riviere de *Sambo* paroit une grande riviere; car le flux eft gros à fon embouchure: Mais je n'en faurois dire davantage parce que je n'y ai jamais été. Cette riviere fe jette dans la mer, du côté du Midi du Golphe, près de la pointe de Garrachine. Au delà des embouchures de ces deux rivieres tant d'un côté que d'autre, le Golphe s'étrecit un peu, & fait cinq ou fix petites Ifles, enjolivées de gros arbres verds, & fleuris durant toute l'année, & feparées de bons canaux. Au delà encore, le rivage eft fi ferré de deux côtez par deux pointes de terre baffe couverte de Mangles, que ce n'eft plus qu'un petit détroit qui n'a qu'à peine demi mille de large. Cela fert comme d'entrée à la partie interieure du Golphe, qui eft une profonde Baye de deux ou trois lieues de large de quelque côté qu'on la prenne. A l'Orient font les embouchures de diverfes rivieres, dont la principale eft celle de Sainte Marie. Outre le détroit dont je viens de parler, il y a plufieurs bras de Mer; mais celui-là feul eft navigable. C'eft pour cela que le vaiffeau garde-côte Efpagnol dont j'ai fait mention dans le Chapitre premier, alla fe mettre entre ces deux pointes, comme étant le feul paffage qu'on pût s'imaginer que nous tenterions, étant la route que les Avanturiers ont toûjours

pri

ise, parce qu'elle est la plus courte pour passer des
ers du Nord dans celles du Sud. La riviere de Sainte
arie est la plus large des rivieres de ce Golphe. Elle
t navigable durant huit ou neuf lieues en montant,
r le flux monte jusques-là. Après cela, cette ri-
ere se divise en deux branches, qui ne sont bonnes
i'a porter des Canots. La Marée monte & descend
ns cette riviere environ 18. pieds.
A environ six lieues de l'embouchure de cette riviere
i côté du Sud, les Espagnols après avoir découvert
s mines d'or qui y sont, bâtirent il y a environ 20.
is la ville de Sainte Marie à laquelle ils donnerent le
om de la riviere. Les Capitaines Coxon, Harris,
harp prirent cette place, quand ils entrerent dans ces
lers peu de tems après qu'elle eut été bâtie. Elle
est depuis rendue considerable; & tellement consi-
erable, que quand le Capitaine Harris, neveu du
remier, la prit, comme j'ai dit dans le sixiéme Cha-
tre, il y trouva toute sorte d'artisans; une grande
uantité de farine & de vin, & un grand nombre de
oyaux & d'autres instrumens de fer, dont les esclaves
servent pour travailler aux mines d'or; Car outre
or & le sable qu'ils amassent ensemble, i's trouvent
ouvent de grosses masses, enchassées entre les rochers
e maniere qu'on diroit qu'elles y croissent naturelle-
ent. J'en ai vû un morceau aussi gros qu'un œuf
e poule. Le Capitaine Henri l'avoit apporté de-là,
ù il en prit 120. livres d'autres en masse encore plus
rosses à ce qu'il m'a dit : Mais on fut contraint de
nettre ceux-ci en pieces pour pouvoir les partager.
Ces masses ou lingots ne sont pas solides ; mais ils
nt des crevasses & des pores pleins de terre & de pous-
iere. La ville de Sainte Marie n'est pas éloignée des
nines où les Espagnols occupent un grand nombre
'esclaves tant que le tems est sec : Car durant la saison
luvieuse que les rivieres debordent, on ne peut pas
bien travailler. Cependant les mines sont si pro-
hes des montagnes, que les rivieres haussent & bais-
sent

ſent avec la même rapidité. Le meilleur tems pour chercher l'or dans les ſables eſt incontinent après la pluye. La violence de la pluye lave l'or dans les rivieres, où une grande quantité va au fond & y demeure. Les Indiens naturels qui demeurent aux environs en ont alors la meilleure part & les Eſpagnols en achetent plus d'eux, qu'ils n'en tirent par le travail de leurs eſclaves. J'ai entendu dire que les Indiens en amaſſent tous les jours l'un portant l'autre pour la valeur de cinq ſchellings. Les Eſpagnols durant la ſaiſon pluvieuſe font venir à *Panama* la plûpart de ces Indiens qu'ils mêlent avec leurs eſclaves. Le Capitaine Townley étoit avec ſon monde à la ville de Sainte Marie, où il faiſoit des Canots, quand le Capitaine Gronet vint dans ces Mers: Car les Eſpagnols avoient alors abandonné cette place.

Il y a une autre petite place à l'embouchure de la riviere, nommée *Schuchaderos*. Elle eſt ſituée au Nord d'un lieu ouvert, à l'embouchure de la riviere de Sainte Marie, où il y a plus d'air qu'aux mines ou qu'à *Santa Mar*, qui eſt une ville où faute d'air, on eſt preſque étoufé par la chaleur.

Aux environs de toutes ces rivieres, & ſur tout près de la mer, le terrain eſt bas, & la terre profonde & noire. Les arbres y viennent extraordinairement gros & grands. Voilà ce que j'avois à dire touchant le Golphe de Saint Michel.

Nous fimes voiles pour Pericon le ſecond jour de Mars comme je l'ai déja dit, & dès la même nuit nous mouillames pour la ſeconde fois à Pachequ[e]. Nous en partimes le 3. faiſant voiles vers le Golphe. Le Capitaine Swan entreprit d'aller querir le Capitaine Townley & ſes gens; ainſi il ſe tint près de la terre ferme, mais le reſte des vaiſſeaux demeura plus près des Iſles Royales. Le Capitaine Swan voulut avoir cette commiſſion, parce qu'il ſe propoſoit d'envoyer par terre des Indiens à la Jamaïque avec des Lettres, ce qu'il fit, ordonnant aux Indiens de delivrer ce[s]

l[...]

res à tous les autres vaisseaux Anglois qui pour-
ent être sur ces mers. A deux heures nous fumes
r la seconde fois au lieu où nous avions calfeutré
vaisseaux. Nous y vimes deux navires qui sor-
ent; & il se trouva que c'étoit le Capitaine Town-
& ses gens. Ils étoient sortis de la riviere la nuit,
voient pris deux barques destinées pour *Panama*:
ne chargée de farine, l'autre de vin, d'eau de vie,
sucre, & d'huile. Les prisonniers dirent que la
e de *Lima* étoit prête à faire voiles. Nous mouil-
nes entre les Isles Royales, & le lendemain, le
pitaine Swan revint de la riviere de Sainte Marie;
il apprit des Indiens que le Capitaine Townley,
it passé aux Isles Royales. Ce Capitaine pour faire
ce à son équipage se défit-là d'une grande quantité
ses marchandises. Il distribua une partie de son
& de son eau de vie à chaque vaisseau, pour les faire
re, parce qu'il avoit besoin des cruches pour y met-
de l'eau. Les Espagnols de ces mers-là transpor-
ent leur vin, leur eau de vie, & leur huile, dans de
ndes cruches de terre qui tiennent sept ou huit Gal-
s, c'est-à-dire 27. à 32. pintes mesure de Paris.
and ils chargent à *Pisco*; lieu fameux pour ses vins,
éloigné du Nord de *Lima* d'environ 40. lieues, ils
pportent que des cruches de vin qu'ils entassent les
es sur les autres avec tant d'art, qu'à peine pour-
ns-nous en faire autant sans les casser. Cependant
en portent souvent 1500. ou 2000. ou davantage
ns un vaisseau, & il est rare qu'il s'en casse une seule.
10. nous primes une petite barque qui venoit de
iaquil. Elle n'avoit autre chose que son lest. Le
. il sortit un Canot de la riviere de Sainte Marie,
nous apprimes de lui que 300. Anglois & François
noient encore par terre de la mer du Nord. Le 18
us rencontrames une barque avec 5. ou 6. Anglois
ssus: Elle appartenoit au Capitaine Knight qui avoit
cinq ou six mois dans les mers du Sud, & étoit
rs sur la côte de Mexique. Il y avoit découvert
cette

cette barque, & comme il n'avoit pû l'aborder ave
son vaisseau, il avoit détaché un Canot avec 5. ou si
hommes qui s'en étoient rendus maîtres; mais n'a
voient pû après cela joindre leur vaisseau qu'ils avoien
perdu durant la nuit. Voilà pourquoi ils étoien
venus dans la Baye de *Panama*, resolus de rebrousse
par terre pour venir dans les mers du Sud, si par bon
heur ils ne nous avoient pas rencontrez : Car il fau
savoir que l'Isthme de Darien étoit dès lors le chemi
ordinaire des Avanturiers pour passer quand ils vou
loient, de la mer du Nord dans celle du Sud. Cett
barque du Capitaine Knight avoit 40. à 50. cruche
d'eau de vie, & étoit commandée par Henri Mor
Mais le Capitaine Swan voulant avancer le Capitai
Harris, fit casser More, disant pour raison qu'il
avoit apparence que ces gens avoient abandonné le
Commandant. More remit la barque de son bon gr
passa sur le vaisseau du Capitaine Swan, & devint u
de ses gens.

La saison seche de ce pays là étoit alors sur sa fi
& les Isles Royales se trouvoient sans eau, quoi qu
y en eût encore en abondance la premiere fois que no
y vinmes. Nous fumes donc forcez d'aller à la poi
te de Garrachine dans l'esperance d'y trouver de l'ea
Le Capitaine Harris commandant alors la nouve
barque, fut détaché pour aller dans la riviere
Sainte Marie, & apprendre des nouvelles des ge
dont les Indiens nous avoient parlé, pendant que
reste de nos vaisseaux faisoit voiles vers la pointe
Garrachine. Nous y arrivames le 21. nous mouil
mes à deux milles de la pointe, & trouvames un fl
violent qui venoit de la riviere de *Sambo* Le lendem
nous entrames dans la pointe, & mouillames à qua
brasses d'eau. Le flux monte-là jusqu'à 8. à 9. pie
Le montant est au Nord-Nord-Est, & le descend
au Sud-Sud-Oüest. Les Indiens qui habitent le lo
de cette riviere, vinrent à nous avec leurs Canots,
nous apporterent des Plantains & des Bananes.

e parloient point Eſpagnol, ni ne l'entendoient: uſſi croi-je qu'ils n'ont aucun commerce avec les ſpagnols. Nous n'y trouvames point d'eau non plus: inſi nous allames de-là à *Porto-Pinas*, qui eſt à ſept eues de-là au Sud quart d'Oüeſt.

Porto. Pinas eſt a ſept degrez de latitude Septentrioale. On lui donne ce nom parce qu'il y croît quanté de pins. Le pays eſt aſſez élevé, & à meſure u'on avance, on découvre d'agreables éminences. es terres proches de la Mer ſont toutes couvertes de eaux bois de haute futaye. Les terres qui confronnt le havre ſont baſſes dans le milieu, mais hautes pierreuſes des deux côtez. A l'entrée du havre il a deux petites Iſles hautes, ou pour mieux dire eux rochers ſteriles. Les Eſpagnols dans leurs lires de pilotage parlent de ce havre comme d'un on havre; mais il eſt tout-à-fait expoſé aux vents e Sud-Oüeſt qui ſouflent ſouvent dans ce pays-là duant la ſechereſſe. D'ailleurs il eſt petit, & l'enrée en eſt fort ſerrée. Je ne ſaurois dire au juſte de uelle profondeur eſt l'eau dans ce havre.

Le 25. nous arrivames au havre de *Pinas*, mais ous n'y entrames point avec nos vaiſſeaux, parce que ous trouvames le lieu trop peu de choſe pour y nouiller. Nous y envoyames nos Canots pour le reonnoître. Ils trouverent un Courant de bonne eau ui ſe jette dans la Mer. Mais les groſſes houles qui inrent dans le havre nous empêcherent d'y remplir ommodément nos vaiſſeaux à eau. Le 26. nous reournames à la pointe de Garrachine. Nous primes hemin faiſant un petit vaiſſeau chargé de Cacao qui enoit de *Guiaquil*. Le 29. nous arrivames à la poine de Garrachine, où nous trouvames le Capitaine Henri qui avoit été à la riviere de Sainte Marie, & qui n'y avoit pas trouvé les gens qu'il étoit allé cher-her. Cependant il aprit encore des Indiens qu'ils toient le long d'une des branches de la riviere de ainte Marie, où ils bâtiſſoient des Canots. Nous

par-

partageames à la pointe de Garrachine le Cacao qu
nous venions de prendre.

Ne pouvant y faire de l'eau nous fimes dessein d
retourner à *Tabaco*, où nous étions assûrez d'e
trouver. Nous mimes donc à la voile le 30. par u
petit vent de Sud-Sud-Est. Nous étions alors neu
vaisseaux de compagnie. Le premier Avril, étan
dans le canal qui separe les Isles Royales d'avec l
terre ferme, il fit beaucoup de tonnerres & des é
clairs, & nous eumes un peu de pluye. Nous mouil
lames ce soir-là à l'Isle de Pacheque, & fimes im
médiatement après prendre les devants à quatre d
nos Canots du côté de l'Isle de Tabaco pour faire de
prisonniers, & prendre langue. Le lendemain nou
suivimes nos Canots. Le 3. au soir nous mouillame
près de Pericon, & arrivames le lendemain à Ta
baco, où nous trouvames nos quatre Canots. Ils
étoient arrivez de nuit, & avoient pris un Canot
qui selon la coûtume venoit de *Panama* & alloit che
cher des plantains. Il y avoit sur ce Canot 4 Indier
& un Mulatre. Celui-ci ayant declaré qu'il étoit su
le Brulot qui avoit voulu nous brûler la nuit, fut pen
du sur le champ. Ces prisonniers confirmerent qu
le Capitaine Bond Anglois d'origine commandoit l
Brulot.

Nous fimes là de l'eau, & coupames du bois
bruler: Ensuite nous envoyames quatre Canots
terre avec un des Indiens nouvellement faits prisor
niers, qui devoit les mener à une manufacture de su
cre; Car ayant alors du *Cacao*, nous manquions d
Sucre pour faire du Chocolate. Mais ils avoier
principalement ordre d'apporter des chaudieres; Ca
il y avoit tant de monde sur chaque vaisseau, qu
nos pots ne pouvoient cuire assez promptement le
vivres necessaires, quoiqu'ils fussent toute la journé
sur le feu. Ils revinrent à bord deux ou trois jou
après avec trois chaudieres.

Pendant le sejour que nous fimes là, la barque d

apitaine David fut détachée pour aller à l'Isle d'A-
oque. C'est une autre Isle qui n'est pas habitée dans
baye de *Panama*. Elle n'est pas de si grande étenduë
ue *Tabaco*; cependant il y a des Champs de plantain
quelques Negres pour en avoir soin. Ces Negres
levent de la volaille & des Cochons pour leurs maî-
es, qui demeurent à *Panama*, & aux Isles Royales.
C'étoit pour de la volaille ou pour des Cochons que
os gens alloient là. Mais ils rencontrerent par ha-
ard un exprès qu'on envoyoit à *Panama* pour donner
vis que la flote de *Lima* étoit en Mer. La plûpart
es lettres furent jettées en Mer & perduës. Il s'en
ouva néanmoins quelques-unes qui disoient po-
tivement, que la flote venoit avec toutes les forces
u'on avoit pû trouver dans le Royaume du Perou:
Que cependant elle avoit ordre de n'en venir point
ux mains avec nous, à moins qu'elle n'y fût forcée.
Mais elle changea d'avis, car elle prit ensuite le
arti de nous donner bataille, après qu'elle eut dechar-
é ses tresors à *Lavelia*) Et qu'enfin les pilotes de
ima avoient deliberé sur la route qu'on devoit pren-
re pour ne pas nous rencontrer.

Pour la satisfaction des curieux j'insererai ici les
esolutions qui furent prises par l'assemblée des pi-
otes, telles qu'un des nôtres en fit la traduction sur
s deux lettres Espagnoles que nous interceptames.
Voici la premiere.

MONSIEUR,

*M'Etant trouvé avec son Excellence, & ayant en-
tendu la lecture de la lettre du Capitaine Michel
anches de Tena, où il est dit qu'il se doit faire une
ssemblée de pilotes. On dit que ce n'est pas le tems, &
n objecte* Gallapagos. *J'ai répondu à cela qu'on crai-
noit l'ennemi, & qu'on pourroit bien suivre cette route.
J'ai dit cela à son Excellence qui m'a ordonné d'écrire la
oute que voici.*

*Le jour de mettre à la voile étant venu, il faut faire
route*

route à l'Oüest-Sud-Oüest; de-là à l'Oüest jusques à qu'on soit à quarante lieues en Mer: Ensuite il en fa faire autant au Nord-Oüest, jusques à ce qu'on soit so la ligne. De-là les pilotes doivent prendre la route Moro de Porco, & de la côte de Lavelia & de Nata, l'on prendra langue: Et suivant ce qu'on apprendra, peut continuer la même route pour Otoque: De-là à T baco, & puis enfin à Panama. Voilà la route que croi la meilleure,

Cette lettre est obscure; mais le Lecteur en fera meilleur us-ge qu'il pourra. L'autre lettre roule le même sujet.

L*A route la plus seure qu'on doit tenir partant Malabrigo, est celle-ci. Il faut faire route à l'Oüe quart de Sud pour ne pas passer à vûe des Isles de Lob S'il arrive que les vents de Mer y portent, & jettent l'opposite de la latitude de Malabrigo, tenez le vent plus près que vous pourrez; & s'il est necessaire, co tinuez cette route, & relâchez. Louvoyez en suite vous éloignez gardant toûjours vôtre latitude. Qua vous serez à 40. lieues des Isles de Lobos, gardez cet distance jusques à ce que vous soyez sous la ligne; & al si le vent general vous suit plus loin, il faut faire route Nord-Nord-Est, jusques à ce que vous soyez à tr degrez Nord. Si à cette latitude vous trouvez les ve de Mer, tâchez de tenir la côte, & de vous approch ainsi de Panama. Si durant vôtre voyage vous venez vûe de l'Isle, avant que d'être à la hauteur du Cap sa François, ne manquez pas de vous éloigner de la v des terres, de peur que l'ennemi ne vous découvre.*

Cette lettre supose que la flote partoit de *Malabrig* qui est à environ 8. degrez de latitude Meridional comme l'autre suppose qu'elle devoit partir de *Lin* qui est à 4. degrez plus au Sud. De-là vient qu' lui donnoit avis d'éviter *Lobos*, qui n'est pas éloign

le la route qu'elle prend d'ordinaire pour ſe rendre à *Panama*, & qu'il eſt bien difficile d'éviter de la maniere que ſont les vents. Cependant on donnoit ordre à la flote Eſpagnole de ne pas approcher de *Lobos*; & la raiſon de cela eſt que les Eſpagnols ayant déja reçu avis que les Avanturiers étoient à *Lobos* de la Mer, ils ne ſavoient pas ſi nous n'y étions point encore à attendre leur flote.

Le 10. nous partimes de *Tabaco* pour retourner aux Iſles Royales, ſur ce que nos pilotes nous dirent que les vaiſſeaux du Roi prenoient toûjours cette route. Le 11. nous mouillames où nous avions carené. Nous y trouvames le Capitaine Henri qui étoit allé pour la ſeconde fois à la riviere de Sainte Marie, d'où il avoit amené les gens que les Indiens nous avoient dit qui venoient par terre: Mais le nombre n'en étoit pas ſi grand qu'on l'avoit publié. Le 19. nous envoyames 250. hommes ſur 15. Canots à la riviere de *Chepo* pour prendre la ville de ce nom. Le 21. ils furent ſuivis de tous nos vaiſſeaux, à la reſerve de celui du Capitaine Henri qui reſta, & qu'il falut calfeutrer. Le 22. nous arrivames à l'Iſle de *Chepelio*.

Chepelio eſt la plus agreable Iſle qui ſoit dans la Baye de *Panama*. Elle n'eſt qu'à ſept lieues de la ville de ce nom, & à une lieue de la terre ferme. Elle a environ deux milles de long, & preſque autant de large. Elle eſt baſſe du côté du Nord, & va en hauſſant du côté du Sud. Le terroir eſt jaune, & d'une eſpece de terre glaiſe. Le haut eſt pierreux; & le bas planté de toute ſorte de fruits exquis, comme ſapadiles, poires qu'on nomme *Avogato*, *Mammets*, *Mammets Sapota*, pommes à l'etoile, &c. Le milieu de l'Iſle eſt planté d'arbres de plantains, qui ne ſont pas extrémement gros, mais dont le fruit eſt d'un goût extraordinairement delicat.

Le Sapadillier eſt auſſi gros qu'un gros poirier. Le fruit reſſemble beaucoup à la poire de Bergamote, ſoit pour la couleur, ſoit pour la groſſeur: Mais il y a de

certains arbres qui le produisent un peu plus long
Quand il est verd ou nouvellement cueilli, le jus e
est blanc & visqueux, & s'attache comme du glu.
est alors dur: Mais deux ou trois jours après qu'il
été cueilli, il devient délicat & plein de jus, clai
comme de l'eau de roche, & d'une délicatesse exquise
Ce fruit a au milieu deux ou trois noyaux ou pepin
noirs, de la grosseur d'une graine de citrouille, & e
excellent.

Le poirier d'*Avogato* est aussi gros que la plûpa
des autres poiriers, & d'ordinaire d'une hauteur ra
sonnable; il a l'écorce noire & assez unie; la feuil
large & ovale; & le fruit aussi gros qu'un gros L
mon. Il est verd jusques à ce qu'il soit mûr, & alo
il devient jaunatre. Rarement est-il bon à mang
que deux ou trois jours après qu'il a été cueilli: Ma
après ce tems-là il est doux, & il est aisé de le pele
Le dedans est verd, ou tant soit peu jaune; mais dou
comme du beurre. Il a aussi un noyau de la grosse
à peu près d'un noyau de grosse prune. Ce fruit d
lui-même n'a aucun goût: Aussi le mêle-t-on d'o
dinaire avec du sucre & du jus de citron. On bat ce
tout ensemble dans un vaisseau, & on en fait un e
cellent plat. On le mange communément avec u
peu de sel, & du plantain rôti. Ainsi un homm
qui a faim peut en faire un bon repas. Il est fort sa
de quelque maniere qu'on le mange. On dit que
fruit provoque aux exercices de l'amour: Aussi dit-o
que les Espagnols en font beaucoup de cas; & je cr
que ce fruit les fait fort estimer; car j'en ai trou
beaucoup en plusieurs endroits sur les Mers du Nord
où les Espagnols sont établis, comme dans la Bay
de Campeche, sur la côte de Carthagene, & sur cel
de *Caracco*. Il y en a aussi dans la Jamaïque que l
Espagnols y planterent du tems qu'ils étoient maîtr
de cette Isle.

L'arbre de *Mammet Sapota* est diferent du *Mamm*
de *Tabaco* dont nous avons fait la description dans

Ch

Chapitre en parlant de cette Isle. Il n'eſt ni ſi gros ni grand, & le fruit n'en eſt auſſi ni ſi gros ni ſi rond. L'écorce en eſt mince & fragile, le dedans d'un rouge enfoncé; & il a un noyau rude & plat. Il paſſe pour le meilleur fruit des Indes Occidentales. Il eſt fort agreable & fort ſain. Je n'en ai point vû dans la Jamaïque; mais en pluſieurs endroits des Indes Occidentales de la domination des Eſpagnols. Il y a une autre eſpece de Mammetier qu'on appelle ſauvage. Celui-ci produit un fruit, qui n'eſt d'aucune valeur: Mais l'arbre eſt droit, haut, & extrémement fort, & par conſequent le meilleur dont on puiſſe faire des Mâts.

Le Pommier à étoile reſſemble beaucoup au cognaſſier, mais il eſt beaucoup plus gros. Il eſt plein de feuilles, larges, ovales, & d'un verd fort obſcur. Le fruit eſt auſſi gros qu'une groſſe pomme, & d'ordinaire ſi couvert de feuilles, qu'on a de la peine à le voir. On dit que c'eſt un bon fruit. Je n'en ai jamais mangé; mais j'ai vû de ces arbres & de leur fruit en pluſieurs endroits de la terre ferme, au Nord du Continent, & à la Jamaïque. Tant que les Eſpagnols poſſederent cette Isle, ils y planterent de ces arbres & autres fruitiers, comme Sapadilliers, poiriers d'Avogato, & ſemblables. Il y en a encore aujourd'hui dans les plantations qui furent d'abord faites par les Eſpagnols, comme à St. *Argol*, à *Sevenmile Walk*, & à *Sixteenmile Walk*. J'y ai vû en pluſieurs endroits des arbres plantez par les Eſpagnols; mais je n'ai jamais vû qu'ils ayent été entretenus par les Anglois, qui paroiſſent peu curieux en cela. La rade eſt du côté du Nord, & on y peut ancrer ſeurement à demi mille de la côte. Au Nord il y a un puits près de la mer, auprès duquel il y avoit autrefois trois ou quatre maiſons; mais elles ſont à preſent entierement ruinées. Cette Isle eſt ſituée vis à vis l'embouchure de la riviere de *Chepo*.

Cette riviere ſort des montagnes qui ſont au Nord du

du pays. Comme elle eſt enfermée du côté du Sud par d'autres montagnes, elle ſerpente à l'Oüeſt autour des unes & des autres; tant qu'enfin trouvant un paſſage au Sud-Oüeſt, elle fait une eſpece de demi cercle, s'enflant en ſuite conſiderablement, elle ſe jette doucement dans la Mer à ſept lieues de *Panama*. Elle eſt extrémement profonde, & a environ un quart de mille de large: Mais l'entrée eſt embaraſſée par des ſables, en ſorte qu'il n'y a que les barques qui puiſſent y entrer. A ſix lieues de la Mer il y a une petite ville d'Eſpagnols qui porte le nom de cette riviere. Elle eſt ſur la gauche en venant de la Mer. C'eſt cette ville que j'ai dit que le Capitaine Laſonde attaqua. Le pays circonvoiſin eſt plat. Il y a pluſieurs petites montagnes pleines de bois: Mais la plus grande partie du pays n'eſt que pâturages, ou pays découvert. Au midi de la riviere ce n'eſt que bois durant pluſieurs lieues. Ce fut à cette ville que nos deux cents cinquante hommes furent envoyez. Le 24. ils ſortirent de la riviere après avoir pris la place ſans aucune oppoſition: Mais ils n'y trouverent rien. Ils prirent en y allant un Canot; mais la plûpart de ceux qui étoient deſſus ſe ſauverent dans une des Iſles Royales. On avoit envoyé ce Canot bien armé pour obſerver nos mouvemens. Le 25. le Capitaine Henri nous rejoignit après avoir calfeutré ſon vaiſſeau. Le 26 nous retournames à *Tabaco* ayant alors dix voiles, en comptant le Capitaine Henri qui nous avoit joint. Nous y arrivames le 28. & y examinames nos priſonniers touchant les forces de *Panama*, car étant alors près de mille hommes nous nous croyions aſſez forts pour une entrepriſe de cette conſequence. Nous aurions pû en cas de beſoin faire une deſcente de neuf cents hommes: Mais nos priſonniers ne nous donnerent pas grand courage de tenter une pareille entrepriſe; car ils nous aſſûrerent que toutes les forces du pays étoient à *Panama*, & qu'il y étoit venu du monde de *Porto-bello*, ſans parler des habitans qui étoient

n plus grand nombre que nous. Ces raisons jointes la force de la place qui a une haute muraille, nous mpêcherent de pousser plus loin nôtre dessein. endant le sejour que nous fimes à *Tabaco*, quelques-ns de nos gens brûlerent la ville de cette Isle.

Le 4. de Mai nous remimes encore à la voile pour s Isles Royales, où nous continuames à croiser d'un ôté à l'autre de ces Isles. jusques au 22. que les apitaines David & Gronet allerent à Pacheque, & isserent le reste de la flote à l'ancre à l'Isle de Saint aul. De Pacheque nous envoyames deux Canots à Isle de *Chepelio* dans l'esperance d'y faire quelques risonniers. Le 25. nos deux Canots revinrent avec ois prisonniers. C'étoit des matelots de Panama, ui dirent que les provisions y étoient si rares & si heres, que les pauvres mouroient presque de faim; arce que nous les empêchions d'aller querir tous les ours les plantains qui leur étoient necessaires, & u'ils tiroient auparavant des Isles; & principalement e *Chepelio* & de *Tabaco*: Que le President de *Panama* voit expressément défendu, que personne ne se hazardât d'aller chercher des plantains à aucune de ces les, mais que la necessité les avoit obligez à passer ar dessus les défenses du President. Ils dirent de plus, u'on attendoit tous les jours la flote de *Lima*, d'où out le monde disoit qu'elle étoit partie: Et que le ruit couroit à *Panama*, que Charles II. Roi d'Angleterre étoit mort, & que le Duc d'York avoit été ouronné. Le 27. les Capitaines Swan & Townley rriverent aussi à Pacheque où nous étions: Mais la arque du Capitaine Swan étoit allée aux Isles Royales querir des plantains. L'Isle de Pacheque est, omme je l'ai déja dit, la plus Septentrionale des Isles Royales. Elle est petite & basse, & n'a qu'environ ne lieue de tour. Au midi de cette Isle il y en a deux u trois petites, chacune desquelles n'a pas demi mille le tour. Entre Pacheque & ces Isles il y a un petit Canal qui n'a pas plus de six ou sept pas de large, &

environ un mille de long. Le Capitaine Townley fit quelque chose de bien hardi dans ce petit Canal; car se voyant pressé des Espagnols dans le combat dont je vais parler, il se jetta dans ce Canal sans savoir s'il y avoit assez d'eau ou non. Toute nôtre flote étoit à l'Orient de ce Canal attendant la flote de *Lima* que nous esperions qui viendroit de ce côté-là.

La matinée du vingt-huit fut fort pluvieuse; car les pluyes étoient revenuës, comme elles font ordinairement avec le mois de Mai ou de Juin, quelquefois plus tard: De sorte que le mois de Mai est en ces pays-là fort changeant. A quelques jours près nous avions jusques-là eu beau tems, & le vent Nord Nord-Est: Mais c'étoit alors tout autre chose, & le vent avoit changé au Sud-Sud-Oüest.

Le tems s'éclaircit néanmoins vers les onze heures, & nous vimes la flote Espagnole à environ trois lieues Oüest-Nord-Oüest de l'Isle de Pacheque, faisant route à l'Est, & au plus près du vent. Nous étions au Sud-Est à une lieue de l'Isle, entre l'Isle & la terre ferme. Il n'y avoit que le Capitaine Gronet qui étoit à nôtre Nord & près de l'Isle. Il leva l'ancre aussitôt que les Espagnols parurent, & s'approcha de la côte. Pour nous, nous ne branlames pas, attendant qu'il revirât de bord & qu'il vînt à nous. Mais il eut soin de se mettre à couvert du danger.

Les Capitaines Swan & Townley vinrent à bord du Capitaine David pour deliberer sur les moyens d'en venir aux mains avec l'ennemi, que nous voyions venir dans le dessein de nous donner bataille. Les Espagnols avoient en tout 14. voiles; sans compter les Canots dont chacun avoit douze à quatorze rames. Ils avoient six gros vaisseaux de guerre. L'Amiral avoit 41. pieces de Canon, & 450 hommes; le Vice-Amiral 40. Canons, & 400. hommes; le Contre-Amiral 36. Canons, & 360. hommes. Il y en avoit trois autres dont le premier avoit 24. Canons, & 300. hommes; le second 18. Canons, & 250. hom-

ommes; & le dernier 8. Canons, & 300. hommes. savoient aussi deux gros Brulots, & 6. vaisseaux chargez de petites armes, sur lesquels il y avoit 800. hommes, sans parler de deux ou trois cents hommes qui étoient sur les Canots. Nous eumes depuis, cet état de eurs forces par le Capitaine Knight, qui étant sur la côe du Perou, & ayant alors le vent contraire fit des prisonniers qui lui firent ce détail, ce qu'il eut pour tout utin. Outre les forces dont on vient de parler, ils voient encore quelques vieilles troupes Espagnoles qui venoient de *Porto-bello* & qu'ils avoient rencontrées à *Lavelia* d'où ils venoient. Les forces qu'ils voient prises à *Lima* consistoient en 3000. hommes, qui est tout ce qu'on pouvoit tirer du Royaume; Cependant pour une plus grande seureté ils avoient debarqué leurs tresors à *Lavelia*.

Nôtre flote étoit composée de 10. vaisseaux. Premierement le Capitaine David avoit 36. Canons, & 156. hommes la plûpart Anglois; le Capitaine Swan 16. Canons, & 140. hommes tous Anglois; C'étoit là les seuls vaisseaux de force que nous eussions: Tout le reste n'avoit que de petites armes. Le Capitaine Townley avoit 110. hommes tous Anglois: Le Capitaine Gronet 300. hommes tous François: Le Capitaine Henri 100. hommes la plupart Anglois: Le Capitaine Branly 36. hommes partie Anglois, partie François: Le vaisseau de transport du Capitaine David 8. hommes. Celui de Swan 8. hommes: La barque de Townley 8. hommes; & une petite barque de trente tonneaux équipée en Brulot, chargée de l'attirail de nos Canots. Nous étions en tout 960. hommes. Mais le Capitaine Gronet ne vint à nous que quand tout fut fait. Tous ces desavantages ne nous découragerent point; Au contraire nous resolumes de combatre l'ennemi; car ayant l'avantage du vent il dépendoit de nous de combatre, ou de ne combatre pas. Il étoit 4. heures après midi quand nous levames l'ancre. Etant tous à la voile, nous

allames droit aux ennemis qui se tenoient près du vent pour venir à nous : Mais comme la nuit vint, tout se passa à se tirer quelques coups de part & d'autre. Sur la brune l'Amiral Espagnol mit un fanal pour faire mouiller sa flote. Nous vimes du feu à la Hune de l'Amiral pendant une demi-heure, après quoi il disparut : peu de tems après nous revimes la lumiere. Comme nous avions le vent nous demeurames à la voile, croyant que cette lumiere étoit encore à la hune de l'Amiral : Mais la suite fit voir que c'étoit un stratageme, car la seconde fois le fanal fut mis à la hune du grand mât d'une de leurs barques qu'ils firent éloigner. Cela nous trompa ; car nous croyions toûjours le fanal à la hune de l'Amiral, & nous nous crumes par ce moyen au dessus du vent.

Le jour étant donc venu, il se trouva contre nôtre esperance que nous avions perdu l'avantage du vent, & nous vimes les Espagnols qui venoient sur nous à pleines voiles. Nous fimes plusieurs mouvemens pour regagner ce que nous avions perdu ; & après avoir combatu toute la journée comme en courant, & fait presque le tour de la Baye de *Panama*, nous revinmes mouiller à l'Isle de Pacheque.

Ainsi finit cette journée, & avec elle tous les projets que nous avions faits pendant cinq ou six mois ; puis qu'au lieu de nous rendre maîtres de la flote Espagnole, & des richesses qu'elle portoit, nous fumes bien aises de nous échaper, & d'être en quelque maniere redevables de nôtre salut à la poltronnerie de nos ennemis qui n'eurent pas le courage de pousser leur avantage.

Le 30. au matin nous vimes la flote Espagnole toute rassemblée, & à l'ancre à trois lieues de nous. Il n'y eut que peu de vent jusqu'à dix heures. En suite il se leva un petit vent de Sud dont la flote Espagnole profita pour se rendre à *Panama*. Je ne sai ce que les Espagnols perdirent, mais pour nous nous en fumes quit-

quittes pour un homme. Nous tinmes conſeil, & il fut reſolu d'aller aux Iſles de *Quibo* ou de *Cobaja*, chercher le Capitaine Henri, qui avoit été forcé dans le combat de ſe ſeparer de nous; ces Iſles étant le rendez vous marqué en cas de pareil accident. Quant à Gronet il dit que ſon équipage n'avoit pas voulu qu'il nous joignît durant le combat. Mais cette excuſe ne nous ſatisfit point. Nous le laiſſames venir avec nous aux Iſles de *Quibo*, où nous le caſſames comme ſa lâcheté le meritoit. Quelques-uns furent d'avis qu'on lui otât le vaiſſeau que nous lui avions donné: Mais enfin on lui laiſſa & ſon vaiſſeau & ſon équipage, & on l'envoya chercher fortune ailleurs.

CHAPITRE VIII.

Les Avanturiers partent de Tabaco. Iſle de Chuche. Montagne apellée Moro de Porcos. Côte occidentale de la Baye de Panama. Des Iſles de Quibo, Curaçao, & Rancheria, Arbre de Palme Marie. Des Iſles Canales & de Cantarras. Les Avanturiers font des Canots pour une nouvelle expedition, & ſe rendent maîtres de Puebla Nova. Ils ſont joints par le Capitaine Knight. Canots comment faits. De la côte & des vents d'entre Quibo & Nicoya. Volcan Vejo, montagne dont on a déja parlé. Grains & Mer rude. Havre de Ria Lexa. Ville de Leon priſe & brulée. Bras de Mer de Ria Lexa. Ville de ce nom & ſes marchandiſes. Fruit de Guava, & poire piquante. Rançon payée honnêtement ſur une ſimple parole. Ville brulée. Le Capitaine David & autres vont ſur la côte du Sud. Maladies con-

tagieuſes à Ria Lexa. Terribles grains. Volcan de Guatimala. Des riches marchandiſes de ces pays-là, Indigo, Attole, Cochenille, & Silveſtre. Bois flotant & pierres ponces. Côte ſeptentrionale. Expedition inutile du Capitaine Townley du côté de Tecoantepeque. Iſle de Tangola, & continent voiſin. Port de Guatulco. Du rocher que les Eſpagnols apellent Buffadore. Ruines du village de Guatulco: De la côte voiſine. Le Capitaine Townley va à la riviere d'Apalita. Tortuës à Guatulco. Etabliſſement d'Indiens. De la plate & fruit nommé Vinello.

SUivant la reſolution que nous avions priſe, nous mimes à la voile le 1. de Juin 1685. & paſſames entre la pointe de Garrachine & les Iſles Royales. Le vent étoit Sud-Sud-Oüeſt, & le tems pluvieux avec des Grains accompagnez de tonnerres & d'éclairs. Le 3. nous paſſames près de l'Iſle de Chuche, la derniere des Iſles de la Baye de *Panama*. Elle eſt petite, baſſe, ronde, pleine de bois, deſerte, & à quatre lieues de Pacheque du côté du Sud-Sud-Oüeſt.

Dans nôtre trajet à *Quibo* le Capitaine Branly perdit ſon grand mât; C'eſt pourquoi lui & ſon équipage ayant abandonné leur barque, vinrent à bord du Capitaine David. Le grand Hunier du Capitaine Swan s'étant auſſi fendu, il fut contraint d'en faire un autre: Mais pendant qu'il y travailloit, nous continuyions nôtre route. Nous l'eumes bien-tôt perdu de vûe, & ne fumes pas long-tems à nous rendre au Nord de la Baye; Car tous les vaiſſeaux qui viennent de *Panama*, & qui vont du côté de la côte de Mexique ou du Perou, ſont obligez de paſſer par là. Le 10. nous paſſames près de *Moro de Porcos*, ou la montagne des Cochons. Je ne ſai pas pourquoi on lui a donné ce nom. C'eſt une haute & ronde montagne ſur la côte de *Lavelia*.

Ce côté de la Baye de *Panama* s'étend à l'Oüest jusques aux Isles de *Quibo*. Il y a sur cette côte plusieurs rivieres & petits ports; mais aucun n'est aussi grand ni aussi large que ceux qui sont au Sud de la Baye. Cette côte est en partie montueuse, & en partie basse; & le long de la Mer couverte de bois fort épais: Mais à quelques lieues plus avant dans le pays la Campagne n'est presque que des pâturages bien pourvûs de taureaux & de vaches. Les rivieres de ce côté-ci, quoique moins riches que les autres de la Baye, ne laissent pourtant pas d'avoir de l'or. Cette côte est mediocrement habitée; car à la reserve des rivieres qui menent aux villes de *Nata* & de *Lavelia*, il n'y a que je sache, aucun autre établissement entre *Panama* & *Puebla Nova*. Les Espagnols peuvent aller par terre de *Panama* par tout le Royaume de Mexique qui est plein de pâcages: Mais vers la côte du Perou ils ne sauroient aller plus loin que la riviere de *Chepo*, parce que le pays est couvert de bois si forts, & traversé par un si grand nombre de grosses rivieres, sans parler des petites & des bras de mer, que les Indiens mêmes qui l'habitent ne peuvent aller loin qu'avec beaucoup de peine.

Nous eumes fort beau tems en allant à *Quibo*, & un vent de Sud-Sud-Oüest, & quelquefois Sud-Oüest, qui retarda nôtre traversée. Nous n'arrivames à *Quibo* que le 15. de Juin, & nous y trouvames le Capitaine Henri que nous cherchions. L'Isle de *Quibo* ou de *Caboya* est à sept degrez quatorze minutes de latitude Septentrionale, d'environ six ou sept lieuës de long, & trois ou quatre de large. Les terres sont basses à la reserve de celles qui sont au bout du côté du Nord-Est. Il y a quantité de plusieurs sortes de grands arbres fleuris, & de bonne eau à l'Est & au Nord-Est de l'Isle. Il y a quelques bétes fauves, & force gros Singes noirs dont la chair est bonne & saine. Il y a aussi quelques Guanos & serpens. Je ne sache pas qu'il y ait d'autre sorte d'animaux. Au

Sud-Eſt de la pointe de l'Iſle il y a un fonds bas qui s'étend demi-lieue en Mer ; & à une lieue au Nord de ce fonds bas du côté de l'Eſt, il y a un rocher à environ un mille de la côte, qui ſur la fin de la Marée paroit au deſſus de l'eau. A ces deux endroits près, il n'y a aucun danger de ce côté-là. Les vaiſſeaux peuvent aller à un quart de mille de la côte, & mouiller à ſix, huit, dix, ou douze braſſes d'eau, & ſur un ſable bon & clair.

Il y a pluſieurs autres Iſles, les unes au Sud-Oüeſt, les autres au Nord & Nord-Eſt de celle-ci, comme l'Iſle de *Quicaro*, qui eſt une aſſez grande Iſle & au Sud-Oüeſt de *Quibo*. Au Nord de la même Iſle il y a une petite Iſle nommée *Rancheria*, où il y a quantité d'arbres de Palme Marie. Cet arbre eſt grand & droit, il a la tête petite ; mais il eſt fort different du palmier nonobſtant la reſſemblance des noms. Il eſt fort eſtimé pour faire des Mâts, parce qu'il eſt fort & de bonne longueur. Les veines de ce bois ne vont pas droit tout le long de l'arbre comme aux autres arbres, mais elles circulent tout autour. Ces arbres croiſſent en pluſieurs lieux des Indes Occidentales, & les Anglois auſſi bien que les Eſpagnols s'en ſervent beaucoup aux uſages qu'on vient de dire. Les Iſles Canales & de Cantarras ſont de petites Iſles au Nord-eſt de *Rancheria*. Elles ſont toutes ſeparées par des canaux, & on peut ancrer tout autour. Elles ne ſont pas moins riches que *Quibo* en arbres & en eau. A les voir ſur la route il ſemble qu'elles faſſent partie de la terre ferme. *Quibo* eſt la plus grande & la plus remarquable ; Car quoique les autres ayent des noms, on ne s'en ſert néanmoins preſque jamais que pour les diſtinguer ; ces Iſles & les autres de cette eſpece étant toutes compriſes ſous le nom general d'Iſles de *Quibo*. Le Capitaine Swan donna à pluſieurs de ces Iſles les noms des Marchands Anglois auxquels ſon vaiſſeau appartenoit.

Le 16. le Capitaine Swan vint mouiller auprès de nous.

nous. Et alors nos Capitaines tinrent conseil pour aviser à de nouveaux moyens d'avancer nôtre fortune. Comme ils desesperoient d'y reüssir du côté de la mer, ils resolurent d'essayer si la terre ne leur seroit point plus favorable. Ils demanderent à nos pilotes à quelles places de la côte de Mexique ils pouvoient nous mener. Comme la ville de Leon étoit la principale ville du pays, ce fut aussi à celle-là que nous nous fixames quoi que le voyage fût long par terre. Le malheur étoit alors que nous manquions de Canots pour mettre nôtre monde à terre, & qu'il n'y avoit pas d'autre moyen d'en avoir que de couper des arbres; auquel cas nous pouvions en faire autant que nous en avions besoin; ces Isles produisant quantité de gros arbres fort propres à cela. Pendant qu'on faisoit les Canots, nous détachames 150. hommes pour aller prendre *Puebla Nova*: ville en terre ferme dans l'esperance d'emporter quelques provisions. Ce fut en allant prendre cette place que le Capitaine Sawkins fut tué en 1680. & qu'il eut pour successeur le Capitaine Charp. Nos gens prirent la place sans peine, quoi qu'il y eût plus de monde qu'il n'y en avoit, quand le Capitaine Sawkins fut tué. Ils revinrent le 24. mais sans aucunes provisions. Ils prirent chemin faisant une barque vuide qu'ils amenerent à bord.

Le 8. le Capitaine Knight dont j'ai parlé dans le Chapitre precedent, vint à nous. Il avoit long tems croisé du côté de l'Oüest: mais n'avoit rien gagné qu'un bon vaisseau. Il vint enfin du côté du Sud à la hauteur de la Baye de *Guiaquil*, où il prit une barque dont la principale charge étoit de farine. Elle avoit d'autres marchandises, comme vin, huile, eau de vie, sucre, savon, & peaux de Chevres corroyées. Il prit de tout cela ce qu'il voulut, & renvoya la barque. Le maître lui dit que les vaisseaux du Roi étoient allez de *Lima* à *Panama*: Que comme ils avoient peur de nous ils ne portoient que la moitié des trésors

du Roi, quoi qu'ils eussent toutes les forces que le Royaume pouvoit leur fournir : Que tous les vaisseaux marchands qui étoient partis avec eux étoient chargez, & s'arrêtoient à *Payta* en attendant de nouveaux ordres. Knight qui n'avoit que peu de monde n'osa pas aller à *Payta*, où il auroit pris tous ces navires s'il avoit été en état d'executer un pareil dessein. Il crut donc que le meilleur parti qu'il y avoit à prendre étoit de venir se poster dans la Baye de *Panama*, esperant de nous y trouver enrichis des dépouilles de la flote de *Lima:* Mais étant aux Isles Royales, il apprit par un prisonnier, que nous en étions venus aux mains avec cette flote, mais que nous avions eu du desavantage, & que depuis nous étions allez du côté de l'Oüest: C'est pourquoi il vint nous y chercher. Il s'associa d'abord avec nous, & mit ses gens en œuvre pour faire des Canots. Chaque vaisseau travailloit pour lui; mais nous nous aidions les uns les autres quand il étoit question de les lancer à l'eau; Car il y en avoit qu'on faisoit à un mille de la Mer.

Pour faire un Canot on coupe un gros & long arbre qu'on quarre par le haut: Ensuite on le tourne sur le plat pour donner la figure au côté opposé qui fait le fond. Cela étant fait, on le renverse encore pour le creuser. On fait trois trous dans le fonds, l'un devant, l'autre au milieu, & le troisiéme en haut, pour mesurer par ce moyen le plus épais du fonds; Car autrement on le pourroit faire plus mince qu'il ne faudroit. Nous lui laissions d'ordinaire trois pouces d'épaisseur en bas, & un & demi en haut. Les deux bouts sont faits en pointe.

Le Capitaine David fit deux fort grands Canots, un de 36. pieds de long, & de 5. à 6. de large; l'autre de 32. de longueur, & à peu près de la même largeur que l'autre. En un mois de tems l'affaire fut faite, & nous fumes prêts à faire voiles. Le Capitaine Harris mit-là son vaisseau sur le sec afin de le calfeutrer: Mais comme il étoit vieux & pourri il se mit en pieces,

ces, de ſorte qu'il paſſa lui & ſon équipage ſur les vaiſſeaux des Capitaines David & Swan. Pendant que nous fumes-là, nous dardames tous les jours des Tortues; car il y en a une grande abondance: Mais il y en a moins depuis le mois d'Août juſques au mois de Mars. Le 18. de Juillet Jean Roſe François de nation, & 14. autres hommes du Capitaine Gronet, ayant fait un nouveau Canot, vinrent trouver le Capitaine David, & le prierent de trouver bon qu'ils ſerviſſent ſous lui; ce qu'il leur accorda d'autant plus volontiers, qu'ils avoient déja un Canot.

Le 20. de Juillet nous partimes de *Quibo*, & primes la route de *Ria Lexa*, qui eſt le port de Leon, place dont nous avions alors formé le deſſein de nous rendre maîtres. Nous faiſions 640. hommes ſur huit vaiſſeaux commandez par les Capitaines David, Swan, Townley, & Knight, avec un Brulot & trois vaiſſeaux de tranſport; mais l'équipage de ces derniers n'étoit pas toûjours complet. Nous paſſames entre la riviere de *Quibo* & celle de *Rancheria*, laiſſant *Quibo* & *Quicoro* à babord, & *Rancheria*, avec les autres Iſles & la terre ferme à ſtribord. Le vent étant d'abord Sud-Sud-Oüeſt, nous paſſames le long de la côte, & traverſames le Golphe de *Nicoya*, le Golphe de Dolce, & l'Iſle de Caneo. Toute cette côte eſt baſſe, embarraſſée de bois épais, & peu habitée. Comme nous faiſions route à l'Oüeſt, nous eumes des vents variables, tantôt le vent ſe faiſoit Sud-Oüeſt, tantôt Oüeſt-Sud-Oüeſt, & tantôt Eſt-Nord-Eſt; mais plus ſouvent Sud-Oüeſt. Nous avions chaque jour un Grain ou deux; & le ſoir durant la nuit des vents de terre Nord-Nord-Eſt.

Le 1. d'Août à 11. degrez 20. minutes de latitude ſelon mon obſervation, nous découvrimes une haute montagne, qui s'éleve en pain de ſucre. La fumée que nous vimes au ſommet nous la fit prendre pour le *Volcan Vejo*. Cela nous obligea de porter le Cap au Nord, & alors nous reconnumes que c'étoit ce *Volcan*

ean où l'on passe pour aller au havre de *Ria Lexa*; car comme j'ai déja dit dans le Chapitre cinquiéme, c'est une montagne fort remarquable. Après avoir doublé cette montagne, & mis le Cap au Nord-Est; nous sortimes tous nos Canots, & nous nous preparames à nous y embarquer le lendemain.

Le 9. au matin étant à environ huit lieues de terre, nous laissames nos vaisseaux avec peu de monde pour les garder, & 520. de nos gens s'étant mis sur trente & un Canots, nous ramames vers le havre de *Ria Lexa*. Nous eumes un beau tems & peu de vent jusques à deux heures après midi, que nous fumes assaillis d'un Grain qui venoit de la terre, accompagné de tonnerres, d'éclairs, de grosse pluye, & de si terribles coups de vent, que nous pensames tous perir. Dans cette extremité nous nous mimes droit au dessous du vent, chacun faisoit tout ce qu'il pouvoit pour éviter le danger dont nous étions menacez. Comme les petits Canots étoient fort legers, les vagues les enlevoient sans peine; mais les autres plus pesans, & faits comme des barques de tronc d'arbres, étoient à tout moment sur le point d'être engloutis. Nous avions des Canots à demi pleins d'eau, quoi qu'il y eût toûjours deux hommes à la vuider. Cet orage dura près de demi heure, & ne diminua que par degrez. A mesure que le vent tomboit, la mer devenoit moins furieuse. J'ai remarqué que dans tous les pays chauds le vent grossit la Mer en peu de tems, & qu'il n'est pas plûtôt passé qu'elle reprend sa forme ordinaire. De-là vient le proverbe usité parmi les gens de marine, *gros vent, grosse Mer, petit vent, petite Mer.* A sept heures du soir elle fut tout-à-fait calme, & unie comme un étang. Nous tâchames alors d'aller à terre; mais voyant qu'il n'y avoit pas moyen de le faire avant le jour, nous reculames pour n'être pas découverts. Quand le jour vint nous étions à cinq lieues de terre; Ce qui nous parut assez éloigné. Nous avions fait nôtre compte d'être-là jusqu'au soir; mais à trois heu-

heures après midi il vint un autre Grain plus furieux que celui que nous avions essuyé le jour précedent. Le peril fut plus grand, mais il ne fut pas si long. Aussi-tôt que la violence de ce Grain fut passée nous ramames du côté de la terre, & entrames de nuit dans le havre. Le bras de Mer qui mene à Leon est au Sud-Est du havre. Comme nôtre pilote connoissoit le terrain, il nous mena à l'entrée; Mais il ne pût aller plus loin avant le jour, parce que ce n'est qu'une petite anse, & qu'il y en a d'autres qui lui ressemblent. Le lendemain, dès que le jour commença de paroitre, nous entrames dans l'anse qui est extrémement serrée, & si basse des deux côtez, que la marée couvre les deux rives. Le pays produit des Mangles rouges qui y croissent en si grande abondance, & si près à près, qu'il n'y a pas moyen d'y passer. Au de-là de ces Mangles, les Espagnols ont fait une Redoute en terre ferme près de la riviere pour empêcher l'ennemi d'y faire descente. Quand nous fumes à vûe de la Redoute nous fimes force de rames pour gagner la terre au plus vite. Le bruit de nos avirons donna l'allarme aux Indiens qui y étoient : Aussi s'enfuirent-ils incontinent du côté de Leon pour y donner avis de nôtre approche. Nous fimes nôtre descente le plus promptement qu'il fut possible, & suivimes les fuyards. On fit un détachement de 470. hommes pour marcher droit à la place ; & on me laissa, avec 59. à la garde des Canots.

La ville de Leon est 20. milles dans le pays. On y va par un chemin plain & uni, au travers d'un pays plat composé de grands pâturages, & de pieces de bois de haute futaye. A environ cinq milles du lieu du débarquement, il y a une manufacture de sucre, à trois milles plus loin une autre ; & à deux milles de-là on rencontre une belle riviere qu'il faut passer, & qui n'est pas fort profonde. Outre cette riviere on ne trouve d'eau qu'à une ville des Indiens qui est à deux milles de Leon. De-là le chemin est agreable, sablonneux,

neux, & droit. La ville de Leon eſt dans une plaine à peu de diſtance d'une haute montagne qui vomit ſouvent du feu & de la fumée. On la voit de la Mer, & on l'appelle le Volcan de Leon. Les maiſons de Leon ne ſont pas hautes, mais fortes & grandes, & entourées des jardins. Les murailles ſont de pierre, & la couverture de tuille. Il y a trois Egliſes & une Cathedrale qui eſt la premiere & la principale de ces pays-là. Nôtre compatriote Gage qui a voyagé en ces pays là, en parle comme du lieu de l'Amerique le plus agreable, & l'appelle le Paradis des Indes Occidentales. A la verité ſi l'on conſidere l'avantage de la ſituation de la ville de Leon, il ſe trouvera peut-être qu'il y a peu de places dans l'Amerique que celle-ci ne ſurpaſſe pour le plaiſir & pour la ſanté. Le pays des environs eſt ſablonneux, & boit incontinent les pluyes qui ſont fort frequentes dans ces contrées. Cette ville eſt environnée de pâturages; de ſorte qu'on a l'avantage de tous les vents de quelque côté qu'ils viennent, ce qui épure beaucoup l'air, & rend par conſequent le lieu fort ſain. Ce n'eſt pas une ville de grand commerce; auſſi n'eſt-elle pas fort riche en argent. Ses richeſſes conſiſtent en pâcages, en bétail, & en plantations de Cannes de ſucre. On dit qu'on y fait des cordages de chanvre, mais s'il y a une pareille manufacture, elle eſt à quelque diſtance de la place; car je n'y ai vû aucunes marques de rien de ſemblable.

Nos gens étoient en pleine marche. Ils ſortirent de leurs Canots vers les huit heures. Le Capitaine Townley avec 80. hommes d'élite faiſoit l'avant-garde; le Capitaine Swan marchoit enſuite à la tête de 100. hommes, ſuivis du Capitaine David avec un corps de 170. hommes; & le Capitaine Knight faiſoit l'arriere-garde. Le Capitaine Townley qui marchoit loin du gros, rencontra un corps d'environ 70. Cavaliers à quatre milles de la ville; mais ils ne l'attendirent pas. Vers les trois heures, le Capitaine Town-

Townley à la tête de ſes 80. hommes ſeulement, entra dans la ville, fut vigoureuſement chargé par 170. à 200. Cavaliers Eſpagnols dans une large rue. Mais deux ou trois des Commandans ayant été jettez par terre, tout le reſte prit la fuite. L'Infanterie des Eſpagnols conſiſtoit en près de 500. hommes rangez en bataille ſur la place; Car les Eſpagnols de ces pays-là font une grande place quarrée dans chaque ville quelque petite qu'elle ſoit; & appellent cette place la parade. L'Egliſe fait ordinairement un côté de cette place, & les maiſons des Gentils-hommes avec leurs galeries font les autres côtez. Cette Infanterie voyant que la Cavalerie faiſoit retraite, ſe retira auſſi, & abandonna la ville au Capitaine Townley, cherchant ſon ſalut dans la fuite. Le Capitaine Swan y entra vers les quatre heures; le Capitaine David arriva une heure après, le Capitaine Knight avec ceux des ſiens qui purent le ſuivre, vinrent vers les ſix heures; mais pluſieurs de ſes gens fatiguez demeurerent en chemin, & vinrent, comme c'eſt l'ordinaire, tantôt un, tantôt deux, & comme ils purent. Le lendemain, les Eſpagnols tuerent un de nos gens qui n'avoit pû ſuivre. C'étoit un brave vieillard âgé d'environ 84. ans, qui avoit ſervi ſous Cromwel durant la rebellion des Irlandois; après cela il s'étoit retiré dans la Jamaïque, & avoit toûjours depuis ſuivi les Avanturiers. Il ne voulut jamais demeurer ſur la côte quelques ſollicitations qu'on lui en fît; mais il dit qu'il vouloit courre le même riſque que les autres. Après que les Eſpagnols l'eurent enveloppé, il ne voulut jamais demander quartier ni le recevoir: Il tira ſon fuſil au milieu d'eux, & garda un piſtolet chargé; ainſi ils le tuerent de loin. Son nom étoit Swan, & il avoit toûjours coûtume de dire qu'il ne prendroit jamais quartier. Monſr. Smith que la fatigue avoit auſſi fait demeurer derriere, fut pris. C'étoit un Marchand qui appartenoit au Capitaine Swan, & qui ayant été mené au Gouverneur de Leon fut re-

con-

connu par une femme Mulatre qui le servoit. Monsieur Smith ayant demeuré long-tems aux Canaries, parloit & écrivoit fort bon Espagnol ; & ce fut là, que cette Mulatre se souvint de l'avoir connu. Smith étant interrogé sur nôtre nombre, dit que nous étions 1000. à la ville, & 500. aux Canots; Ce qui fut bien pour nous qui gardions les Canots; car nous harcelant tous les jours ils nous auroient défait fort aisement. Mais cela déconcerta si fort le Gouverneur, qu'il ne se mit jamais en devoir d'attaquer les nôtres, quoi qu'il eût un corps de plus de mille hommes, autant que Smith en put juger. Vers le midi, il fit arborer le pavillon de trêve, & offrit de racheter la place plûtôt que de la laisser brûler: Mais nos Capitaines demanderent 300000. pieces de huit pour sa rançon, & autant de vivres qu'il en falloit à 1000. hommes pour quatre mois; & outre cela qu'on rendît Monsr. Smith en échange de quelques-uns de leurs prisonniers: Mais l'intention des Espagnols n'étoit pas de racheter la ville. Leur but n'étoit que de gagner tems jusques à ce qu'ils eussent plus de troupes. Nos Officiers considerans donc combien nous étions éloignez de nos Canots, resolurent de s'en raprocher. Le quatorziéme au matin ils firent mettre le feu à la ville, & puis ils partirent: Mais ils mirent plus de tems à revenir qu'ils n'en avoient mis à aller. Le 15. les Espagnols renvoyerent Monsr. Smith, & eurent en échange une femme de qualité. Nos Capitaines écrivirent alors au Gouverneur pour lui donner avis que leur dessein étoit de rendre visite au plûtôt à *Ria Lexa*, où ils le prioient de se trouver. Ils relacherent aussi un Gentil-homme sur sa parole de donner 150. bœufs pour sa rançon, & de les livrer à *Ria Lexa*. Le même jour ils arriverent aux Canots, où ayant passé la nuit nous nous rembarquames tous le lendemain au matin, & arrivames au havre de *Ria Lexa*, où nos vaisseaux vinrent mouiller l'après-midi.

Le bras de Mer qui mene à *Ria Lexa* commence au Nord-

Nord-Oüeſt du havre, & s'étend juſques au Nord. Il y a environ deux lieües de l'Iſle qui eſt à l'entrée du havre juſques à la ville. Le chemin eſt large juſqu'à environ les deux tiers. Après, vous entrez dans une anſe ſerrée & profonde, bordée des deux côtez de Mangles rouges, dont les branches s'étendent preſque d'un rivage à l'autre. A un mille de l'entrée de l'anſe elle tourne du côté de l'Oüeſt. C'eſt là où les Eſpagnols ont bâti une bonne Redoute, qui fait face à l'entrée de l'anſe. On avoit poſé 100. Soldats dans cette Redoute pour nous empêcher de faire deſcente. Vingt verges au deſſous de cette Redoute il y avoit une eſtacade de gros arbres placez au travers de la riviere, en ſorte que 10. hommes pourroient en défendre les approches contre 500. ou 1000.

Quand nous fumes à la vûe de la Redoute, nous tirames deux coups ſeulement qui mirent tout le monde en fuite. Nous fumes bien enſuite une demi-heure à couper l'eſtacade. Ce fut là que nous fimes deſcente, & marchames du côté de *Ria Lexa*, ou Realejo, qui n'en eſt qu'à un demi mille. Elle eſt ſituée dans une plaine près d'une petite riviere. C'eſt une aſſez grande ville qui a trois Egliſes & un hôpital avec un beau jardin. Il y a pluſieurs belles maiſons à quelque diſtance les unes des autres, & entourées de cours. Elle eſt fort maladive, & a, je croi, aſſez beſoin d'hôpital: Car elle eſt ſi proche des anſes & des marais, qu'elle n'eſt jamais ſans puanteur. Le pays des environs eſt une terre glaiſe, forte & jaunatre; cependant l'endroit où la ville eſt ſituée paroit ſablonneux. Il y a diverſes ſortes de fruits comme *Guava*, pommes de pins, melons, & poires piquantes. La pomme de pin & le melon ſont bien connus.

Le *Guava* croît ſur un arbriſſeau dont l'écorce eſt unie & blanchatre; les branches ſont petites, mais aſſez longues. La feuille reſſemble en quelque choſe à la feuille du noiſetier. Le fruit a beaucoup de la figure de la poire, & ſon écorce eſt deliée. Il eſt plein

plein de petits pepins durs, & l'on peut le manger verd; chofe très-rare dans les Indes; Car la plûpart des fruits avant que d'être mûrs tant aux Indes Orientales qu'Occidentales, font pleins d'un fuc gluant, blanc, & de mauvais goût, cependant ils font affez agreables dans la maturité. Quand le *Guava* eft mûr il eft jaune, doux, & fort agreable. On le cuit comme la poire, & pelé on en fait de bons patez. Il y a diverfes fortes de fruits diferens pour la figure, pour le goût, & pour la couleur. Les uns font jaunes en dedans, & les autres rouges. Le *Guava* mangé verd refferre; mais mangé mûr il lâche.

Le poirier piquant eft un arbriffeau d'environ quatre ou cinq pieds de haut. Il y en a en divers lieux des Indes, comme à la Jamaïque, & dans la plûpart de fes Ifles. Il croît auffi en divers lieux de la terre ferme. Cet arbriffeau piquant aime fort le terroir fablonneux, & profite mieux dans les lieux proches de la Mer, & principalement dans les endroits où les fables font pleins de fel. Cet arbriffeau qui, comme on a dit, a quatre à cinq pieds de haut, pouffe diverfes branches, dont chacune a deux ou trois feuilles. Ces feuilles, fi l'on peut leur donner ce nom, font rondes, larges par tous les bouts comme la paume de la main, & de la même épaiffeur, & leur fubftance eft comme celle de la Joubarbe. Elles ont tout autour pour défenfes de forts piquants, de plus d'un pouce de long. Le fruit vient tout au bout de la feuille. Il eft auffi gros qu'une groffe prune, petit du côté de la feuille, & groffiffant jufqu'au bout, où il eft ouvert comme une néfle. Il eft d'abord verd comme fa feuille, d'où il fort environné de petits piquans; mais quand il eft mûr, il eft d'un rouge enfoncé. Le dedans eft plein de petits pepins noirs, mêlez d'une certaine fubftance rouge qui reffemble à du firop épais. Il eft d'un goût fort agreable, froid & rafraichiffant: Mais fi l'on en mange 15. ou 20. il colore l'urine & lui donne une couleur de fang. J'en ai fouvent fait l'ex-

l'experience ; cependant je n'ai jamais trouvé qu'il m'ait fait aucun mal.

Il y a dans le pays plusieurs manufactures de sucre, & des maisons de campagne où l'on éleve des bœufs. Il y a aussi quantité de poix, de raisine, & de cordages, tout cela est fabriqué dans le pays, & en fait le principal negoce. Nous approchames de *Realejo* ou *Ria Lexa* sans aucune opposition ; mais nous n'y trouvames que des maisons vuides, ou ce que les habitans ne pûrent ou ne voulurent pas emporter ; qui fut principalement 500. ballots de farine qu'y avoit apporté un gros vaisseau que nous laissames à Amapalla ; quelque poix, quelque raisine, & des cordages. Comme nous en avions besoin nous fimes porter tout cela à bord. Nous y reçûmes les 150. bœufs que le Gentil-homme envoyoit de Leon pour sa rançon comme il l'avoit promis. Outre cela nous visitames tous les jours les fermes à bœufs, & les manufactures à sucre. Nous marchions par petites troupes de vingt ou de trente, & chacun revenoit chargé ; car nous ne trouvames point de chevaux ; & quand nous en aurions trouvé, les chemins étoient si pleins d'eau & de boue, que nous n'eussions pû nous en servir. Nous y demeurames depuis le 17. jusqu'au 24. que quelques-uns de nos brûleurs mirent le feu aux maisons. Je ne sai par ordre de qui ils le firent ; mais nous décampames, & laissames brûler la ville. Arivez à la redoute, nous rentrames dans nos Canots, & retournames à nos vaisseaux.

Le 25. les Capitaines David & Swan rompirent leur societé. Le Capitaine David vouloit retourner sur les côtes du Perou, & Swan vouloit aller plus avant à l'Oüest. J'avois été jusques-là avec le Capitaine David, mais je le laissai, & m'embarquai avec Swan. Ce ne fut pas pour aucun sujet de mécontentement que j'eusse reçu de mon ancien Capitaine, mais pour aquerir quelque connoissance des parties Septentrionales du Continent de Mexique. Je savois que le

le Capitaine Swan avoit dessein de s'avancer du cô
du Nord autant qu'il pourroit, & de passer ensui
aux Indes Occidentales; voyage qui étoit fort de mo
goût, & qui s'accordoit parfaitement bien avec mo
inclination. Le Capitaine Townley avec ses deu
barques voulut nous accompagner: Mais les Capita
nes Knight & Harris suivirent le Capitaine Davi
Le 27. au matin le Capitaine David avec ses vaisseau
sortit du havre par un vent de terre frais & gaillar
Ils faisoient en tout quatre voiles, en comptant un
barque & un Brulot. Le Capitaine Swan lui dit adie
par 15. volées de Canon, & David répondit à sa c
vilité par onze.

Nous fimes encore-là quelque séjour pour prend
de l'eau & du bois à brûler: Mais nos gens qui s'
toient bien portez jusques alors; commencerent
sentir quelques attaques de fievre. Je ne saurois di
si le mauvais air, ou la ville naturellement mal sain
en furent la cause: mais je croirois plus volontiers q
nous avions gagné cette maladie à *Ria Lejo*; car c
nous dit qu'il avoit regné dans cette ville des fievr
malignes qui avoient obligé plusieurs personnes à de
serter: Et quoi que ces fievres fussent passées, l
maisons & les Marchandises pouvoient encore avo
quelque chose de l'infection, & nous le commun
quer. Je croi cela d'autant mieux que ces fievres
firent cruellement sentir depuis, non seulement
nous, mais aussi au Capitaine David & à ses équipa
ges, ainsi qu'il nous le dit quelques années après
lors que nous le rencontrames en Angleterre. Il e
pensa mourir lui-même, aussi-bien que plusieurs d
ses gens & des nôtres. Le 3. de Septembre nous r
mimes à terre tous nos prisonniers & les pilotes, pa
ce que ne connoissant point les lieux où nous voulio
aller, ils nous auroient été inutiles: Car les Espagno
ont très-peu de commerce par Mer au delà de la rivi
re de *Lempa*, qui est tant soit peu au Nord-Oüe
de *Ria Lejo*.

I

Le même jour 3. de Septembre à environ 10. heures du matin nous partimes, faisant route à l'Oüest au nombre de quatre vaisseaux, aussi bien que ceux que nous venions de quitter; savoir celui du Capitaine Swan & sa barque, celui du Capitaine Townley & la sienne, & environ 340. hommes.

Nous eumes fort mauvais tems pendant que nous fumes le long de la côte. Il ne se passa guere de jours que nous n'eussions un ou deux Grains violents, accompagnez de coups de tonnerres & d'eclairs épouvantables. Je n'ai jamais vû rien de pareil en ma vie. Ces Grains venoient ordinairement du Nord-Est. Le vent ne duroit pas; mais il étoit d'une violence extrême. Les Grains passez, le vent se faisoit quelquefois Oüest, quelquefois Oüest Sud-Oüest, & quelquefois Sud-Oüest, mais plus souvent Nord-Oüest.

Nous nous éloignames de la côte, & ne vimes la terre que le 14. Mais étant alors à 12. degrez 50. minutes nous apperçumes le *Volcan de Guatimala*. C'est une fort haute montagne à deux pointes qui paroissent comme deux pains de sucre. Il sort souvent d'entre ces deux pointes du feu & de la fumée; ce qui arrive principalement, à ce que disent les Espagnols, quand le tems est orageux. On apelle cette montagne le *Volcan de Guatimala* à cause de la ville qui est située près du pied de cette montagne, à environ huit lieues de la Mer du Sud, & selon les Espagnols à 40. ou 50. lieues du Golphe de Matique dans la Baye de *Honduras* sur la Mer du Nord. *Guatimala* est une ville fameuse par plusieurs riches denrées que produit le terroir circonvoisin. Il y en a même qui sont particulieres à ce pays. On envoyé tous les ans en Europe les unes & les autres, comme l'Indigo, l'Anatte, la Cochenille, & le Silvestre.

L'Indigo se fait d'une herbe qui a un pied & demi ou deux pieds de haut, pleine de petites branches, & ces branches sont chargées de feuilles qui ressemblent aux feuilles de lin, à cela près qu'elles sont plus épais-

ses & plus fortes. On coupe cette herbe, ou cet arbrisseau, qu'on jette dans une grande citerne faite sous terre tout exprès, & demi pleine d'eau. L'herbe à Indigo demeure dans l'eau jusques à ce que les feuilles, & l'écorce soient pourries, & dissoutes en quelque maniere. Mais s'il reste encore quelques feuilles, on les fait tomber à force de bras en agitant & secoüant la masse dans l'eau, jusques à ce que la substance charneuse soit dissoute. On retire alors le bois, & l'eau qui est comme de l'ancre étant une fois brouillée ne se clarifie plus, & l'Indigo tombe au fonds de la citerne comme de la boüe. Après qu'il est ainsi tombé on tire l'eau, & l'on prend cette boüe qu'on met secher au soleil, laquelle se durcit comme vous voyez l'Indigo qui nous vient ici de ces pays-là.

L'Anatte est une sorte de teinture rouge. On la fait d'une fleur rouge qui croît sur des arbrisseaux de sept à huit pieds de haut. On la jette comme l'Indigo dans une citerne d'eau, avec cette diference, qu'elle est sans tige & sans tête, n'y ayant que la seule fleur qui s'est détachée d'elle-même du bouton, comme on en détache la rose pour en faire de l'eau. On la laisse dans l'eau jusques à ce qu'elle est pourrie, & à force de l'agiter, reduite en une substance liquide comme l'Indigo. Après qu'elle est rassise, & qu'on en a tiré l'eau, on fait des rouleaux ou tourteaux de cette boüe qu'on fait secher au soleil. Je n'en ai jamais vû faire qu'en un lieu de la Jamaïque nommé *Angels*, chez le Chevalier Thomas Mudditord qui y avoit des plantations. Il y a bien 20. ans que je vis cela : Mais pendant que j'étois à la Jamaïque les arbrisseaux furent arrachez, & la terre fut employée à autre chose. Je croi qu'il n'y avoit de ces arbrisseaux qu'en ce seul endroit, & il y a apparence que cela est venu des Espagnols, du tems qu'ils étoient maîtres de cette Isle. L'Indigo est assez commun dans la Jamaïque, J'ai remarqué qu'on le plante ordinairement dans le sable. On en seme des champs de grande étenduë; &

je

je croi qu'on le seme tous les ans; mais je n'en ai jamais vû de graine. L'Indigo vient dans toutes les Indes Occidentales, sur les Isles Caribes aussi bien que sur la terre ferme: Mais les environs de *Guatimala* produisent beaucoup plus d'Indigo & d'Attole ou d'Anatte qu'aucune autre partie de la terre ferme. Je croi qu'il n'y a presentement que les Espagnols qui fassent l'Attole: Car depuis que la plantation d'Angels dans la Jamaïque a été ruinée, je n'ai pas appris que nos compatriotes de ce pays-là ayent travaillé à la retablir; on m'a dit au contraire qu'on l'avoit tout à fait abandonnée. Je ne sai point quelle quantité d'Indigo & d'Attole on fait à *Cuba* ou à *Hispaniola*. Mais le lieu le plus recherché par nos vaisseaux Jamaïcains, pour ces deux sortes de marchandises, est l'Isle de *Porto-Rico*, où nos Marchands de la Jamaïque achetent d'ordinaire l'Indigo trois Reales la livre, & l'Attole quatre, qui ne font que deux Chellings trois sous de nôtre monnoie. Cependant l'Attole valloit alors dans la Jamaïque cinq Chellings la livre, & l'Indigo trois Chellings six sous. Tout se payoit en marchandises à *Porto-Rico*; si bien que nos Marchands gagnoient par ce moyen 50. à 60. par cent. Ils ne trafiquoient pas alors avec les Espagnols dans la Baye de *Honduras*: Mais il me semble que le Capitaine Coxon y alla au commencement de l'année 1679. sous pretexte de vouloir couper du bois à teinture, & passa dans le Golphe de *Matique* qui est au fonds de la Baye. Il y descendit avec ses Canots, & prit un Magazin plein d'Indigo & d'Attole en caisses, & entassées en divers monceaux, marquées de differentes marques, & toutes prêtes à embarquer sur deux navires qui étoient à la rade pour les emporter: Mais ces navires ne pûrent venir à lui, à cause qu'il n'y avoit pas assez d'eau. Il ouvrit quelques caisses d'Indigo, & suposant que le reste étoit de même, il donna ordre à ses gens de les emporter. Ils mirent incontinent la main à l'œuvre, & prirent les premieres qui leur tombe-

rent ſous la main. Après qu'ils eurent emporté un monceau de ces caiſſes, ils ſe ſaiſirent d'un autre gros tas marqué tout autrement que le reſte, reſolus de l'emporter ſur le champ. Mais un Gentilhomme Eſpagnol qu'ils avoient fait priſonnier voyant qu'il y en avoit beaucoup plus qu'ils n'en pouvoient emporter, les pria de prendre ſeulement celles qui appartenoient aux Marchands, dont il ofrit de leur montrer les marques, & de laiſſer celles qui étoient marquées comme celles du gros monceau qu'ils vouloient enlever. Il leur dit pour raiſon que ces caiſſes appartenoient aux Capitaines des vaiſſeaux, & que courans les Mers comme ils faiſoient eux-mêmes, il eſpereroit auſſi qu'ils auroient plus d'égards pour leurs effets que pour ceux des Marchands. Ils ſe rendirent à ſa priere; Mais quand ils ouvrirent les caiſſes, ce qui ne ſe fit qu'à la Jamaïque, où ils eurent la permiſſion de vendre leur priſe; il ſe trouva que l'Eſpagnol avoit été plus fin qu'eux, car le peu de caiſſes qu'ils avoient pris marquées comme celles du gros monceau ſe trouverent pleines d'Attole, & par conſequent plus riches que les autres; Ainſi pouvant charger leur vaiſſeau d'Attole, ils ne le chargerent preſque que d'Indigo.

La Cochenille eſt un inſecte qui s'engendre dans une eſpece de fruit qui reſſemble beaucoup à la poire piquante. L'arbriſſeau qui porte ce fruit eſt comme le poirier piquant d'environ cinq pieds de haut, & auſſi piquant. La ſeule diference qu'il y a eſt, que les feuilles du Cochenillier ne ſont pas tout à fait ſi larges, & que le fruit en eſt plus gros. Tout au haut du fruit croît une fleur rouge. Cette fleur étant mûre ſe renverſe ſur le fruit, qui commence alors à s'ouvrir, & le couvre ſi bien, que ni la pluye, ni la roſée, ne peuvent mouiller le dedans. Le lendemain ou deux jours après que la fleur eſt tombée; auquel tems elle eſt rôtie par les ardeurs du ſoleil, le fruit s'ouvre de la largeur de la gueule d'une pinte,

&

& eſt alors tout plein de petits inſectes rouges qui ont des ailes d'une petiteſſe curieuſe. Comme ils y ſont nez, auſſi y mourroient-ils faute de nourriture, & ſe pourriroient dans leur envelope, ayant déja devoré le fruit qui leur a donné la vie, ſi les Indiens qui font de grandes plantations de ces ſortes d'arbres, voyant une fois le fruit ouvert, n'avoient ſoin de les en tirer. Ils étendent ſous l'arbre un grand drap: enſuite ils agitent les branches avec des batons, & tourmentent ſi fort le pauvre inſecte qu'il eſt contraint de ſortir, & de voltiger autour de ſon arbre; mais l'ardeur du ſoleil met ces petites bêtes en ſi grand deſordre, qu'incontinent elles tombent mortes ſur le drap qu'on a tendu pour les recevoir. Les Indiens les y laiſſent deux ou trois jours juſques à ce qu'elles ſoient tout à fait ſeches. Quand cet inſecte vole il eſt rouge, quand il eſt tombé il eſt noir; & d'abord qu'il eſt tout à fait ſec, il eſt auſſi blanc que le drap ſur lequel il eſt, quoi qu'il change de couleur peu de tems après. C'eſt cet inſecte qui fait l'Ecarlate qu'on eſtime tant. Les Eſpagnols apellent les Cochenillers *Touna*. Il y en a des plantations aux environs de *Guatimala*, de *Chepe*, & de *Guaxaca*, qui ſont tous trois partie du Royaume de Mexique.

Le *Silveſtre* eſt une graine rouge qui croît dans un fruit qui reſſemble beaucoup à celui du Cochenillier, auſſi bien que l'arbre qui le porte au Cochenillier même. Les premiers jets pouſſent une fleur jaune, enſuite vient le fruit qui eſt plus long que celui du Cochenillier. Le fruit étant mûr s'ouvre auſſi. Comme il eſt plein de ces petits pepins ou graines, tout tombe à la moindre agitation. Les Indiens qui les amaſſent mettent un plat deſſous, & puis ſecoüent l'arbre. Ces arbres deviennent ſauvages, & huit ou dix de ces fruits produiſent une once de graine: Mais trois ou quatre fruits de Cochenilliers rendront une once d'inſectes. Le Silveſtre teint preſque d'auſſi belle couleur que la Cochenille, & lui reſſemble ſi fort, qu'on s'y

trompe souvent; mais il s'en faut bien qu'il soit autant estimé que la Cochenille. J'ai souvent voulu savoir comme croissent le Silvestre & la Cochenille; mais quoi que je l'aye demandé à bien des gens, personne ne m'a jamais entiérement satisfait, à la reserve d'un Gentilhomme Espagnol qui avoit demeuré 30. ans aux Indes Occidentales, & quelques années dans les lieux où ils croissent. J'appris de lui ce que je viens de dire. C'étoit un homme fort entendu, & qui pretendoit bien connoître la Baye de Campeche. Je le questionnai sur plusieurs particularités qui regardent cette Baye, que je connoissois bien aussi pour y avoir demeuré trois ans. Il répondit à tout pertinemment & suivant l'exacte verité : en sorte que je ne pûs me défier de ce qu'il me dit.

La premiere fois que nous vimes la montagne de *Guatimala*, nous en étions, suivant ce que nous pouvions en juger à 25. lieues. A mesure que nous approchions, elle nous paroissoit plus haute & plus unie; cependant nous n'y vimes point de feu, mais un peu de fumée. Les terres des environs de la Mer sont assez élevées; mais on peut dire qu'elles sont basses en comparaison du reste du pays. La Mer à 8. à 10. lieues de la côte étoit pleine d'arbres, ou bois flotans, comme on parle. J'ai vû quantité de ces bois flotans; mais je n'en ai jamais tant vû que là. Il y a aussi beaucoup de pierres ponces flotantes, qui viennent apparemment des montagnes ardentes, & que les pluyes qui sont fort frequentes & fort violentes en ce pays-là entraînent sur la côte. Le côté de *Honduras* est extrémement humide.

Etant le 24. à 14. degrez 30. minutes de latitude Septentrionale, & le tems se trouvant plus stable, le Capitaine Townley avec neuf Canots & 106. hommes fit une course du côté de l'Oüest, resolu d'y faire une descente pour aller chercher quelques rafraichissemens pour nos malades; car outre qu'il nous étoit mort bien du monde depuis que nous avions quitté

Ria-

Ria-Lexa, nous avions encore un grand nombre de malades. Nous demeurames tranquilles dans nos vaiſſeaux, ne portanr point de voiles à nos grands huniers. Le jour même & le lendemain nous amenames nos voiles baſſes; afin de laiſſer prendre les devans au Capitaine Townley.

Le 26. nous remimes à la voile, côtoyant l'Oüeſt avec un beau tems, & un vent de Nord. Nous paſſames le long d'une côte extrémement haute qui venoit du côté de l'Eſt, plus avancée dans le pays que nôtre vûë ne pouvoit s'étendre. Aprés avoir attrappé cette étenduë de terres hautes, nous la ſuivimes durant 10. lieues, & elle finit du côté de l'Oüeſt par une belle & agreable coline.

Nous vimes là à ſouhait un pays bas & charmant qui nous parut riche en pâturages. Il y avoit un grand nombre de bocages verds, qui faiſoient une agreable varieté au milieu de ces pâturages. De hautes montagnes de ſables mettent à couvert le pays des inondations de la Mer, dont les vagues ſont hautes tout le long de cette côte. Elles battent le rivage avec tant de violence, que ni les chaloupes ni les Canots n'en peuvent approcher. Auſſi côtoyames-nous encore ces terres baſſes 8. ou 9. lieues plus avant ſans nous éloigner de la côte, de peur de perdre le Capitaine Townley. Nous nous arrêtions la nuit, & le jour nous allions doucement.

Le ſecond d'Octobre, le Capitaine Townley revint à bord. Il courut tout le long de la côte avec ſes Canots, & ne pût jamais trouver d'entrée. N'eſperant plus enfin rencontrer ni Baye, ni anſe, ni riviere où il pût entrer ſûrement, il voulut venir à terre ſur une Baye ſablonneuſe; mais tous ſes Canots s'étant renverſez, un de ſes hommes ſe noya, & pluſieurs perdirent leurs armes. Ceux qui n'avoient pas bouché leur fourniture avec de la cire, mouillerent toute leur poudre. Le Capitaine Townley vint à terre avec beaucoup de peine, & tira les Canots ſur

le sec. Chacun alors chercha sa fourniture, déchargea son fusil dont la poudre étoit mouillée, & se prepara à marcher : Mais le pays se trouvant si plein de grands canaux, qu'ils ne purent passer à gué, ils furent contraints de retourner à leurs Canots. La nuit ils firent grand feu. Le lendemain au matin ils furent chargez par 200. Espagnols & Indiens, qui furent incontinent repoussez, & qui s'en retournerent plus vite qu'ils n'étoient venus. Les nôtres les poursuivirent, mais non pas bien loin, parce qu'ils craignoient pour leurs Canots. Ces Espagnols & ces Indiens venoient de *Tecoantepeque*, ville que le Capitaine Townley cherchoit principalement, parce que les livres Espagnols disoient qu'il y avoit une grosse riviere : Mais soit que cette place eût alors disparu, ou plûtôt que le Capitaine Townley & ses gens n'eussent pas bonne vûe, ils ne purent jamais la trouver.

Nous remimes à la voile incontinent après son retour, côtoyant toûjours l'Oüest, le tems étant beau, & le vent frais & Est-Nord-Est. Nous allions à deux milles de la côte ayant toûjours la sonde à la main. A six milles de terre nous trouvames 19. brasses d'eau, à huit milles 21. brasses, & un gros sable dans le fond. Nous ne vimes point d'entrée, & ni aucun lieu propre à faire descente. Nous fimes encore 20. lieues, & vinmes à une petite Isle haute nommée *Tangole*, où l'ancrage est bon. Cette Isle est passablement pourvûe de bois & d'eau, & est à environ une lieue de la terre. Les terres qui sont vis à vis de l'Isle sont assez hautes près de la Mer. C'est un pays plat, à pâturages : Mais deux ou trois lieues plus avant il est plus exhaussé & plein de bois.

Nous côtoyames encore une lieue, & vinmes à *Gatulco*. C'est un port à 15. degrez 30. minutes de latitude, & un des meilleurs de Mexique. A environ un mille de l'entrée du havre du côté de l'Est, il y a une petite Isle tout proche de la terre ; & à l'en-

trée du même havre du côté de l'Oüest il y a un gros rocher creux où la Mer qui y entre & qui en sort continuellement, fait un bruit qu'on entend de fort loin. Chaque vague qui entre dans cette roche, fait sortir l'eau par un petit trou qui est au sommet, comme par un tuyau, & lui fait faire en sortant à peu près la même figure que l'eau que jette la Baleine: Aussi est-ce la comparaison que les Espagnols en font. Ils apellent cette roche le *Buffadore*; mais je ne sai point pourquoi on lui donne ce nom. Durant les calmes mêmes, la Mer donne dans ce rocher, & fait sortir l'eau par le trou. Si bien que c'est en tout tems une bonne enseigne pour trouver le havre.

Le havre a environ trois milles de long, & un de large, tirant au Nord-Oüest. Le côté de l'Oüest est la meilleure rade pour les petits vaisseaux; car on y est fort à couvert: Au lieu qu'ailleurs on est exposé aux vents de Sud-Oüest qui souflent souvent. Le fonds est bon par tout, & il y a depuis 6. brasses d'eau jusques à 16. Il est borné par une terre unie & sablonneuse, très-propre à débarquer; & au fonds du havre il y a un beau ruisseau d'eau douce qui se jette dans la mer. Il y avoit autrefois-là une petite ville ou village d'Espagnols, qui fut pris par le Chevalier François Drake: Mais à present il n'y reste qu'une petite Chapelle qui est entre des arbres à environ 200. pas de la Mer. La terre en petits sillons paroit aussi haute que la côte; mais elle va en baissant à mesure qu'elle approche de la Mer. Le pays est enrichi de fort grands arbres fleuris, qui font de loin un fort agreable effet à la vûe. Je n'ai jamais vû rien de pareil ailleurs.

Le Capitaine Swan qui avoit été fort mal, s'y fit mettre à terre, & tous les malades avec lui, accompagnez d'un Chirurgien pour en avoir soin. Le Capitaine Townley à la tête d'un parti alla chercher dans le pays des maisons ou des habitans. Il marcha du côté de l'Est, & vint à la riviere de *Capalita*, qui est

une riviere rapide, creuse près de l'embouchure, & à environ une lieuë de *Guatulco*. Deux de ses gens la passerent à la nage, & prirent trois Indiens qu'on y avoit mis en sentinelle pour être avertis de nôtre arrivée. Aucun de ces Indiens ne parloit Espagnol; les nôtres néanmoins leur firent entendre par signe, qu'ils vouloient savoir s'il n'y avoit point près delà quelque ville ou village. Les Indiens leur firent entendre en même langage, qu'ils les meneroient à un établissement; Mais ils ne purent jamais comprendre, si c'etoit un établissement d'Espagnols ou d'Indiens, ni combien il y avoit loin. Ils amenerent ces Indiens à bord; & le lendemain qui étoit le sixiéme d'Octobre, le Capitaine Townley avec 140. hommes dont j'étois du nombre, alla à terre avec un de ces Indiens pour nous mener à cet établissement. Nos gens qui resterent à bord prirent de l'eau & du bois, & racommoderent leurs voiles. Il ne se passa point de jour que nos Moskites ne tirassent trois ou quatre Tortuës. Elles étoient petites; mais elles n'étoient pas fort bonnes; cependant nous en faisions beaucoup de cas, parce qu'il y avoit long-tems que nous n'avions mangé de chair. Le 18. nous revinmes de nôtre course, ayant fait près de 14. milles avant que d'arriver à aucun établissement. Nous trouvames enfin un petit village d'Indiens, où il y avoit une grande quantité d'un fruit nommé *Vinello* qui sechoit au soleil.

Le *Vinello* est une petite gousse pleine de petites graines noires: Elle est d'environ 4 ou 5. pouces de long, & environ de la grosseur de la côte d'une feuille de Tabac, à laquelle il ressemble fort quand il est sec: Aussi nos Avanturiers en ont-ils souvent jetté au commencement qu'ils en prirent, surpris que les Espagnols amassassent les côtes de Tabac. Cette gousse croît sur un petit pied de vigne, qui monte & se soutient à la faveur des arbres voisins, autour desquels elle s'entortille. Elle pousse d'abord une fleur jaune d'où procede ensuite la gousse. Elle est verte au commence-

cement; mais quand elle eſt mûre elle devient jaune. Alors les Indiens qui cultivent cette plante, & la vendent aux Eſpagnols à bon marché, la cueillent, & la mettent au ſoleil; ce qui la rend douce, & d'un gris châtain. Enſuite ils la preſſent ſouvent entre les doigts, mais ſans l'aplatir. Je ne ſai ſi les Indiens y ſont autre choſe; mais j'ai vû les Eſpagnols polir ce fruit avec l'huile.

Il y a quantité de ces vignes à *Bocca-Toro*, où j'en ai amaſſé & eſſayé de les cultiver; mais je n'ai pû en venir à bout: Ce qui me fait croire que les Indiens ont pour cela quelque ſecret que je ne ſai pas; mais je n'ai jamais trouvé perſonne qui ait pû me le dire. Un nommé Monſr. *Crée* homme fort curieux ne fut pas plus heureux que moi. Il parloit parfaitement bon Eſpagnol, il avoit été Avanturier toute ſa vie, & de plus, ſept ans priſonnier chez les Eſpagnols à *Porto-bello* & à Carthagene; Cependant nonobſtant toutes ſes recherches, il n'avoit jamais pû trouver perſonne qui entendît le menagement du Vinello. Si nous avions pû apprendre ce ſecret pluſieurs de nous ſeroient allez tous les ans à *Bocca-Toro* durant les tems de la chaleur, & nous en aurions fait bonne proviſion. Nous y aurions eu quantité de Tortuë & de Vinello. La premiere fois que je vis du Vinello, ce fut Monſr. *Crée* qui me le montra à *Bocca-Toro*. Ces gouſſes ſe trouvent auſſi près d'une ville nommée *Caibouca* dans le pays de Campêche. Elles ſe vendent ordinairement aux Indes Occidentales parmi les Eſpagnols trois ſous la piece. C'eſt chez les Droguiſtes où elles s'àchetent, car on en fait beaucoup de cas pour parfumer le Chocolate. Quelques-uns en mettent parmi le Tabac, pour lui donner une odeur agreable. Je n'ai jamais entendu parler de Vinello qu'à *Caibouca* & à *Bocca-Toro*.

Les Indiens de ce village ne parlent que peu Eſpagnol. Ils me parurent de pauvres innocens. Nous apprimes par eux qu'il y avoit peu d'Eſpagnols en ces

quartiers-là : Cependant tout ce qu'il y a d'Indiens ſont ſous leur dépendance. Le pays depuis la Mer juſqu'aux maiſons eſt une terre noire mêlée de pierres & de rochers, & toute pleine de grands arbres.

Le 10. nous envoyames quatre Canots du côté de l'Oüeſt, avec ordre de nous attendre à *Port-Angels*, où nous eſperions qu'ils trouveroient le moyen de faire quelques priſonniers qui nous inſtruiroient mieux de l'état du pays, que ne pouvoient faire ceux que nous avions alors. Nous les ſuivimes avec nos vaiſſeaux, nos gens étant alors aſſez bien rétablis de la fievre qui nous avoit tourmenté depuis nôtre depart de *Ria-Lexa*.

CHAPITRE IX.

Les Avanturiers partent de Guatulco. *Iſle de* Sacrificio. Port-Angels. Algatros *rocher*, *&* *côte voiſine.* Snook *ſorte de poiſſon.* Acapulco, *& le commerce de cette place avec les Philippines. Havre d'*Acapulco. *Grain.* Port-Marquis. *Expedition inutile du Capitaine Townley. Longue Baye ſablonneuſe, mais Mers très-rudes. Du palmier grand & petit. Montagne de* Petaplan. *Pauvre village d'Indiens.* Chequetan *bon Havre.* Eſtapa *& de ſes Moules. Caravane de mulets priſe. Montagne près de* Thelupan. *Côte des environs. Volcan, ville, vallée, & Baye de* Colima. *Port de* Sallaqua. Oarrha *ville. Coronada, ou terre de la couronne. Cap* Corrientes. *Iſles de* Chametly. *Ville de la* Purification. *Vallée de* Valderas. *Deſſein échoüé. Le Capitaine laiſſe les Avanturiers & les Indiens de* Darien. *Pointe & Iſles*

Isles de Pontique. Autres Isles de Chametly. *Fruit de* Pengouin *jaune & rouge. Veaux Marins. Riviere de* Cullacan. *Commerce d'une ville de ces pays-là avec* Californie. Masfaclan. *Riviere & ville de* Rosario. Caput Cavalli. *Autre montagne. Riviere d'*Oleta; *de* Saint Jago. *Rocher, montagne. Ville* de Santa Pecaque *sur la riviere de* Saint Jago. Compostelle. *De* Californie: *Si c'est une Isle ou non. Du passage Nord-Nord-Oüest & Nord-Est. Isle de* Sainte Marie. *Plante piquante. Capitaine Swan propose d'aller aux Indes Orientales, nouvelles remarques sur la vallée de* Valderas, *& sur le Cap* Corrientes. *Pourquoi les Avanturiers ont mal réüssi sur la côte de Mexique. Ils quittent ce pays-là, & vont aux Indes Orientales.*

LE 12. d'Octobre 1685. nous sortimes du havre de *Guatulco.* Les terres sont à l'Oüest, & un peu au Sud durant environ 20 ou 30. lieues. Les vents de Mer sont d'ordinaire Oüest-Sud-Oüest, quelquefois Sud-Oüest, & les vents de terre Nord. Nous eumes beau tems & peu de vent. Nous côtoyames l'Oüest le plus près de la côte que nous pûmes, pour profiter des vents de terre, car les vents de Mer nous étoient contraires ; & à l'Est nous trouvames un courant qui nous empêcha d'avancer, & nous obligea de mouiller à l'Isle de *Sacrificio*, qui est une petite Isle verte d'environ demi mille de longueur. Elle est située à environ une lieue à l'Oüest de *Guatulco*, & à environ demi mille de la terre ferme. Il semble qu'il y a une belle Baye à l'Oüest de l'Isle ; mais elle est pleine de rochers. La meilleure rade est entre l'Isle & la terre ferme, où il y a cinq ou six brasses d'eau. La marée y est assez forte, & la Mer hausse & baisse cinq ou six pieds.

Nous en partimes le 18. & suivimes nos Canots

qui alloient le long de la côte de l'Oüeſt. Nous no
tinmes près de la côte toute compoſée de bayes ſa
blonneuſes. Le pays eſt aſſez elevé & il y a aſſez d
bois; & la Mer qui eſt groſſe donne ſur la côte. L
22. deux de nos Canots vinrent à bord, & nous di
rent qu'ils avoient été fort avant à l'Oüeſt ſans avoi
pû trouver *Port-Angels*. Ils avoient voulu faire un
deſcente le jour précedent à un lieu où il y avoit beau
coup de taureaux & des vaches qui paiſſoient, dan
l'eſperance d'en avoir une partie; Mais la Mer étoi
ſi haute qu'elle renverſa les Canots. Toutes les ar
mes ſe mouillerent. Il y eut quatre fuſils de perdus
& un homme de noyé, le reſte s'étant ſauvé ave
beaucoup de peine. Ils ne ſavoient dequoi étoien
devenus les autres deux Canots dont ils avoient été
ſéparez la nuit qu'ils partirent de *Guatulco*, & qu'il
n'avoient pas vû depuis.

Nous étions alors vis à vis de *Port-Angels*, quoi que
les gens de nos Canots ne le connuſſent pas. Nous y
allames donc & y mouillames. C'eſt une grande
Baye ouverte, avec deux ou trois rochers à l'Oüeſt.
On peut ancrer ſûrement dans toute la Baye à 30. 20
ou 12. braſſes d'eau; Mais on eſt expoſé à tous les
vents, à la reſerve des vents de terre, juſques à ce
qu'on ſoit à 12. ou 13. braſſes d'eau; on eſt alors
à couvert des vents d'Oüeſt-Sud-Oüeſt, qui ſont les
vents ordinaires. La Marée hauſſe-là cinq pieds. Le
flux va au Nord-Eſt, & le reflux au Sud-Oüeſt.
Il eſt difficile de mettre pied à terre ſur cette Baye. Le
lieu où l'on peut le faire avec le moins d'incommodité
eſt à l'Oüeſt derriere des rochers. La Mer y eſt toû-
jours groſſe. Les Eſpagnols comparent ce havre
pour la bonté à *Guatulco*; mais il y a, ce me ſemble,
entr'eux une grande difference. *Guatulco* eſt preſque
renfermé, & l'autre eſt une rade toute ouverte. Il
eſt difficile de la connoître par le portrait qu'on en
fait: Il eſt bien plus connoiſſable par ces marques &
par ſa latitude qui eſt de 15. degrez Nord. De là

vient

vient que nos Canots qui avoient ordre de nous y at:endre ne le reconnurent pas, ne pouvant s'imaginer que ce fût là ce beau havre. Auſſi allerent-ils plus loin. Deux revinrent comme je viens de dire, mais les deux autres n'étoient pas encore arrivez. La côte qui borne ce havre eſt aſſez élevée, le terroir en eſt ſablonneux & jaune, & rouge en certains endroits. Une partie eſt en bois, & l'autre en pâcage. Les arbres ſont gros & grands, & les pácages pleins de quantité de bonne herbe. A deux lieues de-là du côté de l'Eſt il y a une Ferme où il y a beaucoup de bœufs, laquelle appartient à Dom Diego de la Roſe.

Le 23. on mit 100. hommes à terre pour aller à cette Ferme. Ils y trouverent quantité de taureaux & de vaches graſſes qui paiſſoient dans les pâturages; & dans la maiſon où il y avoit abondance de ſel & de Mahis, des Cochons, & de la volaille; mais les proprietaires ou inſpecteurs avoient décampé. Nous y demeurames deux ou trois jours, faiſant toûjours bonne chere aux dépens de cette nouvelle proviſion; mais il ne fut pas poſſible d'en apporter à bord; parce que le chemin étoit long, nos gens foibles, & nous avions une large riviere à traverſer. Nous revinmes donc le 26. portant chacun un petit bœuf ou un Cochon, pour ceux qui avoient reſté à bord. Les deux nuits que nous paſſames à cette Ferme nous entendimes aboyer tout le long de la nuit aſſez près de nous. Perſonne ne vit rien, mais je ſuis perſuadé que c'étoit un troupeau de *jaccals*, * quoi que je n'aye jamais vû de ces ſortes d'animaux dans l'Amerique, ni n'en aye jamais entendu qu'alors. Nous crumes qu'il y en avoit pour le moins 30. ou 40. de compagnie. Nous retournames à bord ſur le ſoir ſans apprendre aucunes nouvelles de nos deux Canots.

Le lendemain nous remimes à la voile avec un vent de terre Nord quart d'Oüeſt. Le vent de Mer ſe fit [illegible] vers

* *C'eſt un animal qui va devant le Lion, & qui lui montre ſa proye.*

vers le midi Oüeſt-Sud-Oüeſt, & ſur le ſoir no
mouillames à 16. braſſes d'eau, près d'une peti
Iſle à rochers qui eſt à environ demi mille de la ter
ferme, & 6. lieues à l'Oüeſt de *Port-Angels*. Les E
pagnols ne parlent point de cette Iſle dans leurs livr
de pilotage. Le 28. nous remimes à la voile par u
vent de terre. L'après midi le vent groſſit, & no
mimes nos grands huniers. Cette côte eſt pleine d
petites montagnes & de vallées. La Mer y eſt groſ
& donne ſur les rivages. Nous rencontrames la nu
nos deux Canots diſperſez. Ils avoient été juſques
Acapulco chercher *Port-Angels*. Revenant de-là i
étoient entrez dans une grande riviere pour prendr
de l'eau, & avoient été attaquez par 150. Eſpagnol
Cependant ils avoient pris de l'eau malgré eux; ma
un de leurs hommes étoit bleſſé à la cuiſſe. Ils entr
rent enſuite dans un lac d'eau ſalée, où ils trouverer
beaucoup de poiſſon ſec, dont ils emporterent une par
tie à bord. Comme nous étions vis à vis de ce lac, nou
y envoyames un Canot avec douze hommes pour a
voir du poiſſon en plus grande quantité. L'entrée de c
lac n'a pas une portée de piſtolet de large. Il y a de
deux côtez des rochers aſſez élevez, & placez par l
nature ſi commodément, que pluſieurs perſonnes ſ
peuvent cacher derriere & dedans. Les Eſpagnols allar
mez de nos deux Canots, qui avoient été-là deux o
trois jours auparavant, y vinrent en armes pour défen
dre leur poiſſon. Dès qu'ils virent venir nôtre Canot
ils ſe rangerent derriere les rochers, & le laiſſerent paſ
ſer; Ils firent enſuite leur décharge & nous bleſſeren
5. hommes. Nos gens furent un peu ſurpris de l'avan
ture; Cependant ils tirerent à leur tour, & s'avan
cerent dans le lac, n'oſant en ſortir par une entrée ſ
étroite qui avoit près d'un quart de mille de long. Il
ramerent donc juſques au milieu du lac, où ils étoien
hors de la portée du fuſil, & regarderent s'il n'y
avoit point pour ſortir d'endroit plus large que ce-
lui par où ils étoient entrez; mais ils n'en puren

voi

oir aucun. Ils demeurerent donc-là deux jours & rois nuits dans l'esperance que nous irions les chercher ; mais nous etions à l'ancre à trois lieues delà, où nous les attendions, nous imaginant que puis qu'ils tardoient tant à venir, ils avoient fait quelque grande découverte, & qu'ils étoient allez ailleurs qu'à a pêche. Nous regardions cette conjecture comme d'autant mieux fondée, que les Avanturiers ont de coûtume dans des occasions de cette nature, d'aller plus loin qu'ils ne se sont proposé, pour peu qu'ils trouvent quelque chose qui les y encourage. Mais le Capitaine Townley & sa barque qui étoient plus proches de la côte que nous, ayant entendu tirer du côté u lac, prit son Canot, marcha du côté de la côte, chassa les Espagnols de leurs rochers, & ouvrit le passage à nos gens pour sortir du lac, où ils seroient morts de faim sans cela, ou auroient été assommez par les Espagnols. Ils revinrent à bord le 31. d'Octobre. Ce lac est à environ 16. degrez 40. minutes de latitude Septentrionale.

Nous remîmes à la voile, côtoyant toûjours Oüest à la faveur d'un beau-tems & d'un courant qui portoit à l'Oüest. Le second de Novembre nous passâmes près d'un rocher que les Espagnols nomment *Algatros*. Le pays circonvoisin est passablement haut couvert de bois: & montueux à mesure qu'on y avance. Il y a près de la Mer, sept ou huit rochers blancs qui sont fort remarquables, parce qu'il n'y en point de si blancs ni de si près à près sur toute la côte. Ils sont du côté de l'Oüest à cinq ou six milles *Algatros*. A quatre ou cinq milles de la Mer au nd quart d'Oüest de ces rochers, il y a un dangereux ndroit où le gravier n'est pas éloigné de la superficie l'eau. A deux lieues à l'Oüest de ces rochers il y une assez grosse riviere qui forme une petite Isle à n embouchure. Le Canal du côté de l'Est est peu ofond & sablonneux ; Mais celui de l'Oüest est ez creux pour y faire entrer des Canots. Sur les bords

bords de ce Canal, les Espagnols ont bâti une espec de Redoute pour empêcher l'ennemi d'y descendre, o d'y faire de l'eau.

Le 3. nous mouillames vis à vis de cette riviere, 14. brasses d'eau, & à environ un mille & demi de l terre. Le lendemain nous allames avec nos Canots la Redoute qui fit peu de resistance, quoi qu'il y eû près de 200. hommes pour la défendre. Ils nous ti rerent environ 20. ou 30. coups: mais nous voyan resolus à faire descente, ils abandonnerent le terrain La raison pourquoi nous mettons si souvent les Espa gnols en fuite, quoi que fort superieurs en nombre & souvent retranchez, est qu'ils manquent de petite armes à feu, dont ils sont très-mal pourvûs sur le côtes maritimes, hormis aux lieux où ils ont d grosses garnisons. Nous trouvames-là beaucoup d sel, qu'on y avoit, je pense, voituré pour saler l poisson qu'ils prenoient dans le lac. Je remarqua que la plûpart de ce poisson, est-ce que nous apellon en Anglois *Snook*, & que les François appelleroien Brochet. Il n'est ni poisson de Mer ni poisson d'ea douce; mais il est en très-grande quantité dans le lacs salez. Ce poisson a environ un pied de long. I est rond, & aussi gros que le plus menu de la jambe avec une tête un peu longue. Il a l'écaille blanchatre & est bon à manger. Je ne sai comment les Espa gnols le prennent; car nous n'avons jamais trouvé su cette côte ni filets, ni hameçons, ni Lignes, ni Bar ques, ni Chaloupes, ni Canots appartenans au Espagnols, si ce n'est le navire dont je ferai mentio en parlant d'*Acapulco*.

Nous marchames deux ou trois lieues dans le pays, & ne trouvames qu'une maison, où nous fimes une Mulatre prisonniere, qui nous dit qu'un vaisseau venant de *Lima* étoit nouvellement arrivé à *Acapul co*. Le Capitaine Townley qui avoit besoin d'un bon vaisseau, crut que l'occasion se presentoit d'en avoir un, s'il pouvoit persuader à ses gens d'entrer avec

lu

i dans le havre d'*Acapulco*, & d'enlever le navire
enu de *Lima*. Il en fit incontinent la propofition,
trouva non feulement tout fon équipage difpofé
lui aider en cela, mais auffi une partie de celui du
apitaine Swan. Le Capitaine Swan n'étoit pas
avis de rifquer le coup, parce qu'ayant peu de pro-
fions, il croyoit que le tems feroit beaucoup mieux
nployé à commencer par nous pourvoir de vivres,
autant mieux qu'il y avoit beaucoup de Mahis fur
riviere où nous étions, à ce que nous avoit dit le
ême prifonnier, qui offrit de nous conduire où il
oit. Mais ni la neceffité prefente, ni les confeils
Capitaine Swan, non pas même leur propre inte-
t ne fervirent de rien. Le grand deffein que nous
ions alors en tête étoit d'attendre un navire qui ve-
oit tous les ans des Philippines à *Acapulco* riche-
ent chargé. Mais il étoit neceffaire avant toutes
ofes de faire provifion de vivres pour pouvoir tenir
Mer, & attendre l'arrivée du vaiffeau. Cependant
parti de Townley l'ayant emporté, nous primes feu-
ment de l'eau, & nous nous préparames au départ.
ous remimes donc à la voile l'après midi du cin-
iéme côtoyant toûjours l'Oüeft chemin faifant du
té d'*Acapulco*. L'après midi du 7. étant à envi-
n 12. lieues de la côte nous vimes les hauteurs
Acapulco, qui font très-remarquables. Il y a en-
autres une montagne ronde entre deux autres, dont
partie la plus Occidentale eft la plus groffe & la plus
vée qu'on puiffe voir, & a deux petites montagnes
fommet qui reffemblent à deux mammelles. Celle qui
du côté de l'Orient eft plus haute & plus pointuë
e celle qui eft au milieu Depuis cette montagne
toyenne, la terre va en panchant du côté de la Mer,
finit par une pointe haute & ronde. Il n'y a point
cette côte d'endroit de la même figure. Sur le foir
Capitaine Townley prit 12. Canots & 140. hom-
s pour tenter d'enlever le navire de *Lima* du havre
Acapulco.

Aca-

Acapulco eſt une aſſez grande ville à 17. degrez d
Nord de la ligne. C'eſt le port de la ville de Mexiqu
du côté de l'Oüeſt du Continent ; comme la *Vera*
Cruz, ou *ſaint Jean de Vilnha* dans la Baye de
nouvelle Eſpagne, l'eſt du côté du Nord. Cette pla
ce eſt la ſeule ville de commerce qu'il y ait ſur cett
côte ; Car il n'y a que peu ou point de négoce par M
du côté du Nord-Oüeſt, qui fait partie de ce vaſte Ro
yaume, n'y ayant comme je l'ai déja remarqué, ni Ba
teaux, ni Barques, ni Navires, au moins que j'aye vû
que ceux qui viennent d'ailleurs, & quelques Chaloupe
vers le bout du Sud Eſt de *Californie*, autant que j'e
puis juger par le commerce qu'il y a entre *Ca*
lifornie & la terre ferme, pour la pêche des per
les.

Il n'y a que trois vaiſſeaux qui négocient à *Acapul*
co; dont deux vont régulierement une fois tous le
ans entre *Acapulco* & *Manilla* en *Luconie*, qui e
une des Iſles Philippines, & l'autre y vient tous le
ans de *Lima*. Celui-ci arrive d'ordinaire un peu avan
Noël, & apporte du vif argent, du Cacao, & de
pieces de huit. Il y demeure juſques à ce que le navir
de *Manilla* ſoit arrivé ; & alors il charge des épice
ries, des ſoyes, des Indiennes, & d'autres Mar
chandiſes pour le Perou, après quoi il s'en retourne
Lima. Ce n'eſt qu'un petit vaiſſeau de 20. pieces d
Canon : Mais on dit que les deux de *Manilla* ſont d
plus de 1000. tonneaux chacun. Ils font le voyag
tour à tour ; de ſorte qu'il y en a toûjours un o
deux. Ils ne partent ni l'un ni l'autre d'*Acapulco* qu
vers la fin de Mars, ou au commencement d'Avril
Soixante jours ou environ après leur départ ils von
toûjours mouiller & ſe rafraichir à *Guam*, qui eſ
une des Iſles Ladrones. Ils n'y demeurent que deux
ou trois jours, & reprennent en ſuite la route de *Ma*
nilla, où ils arrivent ordinairement au mois de Juin
Pendant que l'un eſt en voyage, l'autre ſe diſpoſe
partir, & charge des Marchandiſes des Indes Orien
ta

les. Il s'avance du côté du Nord jusqu'à 36. quelquefois jusqu'a 40. degrez de latitude Septentrionale, avant que de pouvoir prendre le vent pour aller vers la côte de l'Amerique. Il rase premierement la côte de Californie, & puis retourne encore au Sud tout le long des côtes, & ne manque jamais de vent pour le pousser de là droit à *Acapulco.* Quand il a doublé le Cap saint *Lucar*, qui est la pointe la plus Meridionale de *Californie*, il va par le travers du Cap Corrientes, qui est à environ 20. degrez de latitude Septentrionale. De-là il côtoye encore jusqu'à *Sallagua*, où il met à terre les passagers qui vont à Mexique. Ensuite il continue sa route allant toûjours le long de la côte jusques à ce qu'il arrive à *Acapulco*, qui est ordinairement au tems de Noël, jamais plûtôt ou plus tard que 8. ou 10. jours avant ou après. Ce vaisseau étant de retour à *Manilla*, l'autre qui n'attend que son retour, part pour venir à *Acapulco.* Il croit par-là que les Espagnols en imposerent au Chevalier Jean Narborough, en lui disant que six navires au plus faisoient ce commerce.

Le port d'*Acapulco* est fort commode pour recevoir les navires, & si large, que des centaines de vaisseaux peuvent y être à la rade sans s'endommager, & sans courre le moindre risque. Il y a une petite Isle basse par le travers de l'entrée du havre. Elle a environ un mille & demi de long, & demi mille de large, s'étendant à l'Est & à l'Oüest. A chaque bout il y a un bon & profond canal où les vaisseaux peuvent entrer sûrement, & en sortir de même en prenant l'avantage des vents. Ils entrent par un vent de Mer, & sortent par un vent de terre; ces vents ne manquent jamais d'être favorables tour à tour, l'un le jour & l'autre la nuit. Le Canal le plus Occidental est le plus étroit; mais si profond qu'on ne sauroit y ancrer. Les vaisseaux de *Manilla* passent par-là; mais ceux de *Lima* passent par le Canal du Sud-Oüest. Ce havre regne environ trois milles au Nord, après quoi

il s'étrecit fort, tourne tout court à l'Oüeſt, & va e
viron un mille plus loin, où il finit. La ville eſt
Nord-Oüeſt à l'entrée de ce paſſage étroit tout proc
de la Mer; & au bout de la ville il y a une plate-form
avec pluſieurs pieces de Canon. A l'oppoſite de
ville du côté de l'Eſt il y a un Château haut & fo
qui a, dit-on, 40. pieces de Canon de fort gros calib
Les vaiſſeaux paſſent communément vers le fond
havre à la portée du Canon du Château & de la plat
forme.

Le Capitaine Townley qui, comme j'ai déja d
avoit quitté nos vaiſſeaux avec 140. hommes pour e
lever le navire de *Lima*, n'avoit qu'à peine ramé tr
ou quatre lieuës, que le voyage penſa finir aux d
pens de la vie de toute la troupe. Elle fut aſſaillie to
à coup d'un Grain violent venant de la terre, qui pe
ſa couler à fonds tous les Canots: Mais ils ſe tirere
de ce danger, & entrerent la ſeconde nuit ſans do
mage dans le *Port-Marquis*. C'eſt un bon havre,
une lieue de celui d'*Acapulco* du côté de l'Eſt. Ils
paſſerent toute la journée pour ſécher eux, leurs h
bits, leurs armes, & leurs munitions, & le lend
main ils entrerent à petit bruit dans le havre d'*Ac
pulco*. Comme ils ne vouloient pas être entendus
ils ne ſe ſervirent point de leurs rames ordinaires,
contentans d'agiter un aviron ſans le ſortir de l'eau
& l'agiter auſſi doucement que s'il eût été queſtion d
pêcher une Manate. Ils paſſerent près du Châtea
puis s'avancerent du côté de la ville, & trouverent
vaiſſeau entre le Parapet & le Fort, à environ 10
verges de chacun. Après qu'ils l'eurent bien conſid
ré, & enviſagé le peril d'une pareille entrepriſe, i
crurent qu'il étoit impoſſible d'en venir à bout. C'e
pourquoi ils s'en retournerent auſſi doucement qu'i
étoient venus, juſques à ce qu'ils furent hors de
portée des forts. Ils mirent alors pied à terre, d
donnerent ſur une Compagnie d'Eſpagnols, qu'o
avoit mis-là pour garder la côte, parce que nos gen
avoien

avoient été vûs dès le jour précedent. Les nôtres tirerent incontinent & ne firent d'autre mal aux ennemis, que de les faire un peu éloigner de la côte. Ils allerent ensuite se poster a l'entrée du havre, en attendant le jour pour reconnoître la ville & le château, & revinrent enfin à bord fatiguez, affamez, & afligez d'un si mauvais succès.

Le 12. nous fimes encore voiles pour aller plus à l'Oüest. Nous avions un vent de terre qui est d'ordinaire Nord-Est, mais les vents de Mer sont Sud-Oüest. Nous passames près d'une Baye sablonneuse qui a plus de 20. lieues de long. La Mer donne tout le long de cette Baye avec tant de violence, qu'il est impossible d'en approcher en bateau ou en Canot. Cependant le fonds en est bon, & on peut ancrer sûrement à un mille ou deux de la côte. Le terroir est bas & passablement fertile près de la Mer. Il produit des arbres de plusieurs sortes, & principalement des Palmiers qui croissent par pieces depuis un bout de la Baye jusqu'à l'autre.

Le Palmier est de la grosseur d'un Chêne ordinaire, haut d'environ 20. à 30. pieds. Il n'a des branches qu'à la tête, où il en pousse plusieurs grandes & vertes qui ne ressemblent pas mal à l'arbre à Chou, dont j'ai déja fait la description. Ces arbres croissent aussi en divers lieux, comme à la Jamaïque, dans le pays de Darien, dans la Baye de Campeche, &c. Ces branches poussent d'un chicot, & ne vont qu'à un ou deux pieds de haut : Ce n'est pas un reste d'arbre coupé, car après que ces arbres ont eu une fois la tête coupée ils ne croissent plus : Mais c'est une espece de Palmier nain, & les branches qui poussent du chicot sont moins grosses que celles qui poussent du gros de l'arbre. On se sert de ces petites branches aux Indes Orientales & Occidentales à couvrir les maisons. Elles durent long-tems, & sont beaucoup meilleures que celles de *Palmeto* : Car si cette couverture est bien faite elle dure cinq ou six ans. Les Espagnols appellent cette

cette eſpece de Palmier *Palmeto Royal.* Les Anglo de la Jamaïque lui donnent le même nom. Je ne ſ ſi c'eſt le même dont on tire en Guinée le vin de Pa me; mais je ſai qu'il lui reſſemble fort.

Le dedans du pays eſt plein de petites montagn infertiles, qui font autant de petits valons qui paroi ſent fleuris & verds. A l'Oüeſt de cette Baye eſt montagne de *Petaplan* à 17. degrez 30. minutes de lat tude Septentrionale. C'eſt une pointe ronde qui avar ce dans la Mer, & qui de loin paroît une Iſle. Un pe à l'Oüeſt de cette montagne ſont divers rochers ronc que nous laiſſames à côté paſſant entr'eux & la point ronde, où nous avions 11. braſſes d'eau. Nous vir mes mouiller au Nord-Oüeſt, où nous mimes envi ron 170. hommes à terre, & marchames 10. ou 12 milles dans le pays. Nous arrivames à un pauvre vi lage d'Indiens où nous ne trouvames pas des vivre dequoi faire un repas. Tout le monde prit la fuite la reſerve d'une Mulatre, & de deux ou trois petit enfans qui furent faits priſonniers & menez à borc Cette femme nous dit, qu'un voiturier (c'eſt u homme qui conduit une caravanne de Mulets) alloi à *Acapulco* chargé de farine & d'autres marchandi ſes, mais qu'ayant eu peur de nous, il s'étoit arrêt en chemin, un peu à l'Oüeſt du village, ſur la nou velle qu'il avoit eue que nous étions ſur cette côte; & qu'elle croyoit qu'il y étoit encore. Cela fut cauſ que nous retinmes cette femme pour nous mener ſu le lieu où elle diſoit qu'étoit le voiturier. Nos Mos kites pécherent à l'endroit où nous étions alors quel ques petites Tortuës, & pluſieurs petits poiſſons à Juif

Le poiſſon à Juif eſt un très-bon poiſſon. Je cro que les Anglois lui ont donné ce nom parce qu'il a de écailles & des nageoires, & eſt par conſequent ne ſuivant la Loi Moſaïque: Auſſi les Juifs de la Jamai que l'achetent, & le mangent ſans ſcrupule: Il e fort large, & reſſemble fort au Merlus, ſi ce n'e qu'il eſt beaucoup plus gros. Il y en a qui peſent 3.

ou 5. cens livres. Il a la tête large, les écailles & les nageoires grandes, de l'épaisseur d'un demi écu, & proportionnées à la grosseur du corps. Il est excellent à manger, & est ordinairement gras. Il se tient entre les rochers. Il y en a quantité aux Indes Occidentales aux environs de la Jamaïque, & de la côte de *Caraccos*; mais principalement dans ces Mers, & sur tout plus à l'Oüest.

Le 18. nous partimes delà avec nos vaisseaux; & nous avançames environ deux lieues plus à l'Oüest jusques à un lieu nommé *Chequetan*. A un mille & demi de la terre il y a un petit Quai, & sur ce Quai un fort bon havre où l'on peut carener les vaisseaux: Il y a aussi une petite riviere d'eau douce, & du bois en assez grande quantité.

Le 14. au matin nous allames avec 95. hommes & six Canots chercher le voiturier ayant la Mulatre pour guide; Mais le Capitaine Townley ne voulut pas en être. Nous fimes descente avant le jour à un lieu nommé *Estapa*, une lieue à l'Oüest de *Chequetan*. La Mulatre y étoit bien connuë y ayant été souvent chercher des Moules, à ce qu'elle nous dit, car il y en a en abondance. Elles sont toutes telles pour la figure que nos Moules d'Angleterre. Elle nous fit passer à côté de la riviere au travers d'un bois où il n'y avoit point de chemin. Après avoir fait environ une lieue de cette maniere, nous vinmes dans des pâcages pleins de bœufs & de vaches. Le voiturier dont on a parlé étoit à cette ferme avec ses Mulets n'ayant osé avancer depuis, parce qu'il ne savoit où nous étions: De sorte que sa peur fut cause qu'il fut pris lui, ses Mulets, & toutes ses marchandises. Il avoit 40. sacs de farine, quelque chocolate, un grand nombre de petits fromages, & beaucoup de marchandises de terre. Nous emportames ce qui étoit bon à manger; mais comme nous n'avions point besoin de vaisseaux de terre, nous les lui laissames. Il y avoit environ 60. Mulets. Nous nous en servimes jusques à la côte pour

voi-

voiturer nôtre Capture, & ensuite nous les renvoyames. Nous tuames aussi quelques vaches qui furent portées à nos Canots. L'après-midi, nos vaisseaux vinrent mouiller à demi mille du lieu où nous avons debarqué; après quoi nous retournames à bord. Le Capitaine Townley voyant que nous avions si bien réüssi, vint à terre avec ses gens pour tuer des vaches; Car il n'y avoit point aux environs d'habitans pour s'y opposer. Le pays est plein de bois, le terroir très-fertile, & arrosé par plusieurs petites rivieres: Cependant le voisinage de la Mer n'est que peu habité. Le Capitaine Townley tua 18. bœufs, & s'en revint à bord. Nôtre équipage, contre l'inclination du Capitaine Swan, lui fit part de la farine que nous avions prise. On donna à la Mulatre des habits pour elle & pour ses enfans: mais le Capitaine Swan en retint un qui n'avoit que 7. à 8. ans, & qui étoit un fort joli petit garçon. La femme fit de grands cris & de grandes prieres pour le ravoir: Mais tout ce que Swan y répondit fut de promettre qu'il en auroit beaucoup de soin; ce qu'il fit comme il avoit promis. Il devint fort joli garçon, & ne manquoit ni d'esprit, ni de courage, ni d'adresse. J'ai souvent été surpris de ce qu'il disoit & faisoit.

Le 21. nous remimes à la voile par un vent de terre. Les vents de terre en cet endroit de la côte sont Nord, & les vents de Mer Oüest Sud-Oüest. Nous eumes beau tems, & côtoyames le long de l'Oüest. Les terres sont hautes, & pleines de montagnes herissées. A l'Oüest de ces montagnes il y a plusieurs vallées agreables & fertiles. Le 25. nous nous trouvames vis à vis d'une montagne très-remarquable. Elle est plus haute que les autres, & au sommet elle se partage en deux. Elle est à 18. degrez 8 minutes de latitude Septentrionale. Les Espagnols font mention d'une ville qui est près de cette montagne, qu'ils apellent *Thelupan*. Nous l'aurions visitée, si nous en avions pû trouver le chemin. Le 26. les Capitai-

pitaines Swan & Townley avec 200. hommes du nombre desquels j'etois, prirent nos Canots, & allerent chercher la ville de *Colima*, place riche à ce qu'on dit, mais combien elle est avant dans le pays, c'est ce que je n'ai jamais pû savoir. Il n'y a point de commerce aux environs de cette Mer, comme j'ai déja dit; ainsi nous ne pûmes jamais trouver de guides qu'un ou deux pour prendre langue, ou pour nous mener à quelque place. *Acapulco* est la seule ville de cette côte à laquelle on puisse aller par Mer. Aussi nos mouvemens ne furent pas à l'avenir plus heureux: Nous fimes environ 20. lieues le long de la côte, & la trouvames par tout fort incommode pour une descente. Nous ne vimes point de maisons, ni d'indices d'habitans, quoi que nous traversassions une belle vallée qu'on nomme la vallée de *Maguella*. Dans toutes ces courses, nous ne vimes qu'un seul Cavalier arrêté, que nous primes pour une vedete, qu'on avoit posee pour nous observer, à l'endroit où nous fimes descente pour l'expedition dont on vient de parler tout à l'heure. Ce ne fut pas sans peine que nous mimes pied à terre; encore fallut-il suivre la piste du Cheval sur le sable de la Baye: Mais quand nous fumes une fois entrez dans les bois, il n'y eut plus de trace à suivre; quoi que nous la cherchassions avec soin, il fut impossible de la trouver; & il le fut encore davantage de trouver les maisons ou la ville d'où le Cavalier étoit venu. Le 28. fatiguez & hors d'esperance de trouver aucune ville, nous retournames à nos vaisseaux, qui étoient alors vis à vis du lieu où nous étions. La coûtume est quand nous quittons nos vaisseaux, ou de convenir d'un lieu de rendez-vous, ou de leur apprendre où nous sommes en faisant une ou plusieurs grosses fumées qui leur servent de signal. Cependant nous pensames nous perdre par un signal de cette nature au voyage précedent que nous fimes avec le Capitaine Charp dans la malheureuse expedition d'*Arica*, dont il est parlé dans l'Histoire

M 2 des

des Boucaniers. Après nôtre défaite, plusieurs des nôtres ayant été faits prisonniers, il y en eut qui dirent aux Espagnols, qu'il étoit convenu entr'eux & leurs compagnons qui gardoient les vaisseaux, de faire deux grandes fumées éloignées l'une de l'autre aussi-tôt que la ville seroit prise, qu'ils devoient prendre pour un signal, qu'ils pouvoient entrer dans le havre en toute sureté. Les Espagnols ne manquerent pas de faire incontinent ces fumées. J'étois alors du nombre de ceux qui avoient demeuré à bord : Et soit, ou que le signal ne fût pas tout à fait comme il devoit être, ou qu'il nous arrivât quelque contre-tems qui nous découragea, c'est dequoi je ne me souviens pas bien ; nous demeurames tranquilles jusques à ce que nous vimes revenir nos gens dispersez. Si nous étions entrez dans le port sur le faux signal qu'on nous fit, nous aurions été pris ou coulez à fonds : Car il falloit passer tout contre le fort, & nous n'aurions point eu de vent pour sortir, que le soir que le vent de terre commence à soufler. Mais reprenons le fil de nôtre voyage.

Après que nous fumes de retour à bord, nous vimes le Volcan de *Colima*. C'est une fort haute montagne, à environ 18. degrez 36. minutes Nord ; à cinq ou six lieues de la Mer, & au milieu d'un agreable valon. On y voit deux petites pointes, de chacune desquelles sortent toûjours des flames ou de la fumée. Le valon où est ce Volcan se nomme la vallée de *Colima*, du nom de la ville qui n'en est pas éloignée. On dit que cette place est grande & riche, & la Capitale des pays circonvoisins. La vallée où elle est située est, à ce que disent les Espagnols, la plus agreable & la plus fertile qu'il y ait dans le Royaume de Mexique. Ce vallon a environ 10. lieues de large près de la Mer, où il fait une petite Baye: Mais je ne sçaurois dire au juste, combien cette vallée avance dans le pays. On dit qu'elle est pleine de jardins à Cacao, de champs de bled, de froment, & de

de Plantains. La côte de la Mer voisine est sablonneuse: Mais les vagues y sont si violentes, qu'il n'y a pas moyen d'aller à terre. Le pays est bas tout le long, & plein de bois du côté de l'Est pendant environ deux lieuës. Au bout des bois il y a une riviere creuse qui se jette dans la Mer. Mais il y a une barre ou fonds bas sablonneux fait de maniere, que du tems que nous y étions il n'y avoit ni barque ni Canot qui pûssent y entrer, tant la Mer montoit au dessus de la barre. Sans cela je croi que nous aurions fait d'autres découvertes dans cette charmante vallée. A l'Oüest de la riviere, commencent les pâcages, qui s'étendent jusqu'à l'autre côté du vallon. Nous eumes peu de vent en revenant à bord; aussi nous fallut-il l'après-midi & la nuit suivante pour sortir de la Baye.

Le 29. nos Capitaines à la tête de 200. hommes quitterent nos vaisseaux, resolus de faire descente au premier endroit commode pour chercher quelque chemin. Les livres Espagnols font mention de deux ou trois autres villes des environs, & sur tout d'une nommée *Sallagua* qui est à l'Oüest de cette Baye. Nos Canots ne s'eloignerent de la côte que le moins qu'ils purent: Mais la Mer fut si haute, qu'il n'y eut pas moyen de faire descente. Environ les 10. à 12 heures parurent 2. Cavaliers près de la côte, dont l'un tira une bouteille de sa poche, & but à la santé de nos gens. Pendant qu'il beuvoit, un des nôtres lui lacha un coup de fusil, & tua son cheval. L'autre donna d'abord des deux, & laissa son camarade qui s'en revint à pied le mieux qu'il put: Mais comme il étoit botté, il ne pouvoit pas faire grande diligence. Deux de nos gens donc s'étant dépouillez, se jetterent à la nage & le poursuivirent: Mais avec un grand couteau qu'il avoit il s'empêcha d'être pris, d'autant plus aisément qu'ils n'avoient rien ni pour attaquer, ni pour se défendre. Le 30. tout nôtre monde revint à bord n'ayant pû trouver d'endroit à faire descente.

Le premier de Decembre nous passâmes près du port de *Sallagua*, qui est à 18. degrez 52. minutes de latitude. C'est une Baye assez profonde, divisée au milieu en deux rochers pointus qui font par maniere de dire deux havres. On y peut sûrement ancrer par tout à 10. ou 12. brasses d'eau. Il y a un ruisseau d'eau douce qui se jette dans la Mer. Nous y vimes une grande maison couverte, & plusieurs Espagnols à cheval & à pied, tambour batant & enseignes déployées qui nous défioient à ce que nous crumes. Nous ne fimes pas semblant de les voir jusques au lendemain matin, que nous mimes 200. hommes à terre pour voir s'ils auroient autant de courage qu'ils en faisoient paroître: Mais ils se retirerent incontinent. L'Infanterie ne tira pas un coup; mais la Cavalerie fit bonne mine jusques à ce qu'elle eut deux ou trois Espagnols à terre: Après quoi elle se retira, & les nôtres la poursuivirent. Nos gens prirent enfin deux Chevaux, qui avoient perdu leurs Cavaliers; & étant montez dessus ils suivirent les Espagnols de si près, qu'ils se mêlerent avec eux pensant faire quelques prisonniers pour prendre langue; mais au lieu de cela ils penserent être pris eux-mêmes: Car quatre Espagnols les enveloperent après qu'ils eurent tiré leurs pistolets, & les demonterent; & si quelques-uns de nos plus braves Fantassins n'étoient venus à leur secours, il auroit fallu se rendre ou être tué. Ils furent blessez en deux ou trois endroits; mais leurs blessures ne se trouverent pas mortelles. Les quatre Espagnols n'attendirent pas à se retirer, que nos gens fussent à portée de tirer sur eux: Mais étant remontez à cheval ils suivirent leur gros qui étoit déja assez loin, & dans un pays embarassé de bois. Les nôtres trouvant un grand chemin qui menoit dans le pays, le suivirent environ quatre lieues par des endroits arides & pierreux: Mais ne voyant aucune marque d'habitans, ils s'en retournerent. En s'en revenant ils rencontrerent deux Mulatres qui n'a-

voient

voient pû marcher auſſi vite que leur gros. Ils s'étoient cachez dans les bois penſans ſe ſauver par ce moyen. Ces priſonniers nous apprirent que ce chemin conduiſoit à une grande ville nommée *Oarrha*, d'où venoient pluſieurs des Cavaliers dont on a ci devant parlé: Qu'il n'y avoit delà à cette ville que quatre journées de cheval; qu'il n'y avoit point de place conſiderable plus proche; & qu'enfin le pays étoit fort pauvre & mal habité. Ils dirent auſſi que ces troupes venoient pour ſecourir le vaiſſeau des Philippines, qu'on attendoit tous les jours pour mettre à terre les paſſagers qui alloient en Mexique. Les livres Eſpagnols qui traitent du Pilotage font mention d'une autre ville des environs qui ſe nomme auſſi *Sallagua*, mais il ne nous fut poſſible ni de la trouver, ni d'en rien apprendre de nos priſonniers.

Nous reſolumes donc d'aller croiſer à la hauteur du Cap *Corrientes*, en attendant le navire des Philippines. Nous fimes voiles le 6. de Decembre, côtoyant l'Oüeſt. Nous eumes beau tems & peu de vent; celui de la Mer au Nord-Oüeſt, & celui de la terre au Nord. Les terres ſont aſſez élevées, & pleines de pointes, qu'on prendroit de loin pour des Iſles. Le pays eſt plein de bois; mais les arbres ne ſont ni hauts ni fort gros.

Je fus là attaqué d'une fievre qui me dura longtems, & dégenera enſuite en hydropiſie. Pluſieurs des nôtres moururent de la même maladie, quoi que nos Chirurgiens fiſſent tous leurs efforts pour les ſauver. L'hydropiſie eſt la maladie generale de cette côte, & les naturels du pays diſent, que le meilleur remede qu'ils ayent eſt la pierre* d'*Alligator* qui en a quatre à chaque jambe les unes proche des autres, & enchaſſées dans la chair. On pulveriſe cette pierre, & on la prend avec de l'eau. Nous avons auſſi trouvé cette recepte dans un Almanach fait à Mexique. J'en aurois fait l'experience; mais je ne

* *Eſpece de Crocodille.*

pûs trouver des *Alligators* quoi qu'il y en ait plusieurs.

Il y a divers bons ports entre *Sallagua* & le Cap *Corrientes*: Mais nous les passames tous. En approchant du Cap *Corrientes*, les terres proches de la Mer nous parurent assez élevées, mais pleines de rochers blancs. Le dedans du pays est haut & sterile, plein de montagnes pointues, & desagreables à la vûë. A l'Oüest de ces terres raboteuses il y a une chaine de montagnes paralleles à la côte. Elles finissent à l'Oüest par une agreable pente. Mais à l'Est elles conservent leur hauteur, & se terminent en une haute & escarpée, qui a trois petits sommets pointus, assez semblables à la figure d'une couronne. Delà vient que les Espagnols l'appellent *Coronada*, terre à couronne.

Le 11. nous fumes à la vûë du Cap *Corrientes* qui est au Nord quart d'Oüest, & la terre à couronne au Nord. Ce Cap est passablement élévé, & il y a des rochers escarpez qui vont jusques à la Mer. Le sommet est plat & uni, & enrichi de bois. Le dedans du pays est haut & redoublé. Ce Cap est à 20. degrez 28. minutes du Nord. Je trouve sa longitude depuis le mont Tenariffe 23. degrez 56. minutes. Mais je prens ma longitude à l'Oüest suivant nôtre voyage, & selon ce compte je trouve qu'il est à 121. degrez 41. minutes du Lezard en Angleterre; de sorte que la difference du tems est huit heures & près de 6. minutes.

C'est là où nous avions resolu de croiser en attendant le navire venant des Philippines, parce qu'il passoit toûjours à ce Cap en s'en retournant. Nous étions quatre voiles, comme je l'ai déja dit, c'est-à-dire, le vaisseau du Capitaine Swan, & son navire de transport, celui du Capitaine Townley & sa barque. Il fut arrêté, que le Capitaine Swan avec sa barque se tiendroit à huit ou 10. lieues de la côte, & le reste à environ une lieue de distance les uns des au-

autres entre lui & le Cap, afin de ne pas manquer le navire des Philippines. Mais comme nous n'avions pas des provisions, nous detachames la barque du Capitaine Townley du côté de l'Oüest du Cap avec 50. à 60. hommes, pour chercher quelque place, ou quelques plantations, où nous pussions nous pourvoir de toutes sortes de provisions, pendant que les autres croiseroient dans les postes qui leur avoient été assignez. La barque revint le 17. sans rien apporter parce qu'elle ne pût jamais doubler le Cap; car les vents étant ordinairement sur cette côte entre le Nord Oüest & le Sud Oüest, il est extrémement difficile de gagner l'Oüest: Mais on laissa quatre Canots au Cap avec quarante six hommes, resolus de gagner l'Oüest à force de rames. Le dix-huit nous fimes voiles vers les Isles de *Chametly* pour y faire de l'eau. Ces Isles sont à environ seize à dix-huit lieues de l'Oüest du Cap Corrientes; petites, basses, pleines de bois, & environnées de rochers. Il y en a cinq qui font la figure d'une demi Lune. Elles ne sont pas à un mille de la côte, & entr'elles & la terre ferme, il y a une bonne rade à couvert de tous les vents. Les Espagnols disent qu'il y demeure des pêcheurs qui pêchent pour les habitans de la ville de la Purification. On dit que c'est une grande ville, & la meilleure des environs; mais elle est avancée 14. lieues dans le pays.

Le vingtiéme nous entrames dans les Isles du côté du Sud-Est & mouillames entr'elles & la terre ferme, à cinq brasses d'eau, sur un fonds sablonneux. Nous y trouvames de l'eau & du bois, & primes à l'hameçon & à la ligne quantité de poissons à rocher, dont on a déja parlé dans la description de l'Isle de Jean *Fernando*; mais nous ne vimes aucun signe d'habitans, si ce n'est trois ou quatre vieilles hutes. Aussi croi je que les pêcheurs Espagnols ou Indiens ne viennent là qu'en carême ou autre saison semblable; mais qu'ils n'y demeurent pas toûjours. Le

Capitaine Townley ſe mit à la tête d'un détachement de ſoixante hommes pour aller prendre un village d'Indiens, à ſept ou huit lieues delà du côté de l'Oüeſt tirant vers le Cap, où le Capitaine Swan devoit nous joindre. Le vingt-quatriéme comme nous croiſions à la hauteur du Cap, les quatre Canots que le Capitaine Townley avoit laiſſez au Cap comme on a déja dit, revinrent à nous. Après que la barque les eut quittez ils paſſerent juſqu'à l'Oüeſt du Cap, & pouſſerent juſqu'à la vallée de *Valderas*, ou peut-être val d'Iris, car ce mot ſignifie la vallée des pavillons.

Cette vallée eſt au fond d'une profonde Baye, qui regne du côté du Sud-Eſt entre le Cap Corrientes, & la pointe de Pontique du côté du Nord-Oüeſt; places à environ dix lieues l'une de l'autre. Le vallon a environ trois lieues de large. Près de la Mer il y a une Baye ſablonneuſe de bonne hauteur pour y faire deſcente commodément. Au milieu de la Baye il y a une bélle riviere, où les bateaux peuvent entrer: Mais l'eau a un petit goût de ſel vers la fin de la ſechereſſe, qui eſt en Fevrier, Mars, & une partie d'Avril. Je parlerai plus amplement des ſaiſons dans le chapitre des vents qui ſervira de ſupplement à cet ouvrage. Cette vallée eſt bornée par une petite montagne verte avancée dans le pays, qui fait un agreable panchant & un fort bel effet à la vûë du côté de la Mer. Ce vallon eſt enrichi de pâturages fertiles, mêlez de bois compoſez d'arbres propres à tous uſages, outre les fruits qui y ſont en abondance, comme *Guava*, Oranges, Limons, qui y croiſſent en une ſi prodigieuſe quantité, qu'on diroit que la nature a voulu en faire un Jardin. Les pâcages ſont pleins de bœufs & de vaches. Il y a auſſi quelques Chevaux, mais il n'y a point de maiſons qu'on puiſſe voir.

Nos Canots étant arrivez à cet agreable vallon, mirent trente ſept hommes à terre qui s'avancerent dans le pays cherchant des maiſons. A peine avoient-ils fait

fait trois milles qu'ils furent attaquez par 150. Espagnols tant Cavaliers que Fantassins. Il y avoit près d'eux un petit bois dans lequel ils se retirerent pour se mettre à couvert de la Cavalerie : Cependant les Espagnols après avoir rodé autour d'eux, les chargerent avec une extrême fureur: Mais le Capitaine Espagnol & 27. de ses Cavaliers ayant été jettez par terre, le reste se retira la plûpart blessez. Nous eumes quatre morts & deux mortellement blessez. L'Infanterie armée de piques & d'épées, & qui faisoit le plus grand nombre ne donna jamais, chaque Cavalier avoit deux pistolets, & il y en avoit qui avoient la carabine. Si l'Infanterie eut chargé, nos gens auroient indubitablement été defaits. Après l'action, les nôtres mirent leurs blessez à cheval, & revinrent à leurs Canots. Ils tuerent un cheval & le mangerent, n'osans pas s'avancer dans les pâcages pour tuer des bœufs, dont il y avoit une grande abondance. Après qu'ils eurent repu sufisamment, ils s'en retournerent à bord. Le 25. jour de Noël nous croisâmes assez près du Cap, & y envoyames trois Canots à la pêche ; voulans solemniser la fête par un bon repas. Nos pêcheurs revinrent à bord l'après-midi avec trois gros poissons à Juif dont nous nous regalames tous. Le lendemain nous renvoyames nos Canots à la côte qui en prirent trois ou quatre autres.

Le Capitaine Townley qui étoit allé à *Chametly*, revint à bord le 28. avec 40. boisseaux de Mahis. Il fit descente à l'Est du Cap Corrientes, & marcha à un village d'Indiens qui est quatre ou cinq lieues avant dans le pays. Les Indiens le voyant venir, mirent le feu à deux maisons qui étoient pleines de Mahis, & puis s'enfuirent, cependant il en trouva dans d'autres maisons autant que lui & ses gens en pûrent porter à bord.

Nous croisames à la hauteur du Cap jusqu'au premier de Janvier; après quoi nous allames à la vallée de

Valderas pour y avoir du bœuf. Nous mouillames avant la nuit au fond de la Baye à un mille de la côte, & à 60. brasses d'eau. Nous y demeurames jusqu'au 7. Nos Capitaines alloient tous les matins à terre avec environ 240. hommes. Ils marcherent vers une petite montagne où ils demeurerent avec 50. à 60. hommes pour observer les Espagnols qui paroissoient à grosses troupes sur les autres montagnes proches ; mais ils n'oserent jamais rien entreprendre. Nous salames pour plus de deux mois de chair, outre celle qui fut mangée fraiche ; & nous aurions pû en saler davantage si nous eussions été mieux pourvûs de sel. Nous n'esperions plus rencontrer le Navire des Philippines, concluans tous que tandis que nous avions été contraints de faire des provisions, il avoit passé du côté de l'Est ; ce qui étoit vrai aussi, comme nous le sumes depuis par des prisonniers. Ainsi ce dessein échoüa par le grand empressement qu'eut le Capitaine Townley d'enlever le navire de *Lima* dans le havre d'*Acapulco* de la maniere que j'ai déja dit. Quoi que nous eussions un peu de farine, cependant le même guide qui nous avoit parlé de ce vaisseau, nous avoit mené en lieu où il ne dépendoit que de nous de faire bonne provision de bœuf & de Mahis: Mais au lieu de profiter de l'occasion, nous nous amusames à ce malheureux vaisseau, & fumes forcez à chercher des vivres dans le tems que nous aurions dû croiser à la hauteur du Cap Corrientes en attendant le vaisseau de *Manilla*.

Nous avions croisé jusques alors le long de la côte de l'Oüest dans deux diferentes vûes: L'une d'enlever le navire de *Manilla* qui nous auroit enrichis, dessein où le Capitaine Townley donnoit de tout son cœur. Le Chevalier Thomas Cavendish prit autrefois ce vaisseau à la hauteur du Cap saint *Lucar* en *Californie*, où nous pouvions aussi l'attendre, si nous nous étions munis de bonne heure de provisions. L'autre dessein qu'on avoit de croiser le long de la côte

de

de l'Oüeſt, & qui étoit fort du goût du Capitaine Swan & de ſon équipage, étoit de chercher les villes riches de la côte, & principalement les mines d'or & d'argent, que nous ſavions bien certainement être dans le pays, & même proches de la côte. Nous ignorions ce que nous apprimes dans la ſuite, que ce pays eſt un pays, qui n'eſt pas proche de la Mer; que ſes richeſſes ſont éloignées des côtes de la Mer du Sud, qu'il n'y a que peu ou point de commerce, & que le peu qu'il y en a ſe fait avec l'Europe par la *Vera Crux*. Cependant les mines nous donnoient encore quelque eſperance, & ce fut pour cela que nous fimes route plus au Nord. Mais le Capitaine Townley qui n'avoit deſſein en venant ſur cette côte, que de rencontrer le navire de *Manilla*, prit le parti de retourner ſur les côtes du Perou.

Durant tout ce voyage de la côte de Mexique, nous eumes avec nous un Capitaine & deux ou trois hommes de nos bons Indiens de l'Iſthme de Darien, leſquels ayant conduit des partis de nos Avanturiers, & témoignans d'avoir envie de nous ſuivre, furent reçûs à bord & fort bien regalez. Nous étions bien aiſes d'avoir par ce moyen des guides toûjours prêts, en cas qu'il nous falût revenir par terre, comme pluſieurs étoient d'avis de faire pour éviter un plus long circuit. Mais comme nous qui étions ſur le vaiſſeau du Capitaine Swan, avions réſolu d'aller plus avant au Nord-Oüeſt, & que le Capitaine Townley vouloit s'en retourner, nous le chargeames du ſoin de nos amis Indiens, qu'il devoit ramener chez eux. Nous partimes donc, lui pour l'Orient, & nous pour l'Occident réſolus d'aller ſi loin, que nous trouverions des établiſſemens Eſpagnols.

Le dix-ſeptiéme de Janvier au matin 1686. nous fimes voiles de cette agréable vallée avec le vent Nord-Eſt & le tems beau. A onze heures le vent de Mer ſe fit Nord-Oüeſt. Avant que la nuit fût venue, nous eumes doublé la pointe de Pontique. C'eſt la

pointe Occidentale de la Baye de la vallée de *Valderas*, éloignée de dix lieues du Cap Corrientes. Cette pointe est à vingt degrez cinquante minutes de latitude Septentrionale. Elle est haute, ronde, pierreuse, & infertile. Elle paroît de loin une Isle. A une lieue de cette pointe du côté de l'Oüest, sont deux petites Isles infertiles nommées les Isles de Pontique. Il y a par ci par-là divers rochers hauts, blancs, & pointus: Nous passames à la gauche entre ces Isles pierreuses, comme étant le chemin le plus sûr, & laissames la terre ferme à la main droite. La côte maritime au delà de cette pointe regne vers le Nord durant environ dix-huit lieues, faisant diverses pointes raboteuses & des Bayes sablonneuses. Les terres du côté de la Mer sont basses & il y a passablement de bois: Mais le dedans du pays est plein de montagnes hautes, rudes, & desagreables.

Le 14. nous vimes une petite roche blanche qui ressembloit fort à un vaisseau qui porte ses voiles. Cette roche est à 21 degrez 15. minutes de latitude, & à trois lieues de la terre ferme. Elle est separée de la terre, par un bon Canal, où l'on trouve près de l'isle 12. à 14. brasses d'eau: Mais pour approcher plus près de la terre, il faut toûjours avoir la sonde à la main jusques à ce qu'on y soit. La nuit nous mouillames à 6. brasses d'eau à près d'une lieue de terre, & sur un bon fonds. Nous y primes beaucoup de Chats marins; ce que nous fimes aussi en divers endroits de cette côte avant & après cela.

Depuis cette Isle la côte panche plus au Nord, & fait une belle Baye sablonneuse: Mais la Mer y donne avec tant de violence, qu'il n'y a pas moyen d'y faire descente. On peut fort sûrement ancrer par tout, pourvû que de tems en tems on ait la sonde à la main. A environ une lieue de terre il y a six brasses, & à quatre milles sept. Nous mettions à l'ancre tous les soirs, & les matins à la voile avec un vent de terre, que nous trouvames Nord-Est, & le vent de Mer Nord-Oüest.

Le

Le 20. nous mouillames à environ trois milles de l'Orient des Isles de *Chametly*, differentes de celles dont on a ci-devant parlé: Car celles-ci sont de petites Isles à 23. degrez 11. minutes vers le midi du Tropique du Cancer, & à environ trois lieues de la terre ferme, où il y a un lac salant qui se jette dans la Mer. Ces Isles sont passablement élevées. Il y en a qui produisent quelques arbrisseaux, & le reste ne produit aucune sorte de bois. Elles sont pierreuses tout le long de la Mer, & deux seulement du côté du Nord ont des Bayes sablonneuses. Il y croît une espece de fruit qu'on appelle pengouïns; qui est tout ce qu'elles produisent.

Il y a de deux sortes de pengouïn, l'un jaune, & l'autre rouge. Le jaune croît sur une tige verte, grosse comme le bras, & haute de plus d'un pied. Les feuilles ont demi pied de long, & un pouce de large, avec des piqûans aux bords. Le fruit vient tout au haut de la tige en deux ou trois gros pelotons, & 16. ou 20. à chaque peloton Ce fruit est aussi gros qu'un œuf de poularde, de figure ronde & de couleur jaune. La peau en est épaisse, & le dedans plein de petites graines noires mêlées avec le fruit. Il est aigret & d'un goût agreable. Le pengouïn rouge est de la grosseur & de la couleur d'un petit oignon sec. Il est de la figure d'une quille; Car il ne croît point sur une tige comme l'autre; mais il a un bout à terre, & l'autre en haut. Ils croissent 60. à 70. ensemble, & aussi proches les uns des autres qu'il est possible, & tout cela sur la même racine. Ils sont environnez & défendus de longues feuilles d'environ un pied & demi, ou deux pieds de long; mais piquantes comme celles du pengouïn jaune. Le fruit de l'un & de l'autre se ressemble fort. Ils sont tous deux sains, & ne font jamais de mal à l'estomac: Mais quand on en mange beaucoup, on sent de la chaleur & du chatouillement au fondement. Il en croît une si prodigieuse quantité dans la Baye de Campêche, qu'il n'y a pas moyen de passer à cause des piquans de leurs feuilles.

Il

Il y a quelques Guanos, mais il n'y a point d'autres animaux terrestres. Les veaux marins vont quelquefois aux Bayes des environs. C'est le premier endroit où j'aye vû des veaux marins sur ces Mers, & au Nord de la Ligne. Le poisson de cette côte sablonneuse se tient plus souvent dans les lacs salez, & aux embouchures des rivieres; mais autant que j'en puis juger, le veau marin n'y vient pas si souvent: Car comme la côte où le poisson aborde le plus n'est pas pierreuse, il semble que le veau marin n'y trouveroit guere dequoi manger, à moins que de se jetter sur le chat marin.

Le Capitaine Swan avec nos Canots & 100. hommes alla du côté du Nord, pour chercher la riviere de *Cullacan*, qui est peut-être la riviere de *Pastla*, que quelques Geographes placent dans la Province ou contrée de *Cullacan*. Cette riviere est à environ vingt-quatre degrez de latitude Septentrionale. Nous apprimes qu'il y a là une belle & riche ville d'Espagnols située à l'Orient, & environnée de pâcages pleins de bœufs & de vaches; & que les habitans de cette ville passent en bateau à l'Isle de Californie pour y pêcher des perles. J'ai entendu dire depuis à un Espagnol, qui disoit avoir été à Californie, qu'il y a quantité d'huitres où il y a des perles dedans, & que les Indiens naturels voisins du lieu ou l'on pêche les perles sont ennemis mortels des Espagnols. Nos Canons furent trois ou quatre jours absens, & dirent qu'ils avoient fait plus de trente lieues sans trouver aucune riviere: Que la côte de la Mer est basse; & la Baye sablonneuse; & la Mer si grosse, qu'il n'y avoit pas moyen de faire descente. A leur retour, ils nous rencontrerent à vingt-trois degrez trente minntes de latitude, faisans route après eux le long de la côte du côté de *Cullacan*: Ainsi nous rebroussames à l'Est. C'est le plus loin que j'aye été au Nord de cette côte.

A six à sept lieues au Nord-Nord-Oüest des Isles de *Chametly*, il y a une petite entrée étroite qui mene

ne

ne dans un lac, ſituée à environ douze lieues Eſt; parallele avec la terre, & faiſant pluſieurs petites & baſſes Iſles de Mangle. L'entrée de ce lac eſt à environ vingt trois degrez trente minutes de latitude. Les Eſpagnols l'appellent *Rio de Sal*, parce qu'il eſt ſalé. Il y a aſſez d'eau pour y faire entrer des chaloupes & des Canots, & l'on debarque commodément après qu'on eſt entré. A l'Oüeſt de ce lac il y a une maiſon, ou ferme où il y a quantité de bétail. Nos gens entrerent dans le lac, firent deſcente, & venant à la ferme trouverent ſept ou huit boiſſeaux de Mahis: Mais les Eſpagnols avoient enlevé le bétail. Cependant les nôtres prirent le proprietaire de la ferme, & l'amenerent à bord. Il dit qu'on avoit emmené les bœufs fort avant dans le pays, de peur que nous ne les tuaſſions. Pendant le ſejour que nous fimes-là, le Capitaine Swan rentra dans ce lac, fit deſcente au Nord-Eſt à la tête de 150. hommes, & s'avança dans le pays. A environ un mille du lieu où ils debarquerent, comme ils entroient dans un lac ſalé qui étoit à ſec, ils tirerent ſur deux Indiens qui traverſoient le chemin devant eux. L'un fut bleſſé à la cuiſſe, & tomba. Etant interrogé, il répondit qu'il y avoit une ville d'Indiens à quatre ou cinq lieues de-là, & qu'ils y alloient. Pendant qu'ils queſtionnoient l'Indien ils furent attaquez par cent Cavaliers Eſpagnols, qui venoient pour leur faire peur, & les obliger de s'en retourner; mais ils n'avoient ni les armes ni le cœur qu'il falloit pour cela. Les nôtres avancerent, & traverſerent, chemin faiſant, un pâcage d'une herbe ſeche & longue. Les Eſpagnols y mirent le feu croyant brûler les nôtres avec l'herbe; mais cela ne les empêcha pas d'avancer quoi qu'ils en fuſſent un peu incommodez. Ils allerent à l'avanture faute de guides tout ce jour-là, & une partie du ſuivant, avant que d'arriver à la ville dont l'Indien nous avoit parlé. Ils y trouverent un corps d'Eſpagnols & d'Indiens qui leur firent tête; mais après une courte réſiſtance ils furent chaſſez. Nôtre

Chi-

Chirurgien & un autre y furent bleſſez de flêches; mais tout le reſte n'eut aucun mal. Etant entrez dans la ville, ils trouverent deux ou trois Indiens bleſſez, qui leur dirent que la ville ſe nommoit *Maſſaclan*; qu'il y demeuroit quelques Eſpagnols, & que le reſte étoit Indien: Qu'à cinq lieues de la place, il y avoit deux riches mines d'or, où les Eſpagnols de Compoſtelle, qui eſt la Capitale du pays, faiſoient travailler pluſieurs eſclaves & Indiens. Nos gens paſſerent la nuit à *Maſſaclan*, & le lendemain au matin ils mirent dans des ſacs tout le Mahis qu'ils purent trouver, le porterent ſur le corps à leurs Canots, & revinrent à bord.

Nous fumes-là juſqu'au ſecond de Fevrier, que le Capitaine Swan alla avec 80. hommes à la riviere de *Roſario*. Ils y firent deſcente, & marcherent à la ville du même nom, habitée par des Indiens. Ils la trouverent à environ 9. milles de la Mer; & le chemin par où ils paſſerent étoit beau & uni. C'eſt une jolie petite ville, compoſée de 60. à 70. maiſons, & habitée principalement par des Indiens. Ils y firent des priſonniers qui leur dirent, que la riviere de *Roſario* eſt riche en or, & que les mines ne ſont pas à plus de deux lieues de la place. Le Capitaine Swan ne jugea pas à propos d'aller juſques aux mines; mais retourna à bord en diligence avec le Mahis qu'il avoit pris, & qui alloit bien à 80. ou 90. boiſſeaux; ce qui valoit mieux que tout l'or du monde, attendu la diſette où nous étions de vivres. Si nous avions pouſſé juſques aux mines, les Eſpagnols auroient vraiſemblablement gâté le Mahis avant nôtre retour. Le 3. de Fevrier nous allames auſſi avec nos vaiſſeaux vers la riviere de *Roſario*, & mouillames le lendemain près de ſon embouchure, à 7. braſſes d'eau, ſur un bon fonds, à une lieue de terre. Cette riviere eſt à 22. degrez 51. minutes de latitude Septentrionale. Quand on eſt à l'ancre contre cette riviere, on voit une montagne ronde faite en pain de ſucre, tout vis à

à vis de la riviere un peu avancée dans le pays, & au Nord-Eſt quart de Nord. A l'Oüeſt de cette montagne il y en a une autre longue, que les Eſpagnols appellent *caput Cavalli*, *tête de Cheval.*

Le 7. le Capitaine Swan revint à bord avec le Mahis: Il y en avoit bien peu pour nos gens, & principalement ſi l'on conſidere le lieu où nous étions, étrangers & ſans pilote pour nous mener aux rivieres, & ſans aucune ſorte de proviſions, que celles que nous étions forcez d'aller chercher à terre. Quoi que nôtre livre de pilotage nous fût d'un grand ſecours pour trouver les rivieres; cependant faute de guide pour nous conduire aux plantations, nous étions deux ou trois jours à chercher avant que de pouvoir trouver un lieu propre à faire deſcente: Car comme j'ai déja dit, outre que les Mers ſont trop rudes pour mettre pied à terre en pluſieurs lieux, on n'a ni chaloupe, ni barque, ni Canot, au moins que nous ayons jamais vû, ou dont nous ayons entendu parler. Comme il n'y a donc point ſur ces rivieres de lieux de débarquement, auſſi commodes que ſur les Mers du Nord, quand nous étions à terre nous ne ſavions où aller chercher une ville, à moins que le pur hazard ne nous fît tomber dans quelque chemin. A la verité les Eſpagnols & les Indiens que nous avions à bord ſavoient les noms de diverſes rivieres & villes du voiſinage; Mais ils ne ſavoient point le chemin pour y aller de la Mer.

Le 8. le Capitaine Swan fit un détachement de près de quarante hommes pour aller chercher la riviere *Oleta*, qui eſt à l'Eſt de la riviere de *Roſario*. Nous les ſuivimes le lendemain avec nos vaiſſeaux, par un beau tems, & un vent d'Oüeſt Nord-Oüeſt. Nos Canots revinrent l'après-midi, ſans avoir pû trouver la riviere qu'ils cherchoient: C'eſt pourquoi nous primes le parti d'aller le lendemain à la riviere de *San-Iago*, qui eſt auſſi à l'Eſt. Le 11. ſur le ſoir nous mouillames près de l'embouchure de la riviere, à

ſept

sept brasses d'eau, sur un bon fonds, & à environ deux milles de terre. Il y avoit à côté de nous un haut rocher blanc nommé *Maxentelbo*. Ce rocher paroit de loin comme un vaisseau à la voile. Elle étoit à nôtre Oüest-Nord Oüest, éloignée d'environ trois lieues. La montagne *Zelisco*, qui est une fort haute montagne du pays, enfoncée au milieu en forme de selle, étoit à nôtre Sud-Est. La riviere de saint *Jago* est à 22. degrez 15. minutes. C'est une des principales rivieres de cette côte. Il y a 10. pieds d'eau à la barre même pendant le reflux; mais à quelle hauteur va le flux, c'est ce que je ne sai pas. Son embouchure a près de demi-mille de large, & l'entrée est fort aisée. Elle est plus large après qu'on est entré à cause de trois ou quatre rivieres qui s'y jettent. L'eau est tant soit peu salée: Mais on peut avoir de l'eau douce en creusant deux ou trois pieds precisément à l'embouchure de la riviere.

Le 11, le Capitaine envoya 70. hommes avec 4 Canots dans la riviere pour chercher une ville; Car quoi que nous ne sussions point au juste s'il y en avoit; cependant comme la contrée nous le faisoit fort espe-rer, nous ne doutions point que nos gens ne trouvassent des habitans avant que de revenir. Deux jours se passerent à roder par-ci par-là dans les anses & dans les rivieres; mais enfin ils arriverent à un grand champ de Mahis qui étoit presque mûr. Ils se mirent incontinent à en cueillir le plus promptement qu'ils pûrent, résolus d'en charger leurs Canots. Mais voyant un Indien qui le gardoit, ils quitterent cet incommode & ennuyeux travail, & se saisirent de l'Indien, qu'ils amenerent à bord, dans l'esperance qu'il leur apprendroit un moyen plus facile & plus prompt de se pourvoir de grain en leur en faisant trouver de tout coupé & tout sec. Etant examiné, il répondit, qu'à quatre lieues de l'endroit où il avoit été pris, il y avoit une ville nommée sainte *Pecaque*; & que si nous voulions y aller il seroit volontiers nô-

tre.

re guide. Le Capitaine Swan donna sur le champ
ordre à son monde de se tenir prêt, & partit le soir
même avec huit Canots & 140. hommes, & l'Indien
pour guide.

Il avança cinq lieues dans la riviere, & fit descente
le lendemain au matin. La riviere en cet endroit n'a-
voit pas plus de la portée du pistolet de large Le ri-
vage étoit assez haut des deux côtez, & la terre plaine
& unie. Il laissa vingt-cinq hommes à la garde des
Canots, & marcha vers la place avec le reste. Il
sortit de ses Canots à six heures du matin, & fut de-
vant la ville à dix. Le chemin par où il passa c'étoit
tantôt des bois, & tantôt des pâcages. Les pâcages
étoient plus de chevaux, de bœufs & de vaches.
Les Espagnols le voyant venir s'enfuirent tous; De
sorte qu'il entra dans la place sans trouver aucune re-
sistance.

Sainte *Pecaque* est dans une plaine à pâturages,
près d'un bois: & entourée de plusieurs arbres frui-
tiers. Ce n'est qu'une petite ville, mais fort régu-
liere à la maniere des Espagnols, avec une place au
milieu. Les maisons qui font front à la place ont tou-
tes des balcons. Il y avoit deux Eglises, l'une près
de la place, & l'autre au bout de la ville. La plûpart
des habitans sont Espagnols. Leur principale occu-
pation est l'Agriculture. Il y a aussi des voituriers
que les Marchands de Compostelle occupent aux mi-
nes.

Compostelle est une ville riche à environ 21 lieues
de sainte *Pecaque*. C'est la capitale de cette partie du
Royaume. On dit qu'il y a 70. familles de Blancs,
ce qui est beaucoup dans ces quartiers; car peut-être
cette ville est habitée par cinq cens familles à teint ba-
sané & couleur de cuivre, outre les Blancs dont on
vient de parler. Les mines sont à environ cinq ou six
lieues de sainte *Pecaque*, où, à ce qu'on dit, les habi-
tans de Compostelle faisoient travailler un bon nom-
bre d'esclaves. On dit que l'argent de ce pays-là, &

ge-

géneralement de tout le Royaume de Mexique, e
plus fin & plus riche à proportion que celui de *Poto*
ou de *Perou*, quoi que la mine d'or ne produise pa
tant. Les voituriers de sainte *Pecaque* transporten
l'or de la mine à Compostelle, où il est rafiné. Ce
Voituriers ou Vivandiers fournissent aussi aux escla
ves qui travaillent aux mines du Mahis, dont l
ville abonde, & qui n'est destiné qu'à ce seul usage
Il y avoit aussi du sucre, du sel, & du poisso
salé.

Le dessein du Capitaine Swan étoit d'avoir des vi
vres à sainte *Pecaque*. Il partagea donc ses gens e
deux corps, qui portoient tour à tour des provision
aux Canots; dont l'un demeuroit dans la place, pou
assurer ce qu'on avoit pris, pendant que l'autre al
loit & venoit. L'après-midi, ils prirent des che
vaux, & le lendemain au matin qui étoit le 17. cin
quante-sept hommes & quelques vaisseaux arriveren
chargez aux Canots. Ils les trouverent en bon ordr
aussi bien que ceux qui les gardoient, quoi que le
Espagnols les eussent un peu fatiguez, & blessé un d
leurs hommes; mais les nôtres mirent pied à terre &
chasserent les Espagnols. Ceux qui étoient venu
chargez, laisserent encore sept hommes à la garde de
Canots, de sorte qu'elle étoit alors composée de qua
rante hommes. Sur le soir l'autre moitié revint, &
le 18. au matin l'autre moitié qui étoit le jour préce
dent à la garde de la place, vint à son tour avec so
fardeau chacun conduisant 24. chevaux chargez
Avant leur retour, le Capitaine Swan avec le reste d
son monde fit un prisonnier, qui dit, qu'il y avoi
près de-là 1100. hommes de toutes couleurs, Espa
gnols & Indiens, Negres & Mulatres: que tout cel
étoit en armes à un lieu nommé S. *Jago*, qui n'étoi
qu'à trois lieues de la ville capitale de celles qui son
sur cette riviere. Que les Espagnols étoient arme
les uns de fusils & de pistolets, & les autres d'épée
& de piques. Le Capitaine Swan craignant de sépare
s

ſa petite troupe, réſolut de décamper le lendemain avec tout ſon monde: C'eſt pourquoi il donna ordre à ſes gens de prendre autant de chevaux qu'ils pourroient, pour porter aux Canots le plus de proviſions qu'il ſeroit poſſible. Le 19. de Fevrier il fit donner de bon matin les ordres pour le départ: Mais ſes gens refuſerent d'obeïr, diſant qu'ils ne quitteroient la place qu'après qu'ils en auroient tranſporté toutes les proviſions à leurs Canots. Il en falut paſſer par-là, & ſouffrir que la moitié de ſon monde voiturât comme auparavant. Ils avoient alors 54. chevaux chargez, que le Capitaine Swan fit attacher les uns aux autres. Il avoit donné ordre que les hommes ſe partageaſſent en deux corps, & que 25. marchaſſent devant, & autant derriere, mais ils voulurent marcher à leur fantaiſie, & chacun voulut conduire ſon cheval. Les Eſpagnols qui avoient obſervé leur marche, s'étoient mis en embuſcade à environ un mille de la place. Ils ſe conduiſirent ſi bien, que fondant ſur nôtre convoi, ils le défirent entierement ſans qu'il ſe ſauvât un ſeul homme. Le Capitaine Swan entendant tirer, donna ordre à ceux qui étoient dans la ville de marcher à leur ſecours, mais il y en eut qui s'y oppoſerent par mépris pour les ennemis, juſques à ce que deux chevaux Eſpagnols qui avoient perdu leurs Cavaliers, vinrent dans la ville fort épouvantez, & galopans avec leurs ſelles & leurs brides, & une paire de fourreaux de piſtolets chacun; & un avoit une carabine tout fraichement tirée; ſigne apparent que les nôtres étoient aux mains, & qu'ils avoient été attaquez par des gens mieux armez qu'on ne s'étoit imaginé. Le Capitaine Swan ſe mit incontinent en marche à la tête de ſon parti, & étant venu au lieu où le combat s'étoit donné, il vit tous ſes gens ſur le carreau. On les avoit dépouillez, & tellement déchiquetez, qu'à peine en reconnut-il un ſeul. Le Capitaine Swan n'avoit pas plus de gens avec lui qu'on lui en avoit déja tué: cependant les Eſpagnols n'oſe-

rent

rent jamais lui faire tête, & prirent le parti de se tenir hors de portée : Aussi étoit-il fort apparent qu'ils ne nous avoient pas tué tant de monde sans en perdre beaucoup. Il réjoignit donc ses Canots avec le Mahis qui y étoit, & retourna à bord. Nous eumes environ cinquante morts, du nombre desquels se trouva mon ami Monsieur Ringrosse, Auteur de cette partie de l'Histoire des Boucaniers dont il fait honneur au Capitaine Charp. Il avoit alors un office sur le vaisseau du Capitaine Swan. Il n'avoit pas beaucoup d'inclination pour ce voyage ; mais il falloit le faire ou mourir de faim.

Cette perte nous rebuta des autres entreprises que nous aurions pû faire aux environs. Le Capitaine Swan proposa d'aller carener les vaisseaux au Cap S. Lucar en l'Isle de *Californie*. Il avoit deux raisons pour cela, la premiere, qu'il croyoit y être à couvert des insultes des Espagnols ; & l'autre, que s'il pouvoit prendre des liaisons avec les Indiens, il pourroit faire des découvertes dans le lac de *Californie*, & tenter par leur secours d'enlever quelque argenterie de la nouvelle Mexique.

Le lac de *Californie* (car c'est ainsi qu'on nomme la Mer, le Canal, ou le détroit qui separe cette Isle d'avec le continent) est peu connu des Espagnols, autant que je l'ai pû apprendre ; aussi leurs cartes ne s'accordent-elles point-là dessus. Il y en a qui font de *Californie* une Isle, sans parler ni des marées qui vont dans le lac, ni de la profondeur de ses eaux, ni des havres, ni des rivieres, ni des anses qui le confinent. Il n'en est pas de même de l'Occident de cette Isle du côté de la côte d'Asie. Leurs livres de pilotage particularisent la côte depuis le Cap saint Lucar jusqu'à 40 degrez Nord. Quelques cartes Espagnoles nouvellement faites, joignent *Californie* avec la terre ferme. Je suis persuadé que les Espagnols ne se soucient pas qu'on découvre ce lac, de peur que les autres nations de l'Europe le connoissant ne vinssent à

visiter les mines de la nouvelle Mexique. On nous dit que quelque tems avant nôtre arrivée en ces pays-là, les Indiens de la nouvelle Mexique s'étoient soulevez, & avoient ruiné la plûpart des Espagnols de cette province : Mais quelques-uns s'étant refugiez vers le Golphe ou lac de *Californie*, y avoient fait des Canots, & s'étoient sauvez : De sorte qu'il semble que les Indiens de *Californie* soient ennemis jurez des Espagnols. Nous avions à bord un vieux Espagnol, homme entendu & de bon sens, qui nous dit qu'il avoit parlé à un Moine qui s'étoit sauvé parmi eux.

La nouvelle Mexique, à ce que m'ont dit divers Anglois qui y ont été prisonniers, & plusieurs Espagnols que j'y ai rencontrez, est au Nord-Oüest, & à quatre ou cinq cents lieues de la vieille Mexique. La plûpart des richesses qui se trouvent dans ce Royaume sont dans cette province : Mais il ne faut pas douter qu'il n'y ait quantité de mines dans les autres parties de ce Royaume, aussi bien que dans celle où nous étions alors. Il y a apparence aussi qu'il s'en trouve en terre ferme le long du lac de *Californie*, quoi qu'elles n'ayent pas été découvertes jusqu'ici par les Espagnols, qui en ont assez, & qui par consequent ne se soucient pas d'en decouvrir davantage.

Il me semble que l'on y feroit, si l'on vouloit, des découvertes très avantageuses. Les Espagnols ont plus de mines qu'ils n'en peuvent regir. Je sai encore qu'ils feroient comme le chien à la mangeoire ; & qu'encore qu'ils ne pûssent pas manger, ils tâcheroient d'empêcher les autres de manger. Mais je croi que la longueur du voyage est une des raisons qui a empêché de faire des découvertes dans ces pays-là : Cependant il n'est pas impossible d'y aller par un chemin plus court que celui que nous primes, je veux dire de passer par le Nord-Oüest.

Je sai qu'on a vainement entrepris diverses fois de

paſſer par-là ; mais néanmoins je croi qu'il n'eſt pas impoſſible de trouver ce paſſage. Tous nos compatriotes, qui ſont allez à la découverte de ce paſſage, ont tâché de paſſer du côté de l'Oüeſt, & ont commencé leurs recherches le long de la Baye de David, ou d'Hudſon. Mais ſi j'avois à faire une pareille découverte, je voudrois d'abord entrer dans la Mer du Sud, baiſſer de-là le long de *Californie*, & chercher par-là un paſſage dans les Mers de l'Oüeſt. Comme les autres ont paſſé la belle ſaiſon à faire des recherches dans un pays plus proche & plus connu, & qu'avant que de les avoir faites, la ſaiſon rigoureuſe les a obligez d'abandonner ce deſſein, & de ſonger à revenir, de peur d'être ſurpris par l'Hiver ; je voudrois au contraire commencer par les côtes de la Mer du Sud, qui ſont moins communes ; & par ce moyen je n'aurois pas beſoin de m'en retourner : Au contraire, ſi mon deſſein réüſſiſſoit, j'aquerrois de nouvelles connoiſſances, & je n'aurois pas à craindre ce qui fait peur à ceux qui paſſent d'un pays connu dans un autre qui ne l'eſt pas. C'eſt cela, autant que j'en puis juger, qui a fait échoüer ceux qui ont entrepris juſqu'ici de faire une pareille découverte, & qui les a obligez d'abandonner un deſſein qu'ils étoient ſur le point de faire réüſſir.

J'en uſerois de même ſi j'avois à faire la découverte du paſſage du Nord-Eſt. Je paſſerois l'Hiver aux environs du Japon, de la Corée, ou au Nord-Eſt de la Chine ; & ayant le Printemps & l'Eté à moi, je voudrois commencer par la côte de Tartarie. Si je réüſſiſſois je paſſerois dans les pays connus ; & j'aurois beaucoup de tems pour pouſſer juſqu'à Archangel, ou à quelqu'autre port. Il eſt vrai que s'il en faut croire le Capitaine Wood, le Nord-Eſt n'eſt pas praticable à cauſe des glaces : mais combien a-t-on vû abandonner comme impoſſibles des deſſeins, dont on eſt venu à bout dans un autre tems, & par d'autres moyens ? Revenons après cette digreſſion au Capitaine

taine Swan, qui conduisit heureusement à bord les débris de son parti.

Le lendemain de cette fatale escarmouche près de sainte *Pecaque*, le Capitaine Swan fit prendre autant d'eau qu'il en pouvoit serrer, & se prepara à faire voiles: Ce qu'il fit le 21. tirant du côté de *Californie*. Nous eumes un petit vent de Nord-Oüest, & d'Oüest Nord-Oüest, une grosse Mer venant de l'Oüest. Nous passames près de trois Isles nommées Marie. Après avoir passé ces Isles nous eumes beaucoup de vent tantôt Nord Nord-Oüest, tantôt Nord-Oüest, & tantôt Nord, & par dessus tout cela un tems couvert & pluvieux. Nous tinmes la Mer jusqu'au 6. de Fevrier; mais ce fut contre un vigoureux vent, ainsi il se trouva que nôtre peine ne nous servit de guere. Nous avions alors trouvé les vents alisez qui nous étoient contraires; Mais si nous avions voulu aller à *Californie* pour quelque nouvelle découverte ou pour quelqu'autre raison, nous aurions fait route à 60. ou 80. lieuës de côte, où nous aurions évité les vents de terre, & profité du veritable vent d'Est alisé.

Voyant donc que nous ne gagnions rien, & qu'au lieu d'avancer nous reculions, puisque nous nous trouvions alors à 21. degrez 5. minutes Nord, nous reprimes plus à l'Est tirant vers les Isles Marie. Le sept nous vinmes mouiller à l'Est de l'Isle du milieu, à huit brasses d'eau, sur un fond bon & sablonneux.

Les Isles Marie sont trois Isles desertes à 21. degrez 40. minutes de latitude. Elles sont éloignées du Cap saint *Lucar* en *Californie* de 40. lieues à l'Oüest Sud-Oüest & de 20. du Cap Corrientes du même côté que le Cap saint Lucar. Elles ont environ 14. lieues d'etenduë Nord-Oüest & Sud-Est. Il y a près de ces Isles deux ou trois rochers élevez. La plus Occidentale est la plus grande des trois; mais elles sont toutes trois passablement hautes. Le terroir est pierreux & aride. La plus grande partie de la contrée est cou-

verte d'arbrisseaux & de brossailles fort épaisses & incommodes à traverser. Il y a en des endroits quantité de cedres grands & droits, quoi qu'au Chapitre second parlant des lieux où j'ai trouvé des cedres, j'aye oublié de parler de celui-ci. Les Espagnols en font mention ailleurs; mais je parle de ceux que j'ai vûs. Tout le long de la côte le terroir est sablonneux. Il y croît une plante verte & piquante dont les feuilles ressemblent beaucoup à celles du pengouïn; & les racines aux racines de l'herbe qu'on nomme *semper viva*, à cela près qu'elles sont plus larges. Cette racine cuite au four est bonne à manger; & les Indiens de *Californie*, à ce qu'on m'a dit, subsistent pour la plûpart de ces racines. Nous fimes un four dans un banc de sable, nous fimes cuire de ces racines, & en mangeames; mais il n'y eut personne de nous qui s'en souciât beaucoup. Elles ont le même goût que nos bardanes d'Angleterre quand elles sont bouillies. Je le sai par experience. Il y a quantité de *Guanos* & de *Racons*, qui est une grosse espece de rats, des Lapins des Indes, abondance de pigeons & de tourterelles d'une grandeur qui n'est pas commune. La Mer est aussi bien pourvûe de poissons, de Tortuës, & de veaux marins. C'est-là le second lieu de cette côte où j'aye vû des veaux marins; Et ce lieu aide à me confirmer dans une observation que j'ai faite, qu'on n'en voit rarement que dans les lieux où il y a quantité de poisson. Le Capitaine Swan nomma l'Isle du milieu l'Isle du Prince George.

Le 8. nous nous approchames de l'Isle, & mouillames à cinq brasses d'eau. Nous amarrames la prouë & la poupe, & ôtames les agrets du vaisseau & de la barque pour les carener. Là le Capitaine Swan proposa d'aller aux Isles Orientales. Plusieurs auroient fait ce voyage avec plaisir; mais il y en eut d'assez ignorans, pour s'imaginer qu'il vouloit les mener en l'autre monde; car près des deux tiers de nos gens ne croyoient pas qu'on pût jamais trouver ce

che-

chemin : Néanmoins il eut enfin leur consentement.

D'abord que nous fumes arrivez aux Isles Marie, nous ne mangions que du veau marin ; mais deux ou trois jours après, nos pêcheurs apportoient tous les jours à bord une Tortuë ; Ce qui fut nôtre nourriture durant tout le sejour que nous fimes-là, gardant le Mahis pour le voyage. Nous mesurames aussi nôtre Mahis, & trouvames que nous en avions près de quatre vingts boisseaux. Nous en fimes trois ports, une pour la barque, & deux pour le vaisseau. On mit aussi 100. hommes sur le vaisseau, & cinq sur la barque, outre trois ou quatre esclaves sur chacun.

J'ai été long-tems malade d'Hydropisie, maladie dont plusieurs des nôtres étoient morts, comme j'ai dit. On me mit là sous le sable chaud dont on me couvrit jusqu'à la tête. Je soufris cette chaleur pendant demi heure ; après quoi l'on me retira, & l'on me laissa suer dans une tente. Je suai prodigieusement, pendant que je fus dans le sable, & je suis persuadé que cela me fit beaucoup de bien, car je me sentis mieux bien-tôt après.

Nous demeurames là jusqu'au 26. Nos vaisseaux alors étant en bon état, nous fimes voiles vers la vallée de *Balderas* pour y faire aiguade ; ce que nous ne pouvions pas faire aux Isles Marie. Il est vrai que dans les tems pluvieux il y a assez d'eau, & les ruisseaux y coulent abondamment : Mais quoi qu'alors il y eût de l'eau, il n'étoit pas aisé d'en prendre, parce que les fossés où elle étoit, étoient fort éloignés. Le 28. nous mouillames au fond de la Baye de la vallée de *Balderas* vis à vis de la riviere, où nous avions ci-devant pris de l'eau : Mais la riviere étant alors salée à cause de la secheresse, il nous falut aller deux ou trois lieues plus près du Cap Corrientes ; & mouiller près d'une petite Isle ronde, à un peu moins de demi mille de la côte. Cette Isle est à environ quatre lieues au Septentrion du Cap, & le ruisseau où nous fimes

mes aiguade, eſt juſtement dans l'Iſle ſur la terre ferme. Nos pêcheurs y tirerent neuf ou dix poiſſons à Juif, dont les uns furent mangez & les autres ſalez. Le 29. nous remplimes trente deux tonneaux de très-bonne eau.

Ces proviſions étant faites, il ne nous reſtoit qu'à pourſuivre l'expedition que nous avions reſolu de faire dans les Indes Orientales, dans l'eſperance d'y avoir plus de bonheur, que nous n'en avions eu ſur cette côte peu frequentée. Nous y étions venus pleins de grandes eſperances: Car outre la richeſſe du pays, & l'apparence qu'il y avoit d'y trouver des ports dignes d'être viſitez, nous nous faiſions accroire qu'il faloit qu'on y navigeât, & qu'on y commerçât, & que la *Vera-Cruz* & *Acapulco* étoient dans le Mexique, ce que *Panama* & *Porto-bello* étoient au Perou; c'eſt-à-dire, les marchés où l'on tranſportoit continuellement les marchandiſes de la Mer du Sud, à la Mer du Nord; ce qui eſt auſſi au pied de la lettre. Mais comme nous croyions que ce commerce ſe faiſoit par Mer, nous nous trouvames trompez. Celui de Mexique ſe fait preſque tout par terre, & le plus ſouvent par Mulets: de ſorte qu'au lieu de gagner quelque choſe ſur cette côte, nous eumes par tout bien des fatigues, des peines, & des pertes: Auſſi nous laiſſames-nous aiſément perſuader à faire le voyage des Indes Orientales, pour eſſayer ſi la fortune nous y feroit plus favorable. Mais pour rendre juſtice au Capitaine Swan, je dois dire que ſon deſſein n'étoit pas d'aller aux Indes Orientales en qualité d'Avanturier; mais dans la reſolution, comme il m'en a ſouvent aſſûré lui-même, d'embraſſer la premiere occaſion qui ſe preſenteroit de retourner en Angleterre. Auſſi fit-il ſemblant de ſe rendre au ſentiment d'une partie de ſon équipage, qui avoit envie d'aller croiſer à *Manilla*, & cela pour avoir le tems de profiter de la premiere occaſion favorable, qui s'ofriroit de quitter le metier d'Avanturier.

CHAPITRE X.

Ils partent du Cap Corrientes, *& vont aux Isles* Ladrones, *& aux Indes Orientales. Leur voyage en ces pays-là, & ce qui leur arriva en chemin. Table du chemin qu'ils faisoient chaque jour, &c. Relations differentes de la longueur de ces Mers. Isle de* Guam *l'une des* Ladrones. *Des noix de Cacao, de l'arbre qui les produit, &c. De l'arbre nommé Toddi, de la liqueur qui en distille, & autres usages de cet arbre. Des cables de Coire. Du citron batard. Du fruit à pain. Des naturels Indiens de* Guam. *Leurs Pros. Chaloupes remarquables; & de celles dont on se sert aux Indes Orientales. Etat de* Guam, *& des provisions que les Avanturiers y firent.*

J'Ai parlé dans le Chapitre précedent de la resolution que nous primes d'aller aux Indes Orientales. Mais après avoir plus serieusement considéré la longueur du chemin du lieu où nous étions à l'Isle de *Guam* qui est une des Isles *Ladrones*, & la premiere place où nous pouvions relâcher, & où nous n'étions pas certain de trouver des provisions, la plûpart de nos gens furent presque rebutez d'un tel dessein. Nous n'avions pas pour soixante jours de vivres, à ne donner à chacun qu'un peu plus d'une pinte de Mahis par jour. Il ne nous restoit pour toute provision que ce seul Mahis, encore avions-nous à bord quantité de Rats que nous ne pouvions pas empêcher d'en manger une partie; & pour toute pitance qu'environ dequoi faire trois repas de poisson à Juif salé. Ajoûtez à cela la grande distance qu'il y a entre le Cap *Corrientes*, & l'Isle de *Guam*, sur laquelle les sentimens sont fort partagez. Les Espagnols qui doivent

connoître cette Isle mieux que personne, la mettent entre 2300. & 2400. lieues. Nos livres varient aussi, & la placent entre 90. & 100. degrez; ce qui ne revient pas à 2000. Mais sans tout cela, ce voyage avoit dequoi nous épouvanter, vû la disette de provisions. Le Capitaine Swan pour encourager ses gens à le suivre, leur fit accroire que nos livres Anglois étoient plus justes que les autres sur la distance de cette Isle. Il allegua plusieurs raisons; mais toutes bien foibles Il insista entr'autres choses sur ce que Thomas Candish & le Chevalier François Drake en avoient fait le voyage en moins de 50. jours: & ajoûta que comme nos vaisseaux étoient meilleurs voiliers que ceux qu'on faisoit alors, il ne doutoit point que nous ne fissions le voyage en un peu plus de 40. jours; sur tout vû la saison qui étoit la plus favorable de l'année pour les vents. Cela étoit si vrai, disoit-il, que les Espagnols partoient toûjours d'*Acapulco* environ ce tems-là: Et que s'ils mettoient 60. jours à ce voyage c'étoit parce que leurs vaisseaux étoient gros, fort chargez, & par consequent fort pesans à la voile: qu'outre cela comme ils ne manquoient de rien ils ne se soucioient pas de faire promptement le voyage, & alloient avec leur circonspection ordinaire. Que quand ils étoient près de l'Isle de Guam ils s'arrêtoient toutes les nuits durant une semaine avant que d'aller à terre. Nous aurions bien dû aussi nous aviser de faire la même chose, quand nous étions près de terre, de peur ou d'aller échouer, ou de passer les Isles, & les perdre de vûe avant que le jour fût venu: Mais il est bien rare que nos hardis Avanturiers dans quelque extremité où ils se trouvent, ayent cette prudence & cette précaution.

De toutes les raisons du Capitaine Swan il n'y en eut point qui persuadassent mieux nos gens, que la promesse qu'il leur fit d'aller croiser comme j'ai dit, à la hauteur de *Manilla*. Tout le monde étant donc d'accord, & animé par l'esperance du gain, qui fait ap-

applanir toutes les difficultez, nous partimes du Cap *Corrientes* le 31. de Mars 1686. Nous avions deux vaisseaux, c'est-à-dire, celui de Swan, & une barque commandée sous ses ordres par le Capitaine Teat. Nous étions 150. hommes, 100. sur le navire, & 50. sur la barque; outre les esclaves dont j'ai déja parlé.

Nous eumes un petit vent de terre Est-Nord-Est qui nous fit faire 3. ou 4. lieues: ensuite vint un vent de Mer d'Oüest-Nord-Oüest, frais & gaillard, qui nous fit faire route au Sud Oüest. A six heures du soir, nous avions fait près de neuf lieues au Sud-Oüest du Cap; après quoi nous eumes un vent de terre qui soufla fraichement toute la nuit. Le lendemain sur les dix heures, le vent de Mer fut Nord-Nord-Est; si bien qu'à midi nous fumes à 30. lieues du Cap. Ce vent qui fut frais, nous porta dans le veritable alisé, ou vent reglé. Je parlerai de la diference des vents alisez dans le Chapitre des vents que je reserve pour le Suplément; Car quoi que le vent de Mer soit toûjours Oüest-Nord-Oüest; cependant le veritable vent de Mer sans mélange des vents de terre, est Est-Nord-Est. Nous l'eumes d'abord Nord-Nord-Est; puis il devint presque Nord, & ensuite Est à mesure que nous avancions. A deux cents cinquante lieues de la terre, il fut Est Nord-Est, & il y demeura jusques à ce que nous fussions à 40. lieues de *Guam*. Après avoir mangé ce que nous avions de poisson à Juif salé en trois jours qui furent autant de repas, il ne nous resta plus que ce qu'on nous donnoit de Mahis.

Nous faisians cheque jour beaucoup de chemin, à la faveur d'un fort beau tems & d'un vent alisé frais. Nous en profitames, nous portames toutes nos voiles, & fimes au soleil plusieurs bonnes observations. D'abord que nous mimes à la voile, nous fimes route à 13. degrez de latitude, qui est presque la latitude de *Guam*; ensuite nous tournames le Cap

à l'Oüest gardant la même latitude. Après vingt jours de route nos gens voyant que nous faisions tant de chemin, & qu'il y avoit apparence que le vent continueroit, ils n'étoient pas contents de la petite portion de vivres qu'on leur donnoit. Le Capitaine Swan leur donna de belles paroles, & tâcha de les porter à avoir un peu de patience; cependant rien ne fut capable de les appaiser que l'augmentation de leur portion. Le Capitaine Swan quoi qu'avec repugnance la leur fit un peu augmenter; Car nous étions dès lors reduits à 10. cuillerées de Mahis bouilli chacun, & cela une fois le jour, au lieu qu'auparavant nous en avions huit. Je suis persuadé que cette diete involontaire me fit beaucoup de bien, quoi que les autres s'en trouvassent afoiblis; Car je sentois revenir mes forces, & mon hydropisie se dissipa. Cependant je beuvois trois fois de 24. en 24. heures: Mais plusieurs de nos gens ne beuvoient pas une fois en 9. ou 10. jours, & quelques-uns en 12. Il y en eut un qui fut 17. jours sans boire, & il dit quand il beut, qu'il n'étoit pas alteré; cependant il ne laissoit pas de pisser tous les jours tantôt plus, tantôt moins. Dans cette extrémité un de nos gens fut trouvé coupable de larcin, & condamné pour cela à recevoir tout nud, de chacun trois coups de bout de corde de deux pouces & demi de long. Le Capitaine Swan commença, & frapa de bon cœur; en quoi il fut suivi de tous les autres.

C'est quelque chose d'extraordinaire que durant tout ce voyage nous ne vimes pas un seul poisson; non pas même des poissons volans, ni aucune sorte d'oiseaux qu'une seule fois. A. 4975. milles suivant mon compte du Cap Corrientes, nous vimes force Boubies que nous crûmes qui venoient de certains rochers dont nous n'étions pas éloignez, & dont il est parlé dans nos cartes marines; mais que nous ne vimes pourtant pas.

Après avoir fait 1900. lieues suivant nôtre calcul, qui est ce que les Anglois comptent du lieu d'où nous

nous étions partis à *Guam*, nos gens commencerent à murmurer contre le Capitaine Swan, qui leur avoit fait entreprendre le voyage: Mais il continua de les payer de belles paroles, & leur dit que le compte des Espagnols étoit peut-être le meilleur, & que comme il y avoit apparence que le vent continueroit, un peu de tems mettroit fin à nos peines.

En approchant de l'Isle nous eumes une petite pluye, & l'air se couvrit de nuages du côté de l'Oüest, signe apparent que nous n'étions pas loin de terre; Car dans ces climats, entre les Tropiques ou près d'eux, où les vents alisez souflent toûjours, les nuages qui volent rapidement sur la côté, semblent néanmoins suspendus près de l'horison, sans beaucoup de mouvement, dans les endroits où la terre n'est pas éloignée. J'ai souvent fait cette remarque, & sur tout dans les pays hauts, où j'ai vû les nuages suspendus sans aucun mouvement visible.

Le 20. de Mai, nôtre barque qui étoit trois lieues devant nous, donna sur un fonds bas & pierreux, où il n'y avoit que quatre brasses d'eau, & force poissons qui nageoient autour des rochers, Cela leur fit croire qu'ils n'étoient pas loin de terre. Ils tournerent donc le Cap au Nord, & après qu'ils eurent passé l'écueil ils nous attendirent. Quand nous fûmes venus à eux, le Capitaine Teat vint à bord faire rapport de ce qu'il avoit vû. Nous étions alors à 12. degrez 55. minutes faisans route à l'Oüest. Les Espagnols qui possedent l'Isle de *Guam*, la mettent à 13. degrez de latitude Septentrionale, & c'est leur lieu de rafraichissement quand ils vont aux Isles Philippines. Nous reviramés donc de bord, & portames le Cap au Nord, incertains si nôtre route n'étoit pas fausse, parce que les Cartes Espagnoles ne marquent point de fonds bas autour de l'Isle de *Guam*. Vers les quatre heures nous vimes à nôtre grande joie l'Isle de *Guam* à environ 8. lieues de nous.

Bien en-prit au Capitaine Swan que nous vissions

cette Isle avant la fin de nos provisions, dont nous n'avions plus que pour trois jours; Car j'ai su depuis, qu'on avoit concerté de le tuer le premier, & de le manger quand les provisions seroient achevées, & ensuite tous ceux qui avoient voulu qu'on entreprît ce voyage. De-là vient que le Capitaine Swan me dit après que nous fumes arrivez à *Guam*. *Ha Dampierre! vous leur auriez fait faire un méchant repas.* Il avoit raison; car j'étois aussi maigre & décharné, qu'il étoit gras & dodu. Le vent étoit Est-Nord-Est, & la terre au Nord-Nord-Est. Nous fimes donc route au Nord jusques à ce que nous eumes doublé l'Isle pour porter le Cap à l'Est; & alors nous revirames de bord pour mouiller.

Je n'ai fait jusqu'ici qu'en gros la relation de nôtre voyage depuis le Cap *Corrientes* dans le Royaume de Mexique, jusqu'à l'Isle de *Guam*, l'une des Isles *Ladrones*, car j'ai fait mention d'un autre Cap du même nom, qui est dans le Perou au midi de la Baye de *Panama*. Mais pour la satisfaction de ceux qui croient qu'il soit necessaire de fixer les longitudes de ces pays, & utile à tous les autres usages de la Geographie ou de la navigation, j'ajoûte ici une table particuliere du sillage de chaque jour.

	Cour	Route	Dist	S.	W.	Lati.	Vents.
Mars	31	SW 5dW	27	17	20	20: 11	WNW
Av.	1	SW 5 W	106	68	81	R. 19. 3	NW:NNW
	2	SW 1 W	142	98	101	R. 17: 25	NW
	3	W Q. S	102	19	100	Ob. 17: 6	N
	4	W 12 S	140	29	136	Ob. 16:37	N: NNE
	5	W 20 S	160	54	150	Ob. 15:43	N
	6	W 10 S	108	18	106	Ob. 15:25	NE
	7	W 15 S	89	23	86	Ob. 15: 2	NE: ENE
	8	W 2 S	64	5	63	R. 14:57	ENE
	9	W 4 S	94	6	93	Ob. 14:51	ENE
	10	W 5 S	138	12	137	Ob. 14:39	ENE
	11	W 5 S	124	10	123	Ob. 14.29	ENE
	12	W 5 S	170	14	169	R. 14:15	ENE
	13	W 5 S	170	14	169	R. 14. 1	ENE
	14	W 5 S	180	15	177	R. 13:46	ENE
	15	W 6 S	174	18	172	R. 13:28	ENE nuag.
	16	W 6 S	182	19	180	R. 13: 9	ENE brouï.
	17	W 6 S	216	22	214	R. 12:47	ENE pluye

Fait à l'Oüeſt juſqu'ici —— 2283.

Qui font de Longitude —— 39d. 5 m.

Deformais la route eft le plus fouvent à l'Oüeft, quelquefois au Sud, & quelquefois au Nord.

	Jour	*Route.*	*Dift.*	NouS	W.	*Lat.*	*Vents.*
	18	W	192	o	192	R. 12: 47	E qu N
	19	W	180	o	180	R. 12: 47	E nuages
	20	W	177	o	170	R. 12: 47	E N E
	21	W	171	o	171	R. 12: 47	E N E
	22	W	18	o	180	R. 12:47	E qu N
	23	R. W. Ob. W 4 N	170	11 N	168	R. 12: 47 Ob. 12: 58	E qu N
	24	R. W.	146	o	146	R. 12: 58	E qu N
	25	W	146	o	14[illegible]	R. 12: 58	E qu N
	26	W 3 N	185	9 N	184	Ob. 13: 7	E qu N
	27	W	140	o	140	Ob. 13: 7	E qu N
	28	W	167	o	167	R. 13: 7	E qu N
	29	W 2 N	172	5	171	Ob. 13: 12	E
	30	W	173	o	173	Ob. 13: 12	E N E
Mai	1	W	196	o	96	R. 13. 12	E qu N
	2	W	160	o	160	Ob. 13: 12	E qu N
	3	W	154	o	154	R. 13: 12	E N E
	4	R. W. Ob. W 2 S	153	5 S	152	R. 13: 12 Ob 13: 7	E N E
	5	W 2 N	180	7 N	179	Ob. 13: 14	E N E
	6	W 3 N	172	9 N	171	Ob. 13: 22	E N E
	7	W	160	o	160	Ob. 13: 22	E N E
	8	W 3 S	149	7 S	148	Ob. 13: 15	E qu N
	9	W 4 S	134	9 S	133	Ob. 13: 6	E N E
	10	W	128	o	128	R. 13: 6	E N E

Jour	Route.	Dist.	NouS	W.	Lati.	Vents.
11	5 W S	112	9	111	Ob. 12:57	ENE
12	W	128	0	128	R. 12:57	ENE
13	W	129	0	129	R. 12:57	ENE
14	W	128	0	128	R. 12:57	ENE
15	W 4 N	118	8 N	117	Ob. 13: 5	ENE
16	W 6S	114	11 S	113	Ob. 12:54	ENE
17	W 3 S	109	5 S	108	Ob. 12:49	ENE
18	W	120	0	120	R. 12:49	ENE
19	W	137	0	137	R. 12:49	ENE
20	W	134	0	134	R. 12:50	E
21	N W 7 W	13	8 N	10	R. 12:59	ENE

Somme totale de la route à l'Oüeſt —— 7323

Qui font en tout de Longitude 125. D. 11. Min.

Or l'Iſle de *Guam* étant à huit lieues diſt. au Nord-Nord Eſt, cela donne 22. m. à ma lat & en ôte 9. de mon meridien diſt. Si bien que l'Iſle eſt à 13. degrez, 21. min. de lat. & le meridien diſt. du Cap Corrientes 7302. milles ; ce qui reduit en degrez fait 125. degrez 11. min.

La table eſt compoſée de ſept colomnes. La premiere marque les jours des mois. La ſeconde marque la route de chaque jour, ou le point du compas ſur lequel nous faiſions route. La troiſiéme contient la diſtance ou la longueur de cette route en milles Italiques ou Geometriques, à raiſon de 60 pour un degré, ou le chemin que le vaiſſeau faiſoit chaque jour ; ce qui ſe compte toûjours d'un midi à l'autre. Mais comme on ne fait pas toûjours route ſur le même point, la quatriéme & la cinquiéme colomne montrent

trent combien de milles nous faisions par jour au Sud, & combien à l'Oüest. Ce dernier fut le vent que nous eumes le plus durant ce voyage.

Le 17. d'Avril nous nous trouvames assez proches de la latitude de *Guam*; & comme nous suivions alors ce parallele, le Nord & le Sud ne nous servoient par conséquent qu'à proportion que nous nous détournions de la droite route. Ce détour est marqué par N. ou S. dans la cinquiéme colonne. O. signifie qu'on fait route droit à l'Oüest, c'est-à-dire, sans se détourner ni au Nord ni au Sud. La 6 colomne contient la latitude où nous étions chaque jour, où R. signifie la suputation de la latitude par estime, & ob. la latitude par observation. La 7. & derniere colomne designe les vents.

J'aurois voulu ajoûter une 8. colomne pour montrer la variation de l'aiguille: Mais comme ce fut fort peu de chose durant ce voyage, je ne fis d'observation là-dessus qu'une seule fois; & cela après que nous eumes quitté la côte de Mexique. A nôtre départ du Cap Corrientes, nous trouvames qu'il étoit à 4. degrez 28. minutes Est; & l'observation que nous en fimes ci-après quand nous eumes fait environ le tiers de nôtre voyage, nous convainquît que cela alloit à peu près à cela. Ce ne fut point à *Guam* que nous fimes cette observation, car le Capitaine Swan qui avoit les instrumens dans la cabane, ne faisoit pas semblant d'en faire beaucoup de cas. Cependant j'ai du penchant à croire, ou qu'il n'y avoit aucune variation à *Guam*, ou que s'il y en avoit, elle étoit plus grande du côté de l'Oüest.

Nous nous trouvames enfin le 20. de Mai à midi, que nous commencions à compter 21. à 12. degrez 50. minutes Nord par Suputation, ayant fait depuis le midi précedent 134. milles: & cela droit par l'Oüest. Nous continuames la même route jusqu'à deux heures après midi, pour lesquelles j'ajoûte 10. milles de plus, toûjours Oüest. Trouvant ensuite le parallele nous le suivimes pour être plus au Sud,

nous

nous primes le vent, & fimes voiles droit au Nord jusqu'à cinq heures après midi. Nous avions alors fait 8. milles, & augmenté nôtre latitude d'autant de minutes, la faisant monter à 12. degrez 58. minutes. Nous vimes alors l'Isle de *Guam* au Nord-Nord-Est, éloignée de nous d'environ huit lieues, ce qui donne de latitude à l'Isle 13. degrez 20. minutes. Suivant donc le compte ci-dessus, sa longitude est 125. degrez 11. minutes Oüest du Cap Corrientes sur la côte de Mexique comptant 58. & 59. milles d'Italie, à raison de 60. milles pour un degré de la ligne selon la suputation ci-dessus, qui est la suputation ordinaire.

Suposant donc la verité de ce que tous les gens de Marine accordent, qu'il faut 60 milles d'italie pour un degré équinoctial, il s'ensuivra de-là, que la Mer du Sud doit être plus large de 25. degrez, que les hydrographes ne comptent ordinairement, lesquels ne lui en donnent qu'environ 100. plus ou moins. Car puis qu'il se trouva comme j'aurai occasion de le dire, que la distance depuis l'Isle de *Guam* jusques aux parties Orientales de l'Asie, étoit absolument la même suivant le compte ordinaire, il s'ensuit de-là par une consequence nécessaire, que 25. degrez de longitude ou environ, qu'on compte de distance entre l'Amerique & les Indes Orientales, qui sont à l'Oüest, sont de trop dans la largeur de l'Asie & de l'Afrique, de la Mer Atlantique, ou du Continent de l'Amerique, ou de tout cela ensemble; & partant le Globe de la terre en doit être diminué d'autant. Pour mettre cette verité dans un plus grand jour, j'ajoûterai, que quant à la Mer d'Ethiopie ou des Indes, elle doit être à beaucoup près moins large qu'on ne compte en géneral; s'il est vrai ce que j'ai entendu dire mille & mille fois à divers hommes de Mer habiles, avec lesquels je me suis entretenu dans ces pays-là, que les vaisseaux qui vont du Cap de Bonne Esperance à la nouvelle Hollande (tous ceux qui vont à *Java* ou aux environs tiennent cette latitude)

de) ſe trouvent échouez, & quelquefois en riſque de perir, lors qu'ils croient être bien loin. De-là vient peut-être que les Hollandois nomment cette partie de la côte d'un mot qui vient du verbe attirer, comme ſi c'étoit un aiman qui attirât les navires, & qui les avertit de s'en éloigner. Mais je croirois plus volontiers que c'eſt la proximité de la terre qui les ſurprend, & non un goufre, ou choſe ſemblable. Pour la largeur de la Mer Atlantique, je ſai de bonne part qu'on lui donne 6. 7. 8. à 10. degrez de trop. Car outre les differentes Cartes que j'en ai fait ſur les diverſes relations de perſonnes experimentées, qui m'ont confirmé la même choſe, Monſieur Cambis, qui a fait pluſieurs voyages en qualité de Contre-maître du Cap. Lopez ſur la côte de Guinée aux Barbades, & qui paſſe pour un homme fort ſenſé ; m'a ſouvent dit qu'il l'a toûjours trouvée entre 60. & 62. degrez, au lieu qu'on la met à 68, 69. 70. & 72. degrez dans les Cartes ordinaires.

Quant à la ſuppoſition que nos gens de marine font en ne comptant que 60. milles pour un degré, je n'ignore pas combien elle a été examinée, & principalement dans ces derniers tems. Je ſai auſſi que ceux qui étoient pour 70. degrez & au deſſus l'ont emporté ; Mais juſques à ce que je puiſſe me convaincre par de meilleures raiſons de la juſteſſe & de l'exactitude des experiences qui ont été faites ſur terre par Mr. Norwood & autres, conſiderant ſur tout l'inégalité de la ſurface de la terre, auſſi bien que l'obliquité de la methode qui me fait un peu douter de leurs meſures, je ne puis faire autre choſe que de m'en tenir au calcul general de la marine, confirmé pour l'eſſentiel par l'experience journaliere, juſques à ce qu'on ait produit quelque choſe de plus certain que ce qu'on a avancé juſqu'ici. Car nous qui faiſions voiles au Nord ou au Sud, nous trouvames au lieu où nous nous propoſions d'aller, dans un tems qui quadre aſſez avec ce que nous diſons de la ſuppoſition or-

ordinaire : accordant ce qui eſt de raiſon pour les petits détours inévitables à l'Eſt ou à l'Oüeſt. Pourquoi donc ne nous ſervirons-nous pas en traverſant les Meridiens de la même eſtime que nous avons trouvée ſi juſte, lors que nous avons fait route ſur les Meridiens; Pour ce qui regarde nôtre voyage à *Guam* en particulier, nous augmenterions plûtôt que de diminuer le compte que nous faiſons de ſa longueur, attendu les vents d'Eſt & la violence des courans. Portant donc après nous nôtre ligne de minute comme il eſt ordinaire en pareil cas, ſi nous calculions le ſillage de nôtre ligne, & que nous comptaſſions ſur le pied que la ligne étoit en arriere, ce qui va d'ordinaire à 3. ou 4. milles ſur 100. lors que le vent eſt auſſi frais que celui que nous avions, il auroit fallu comparer plus de 125. degrez. Mais nous ne fimes point cela dans ce voyage, quoi que ce ſoit l'ordinaire.

Mais revenons à nôtre voyage. L'Iſle de *Guam* ou de *Guahon* comme prononcent les Indiens naturels, eſt une des Iſles Ladrones, & appartient aux Eſpagnols, qui y ont un petit Fort avec 6. canons, un Gouverneur, & 20. ou 30. Soldats. C'eſt-là où ſe viennent rafraichir leurs vaiſſeaux des Philippines qui vont d'*Acapulco* à *Manilla*; mais pour le retour les vents ne leur laiſſent pas aiſément reprendre cette route. Les Eſpagnols ont depuis peu nommé *Guam* l'Iſle Marie. Elle a environ 12. lieues de long, & 4 de large; ſituée au Nord & au Sud. Elle eſt paſſablement élevée & plate.

Le 21. de Mai 1686. à onze heures du ſoir, nous mouillames près du milieu de l'Iſle de *Guam* du côté de l'Oüeſt, à un mille de la côte. De loin elle paroît plate & unie; mais à meſure qu'on en approche, on s'apperçoit qu'elle panche du côté de l'Eſt qui eſt le plus élevé, elle eſt défendue par des rochers eſcarpez qui arrêtent la violence de la Mer, qui y bat continuellement, pouſſée qu'elle eſt par les vents aliſez,

ſez. On ne ſauroit ancrer de ce côté-là. A l'Occident elle eſt aſſez baſſe & pleine de Bayes ſablonneuſes, diviſées par autant de pointes de rochers. Le terroir eſt rougeatre, aride, & paſſablement fertile. Les principaux fruits qu'elle produit ſont du Ris, des pommes de pin, des melons d'eau, des melons muſquez, des oranges & des citrons, des noix de Cacao, & une ſorte de fruit que nous nommons fruit à Pain.

Les Cacaotiers croiſſent près de la Mer, du côté de l'Occident, dans de grands bois de trois ou quatre milles de long, & d'un ou deux de large. Cet arbre eſt à peu près de la figure de l'arbre à Chou, & lui reſſemble ſi fort qu'on a de la peine à les diſtinguer de loin l'un d'avec l'autre. La ſeule diference qui les fait reconnoître, eſt que le Cacaotier a plus de branches, & que l'arbre à Chou eſt d'ordinaire plus haut, quoi qu'en certains endroits les Cacaotiers ſoient extremément hauts.

La noix, qui eſt le fruit, croît à la tête de l'arbre, entre les branches, & cela par pelotons, 10. ou 12. noix à chaque peloton. La branche qui pouſſe le peloton eſt groſſe environ comme le bras, & de la même longueur allant toûjours en appetiſſant. Elle eſt jaunatre, pleine de nœuds, & extrémement forte. La noix eſt d'ordinaire plus groſſe que la tête. L'écorce exterieure a près de deux pouces d'épaiſſeur avant que de venir à la coquille, qui eſt noire, épaiſſe & fort dure. Il y a des noix dont la chair a près d'un pouce d'épaiſſeur, attachée en dedans tout autour de la coquille, & au milieu une cavité qui contient environ une pinte de liqueur, plus ou moins ſuivant la groſſeur de la noix; Car il y en a de beaucoup plus groſſes les unes que les autres.

Cette cavité eſt pleine d'une eau douce, délicate, ſaine, & rafraichiſſante. Pendant que la noix croît, tout le dedans eſt plein de cette eau ſans aucune chair: Mais



Mais à mesure que la noix mûrit, la chair commence à se former & à s'attacher au dedans de la coquille, & est molle comme de la crême: Mais à mesure que la noix mûrit, la chair augmente sa substance & durcit. Cette chair étant mûre, est assez douce, mais fort indigeste, aussi est-il rare d'en voir manger qu'à des étrangers qui n'en connoissent pas les qualitez: Mais durant qu'elle est jeune comme de la bouillie, il y a des gens qui en mangent, & qui la raclent avec une cuillier après qu'ils ont bû la liqueur qu'elle contenoit. J'aime mieux cette eau quand la noix est presque mûre; Car alors elle est tout-à-fait douce & claire.

Lors que ces noix sont mûres & cueillies, l'exterieur de l'écorce devient d'un brun couleur de rouille, en sorte qu'on diroit qu'elles sont mortes & séches: Cependant elles poussent comme les oignons, après qu'elles ont été pendues au soleil durant trois ou quatre mois, ou qu'elles ont demeuré entassées dans une maison ou dans un vaisseau, & si on les plante ensuite il s'en fait un arbre. Avant que de pousser, il se forme en dedans une petite masse ronde & spongieuse que nous apellons pomme. D'abord elle n'est pas plus grosse que le bout du doigt; mais elle croît tous les jours par le moyen de l'eau qu'elle consume, & devient enfin si grosse, qu'elle remplit la cavité de la noix, & c'est alors qu'elle commence à pousser. La noix qui étoit auparavant dure commence à devenir huileuse, & par ce moyen elle donne passage au jet que pousse la pomme, la nature a fait ce jet en sorte, qu'il perce jusqu'au trou qui est à la coquille. Il y a trois trous précisément à l'endroit où la noix est attachée à l'arbre jusques à ce que le jet soit mûr; & même quand il l'est un de ces trous demeure ouvert, & c'est par-là qu'il pousse ses branches. On peut laisser pousser cette seconde noix avant que de la planter jusqu'à un pied & demi ou deux pieds de haut, car pendant long-tems elle croît comme l'oignon de sa propre substance.

Ou-

Outre l'eau qui est dans la noix, on tire aussi de la seve de l'arbre nommé Oddi une espece de vin qui ressemble à du petit lait. Il est doux & fort agreable; mais il faut le boire 24. heures après qu'il est tiré, car passé ce tems-là il devient aigre. Ceux qui ont beaucoup d'arbres tirent de ce vin aigre un esprit nommé *Arack*. On en distille aussi du Ris, & d'autres fruits des Indes Orientales; mais le premier est celui dont on fait le plus de cas pour en faire de la ponche d'une grande delicatesse. * Mais il y faut mettre un peu d'eau de vie pour la fortifier, parce que l'*Arack* n'est pas assez fort pour faire lui seul de bonne ponche. Cette liqueur est principalement en usage aux environs de *Goa*: Aussi l'appelle-t-on *Arack* de *Goa*. La maniere de tirer cette seve de l'arbre, est de couper la pointe de la branche des noix avant qu'elles soient formées. La liqueur qui auroit servi à nourrir le fruit distille dans le trou d'une calebasse qu'on pend à la branche coupée. Elle distille autant de tems qu'il en auroit fallu à mûrir le fruit, & ensuite elle seche. L'arbre a d'ordinaire trois branches à fruit, lesquelles étant coupées comme on vient de dire, l'arbre ne produit rien cette année-là: Mais si l'on n'en coupe qu'une ou deux, celles qui restent donnent du fruit. Tant que cette eau continue à distiler on la tire soir & matin de la calebasse qui la reçoit, & on la vend dans la plûpart des villes des Indes Orientales; ce qui produit un gain considerable: Mais ceux qui la distilent, & qui en font l'*Arack*, font un gain encore plus considerable. Il y a aussi grand profit à faire sur le fruit, soit pour la noix, soit pour la coquille.

La chair est fort en usage pour faire du bouillon. Quand la noix est seche on la tire de la gousse, & donnant deux bons coups au milieu de la noix, elle se fend en deux parties égales, & l'eau tombe: Ensuite on rape la chair ou la noix avec une petite rape faite ex-

* *On a dit ailleurs ce que c'est que cette liqueur composée.*

exprès, & ce qu'on a rapé étant mis dans un peu d'eau fraiche, la blanchit comme du lait. Avec cette eau on cuit de la volaille ou autre ſorte de viande, & cela fait un bouillon de très-bon goût. Nos Anglois ſe ſervent de cette eau au lieu de lait pour cuire du Ris; & c'eſt pour cela qu'ils font proviſion de noix de Cacao. C'eſt un ſecret qu'ils ont appris des naturels du pays.

Mais le plus grand uſage de cette noix, eſt d'en faire de l'huile, dont on ſe ſert à brûler & à frire. Pour faire cette huile, on rape la noix qu'on met tremper dans de l'eau fraiche. Enſuite on la fait bouillir, & quand elle bout l'huile monte en haut comme de l'écume. Mais il faut que les noix dont on fait l'huile ayent été long-tems cueillies, en ſorte qu'elles ſoient molles & huileuſes.

On ſe ſert aux Indes Orientales de la coquille de ces noix à faire des coupes, des plats, des cuilliers à pot, & des cuilliers de table, & toute ſorte de vaiſſeaux à boire & à manger. On apporte ſouvent en Europe les noix qui ſont bien faites, & on en fait beaucoup de cas. L'envelope de la coquille eſt d'un grand uſage pour faire des cordages, car ces envelopes étant ſeches, ſont pleines de petits cordons & filets qui étant batus deviennent mous, & ſe détachent de l'autre ſubſtance avec laquelle ils étoient confondus. Cette ſubſtance tombe comme de la ſciure, & les ſeuls filets demeurent. Après cela on les file, & on en fait des pelotons pour s'en ſervir ſuivant le beſoin qu'on en a. Pluſieurs cordes de ce fil jointes enſemble font de fort bons cables. Cette manufacture eſt principalement en uſage aux Iſles Maldives. On envoye ce fil dans tous les lieux de negoce pour en faire des cables. J'en fis un à *Achin*. On appelle ces cables-là, cables de *Coire*; & ils ſont de grande durée. Mais il y a une autre ſorte des cables de *Coire*, comme on parle, qui ſont noirs, plus forts & plus durables; car ils ſont faits d'un fil qui croît comme du crin de cheval,

val, au sommet de certains arbres, qui ressemblent presque au Cacaotier. Ces cables viennent pour la plûpart de l'Isle *Timor*. Les Espagnols de la Mer du Sud font de la gousse des noix de Cacao, un fil de carret pour marquer leurs vaisseaux, beaucoup meilleur que celui qu'on fait de Chanvre, & l'on dit qu'il ne se pourrit jamais. Le Capitaine Knox qui est Auteur de la Relation de Ceylan m'a dit, qu'on faisoit en certains endroits des Indes, de grosse toile de la gousse des noix de Cacao, & qu'on s'en servoit à faire des voiles. J'ai vû moi-même de grosse toile à voile, faite de quelque chose d'approchant : Mais je ne saurois dire si c'étoit la même chose ou non.

Je me suis étendu sur ce sujet, pour donner au Lecteur une relation particuliere de l'utilité & de l'avantage d'un arbre, qui est peut-être le plus necessaire & le plus commode à la vie humaine, qu'il y ait au monde. Cependant cet arbre si necessaire, & si estimé aux Indes Occidentales, est à peine regardé aux Indes Orientales, faute de connoître les avantages qu'il peut apporter. C'est en partie pour l'amour de mes compatriotes de l'Amerique que j'en ai parlé si amplement. Tous les climats chauds lui sont propres, & il est si vigoureux & dans sa naissance, & quand il est devenu grand, qu'il vient aussi bien dans le sable, que dans la bonne terre. J'ai remarqué qu'il profite fort bien dans des Isles basses & sablonneuses de l'Oüest de Sumatra, que la Mer inonde à chaque Printems: Et quoi que les noix n'y soient pas fort grosses, on n'y perd pas beaucoup pour cela ; Car la chair en est épaisse & douce, & le lait ou l'eau qui y est contenue plus agreable & de meilleur goût, que celle des noix qui croissent en bonne terre, lesquelles sont plus grosses à la verité, mais beaucoup moins délicates. Celles de *Guam* viennent dans un terroir aride d'une grosseur mediocre : Mais je ne croi pas en avoir jamais mangé d'un goût si exquis.

Voi-

Voilà tout ce que j'avois à dire des noix de *Cacao.*

Le Limon eſt une eſpece de Limon bâtard, ou ſauvage. L'arbriſſeau qui le porte eſt piquant comme un buiſſon, & plein de petites branches. Dans la Jamaïque & ailleurs on en ferme les jardins & les champs, en les plantant ou les ſemant près à près. Ils viennent ſi épais, & s'étendent ſi fort, qu'ils font une très-bonne haye. Le fruit reſſemble au Limon, ſi ce n'eſt qu'il eſt plus petit, l'ecorce eſt mince, & le dedans plein de jus. Ce jus eſt fort piquant, & cependant d'un goût agreable, quand on y met du ſucre, pour en corriger les acides. On s'en ſert principalement à faire de la Ponche dans les Indes Orientales & Occidentales, à terre & en Mer, & c'eſt pour cela qu'on nous en envoye tant tous les ans en Angleterre de nos plantations de l'Amerique. On s'en ſert auſſi à faire une certaine ſauce qu'on appelle la ſauce au poivre. On la fait avec du poivre en gouſſe qu'on apelle communément poivre de Guinée. Après qu'il a bouilli dans l'eau, on le ſale, & on y mêle pour le conſerver du jus de Limon. Il y a aux Indes Orientales & Occidentales quantité de Limons ſous les Tropiques.

Le fruit à Pain comme nous l'apellons, croît ſur un grand arbre, auſſi gros & auſſi haut que nos plus gros pommiers. Sa tête eſt large & pleine de branches, & de feuilles noiratres. Le fruit croît aux branches comme les pommes. Il eſt auſſi gros qu'un pain d'un ſou, lors que le froment eſt à 5. Chellings le boiſſeau; de figure ronde, avec une écorce épaiſſe & forte. Quand il eſt mûr il eſt jaune & liſſé, & d'un goût plaiſant & agreable. Les naturels de cette Iſle s'en ſervent au lieu de pain. Ils ne le cueillent que quand il eſt bien mûr, c'eſt-à-dire quand il eſt verd & dur. Alors on le cuit au four, où l'écorce ſe grille & ſe noircit. On ôte le grillé, & il reſte une croute mince & tendre, & le dedans eſt bon, tendre, &

blanc comme la miete d'un pain d'un ſou. Ce fruit n'a ni pepin ni noyau, mais tout eſt ſubſtance pure comme le pain. Il faut le manger frais, car ſi l'on le garde plus de 24. heures, il devient ſec, de mauvais goût, & prend à la gorge; mais il eſt fort agreable avant que d'être trop raſſis. Ce fruit dure 8. mois de l'année, durant lequel tems, les naturels ne mangent point d'autre pain que cela. Je n'ai vû que là de cette ſorte de fruit. Les originaires du pays nous dirent, que ce fruit eſt fort abondant dans toutes les autres Iſles Ladrones, mais je n'ai pas entendu dire qu'il y en eût ailleurs.

Guam a auſſi quelque Ris: Mais comme le terroir en eſt aride, il n'eſt pas fort propre à cette ſemence: auſſi n'en ſeme-t-on pas beaucoup. Le poiſſon y eſt rare: Cependant il y en avoit beaucoup à l'endroit où nôtre barque toucha, c'eſt auſſi-là que les habitans vont ordinairement pêcher.

Les gens du pays ſont robuſtes, & ont les membres gros & bien formez. Ils ſont noiratres comme les autres Indiens; ils ont les cheveux noirs & longs, les yeux mal proportionnez; le nez grand, les levres groſſes, & les dents paſſablement blanches. Ils ont le viſage long, & l'air feroce. Cependant nous les trouvames & civils & obligeans. Il y en a pluſieurs d'incommodez d'nne eſpece de lepre; maladie fort commune à *Mindanao*; C'eſt pourquoi j'en parlerai plus amplement dans le Chapitre ſuivant. Les Guamois ſont fort ſains à cela près, & ſur tout durant la ſaiſon ſeche: Mais durant les humiditez qui viennent en Juin, & durent juſqu'en Octobre, l'air eſt plus épais & plus mal ſain; ce qui cauſe des fievres: Mais les pluyes n'y ſont ni violentes, ni de durée. Car cette Iſle eſt tellement à l'Oüeſt, & ſi éloignée des autres Iſles Philippines ou autres terres, qu'il eſt rare que les vents d'Oüeſt ſouflent ſi loin, & quand i's y ſouflent, ce n'eſt pas pour long-tems. Mais les vents d'Eſt y ſouflent continuellement; qui ſont

ſont des vents ſecs & ſains ; auſſi cette Iſle eſt-elle très-ſaine, comme nous l'apprimes durant le ſejour que nous y fimes. Il n'y a point de gens au monde plus ingenieux que les Guamois à faire des chaloupes, ou Pros, comme on les nomme dans les Indes, qui leur ſont de grand uſage pour leur divertiſſement. Ces chaloupes ſont pointuës par les deux bouts ; le fond eſt tout d'une piece, comme le fond d'un petit Canot, fort proprement percé, & de bonne épaiſſeur. Ce fond ſert de quille. Le bateau a environ 26. ou 28. pieds de long. Le côté de la quille qui eſt à l'eau, eſt rond ; mais il va en penchant. Pour le dedans il eſt preſque plat, fort proprement percé, environ d'un pied de large. Sur ce fondement on bâtit les deux côtés du bateau de la hauteur de cinq pieds, & d'une planche étroite, qui n'a pas plus de 4. ou 5. pouces de large. Chaque bout du bateau tourne en rond avec beaucoup de propreté. Mais ce qu'il y a de fort ſingulier eſt, qu'un côté de la chaloupe eſt fait perpendiculairement comme une muraille, pendant que l'autre eſt rond, & fait comme les autres vaiſſeaux avec un large ventre. Preciſément au milieu, & tirant en haut la chaloupe a quatre ou cinq pieds de large, ou plus, à proportion qu'elle eſt longue. Le Mât eſt juſtement au milieu, & a une longue vergue qui va du haut en bas comme la vergue de Mizaine. Un bout de cette vergue va juſqu'au bout de la proue, où elle s'emboite dans une mortaiſe faite exprès, & qui la tient ferme. L'autre bout pend ſur la poupe. La voile eſt attachée à cette vergue. Au pied de la voile eſt une autre petite vergue, pour tenir la voile étendue en quarré, ou pour la rouler quand le vent eſt fort : Car par ce moyen on hauſſe & baiſſe la voile comme on veut, ſelon que le vent eſt plus ou moins violent. Le long du flanc du bateau, & à la même hauteur, à environ 6. à 7. pieds de diſtance, eſt attaché un autre petit bateau ou Canot, fait d'un tronc de bois fort leger, preſqu'auſſi long que le grand bateau ; mais

moins large, puis qu'il n'a pas plus d'un pied & demi de largeur par le haut, & pointu à chaque bout comme un coin. Deux pieces de bois * d'environ 8. ou 10. pieds de long, & de la grosseur de la jambe sont placées en travers du grand bateau, à chaque bout & à la distance de 7. pieds l'une de l'autre, qui affermissent le petit, & le rendent contigu à l'autre. Ces deux pieces de bois que les Anglois & les Hollandois apellent *Outlagers* servent à tenir le grand bateau droit, & l'empêcher de renverser, parce que le vent étant en quelque maniere toûjours Est (& quand il seroit Oüest ce seroit la même chose) & ces Isles étant pour la plûpart au Nord & au Sud, on tourne du côté du vent la partie plate du bateau sur laquelle on fait voile, & par consequent le ventre avec son petit bateau est à couvert: Et comme on peut mettre devant, le côté du bateau qu'on veut, il n'est pas besoin de revirer de bord comme font tous nos vaisseaux, attendu que les deux bouts du bateau sont ce qu'on veut ou la poupe, ou la proue. Quand on a le vent, & qu'on veut revirer de bord, celui qui tient le Gouvernail s'éloigne un peu du vent, & par ce mouvement la poupe vient au vent, & devient en même tems proue, en changeant seulement le bout de la vergue. Ce bateau se gouverne avec une grosse piece de bois au lieu de Gouvernail. J'ai cru devoir particulariser la description de cette sorte de vaisseau, parce que je croi qu'il n'y en a pas au monde de meilleurs. J'ai fait ici l'épreuve de la legereté d'un de ces vaisseaux pour ma propre satisfaction.

Nous faisions route avec nôtre ligne. † Elle avoit douze nœuds, qui furent plûtôt passés qu'un sable de

* *Ce bois est d'un arbre qu'on appelle Bambo.*

† *C'est une corde à plusieurs nœuds de distance en distance, roulée sur une machine qui tourne. Un homme tient la machine: & chaque nœud qui coule dans l'eau marque combien le vaisseau fait de chemin en autant de tems que la ligne a coulé.*

de demi minute ne fut écoûlé. Suivant ce compte il peut faire pour le moins 12. milles par heure: Mais je croi qu'il en pourroit faire 24. dans le même espace de tems, c'étoit un plaisir de voir la vitesse avec laquelle le petit bateau alloit à côté du grand.

Les Indiens ne sont pas moins experimentez à mener ces bâtimens qu'à les construire. J'ai entendu dire qu'ils alloient de *Guam* à une des Isles Ladrones, qui en est éloignée de 30. lieues, qu'ils y font leurs afaires & reviennent en moins de 12. heures. On m'a dit qu'un de ces batimens ayant été envoyé exprès à *Manilla* distant de plus de 400. lieues de *Guam*, il fit le voyage en 4. jours. On se sert de ces bateaux ou Pros en plusieurs endroits des Indes Orientales; mais ils ont un ventre & un petit bateau de chaque côté. Je n'en ai vû qu'un à *Mindanao* qui n'avoit qu'un ventre & un petit bateau d'un côté, & qui étoit plat de l'autre côté; mais bâti avec moins de propreté.

Les maisons des Guamois naturels sont petites & propres, & bien couvertes de feuilles de Palmeto. Ils demeurent ensemble du côté de l'Oüest dans les villages maritimes, & ont des Prêtres Espagnols pour les instruire dans la Religion Chrétienne.

A l'Oüest tirant vers le Midi, les Espagnols ont un petit fort avec six pieces de Canon, un Gouverneur, & 20. ou 30. Soldats de leur nation. Voilà tout ce qu'il y a d'Espagnols dans l'Isle à deux ou trois Prêtres près. Peu de tems avant nôtre arrivée, les habitans s'étoient soulevez contre les Espagnols, & en avoient tué plusieurs: Mais enfin le Gouverneur l'emporta avec sa garnison, & les chassa du fort. Les Indiens se voyant frustrez de leurs esperances, se jetterent sur les Plantations qu'ils ruinerent, & passerent ensuite aux autres Isles. Il y avoit alors dans cette Isle 3. à 400. Indiens, mais à present ils ne sont pas plus de 100. Car tous ceux qui étoient de cette conspiration s'enfuirent. Quant à ceux qui restent,

s'ils n'eurent pas actuellement part à ce soulevement, cela n'empêche pas néanmoins qu'ils ne soient malintentionnez pour les Espagnols ; Car ils nous offrirent de nous mener au Fort, & de nous aider à conquerir l'Isle : Mais le Capitaine Swan ne fut pas d'avis de chagriner là les Espagnols.

Nous n'avions pas encore mouillé, qu'un Ecclesiastique vint à bord de nuit avec trois Indiens. D'abord ils nous demanderent d'où nous venions, & qui nous étions. Nous leur répondimes en langue Espagnole que nous étions Espagnols, & que nous venions d'*Acapulco.* Comme la nuit étoit obscure, ils ne pûrent voir la fabrique de nôtre vaisseau, ni bien discerner qui nous étions. Ils vinrent donc à bord ; mais s'appercevant qu'ils s'étoient trompez en prenant nôtre vaisseau pour un vaisseau Espagnol, ils voulurent s'échaper ; mais nous retinmes leur bateau, & les fimes monter. Le Capitaine Swan reçut l'Ecclesiastique avec beaucoup de civilité, & l'ayant mené dans sa chambre lui dit, que le manque de provisions l'avoit contraint d'approcher de leur Isle ; qu'il n'y venoit point comme ennemi, mais comme ami pour y acheter les choses dont il avoit besoin : Et que cela étant, il le prioit d'écrire au Gouverneur pour lui apprendre qui ils étoient, & pourquoi ils venoient; & qu'enfin puis qu'il etoit à bord, il étoit resolu de l'y retenir en ôtage jusques à ce qu'il eût des provisions. Le Moine dit au Capitaine Swan, que les provisions n'étoient pas rares dans l'Isle; & qu'il étoit persuadé que le Gouverneur feroit ce qu'il pourroit pour lui en faire avoir.

Le lendemain au matin, les Indiens qui étoient venus avec le Moine, furent envoyez au Gouverneur avec deux lettres, l'une du Moine, & l'autre du Capitaine Swan. Celle-ci étoit des plus obligeantes, & accompagnée de 4. aunes d'écarlate qu'il lui envoyoit pour present, avec une piece de galon d'or & d'argent fort large. Le Gouverneur demeure au bout du

Midi

Midi de l'Isle du côté de l'Oüest, & à environ cinq lieues de l'endroit où nous étions: C'est pourquoi nous n'attendions réponse que le soir, ne sachant pas encore combien les bateaux de ces Indiens étoient legers. Le Canot Indien étant parti, nous laissâmes deux des nôtres, dont l'un alla pêcher, & l'autre fut à terre chercher des noix de *Cacao*. Nos pêcheurs ne firent rien: Mais ceux qui étoient allez à terre revinrent chargez de noix de *Cacao*.

Environ les onze heures du même matin, le Gouverneur fit réponse au Capitaine Swan pour le remercier de son present, & lui offrit autant de provisions qu'il y en avoit dans l'Isle, & dont on pouvoit se passer: Et pour lui témoigner sa reconnoissance, il lui envoya six cochons d'une petite espece, mais les plus excellens & les meilleurs que j'aye jamais mangé, autant qu'il peut m'en souvenir. On les nourrit de noix de *Cacao*, & la chair en est ferme comme celle du plus excellent bœuf. Ils étoient sans doute de ceux qu'on éleve dans l'Amerique, & qui viennent originairement d'Espagne. Il envoya aussi 12. Melons musquez bien plus gros que ceux que nous avons en Angleterre; & autant de melons d'eau, les uns & les autres très-excellens. Il envoya en même tems ordre aux Indiens d'un village qui n'étoit pas éloigné de nôtre vaisseau, de nous cuire tous les jours autant de fruit à pain que nous en demanderions, & de nous aider à amasser autant de noix à *Cacao* que nous en aurions besoin: Ce qui fut executé, & tous les jours on nous apportoit autant de fruit à pain tout chaud que nous en pouvions manger. Après cela, le Gouverneur nous envoya tous les jours un ou deux Canots avec des cochons & du fruit, nous demandant en revanche de la poudre, du plomb, & des armes qui lui furent envoyées. Nous avions un beau & gros Dogue d'Angleterre que le Gouverneur demanda, & que nôtre Capitaine lui donna fort honnêtement, quoique contre le gré de plusieurs de ses gens qui l'estimoient

moient beaucoup. Le Capitaine Swan tâcha d'avoir du Gouverneur une lettre de recommandation pour des Marchands de *Manilla*, parce que son dessein étoit alors d'aller au Fort Saint George, & de-là à *Manilla*: Mais cette negociation se fit sans que personne de l'equipage en sût rien. Pendant que nous étions-là, le navire d'*Acapulco* arriva à la vûe de l'Isle; mais nous ne le vimes point; parce que le Gouverneur y avoit envoyé, pour avertir que nous etions-là. Il fit donc voiles au Midi de l'Isle, & ayant passé sur le même fonds bas où nôtre barque avoit pense se briser, il courut risque d'y faire naufrage. Son Gouvernail se rompit, & il eut bien de la peine à se tirer d'affaire; encore ne fut-ce qu'après trois jours de travail. Quoi que ce fonds bas soit proche de l'Isle, & que les Indiens y aillent pêcher tous les jours: Cependant le maître du vaisseau d'*Acapulco*, qui devoit, ce semble, connoître le terrain, ne savoit pas qu'il y eût-là de fond bas. Nous n'apprimes que sur la côte de *Manilla* que le navire d'*Acapulco*, eût touché; mais les Guamois nous dirent bien qu'il étoit à la vûe de l'Isle; ce qui échaufa beaucoup nos gens qui vouloient lui donner la chasse. mais ils en furent dissuadez par le Capitaine Swan qui avoit dès lors entierement renoncé aux actes d'hostilité.

Le 30. de Mai, le Gouverneur envoya son dernier present, qui fut quelques Cochons, une cruche de *Mangos* salez, une autre de bon poisson salé, & une troisieme de pain de fin froment, fait en biscuit, mais moins dur. Il envoya outre cela 6. ou 7. sacs de Ris, nous faisant des excuses de ce qu'il ne pouvoit plus nous envoyer de provisions, disant pour raison qu'on ne pouvoit pas se passer de celles qui restoient dans l'Isle. Il nous manda aussi que le * *Monson* aprochoit, & qu'il nous conseilloit de partir, à moins que nous ne fussions resolus de retourner dans l'Ame-

rique

* *Monson est un vent d'Oüest qui dure plusieurs mois sans discontinuer.*

rique. Le Capitaine Swan le remercia de ses honnêtetés & de son conseil, & prit congé. Le même jour il renvoya à terre le Moine que nous avions retenu à bord, depuis le jour de nôtre arrivée, & lui fit present d'une grosse horloge de cuivre, d'un Astrolabe, & d'un grand Telescope, en recompense dequoi le Moine nous envoya 6. cochons, un cochon de lait, trois ou quatre boisseaux de patates, & 60. livres de Tabac de *Manilla*. Ayant alors autant de provisions qu'il nous en faloit pour nous rendre à *Mindanao*, où nous étions resolus d'aller, nous nous preparames au départ. Nous avions autant de noix de *Cacao* que nous en pouvions loger, avec cela bonne provision de Ris, & environ 50. cochons salez.

CHAPITRE XI.

Ils prennent la resolution d'aller à Mindanao. *Leur départ de l'Isle de* Guam. *Isles Philippines. Isle de* Luçon, *sa ville capitale, & son port*, Manilo, Manila, *ou* Manilho. *Riche commerce qu'on pourroit faire dans ces Isles. De l'Isle de Saint Jean. Leur arrivée à* Mindanao. *Description de cette Isle. Sa fertilité. Des* Libby *arbres, & du* Sago *qu'on en fait. Arbre de Plantain, son fruit, sa liqueur, & le drap qu'on en fait. Arbre de Plantain d'une plus petite espece à* Mindanoa. *Bananes, écorce de Girofle, & Muscades, & moyen dont se servent les Hollandois pour s'emparer des épiceries. Noix de Betel. De l'arbre nommé* Arek. Durian, *arbre & fruit de* Jaca. *Des animaux de* Mindanao. *Insecte venimeux nommé cent pieds, ou quarante jambes, & autres. Des oiseaux, des poissons, &c. Temperature du Climat; des vents, des Grains,*

des pluyes, & de la temperature de l'air durant tout le cours de l'année.

DUrant le ſejour que nous fimes à *Guam* nous primes la reſolution d'aller à *Mindanao*, qui eſt une des Philippines ſur ce que le Moine & autres nous avoient dit, que cette Iſle étoit abondante en proviſions ; que les Inſulaires étoient Mahometans, & qu'ils commerçoient autrefois avec les Eſpagnols ; mais qu'ils étoient alors en guerre avec eux. Tout cela nous fit croire qu'il étoit à propos d'aller à cette Iſle ; Car outre que c'étoit nôtre chemin pour nous rendre aux Indes Orientales, que nous avions reſolu de viſiter ; que le *Monſon* ou vent d'Oüeſt approchoit, qui nous obligeroit bien-tôt à nous refugier en quelque endroit, & que la grande Iſle de *Mindanao* étoit le meilleur havre & le meilleur lieu que nous pouvions eſperer ; outre tout cela, dis-je, les habitans de *Mindanao* étant alors en guerre avec les Eſpagnols, à ce qu'on nous diſoit, mais fauſſement, nos gens qui croyoient qu'il étoit honteux de piller ſans permiſſion, eſperoient d'obtenir commiſſion du Prince de l'Iſle, pour butiner les vaiſſeaux Eſpagnols des environs de *Manilla* ; & que *Mindanao* ſeroit le lieu de leur rendez-vous. En cas que le Capitaine Swan eût eu envie de gagner quelque port Anglois, ſes gens qui croyoient qu'il avoit deſſein de les abandonner, eſperoient néanmoins de trouver à *Mindanao* des vaiſſeaux & des pilotes, pour aller croiſer ſur la côte de *Manilla*. Pour le Capitaine Swan, il avoit aſſez bonne envie d'aller à *Mindanao*, parce que ce voyage convenoit parfaitement bien à ſon deſſein : Ainſi le voyage fut reſolu d'un conſentement unanime.

Nous partimes donc de *Guam* pour *Mindanao* le ſecond de Juin 1686. avec un beau tems & un vent d'Eſt aſſez violent qui dura 3. ou 4. jours. Après cela le tems étant devenu pluvieux, le vent devint Oüeſt ; mais ce fut pour ſe remettre bien-tôt à l'Eſt. Il ſoufloit

floit assez gaillardement, & se tournoit souvent au Sud-Est ; Car quoi qu'aux Indes Orientales, les vents changent au mois d'Avril, nous trouvames néanmoins que c'etoit-là la saison du changement des vents, l'autre saison où les vents changent étant dans toutes les Indes le mois d'Octobre, tantôt plûtôt, tantôt plus tard. Quant à nôtre voyage de *Guam* aux Isles Philippines, nous trouvames comme je l'ai déja insinué, qué nos Cartes communes sont assez justes.

Le 21. de Juin nous arrivames à l'Isle de Saint Jean, qui est une des Philippines. Les Isles Philippines sont plusieurs grandes Isles, qui comprennent environ 13. degrez de latitude en longueur, & s'étendent depuis près de 5. degrez de latitude Septentrionale, jusqu'au 12. degré & ont en largeur environ 6. degrez de longitude. Elles tirent leur nom de Philippe II. Roi d'Espagne, & appartiennent pour la plûpart à cette couronne à l'heure qu'il est.

La principale de ces Isles est Luçon, situé au Nord de toutes les autres. Ce fut-là que mourut *Magellan* dans le voyage qu'il faisoit actuellement autour du Monde. Car après avoir passé le détroit, qui porte à present son nom, & qui est entre le bout Meridional de l'Amerique, & la terre *Del Fuego*, & avoir couru les Mers du Sud le long des côtes de l'Amerique, passant de là aux Indes Orientales, il vint aux Isles Ladrones : De là faisant encore route à l'Est, il vint aux Isles Philippines, & mouilla à Luçon, où il fit la guerre aux Indiens naturels, qu'il vouloit soumettre à la domination du Roi d'Espagne, son Maître. Il fut tué dans cette guerre par une fleche empoisonnée. Ces Isles sont toutes à present aux Espagnols, qui y ont diverses villes. La principale est *Manilo* qui est un grand port de Mer près du Sud-Est, à l'opposite de l'Isle de *Mindora*. C'est une place forte & de grand commerce. Les deux gros vaisseaux d'*Acapulco* dont on a ci-devant parlé, y vont querir tou-

tes ſortes de marchandiſes des Indes Orientales, que les étrangers y apportent, & ſur tout les Chinois & les Portugais. Les Marchands Anglois du Fort Saint George y envoient quelquefois leurs vaiſſeaux à la derobée, ſous la conduite de pilotes & de matelots Portugais: Car juſques ici il n'y a pas eu moyen de porter les Eſpagnols à commercer avec nous ou avec les Hollandois, quoi qu'ils n'ayent par eux-mêmes que bien peu de vaiſſeaux. Tout cela vient, ce ſemble, de la peur qu'ils ont que nous ne découvrions les richeſſes de ces Iſles; car la plûpart des Philippines, pour ne pas dire toutes, ſont riches en or: & les Eſpagnols n'ont point que je ſache dans ces Iſles de place forte à la reſerve de *Manilo*. Cependant ils ont des villages & des villes en diverſes Iſles, & des Moines ou Prêtres pour inſtruire les Indiens naturels, de qui ils tirent l'or.

Les Eſpagnols, & principalement ceux qui habitent les petites Iſles, negocieroient volontiers avec nous, ſi les défenſes des Gouverneurs étoient moins ſeveres, parce que ces Inſulaires n'ont de marchandiſes que celles qu'on leur porte de *Manilo*, & qui leur reviennent extraordinairement cher. Je croi que ſi les Hollandois ou nous, nous mettions en devoir de negocier avec eux, & de les faire rechercher, nous ne perdrions point nos peines: Car les Eſpagnols ſavent commercer à la dérobée, auſſi bien que nation que je connoiſſe; & nos Jamaïcains le ſavent bien, & en profitent habilement. On m'a dit que le Capitaine Good-lad de Londres, dans un voyage qu'il fit de *Mindanao* à la Chine, toucha à quelques unes de ces Iſles, & y fut honnêtement traité par les Eſpagnols, qui acheterent une partie de ſes marchandiſes à fort bon prix.

Il y a au Midi de *Luçon* 12. ou 14. Iſles, habitées pour la plûpart, comme j'ai dit, par des Eſpagnols. Outre celles-là il y en a une infinité d'autres petites qui ne ſont d'aucune conſideration: Il y en a même

de

de grandes qui ne valent pas mieux, plusieurs n'ont point de noms, ou en ont du moins de si differens, que les Geographes varient extrémement là-dessus.

Les Isles de Saint Jean & de *Mindanao* sont les plus Meridionales de toutes, & les seules des Philippines qui ne sont pas sous l'obeïssance des Espagnols.

L'Isle de Saint Jean est à l'Orient de *Mindanao*; à 3. ou 4. lieues de distance, & à 7. ou 8. degrez de latitude Septentrionale. Cette Isle a environ 38. lieues de longueur, s'étendant au Nord-Nord-Oüest & au Sud-Sud-Est. Le milieu de l'Isle a environ 24. lieues de large. Le côté Septentrional est plus large, & le Meridional plus étroit. L'Isle est assez élevée, & pleine de petites montagnes. Le côté du Sud-Est où je fus à terre, est un terroir gras & noir. Il semble que l'Isle en general a sa part de cette graisse; ce qui se remarque par le grand nombre de gros arbres qu'elle produit; car de quelque côté qu'on la regarde, elle paroit un grand bois.

A la hauteur du Sud-Est nous vimes près de la côte un Canot d'Insulaires. Un de nos Canots le suivit pour parler à ceux qui étoient dessus, mais ils s'enfuïrent d'abord qu'ils se virent suivis. Ils mirent leur Canot à terre, & se sauverent dans les bois, sans qu'il y eût moyen de les faire venir à nous, nonobstant toutes les caresses & les sollicitations que nous leur fimes. A ces hommes près, nous ne vimes là aucunes marques qu'il y eût des habitans en ces quartiers.

Revenus à bord, nous fimes voiles pour *Mindanao*, dont nous étions déja à vûe. Cette Isle est à environ 10 lieues de cette partie de l'Isle de Saint Jean. Le 22. nous arrivames à une lieue de l'Orient de *Mindanao*; & comme le vent étoit Sud-Est, nous fimes route au Nord, sans nous éloigner du côté Oriental, que quand nous fumes à 7. degrez 40. minutes de latitude, où nous mouillames dans une petite Baye, à en-

viron un mille de la terre, & à 10. brasses d'eau sur un fond sale & pierreux.

Comme nous avions trouvé dans quelques-uns de nos livres, que la Ville & l'Isle de *Mindanao* étoient à 7. degrez 40. minutes, nous crumes que le milieu de l'Isle pouvoit être à cette latitude; mais nous fumes fort en peine ne sachans si la ville étoit à l'Orient ou à l'Occident. Si c'eût été une petite Isle exposée aux vents d'Est; nous l'aurions vrai-semblablement cherchée du côté de l'Oüest; car les Isles qui sont sous les Tropiques, & où regnent les vents alisez, ont d'ordinaire leurs havres du côté de l'Oüest, qui est l'endroit le plus à couvert. Mais comme l'Isle de *Mindanao* est couverte du côté de l'Est par l'Isle de saint Jean, il y avoit autant de raison de chercher le havre & la ville de ce côté-ci, qu'ailleurs. Mais étant à la latitude où l'on jugeoit que la ville pouvoit être, quoi que nous fissions route le long de la côte, & à une lieue des terres, nous ne trouvames ni Canots ni gens qui pussent nous faire conjecturer qu'il y eût proche de là ni ville, ni lieu de commerce.

L'Isle de *Mindanao* est la plus grande des Philippines, à la reserve de Luçon. Elle a environ 60 lieues de long, & 40. à 50. de large. La partie Meridionale est à environ 5. degrez, & le côté du Nord-Oüest s'étend presque jusqu'à 8. degrez Nord. Elle est extrémement montueuse & pleine de montagnes & de vallées. Le terroir en est en general profond, noir, & extraordinairement gras & fertile. Les côtez des montagnes sont pierreux, & produisent néanmoins des arbres d'une grosseur & d'une hauteur raisonnable. Il y dans le cœur du pays des montagnes où il se trouve de bon or. Les vallées sont arrosées par d'agreables ruisseaux dont l'eau est fort bonne; & ont diverses sortes d'arbres verds & fleuris tout le long de l'année. Les arbres sont en general fort gros, & la plûpart d'especes qui nous sont inconnues.

Il y en a un entr'autres qui merite d'être connu. Les Insulaires l'appellent arbre de *Libby*. Ces arbres sont sauvages, & croissent près des rivieres où il y en a de grands bois de cinq ou six milles de long. C'est de ces arbres qu'on fait le *Sago* que les pauvres mangent au lieu de pain, durant trois ou quatre mois de l'année. Cet arbre ressemble fort au *Palmeto*, ou à l'arbre à Chou, à cela près qu'il est moins haut que le dernier. L'écorce & le bois sont durs & minces comme une coquille, & pleins d'une mouelle blanche comme celle du Surau. On coupe cet arbre, on le fend par le milieu, & on en tire toute la mouelle, qu'on bat bien avec un pilon de bois dans un grand mortier ou dans un baquet, ensuite on la met dans un linge ou dans une passoire qu'on tient sur le baquet. On verse de l'eau sur la mouelle, & on agite le tout ensemble dans la passoire ou dans le linge en sorte, que l'eau emporte toute la substance de la mouelle, qui passe par le linge & tombe dans le baquet, sans qu'il reste dans la passoire qu'une legere enveloppe qu'on jette: Mais ce qui tombe dans le baquet se repose en peu de tems, & fait au fond du baquet une espece de boue. Cette boue étant formée on jette l'eau & on prend la substance boueuse dont on fait des tourteaux, qui sont un fort bon pain quand ils sont cuits.

Les habitans de *Mindanao* se servent de cela au lieu de pain trois ou quatre mois de l'année. Les Indiens de *Ternate*, de *Tidore*, & de toutes les Isles à épiceries, ont quantité de ces arbres, qu'ils mangent de la même maniere, à ce que j'ai appris de Mr. Caril Rosy qui commande à present un des vaisseaux du Roi. Il étoit alors avec nous, & ayant été laissé à *Mindanao* avec le Capitaine Swan, il passa à *Ternate* où il demeura un an ou deux avec les Hollandois. Le *Sago* qu'on transporte dans les autres parties des Indes Orientales, a été seché par petites pieces comme des dragées, & ceux qui ont le flux de ventre le mangent

gent d'ordinaire avec du lait d'amandes; car il resserre beaucoup, & est un très-bon remede pour cette maladie.

Il y a quantité de Ris en certains endroits de *Mindanao*: mais dans les pays montueux on plante des Yames, des Patates, & des Citrouilles; & tout cela vient fort bien. Les autres fruits de l'Isle sont des Melons d'eau, des Melons musquez, des Plantains, des Bananes, des *Guavas*; des noix Muscades, des Cloux de Girofle, des noix de Betel, des Durians, des *Jacas*, des noix de Cacao, des Oranges, &c.

Je regarde le Plantain comme le Roi des fruits, sans en excepter même le Cacao. L'arbre qui porte ce fruit a 3. ou 3. pieds & demi de tour, & 10. à 12. pieds de haut. Ces arbres ne viennent point de graine; car il semble qu'ils n'en ont point: Mais ils poussent de la racine des vieux. Si l'on arrache ces tendres rejettons, & qu'on les plante ailleurs, ils seront 15. mois avant que de produire; mais si on les laisse dans leur terroir naturel, ils produiront dans douze mois. Le fruit n'est pas plûtôt mûr, que l'arbre déchoit; mais alors il en vient plusieurs jeunes en sa place. Quand cet arbre sort de terre, il pousse deux feuilles; & quand il a un pied de haut, il en pousse encore deux entre les premieres, & peu de tems après deux autres, & ainsi du reste. Quand l'arbre a un mois, vous apercevez un petit corps presqu'aussi gros que le bras, & alors il y a 8. ou 10. feuilles, dont les unes ont 4. ou cinq pieds de haut. Les premiers qu'il pousse n'ont pas plus d'un pied de long, & demi pied de large. La tige qui les porte n'est pas plus grosse que le doigt; mais à mesure que l'arbre hausse, les feuilles s'élargissent. Comme les jeunes feuilles poussent en dedans, aussi les vieilles s'étendent, & leur pointe panche du côté de la terre; d'autant plus longues & larges, qu'elles sont plus proches de la racine. Elles tombent enfin, & se pourrissent; il en pous-

pousse toûjours au sommet de jeunes, qui font que l'arbre est toûjours verd & toûjours fleuri. Quand l'arbre est dans sa perfection, les feuilles ont 7. ou 8. pieds de long, & un pied & demi de large. Elles vont en diminuant jusques au bout, & finissent par une pointe ronde. La tige de la feuille est de la grosseur du bras, presque ronde, & d'environ un pied de long, entre la feuille & le tronc de l'arbre. Si la feuille est en dehors, la partie de la tige qui sort de l'arbre, renferme, ce semble, la moitié du corps, & on diroit que c'est une peau épaisse; & de l'autre côté de l'arbre il y a tout vis à vis une autre peau qui répond à la premiere. Les deux autres feuilles qui viennent en dedans sont opposées l'une à l'autre; mais en sorte que si les deux qui sont en dehors poussent au Nord & au Sud, les autres poussent à l'Est & à l'Oüest, toûjours dans le même ordre. De cette maniere, il semble que le tronc de cet arbre soit composé de plusieurs sortes de peaux, croissant les unes sur les autres. Lors que l'arbre est dans sa parfaite grandeur, il pousse au sommet une tige forte, plus dure qu'aucune autre partie du corps. Cette tige pousse au cœur de l'arbre, de la grosseur & de la longueur du bras. Le fruit vient par pelotons autour de cette tige, qui pousse premierement des fleurs; & ensuite vient le fruit. Il est si excellent, que les Espagnols le préferent à tous les autres fruits, & le regardent comme le plus necessaire à la vie. Il croît dans une gousse de 6. ou 7. pouces de long, & de la grosseur du bras. Cette gousse ou enveloppe est mollete & jaune, quand elle est mûre. Elle est de la figure d'une grosse saucisse, & le fruit qu'elle renferme, n'est pas plus dur que le beurre en tems d'Hiver. Il est d'un goût delicat, & se fond dans la bouche comme de la Marmelade. Il n'a que de la chair sans pepin ni noyau. Ce fruit est si fort estimé des Européens qui sont établis dans l'Amerique, qu'ils ont de coûtume quand ils font une nouvelle plantation, de commen-

cer

cer par faire un bon champ de plantains, qu'ils agrandissent à mesure que leurs familles augmentent. Ils ont un homme qui ne fait que tailler les arbres, & cueillir le fruit quand il juge qu'il en est tems. Les uns ou les autres de ces arbres produisent sans interruption la plus grande partie de l'année; & c'est souvent ce qui fait vivre des familles entieres. Ces arbres ne viennent que dans un terroir bon & gras, & ne profitent point dans une terre maigre & sablonneuse. Les marchez des villes Espagnoles de l'Amerique, comme la *Havane*, *Carthagene*, *Porto-Bello*, &c. sont pleins de Plantations, qui sont ordinairement la nourriture des pauvres. Les prix ordinaire est une demi Reale ou 26. sous la douzaine. Quand on mange ce fruit au lieu de pain, on le rôtit ou on le fait bouillir dans le tems précisément qu'il a toute sa grandeur; mais avant qu'il soit tout-à-fait mûr, ou devenu jaune. Les pauvres ou les Negres qui n'ont ni poisson ni viande à y joindre, le mangent avec une sauce faite avec du poivre en gousse que nous appellons communément poivre de Guinée, du sel & du jus de Citron; ce qui le rend d'un très-bon goût, & beaucoup meilleur qu'une croute de pain sec. Quelquefois pour diversifier ils mangent du Plantain rôti avec un morceau de Plantain crud qui sert de pain & de beurre. De cette maniere ils mangent fort agréablement, & j'ai fait plusieurs bons repas de cette sorte. Quelquefois nos Anglois prennent 6. à 7. Plantains mûrs, ils les hachent; en font une masse, & la font bouillir en guise de pouden *, qu'ils apellent côte de maille par plaisanterie; voulant dire par-là que ce ragoût garantit le ventre de la faim, comme la côte de maille garantit le corps des coups. Aussi est-il très-bon pour diversifier. On fait aussi de ce fruit de très-bonnes Tartes; & les Plantains verds coupez par petites tranches, & sechez au soleil, se gar-

* *C'est un ragoût Anglois fort connu & fort estimé en Angleterre.*

gardent long-tems, se mangent comme des figues, & sont d'un goût fort bon & très-agreable. Les Indiens de Darien en gardent long-tems. Ils le sechent à un petit feu, le hachent & en font des masses. Les Moskites Indiens prennent du Plantain mûr, & le rôtissent; ils mettent ensuite une pinte & demi d'eau dans une calebace, & expriment le Plantain par pieces, le mêlent avec de l'eau, & boivent ensemble cette liqueur qu'ils appellent *Mishlaw*. Elle est agreable, douce & nourrissante, & approche du ragoût qu'on fait en Angleterre avec des pommes & de l'Aile, & qu'on apelle en Anglois *Lambs Wool*, c'est-à-dire, laine d'agneau. C'est de ce fruit seul que subsistent aux Indes Occidentales plusieurs milliers de familles Indiennes. Pour faire cette boisson, ils prennent 10. à 12. Plantains mûrs qu'ils jettent dans un baquet: Ensuite ils y mettent huit pintes d'eau, & dix heures après, cela fermente & écume comme du moût de biere. Elle se peut boire 4. heures après qu'elle est faite. En suite on la met en bouteilles, & on la boit à mesure qu'on en a besoin. Mais elle ne se garde pas au de-là de 24. ou 30. heures. Aussi ceux qui se servent de cette boisson, en font tous les matins de la maniere qu'on vient de dire. Le premier voyage que je fis à la Jamaïque, je ne pouvois boire que de cette liqueur. Elle est vive, rafraichissante, & fort agreable: mais venteuse aussi-bien que le fruit dont elle est composée, quand il est mangé crud. Ce n'est plus cela quand il est bouilli ou rôti. Passé 30. heures cette liqueur aigrit; & si vous la mettez alors au soleil, il s'en fait de fort bon vinaigre. Ce fruit croît dans toutes les Indes Occidentales, qui sont son climat naturel; mais il vient aussi en Guinée, & dans les Indes Occidentales.

Comme ce fruit est d'un grand usage pour la nourriture, l'arbre qui le porte n'est pas moins utile à faire des vétemens; ce que je n'ai su qu'après avoir été à *Mindanao*. Le vulgaire de cette Isle n'est habillé que des

des Draps qu'on fait de cet arbre. Cet arbre ne produit qu'une fois ; & quand le fruit eſt mûr, on le coupe près de terre lors qu'on a deſſein d'en faire du drap. Un coup de machet ou long couteau le partagera en deux : Alors on coupe la tête laiſſant un tronc de 8. ou 10. pieds de long. On ôte l'écorce exterieure qui eſt fort épaiſſe du côté des racines. Deux ou 3. de ces écorces étant ôtées, le tronc devient en quelque maniere d'une égale groſſeur, & de couleur blanchatre. Enſuite on fend ce tronc par le milieu : Cela étant fait, on fend encore les deux moitiez, le plus près du milieu qu'on peut. On laiſſe tous ces morceaux au ſoleil durant 2. ou 3. jours, pendant leſquels une partie de l'humidité de l'arbre ſe ſeche, & les bouts paroiſſent alors pleins de petits filets. Les femmes, dont l'occupation eſt de faire le drap, prennent un à un ces filets qui s'enlevent aiſément depuis un bout du tronc juſqu'à l'autre, de la groſſeur à peu près d'un fil mal blanchi ; car les filets ſont naturellement d'une groſſeur fixe, & comme les draps de la même nature & de la même fineſſe. Mais quand ce drap eſt neuf il eſt dur, & dure peu, & eſt un peu gluant quand il eſt mouillé. On en fait des pieces de 7. à 8. verges de long, la chaine & la treme ſont de la même groſſeur, & de la même matiere.

Il y a dans cette Iſle une autre ſorte de plantains, plus courts & moins eſtimez que les autres. Je n'en ai jamais vû de cette eſpece que là. Ils ſont pleins de pepins noirs mêlez, & incorporez avec le fruit. Ils lachent, & ceux qui ont le flux de ventre en mangent beaucoup. Les gens du pays nous le donnent pour cet uſage, & ce remede produit de bons effets.

Le Bananier reſſemble tout-à-fait au Plantain pour la figure & pour la groſſeur, & ne ſe diſtingue que par ſon fruit qui eſt beaucoup plus petit, & moins long de plus de la moitié que le Plantain. Il eſt auſſi plus tendre & plus doux, moins fade, & d'un goût plus délicat. On s'en ſert plus ſouvent que du Plantain

tein pour faire de la boiſſon ; & le meilleur eſt de le boire ou de le manger au lieu de fruit ; car il n'eſt pas ſi bon à le manger en guiſe de pain. Il n'eſt pas bon non plus quand on le mange rôti ou bouilli. Ainſi le meilleur eſt de s'en ſervir aux deux uſages qu'on vient de dire. Les Bananiers croiſſent en general là où viennent les arbres à plantain : Auſſi les mêle-t-on exprès dans les champs où l'on met les plantains. Cette Iſle eſt encore abondante en écorce de Girofle, dont j'ai vû un vaiſſeau chargé. Quant aux Cloux de Girofle *Raja-Laut* dont j'aurai occaſion de parler, m'a dit, que ſi les Anglois s'y établiſſoient, ils pourroient diſpoſer les choſes de maniere, qu'ils envoyeroient tous les ans de ce pays-là un navire chargé de Girofle. J'ai appris qu'il croît ſur les feuilles d'un arbre qui eſt à peu près de la groſſeur d'un prunier. Mais je n'ai jamais vû de ces arbres.

Je n'ai jamais vû qu'à *Mindanao* d'arbres à noix muſcades ; Mais celles que cette Iſle produit ſont belles & groſſes. Cependant il n'y en a pas en grande abondance, les Inſulaires ne voulant pas les faire foiſonner non plus que le Girofle, de peur que cela ne détermine les Hollandois à leur venir rendre viſite, & ne les porte à les mettre ſous leur dépendance, comme ils ont fait les habitans des autres Iſles voiſines, où ces épiceries croiſſent. Car les Hollandois s'étant établis entre ces Iſles, ſe ſont emparez de tout le commerce des épiceries, & ne permettent pas que les naturels en diſpoſent qu'en leur faveur ſeulement. Ils ſont même ſi ſoigneux de ſe conſerver ce commerce, qu'ils ne laiſſent point croître d'épiceries dans les Iſles qui ne ſont pas habitées ; mais envoyent des troupes & font couper les arbres. Le Capitaine Roſy m'a dit, que pendant qu'il demeuroit avec les Hollandois, il fut envoyé avec d'autres pour couper les arbres à épiceries ; & qu'à diverſes fois il en coupa 7. à 800. Cependant quoique les Hollandois ſoient ſi ſoigneux de ruiner ces arbres, il y a pluſieurs Iſles

desertes qui en ont grande quantité, à ce que j'ai appris des Hollandois qui ont été en ces pays-là, & particulierement d'un Capitaine de vaisseau Marchand Hollandois que je rencontrai à Achin; & qui me dit que près de l'Isle de *Banda* il y a une Isle où le Girofle tombant de l'arbre demeure à terre & s'y pourrit, & que dans la saison que ce fruit tombe, il est sous les arbres de l'épaisseur de 3 à 4. pouces. Ce même Capitaine & quelques autres m'ont dit, qu'il ne seroit point difficile à un Capitaine Anglois d'acheter des Insulaires autant d'épiceries qu'il en faudroit pour charger son vaisseau.

Le Marchand qui me dit cela, étoit un Marchand libre; épithete dont les Hollandois & les Anglois se servent aux Indes Orientales, pour distinguer les Marchands qui ne sont point aux gages de la Compagnie. On ne permet point que les Marchands libres negocient dans les Isles à épiceries, ni en plusieurs autres lieux où les Hollandois ont des Comptoirs; mais d'un autre côté ils ont la liberté de commercer en certains lieux où la Compagnie même ne peut pas trafiquer, comme à Achin particulierement. La raison de cela est, qu'il y a aux Indes des Princes qui ne veulent point de commerce avec les Hollandois, parce qu'ils les craignent. Les Matelots qui vont aux Isles à épiceries sont obligez de n'en apporter pour eux-mêmes que pour leur usage seulement, c'est-à-dire une livre ou deux. Cependant les maîtres des vaisseaux font en sorte, qu'ils en mettent ordinairement une bonne quantité à couvert; qu'ils envoyent à terre en quelque endroit près de Batavia, avant que d'entrer dans le havre: Car on porte toûjours les épiceries à Batavia avant que de les envoyer en Europe. S'ils rencontrent en Mer quelque vaisseau qui veuille acheter de leur Girofle, ils lui en vendront 10 à 15. tonnes sur cent: Cependant lors qu'ils sont arrivez à Batavia on diroit qu'ils ont toute leur cargaison; car ils jettent de l'eau sur le reste: qui s'enfle tellement, que les vaisseaux sont aussi pleins que si l'on n'en avoit rien

ven-

vendu. Ils font cela toutes les fois qu'ils vendent en cachette; car le Girofle eſt ſi ſec quand on le charge, qu'il s'imbibe quand on le mouille de beaucoup d'humidité. Ceci n'eſt qu'un exemple entre pluſieurs centaines, des petites fraudes dont uſent en ces pays-là les Matelots Hollandois. J'en ai vû quelques-unes, & j'ai entendu parler de pluſieurs. Je croi qu'il n'y a pas dans le monde de plus grands Larrons; & rien au monde ne peut les obliger à ſe découvrir les uns les autres; car ſi quelqu'un le faiſoit, les autres l'aſſommeroient immancablement. Mais revenons aux productions de l'Iſle de *Mindanao*.

La noix de Betel y eſt fort eſtimée, auſſi-bien que dans la plûpart des Indes Orientales. L'arbre à Betel croît comme l'arbre à Chou, mais il ne vient ni ſi gros ni ſi haut. Le tronc eſt droit, haut de 10 à 12. pieds, & n'a ni feuilles ni branches qu'à la tête, où il pouſſe de longues branches comme l'arbre à Chou, le Cacaotier, & le palmier qui ſont des arbres à peu près de la même nature. Les branches du Betel ont 10. à 12. pieds de long, & ſont de la groſſeur du bras près du tronc de l'arbre. Au ſommet de l'arbre, le fruit croît entre les branches ſur une tige forte, de la groſſeur du doigt, & par pelotons comme les noix de Cacao, 40 ou 50. à chaque peloton. Le Betel eſt plus gros que la noix muſcade, & lui reſſemble fort, à cela près qu'il eſt plus rond. On s'en ſert beaucoup dans les Indes Orientales. On le coupe d'ordinaire en 4. morceaux. On en envelope un dans une feuille d'*Areck*, qu'on étend avec une pâte mollete de Chaux ou de plâtre, & qu'on mâche enſuite tout enſemble. Chacun porte en ces quartiers ſa boite à Chaux à ſon côté. Il y met le doigt, & étend ſon Betel & ſa feuille d'*Areck* avec cette pâte. L'*Areck* eſt un arbriſſeau qui a l'écorce verte, & la feuille plus longue & plus large que le Saule. On l'emballe & on le vend dans les lieux où il n'en croît point, pour le mâcher avec le Betel. La noix de Betel eſt fort eſti-

mée

mée pendant qu'elle eſt jeune, & avant qu'elle ſoit dure. On la coupe ſeulement en deux morceaux avec la gouſſe verte, où elle eſt enfermée. Elle eſt alors fort pleine de jus; & par conſéquent elle fait beaucoup cracher. Elle a un goût apre, quand on l'a dans la bouche; elle rougit les levres, & noircit les dents; mais elle les conſerve, & nettoye les gencives. Elle paſſe auſſi pour être fort bonne à l'eſtomac; mais elle cauſe ſouvent de grands vertiges ou tournoimens de tête à ceux qui ne ſont pas accoûtumez à en mâcher. Ce n'eſt que les vieilles noix qui produiſent cet effet. Car les nouvelles ne font pas la même choſe. Je ne dis ici que ce que ma propre experience m'a appris.

Cette Iſle produit auſſi des *Durians* & des *Jacks*, ou *Jacas*. Les arbres qui portent les *Durians* ſont gros comme le Pommier, & pleins de feuilles. L'écorce eſt épaiſſe & forte, & le fruit ſi gros, qu'il ne croît qu'au tronc, ou aux groſſes branches qui en ſont proches, comme fait le Cacao. Le fruit eſt à peu près de la groſſeur d'une groſſe Citrouille, & couvert d'une écorce épaiſſe, verte, & forte. Quand il eſt mûr, l'écorce commence à jaunir; mais il n'eſt bon à manger que quand il s'ouvre par le haut. Le dedans du fruit eſt alors mûr; & donne une odeur excellente. Quand l'envelope eſt ouverte le fruit peut ſe partager en 4 quartiers. Chaque quartier a de petits eſpaces qui renferment une certaine quantité de fruit ſuivant la grandeur de la cavité; car les unes ſont plus grandes & les autres moins. Le plus gros du fruit eſt à peu près de la groſſeur d'un œuf de poularde. Il eſt blanc comme du lait, & delicat comme de la crême. Ceux qui y ſont accoûtumez le trouvent d'un goût exquis; mais ceux qui n'en mangent pas ordinairement, ou qui en mangent peu ſouvent, le trouvent d'abord de mauvais goût, parce qu'il ſent l'oignon rôti. Ce fruit doit être mangé dans ſa nouveauté. On ne peut le manger avant qu'il ſoit

meur; & même quand il l'eſt on ne peut le garder qu'un jour ou deux; car paſſé ce tems-là il ſe corrompt, & devient noir ou noiratre, & alors il n'eſt plus bon. Ce fruit a un petit noyau de la groſſeur d'une feve, lequel eſt couvert d'une petite coquille mince. Ceux qui veulent manger les noyaux ou les noix, les font griller, & alors la petite coquille mince qui envelope la noix, ſe détache. Ils ont le goût de la Châtaigne.

Le *Jack* ou *Jaca* reſſemble fort au *Durian* ſoit pour la groſſeur ou pour la figure. L'arbre qui porte ce fruit reſſemble fort auſſi à celui qui produit le *Durian*; & ces deux fruits croiſſent de la même maniere. Ils n'ont rien de different que le dedans; Car le *Durian* eſt blanc, & le *Jaca* jaunatre, & plus plein de noyaux. Le *Durian* eſt le plus eſtimé; cependant le *Jaca* eſt fort agreable, & les noyaux en ſont bons grillés.

Il y a dans cette Iſle une infinité d'autres grains, racines, & fruits, & ſi differens en leur eſpece, qu'il faudroit faire un gros volume ſi l'on vouloit les décrire tous.

Il y a auſſi pluſieurs ſortes d'animaux, tant ſauvages que domeſtiques, comme Chevaux, Bœufs, Vaches, Bufles, Chevres, Sangliers, bêtes fauves, Singes, Guanos, Lezards, Couleuvres, &. Je n'y ai jamais vû d'animaux de proie, ni entendu dire qu'il y en eût, comme il y en a en pluſieurs autres lieux. Les Sangliers y ſont hideux. Ils ont tous de groſſes houpes ſur les yeux, & il y en a une infinité dans les bois. Ils ſont communément maigres, mais de bon goût. Il y a une prodigieuſe quantité de bêtes fauves dans les lieux où elles ne ſont point inquietées.

Pour les bêtes venimeuſes, il y a des Scorpions qui piquent de la queue, & les cent pieds que les Anglois appellent 40. jambes ſont auſſi communs aux Indes Occidentales, dans la Jamaïque & ailleurs. Ces cent pieds ont 4. ou 5. pouces de long, & ſont auſſi gros qu'un tuyau d'Oye, mais plats. Ils ſont de couleur rougeatre ou brune. Leur ventre eſt blanchatre &

plein de jambes de chaque côté. Leur piquûre ou morſure eſt plus douloureuſe que celle du Scorpion. Ils ſe tiennent dans les vieilles maiſons, & dans le bois ſec. Il y a de diverſes ſortes de couleuvres, dont quelques-unes ſont fort venimeuſes. Il y a une autre bête qui reſſemble au *Guano*, tant pour la couleur que pour la figure, à cela près, qu'elle eſt quatre fois auſſi groſſe. La langue de cet animal eſt faite comme un petit Harpon; & a deux petits crochets comme un Hameçon. On dit qu'il eſt fort venimeux; mais je ne ſaurois dire comme on l'apelle. J'en ai vû ailleurs qu'à *Mindanao*, comme à l'Iſle de *Condore* & à Achin; & j'ai entendu dire qu'il y en avoit auſſi dans la Baye de Bengale.

Les Oiſeaux de cette contrée ſont des Canards & des poules. Je n'y ai point vû d'autre volaille domeſtique, ni entendu dire qu'il y en eût. Les Oiſeaux ſauvages ſont des Ramiers, des Perroquets, Perruches, Tourterelles, & quantité de petits Oiſeaux. Il y a des Chauve-Souris auſſi groſſes qu'un Milan.

Il y a pluſieurs grands havres, bras de Mer, & diverſes Bayes de grande étendue où les vaiſſeaux peuvent mouiller, & des rivieres où peuvent naviger les Canots, *Pros* ou barques; & toutes ſont abondantes auſſi bien que la Mer voiſine en diverſes ſortes de poiſſons. Les meilleurs ſont la Bonite, le Brochet, le Cavalli, la Breme, le Muge, le dix livres &c. poiſſon ainſi nommé parce qu'il eſt ordinairement de ce poids. Il y a auſſi quantité de Tortues marines, & de petites Manates ou vaches marines, que les François apellent Lamentins, ſi je ne me trompe. Mais elles n'y ſont pas à beaucoup près ſi groſſes qu'aux Indes Occidentales. La plus groſſe que j'y aye vûe n'auroit pas peſé plus de 600. livres; Mais la chair & de la Tortue, & du Lamentin eſt d'une très-grande delicateſſe.

La chaleur eſt aſſez temperée à *Mindanao* pour être près de la ligne, & principalement ſur les côtes de

la

la Mer. On a d'ordinaire le jour des vents de Mer, & la nuit des vents de terre assez frais. Les vents d'Est commencent à soufler en Octobre, & ne se fixent qu'à la mi-Novembre. Ces vents amenent le beau tems. Les vents d'Oüest commencent à soufler en Mai, & ne se fixent qu'un mois après. Ces vents amenent toûjours des pluyes, des Grains, & de grosses tempêtes. Ces vents ne souflent d'abord que foiblement; mais alors viennent les Grains quelquefois un jour, quelquefois deux jours après. Ces Grains sont des pluyes accompagnées de tonnerre. Ils viennent d'ordinaire contre le vent, & le font tourner du côté opposé. Ces Grains étant passez, le vent change encore; & le ciel redevient serein & clair; cependant entre les vallées & à côté des montagnes, il s'éleve un brouillard épais qui couvre la terre. Les Grains continuent de cette maniere une semaine ou davantage: Ensuite ils reviennent plus souvent, & même jusqu'à 2. ou 3. fois par jour avec des coups de vent de la derniere violence & des éclats de tonnerre épouvantables. Ils viennent enfin si promptement, que le vent demeure au point d'où ces Grains viennent, qui est l'Oüest & ne change qu'en Octobre ou Novembre. Les vents d'Oüest s'étant ainsi fixez, le tems devient sombre, & se couvre de nuages noirs, suivis de pluyes excessives, & quelquefois melées de tonnerres & d'éclairs si afreux, qu'il n'est rien de plus épouvantable. Les vents sont si furieux & si violens, qu'ils déracinent les plus gros arbres, & enflent tellement les rivieres, que sortant de leurs lits elles inondent les terres basses, & entrainent de gros arbres dans la Mer. Il se passe quelquefois une semaine entiere qu'on ne voit ni le soleil ni les étoiles. Le fort de cet orage & de cette inondation est vers la fin de Juillet & d'Août. Il semble alors que les villes soient bâties dans un grand lac; & l'on ne peut aller qu'en Canot d'une maison à l'autre. L'eau emporte alors toute l'ordure qui est sur le toit des maisons. Tant que cet orage dure le tems est froid & morfon-

dant, Il eſt plus temperé en Septembre, & les vents ne ſont pas ſi furieux, ni les pluyes ſi violentes. L'air commence alors à être plus clair & plus agreable. Les matinées ſont pourtant encore accompagnées de brouillards épais ; & il eſt 10. ou 11. heures avant que le ſoleil ſe montre, ſur tout quand il a plû durant la nuit. Les vents d'Eſt recommencent à ſoufler au mois d'Octobre, & ramenent le beau tems juſques en Avril. En voilà aſſez pour l'état naturel de *Mindanao.*

Fin du Premier Volume.



